The image shows the front cover of an old book. The cover is decorated with a marbled paper pattern. On the left side, there are large, swirling, concentric patterns. On the right side, there are dark, leaf-like shapes with small, light-colored starburst or floral motifs scattered throughout. A white rectangular label is pasted onto the upper left portion of the cover. The label has a decorative border consisting of a repeating diamond or floral pattern. Inside the label, the text "S. G. - 15" is written in a simple, dark ink, with a horizontal line underneath it. Below the line, the text "9 - 24" is written in the same style. The book's spine is visible on the left edge, and the edges of the pages are visible on the right.

S. G. - 15

9 - 24



Signt.ⁿ Top.ⁿ

Est ⁿ

Tā.

Núm. 7

81.



A
5353



TABLEAU
DE
L'HISTOIRE
MODERNE.

TOME II.

BIBLIOTECA
DEL
INSTITUTO PROVINCIAL

 SORIA 

L'ABBÉ DE

L'HISTOIRE

DE

TOME VI

BIBLIOTHEQUE

DE LA

ROYAUME

T A B L E A U
D E
L'HISTOIRE
M O D E R N E,

DEPUIS LA CHUTE DE L'EMPIRE
D'OCCIDENT, JUSQU'A LA PAIX
DE WESTPHALIE.

Rerum cognoscere causas. Virg.

Par M. le Chevalier DE MÉHÉGAN.

T O M E I I.

Nouvelle Edition corrigée & augmentée.



A P A R I S,

Chez { B I L L A N T, rue S. Jean de Beauvais.
D E S A I N T, rue du Foin S. Jacques.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

BIBLIOTHECA
M
HISTORICO PRINCIPAL



TABLIÉAU
DE
L'HISTOIRE
MODERNE.

PREMIÈRE PARTIE. DE LA RÉVOLUTION
DE LA FRANCE.

DE LA RÉVOLUTION DE LA FRANCE.

DE LA RÉVOLUTION DE LA FRANCE.



PARIS, Chez les Citoyens, au Salon de la Liberté, au Salon de la Vérité, au Salon de la Justice, au Salon de la Sagesse, au Salon de la Modestie, au Salon de la Pureté, au Salon de la Castité, au Salon de la Chasteté, au Salon de la Continence, au Salon de la Sobriété, au Salon de la Frugalité, au Salon de la Tempérance, au Salon de la Modération, au Salon de la Prudence, au Salon de la Justice, au Salon de la Sagesse, au Salon de la Modestie, au Salon de la Pureté, au Salon de la Castité, au Salon de la Chasteté, au Salon de la Continence, au Salon de la Sobriété, au Salon de la Frugalité, au Salon de la Tempérance, au Salon de la Modération, au Salon de la Prudence.

M. DE LA FRANCE.
Nouveau Tableau de l'Histoire de la France.



TABLEAU
DE
L'HISTOIRE MODERNE.

VI^e. EPOQUE.
RODOLPHE
DE HAPSBURG.

*Renaissance des Beaux - Arts
en Italie.*

AN. 1273. -- 1492. de J. C.



Es Papes sont plus puissans ETAT de la
Terre. que jamais. Ils ont exterminé la famille de Suabe ; & le sang du jeune Conradin qui vient de couler sur l'échafaut, assure leur domination sur les Têtes couronnées. Il ont en main de nouveaux ressorts, & des révolutions favo-

6 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1277 --
1492. de J.C.

rables ont fait tomber les barrières qui génoient leur autorité. Le Peuple Romain, privé du droit d'élection, a perdu, avec cette précieuse prérogative, le foible pouvoir qui lui restoit. Les Rois de Sicile, long-tems la terreur des Pontifes, sont dévoués à leurs intérêts; & l'Empire n'offre que des Princes ou vendus à Rome, ou incapables de lui résister.

La puissance des Empereurs est anéantie. L'Italie leur a échappé, & l'Allemagne n'est plus qu'un corps de Souverains & de Villes indépendantes, qui veut bien reconnoître un Chef, mais qui refuse d'avouer un Maître. Rodolphe, possesseur d'un petit territoire, trop heureux de jouir des honneurs qu'on accorde à son rang, n'a d'autres ressources pour en soutenir la majesté, qu'une prudence qui fait se plier aux circonstances, & une habileté capable de profiter de tous les événemens.

L'Italie déchirée par les factions des Guelphes & des Gibelins, voit ses Provinces septentrionales disputées par une foule de petits Tyrans, qui se

VI^e. EPOQ. RODOLPHE. 7

faisant d'immortelles guerres, dévastent ses plus belles contrées. Venise, Gênes, Pise & Florence, quoique divisées entre elles, profitent des troubles des Peuples adjacens, & le Commerce plus animé que jamais dans leurs Ports, leur donne tous les jours de nouveaux degrés de puissance.

AN. 1272. --
1492. de J. C.

Charles d'Anjou, paisible possesseur de Naples & de Sicile, se rend redoutable à ses voisins par des talens & par une valeur qui lui ont fait donner le nom de *Grand*. Mais ce Prince monté sur le Trône en répandant le sang, ne fait l'environner que de la terreur; & ses Sujets, dont il méprise l'amour, soupirent après l'instant où ils pourront se délivrer d'un joug qui leur est devenu odieux.

La France & l'Angleterre sont à présent les Puissances dominantes. La France jouit de la tranquillité intérieure, que la sagesse de S. Louis lui a procurée par une Législation & une Police inconnues jusqu'à lui. A l'extérieur ses plaies saignent encore par les coups que lui a porté l'aveugle piété du Monarque. Cependant Phi-

8. *Tableau de l'Histoire Moderne.*

A N 1273.
1492. de J C

lippe III voit ses Domaines augmentés, ses Provinces multipliées, les Vassaux affoiblis, le Peuple respirant, des Troupes réglées prêtes à voler à ses ordres; & ce Prince, surnommé *le Hardi*, n'a besoin que d'une grande ame, pour arracher à l'Angleterre les possessions Françoises qui restent encore à cette Couronne.

L'Angleterre vient de jeter les fondemens de ce Gouvernement prodigieux, qui doit lui coûter tant de sang avant de faire son bonheur. Elle a perdu de fertiles Provinces dans le Continent, mais elle y possède la Guyenne. Elle s'affermit tous les jours en Irlande, & le génie d'Edouard III, qui vient de monter sur le Trône, lui donne les plus grandes espérances.

L'Espagne est encore divisée par les deux Cultes. Les Mahométans reculés dans les Provinces méridionales, ne s'y maintiennent plus que par les secours de l'Afrique & par les divisions des Chrétiens. Ceux-ci possèdent quatre Royaumes. La Navarre, le plus foible des quatre, se lie avec la France

VI^e. ÉPOQ. *RODOLPHE.* 9

dont la protection lui est nécessaire.

Le brave Alphonse III recule tous les jours les limites du Portugal. La Castille embrasse un tiers de l'Espagne, & seroit la Puissance la plus redoutable aux Maures, sous un Prince qui seroit aussi éclairé & plus actif qu'Alphonse X. L'Arragon est augmenté du Royaume de Valence & des Isles Baléares; Jacques I, auteur de cette prospérité, achève, dans une tumultueuse vieillesse, un règne aussi long que glorieux.

La Russie est courbée sous le joug des Tartares. La Hongrie fume encore des feux que vient d'y allumer cette Nation. La Bohême est un Royaume puissant, que ses liaisons avec l'Allemagne vont rendre l'objet de nos regards. La Pologne touche au moment de sortir de son obscurité. Le Dannemarck vient de retomber dans la confusion. La Suède, malgré les désordres de son Gouvernement, acquiert de nouvelles Provinces. Les Villes Anseatiques ont déjà des forces égales à celles de tous ces Royaumes, & les Flottes de Hambourg & de Lubeck régner sur les Mers du Nord.

10 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1273.--
1492. de J.C.

Une nouvelle Puissance se fait redouter sur les bords de la Baltique ; les Chevaliers Teutoniques, appelés par les Polonois contre les Prussiens, font de rapides conquêtes sur ce Peuple idolatre ; & ces étranges Missionnaires se forment un Etat, en même-tems qu'ils élèvent des Autels.

Michel Paléologue qu'on a vu monter sur le Trône des Grecs par les degrés du crime, l'étaie par des talens immortels. Sa politique le délivre des Tartares & des Turcs, en les armant les uns contre les autres, & arrête la vengeance des Latins indignés de ce qu'il leur a ravi l'Empire. Il calme les Papes en les flattant d'une réunion après laquelle ils soupiroient ; il enchaîne l'impétuosité de Charles d'Anjou, le plus formidable de ses voisins, tantôt en soulevant contre lui ses nouveaux Sujets, tantôt en lui suscitant des ennemis, que ses intrigues vont chercher aux extrémités de l'Occident.

Les Califes ne sont plus : les Tartares ont fait disparaître cette Puissance. Ce Peuple s'est partagé l'Asie, & les enfans de Gengis dominant

VI^e. EPOQ. RODOLPHE. II

depuis les Mers de la Chine , jus-
qu'aux bords du Tanaïs. Les Turcs
retirés dans les montagnes du Tau-
rus ou dans les déserts de la Syrie ,
attendent dans leur retraite , un tems
& des circonstances qui leur permet-
tent de reparoître.

AN. 1271. --
1492. de J. C.

On ne trouve plus de Latins dans le
continent de l'Asie , que dans la Ville
d'Acre , où se défend encore un reste
d'Avanturiers soutenus par les Ordres
Militaires. L'Isle de Chypre a des
Rois de ce culte ; & Candie avec une
partie de la Morée obéissent aux Véné-
tiens.

L'Egypte , esclave des Mammelucs,
présente le spectacle d'un Peuple célé-
bre assujetti à une Milice , composée
d'étrangers qu'on enleve dès l'âge le
plus tendre à six cents lieues du Nil.
L'Empire des Marabouts n'a cessé de
s'aggrandir. Le Chef de ce vaste Corps
est un des Princes les plus puissans de
son siècle ; il commande à Maroc , à
Fez , à Alger , & jette de tems en tems
la terreur dans le sein de l'Espagne.

La Législation vient de renaître dans
l'Occident. Le goût des études solides

12 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1272.--
1492. de J.C.

commence à se montrer. Quelques Sciences reparoissent, & une foible aurore annonce le retour des Lettres.

PAPES.

Grégoire X, qui suit avec vivacité les vues de ses Prédécesseurs, travaille à chasser les Gibelins de l'Italie, & à réunir les Grecs à son Siège. Les circonstances sont favorables. Michel Paléologue menacé à la fois par les Musulmans & par le Roi de Naples, a besoin d'un appui contre ces Puissances, & n'en trouve point de plus sûr que le Pape, qui peut tout en Europe. La réunion qui s'exécute dans le Concile de Lyon où Grégoire préside, dure autant que le péril de l'Empereur Grec. Innocent X, Adrien V, Jean XXI, emploient leurs courts Pontificats à conserver cette réconciliation si utile à leur grandeur. Nicolas III, de l'illustre Maison des Ursins, qui voit que les Grecs le jouent, lance en public ses anathêmes contre leur Empereur, & négocie secrètement avec lui, pour se venger de Charles d'Anjou. Ce Pontife, dont Charles a dédaigné l'alliance, offre la Sicile à Pierre d'Arragon, à qui le sang des

VI^e. EPOQ. RODOLPHE. 13

Suabes donne d'incontestables droits sur cette Isle. L'un & l'autre mettent dans leurs intérêts Michel Paléologue dont le Roi de Naples menace l'Empire. Ils sont secondés par Jean Procida, Seigneur Napolitain, que des affronts sanglans ont rendu l'implacable ennemi de son Prince. Sous l'habit d'un Moine qui le cache aux recherches de la Cour de Naples, Procida parcourt toute la Sicile, gagne les uns par l'argent du Pontife, encourage les autres par des promesses, anime tous les Siciliens contre les François, par la vive peinture qu'il leur fait, des outrages dont les accablent les Vainqueurs. Une conspiration générale se trame ainsi par les artifices de cet homme, & un profond secret dérobe à des milliers d'intéressés, la connoissance de tant d'intrigues. Le jour de Pâques, au premier coup de Vêpres, signal du carnage, l'Isle entière se souleve; les François sont massacrés sans distinction de rang, d'âge, de sexe; les Prêtres égorgent leurs Pénitentes, sur l'Autel où elles se réfugient, & le Peuple va,

 AN 1272. --
 1492. de J.C.

14 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1273. -
1492. de J. C.

le fer à la main , chercher les enfans jusques dans le sein de leurs mères. La flotte de Pierre III survenant tout à coup , acheve la révolution , & dans un seul jour , la Sicile passe sous le joug de l'Arragonois. Les vains efforts de Charles pour recouvrer cette Couronne , ne font qu'affoiblir celle qui lui reste. Son fils , Charles le Boiteux , vaincu dans un combat sur mer , tombe dans les mains d'une ennemie généreuse qui , prête à venger sur lui le sang de Conradin , écoute la pitié , & se contente de le retenir dans les fers. Les anathêmes de Martin IV , qui , né François , favorise un Prince du sang de ses anciens Maîtres , tombent en vain sur la tête de Pierre qui les méprise , & au milieu d'un Peuple que ce Roi fait contenir. Honoré IV , qui embrasse avec le même zele les intérêts du fils de Charles , ne réussit pas mieux à ramener les Siciliens. Nicolas IV prend le sage parti d'étouffer la querelle , & parvient à réconcilier les Maisons d'Anjou & d'Arragon , par la cession que la premiere fait de toute la Sicile , & par la renonciation que

la seconde donne des droits qu'elle a sur Naples. Ici paroît un spectacle bien étrange. Après un Conclave de deux ans, rempli de factions & d'intrigues, les Cardinaux se réunissent pour placer sur ce Trône si éclatant alors, Pierre de Mouron, Hermite obscur que la piété a conduit dans les déserts. Ce vertueux vieillard qui refuse de se séparer de son âne, le compagnon de sa solitude, fait son entrée dans Rome, monté sur cet animal. Deux Rois à pied tiennent la bride ; la Cour Romaine l'environne avec tout son faste ; un Peuple immense sort au-devant de lui, tenant des rameaux à la main, & se plaît à retrouver dans cette scène, l'image de son Dieu entrant à Jérusalem. A peine placé sur ce Siège, sous le nom de Célestin V, Pierre se dégoûte de la pompe qui l'entoure, & soupire pour ses déserts. Il a mis sa confiance dans le Cardinal Cajetan qui lui fait naître des scrupules sur la place qu'il occupe, & l'entretient dans le désir d'y renoncer. L'habile imposteur qui le détermine par toutes les ruses que peuvent employer la

AN. 1272.--
1492 de J. C.

16 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1272 --
1492. de J.C.

fourbe & l'hypocrisie, finit par engager le Vieillard à faire une abdication solennelle, & parvient à lui succéder. C'est ce Cajetan si connu sous le nom de Boniface VIII; lui qui commença son Pontificat par faire enfermer son vertueux bienfaiteur, & qu'on a soupçonné d'avoir hâté sa mort; lui qui institua le Jubilé qu'il crut utile à ses projets, & que l'Eglise a adopté comme favorable à sa piété; lui qui voulut pousser si loin les droits de son Siége, qui traita les Rois avec tant d'arrogance, mais à qui Philippe résista avec tant de fermeté; lui qui, enchaîné par Nogaret & par Colonne, délivré ensuite par une populace touchée de ses malheurs, mourut de désespoir d'avoir vu son orgueil humilié. Benoît XI, que les vertus élevent au Trône des Pontifes, se rend vénérable par son humilité qui lui fait méconnoître sa mere sous les diamans, & la lui fait embrasser sous les habits pauvres qu'elle va reprendre. Il est suivi de Clément V, François que Philippe *le Bel* place sur le Siége de Rome, & qui établit sa résidence à

VI^e. EPOQ. *RODOLPHE.* 17

Avignon. C'est sous ce Pape que se fait l'abolition de l'Ordre des Templiers au milieu des bûchers qui consomment leurs Chefs ; infortunés que la haine chargea des forfaits les plus atroces , & dont le plus grand crime étoit d'avoir d'immenses richesses qui devinrent la proie de leurs tyrans ! L'avare Jean XXII trouble l'Eglise par son sentiment sur le bonheur des Elus , & l'Empire par sa haine implacable contre Louis de Baviere. On voit sous ce Pape , la forme du capuchon des Cordeliers diviser ce grand Ordre , devenir une affaire essentielle en Europe , intéresser les Pontifes & les Rois , & coûter la vie à une foule de Moines que leur opiniâreté fait périr au milieu des flâmes. Benoît XII, nourri dans le Cloître, porte des vertus sur le Trône de l'Eglise, & laisse à désirer des talens. Clément VI, connu pour avoir réduit le terme du Jubilé à cinquante ans, est marqué dans les annales des Lettres, comme le généreux Protecteur de Pétrarque. Les Sciences trouvent un ami dans Innocent VI, & un rémunérateur dans

AN. 1173 --
1492 de J.C.

AN. 1273.--
1492. de J.C.

Urbain V. Ces Papes, tous François, ont résidé à Avignon, & c'est de-là qu'ils ont gouverné l'Univers Chrétien. Grégoire XI, de la même Nation, cède aux instances de personnes pieuses qui lui alléguent des visions, retourne à Rome, s'en repent, & meurt occupé du dessein de revenir sur les bords du Rhône. Le Peuple Romain qui craint que le Successeur n'exécute ce projet, menace le Conclave, & force les Cardinaux à élire Urbain VI. Celui-ci odieux par sa cruauté, fait naître le dessein d'annuler un choix dicté par la violence; & une seconde élection nomme Robert de Geneve, Prince aussi recommandable par sa naissance, que vénérable par son mérite. Ainsi se forme le grand schisme d'Occident, si long, si embarrassant, & qui servit plus d'une fois à déchirer la Chrétienté. Urbain se fixe à Rome, Robert prend le nom de Clément, & va résider à Avignon; les deux Papes s'excommunient, & l'Europe se partage. L'Allemagne, l'Angleterre, & la plupart des Couronnes du Nord adhèrent à Urbain. La France, l'Es-

pagne, & Naples reconnoissent Clément. Urbain a pour successeurs Boniface IX, brûlant de la soif des richesses, passion dont il nous reste un monument dans les annales qu'il institua; Innocent VII, qui élu à condition d'abdiquer quand l'Eglise le demanderoit, se fit un jeu de ses sermens, & mourut sous la Thiare; Grégoire XII, qui éluda la même parole, de concert avec le rival qu'il anathématisoit. Après Clément VII, le Siège d'Avignon est occupé par Benoît VIII, Espagnol habile, vieillard ambitieux, que toute l'Europe réunie ne peut engager à renoncer au Trône où il n'est monté qu'en promettant d'en descendre. Lassés de la perfidie des Papes, les Cardinaux des deux Sièges, réunis à Pise, déposent Grégoire & Benoît, & choisissent Alexandre V. Ainsi l'Occident a trois Souverains Pontifes qui s'excommunient & qui anathématisent réciproquement les Sujets des Sièges opposés. En public, tous trois assurent qu'ils sont prêts à sacrifier leur dignité quand leurs rivaux se dépouilleront de la leur, tan-

AN 1272.--
1492. de J. C.

dis qu'en secret ils s'accordent pour la garder toujours. L'Europe ouvre enfin les yeux sur la collusion dont elle est la dupe, & Sigismond force Jean XXIII, successeur d'Alexandre, à indiquer un Concile général où l'on puisse pacifier l'Eglise.

Constance, Ville de Souabe, est choisie pour ce Concile le plus fameux des modernes. Le Pape y préside, & l'Empereur qui y assiste, se rend l'exécuteur des décrets. On y renouvelle la déposition de Grégoire XII & de Benoît VIII, faite déjà à Pise, & l'on somme Jean XXIII. d'abdiquer sa dignité. Ce Pontife qui veut fuir, est arrêté, & le Concile le juge solennellement. Les attentats les plus énormes lui sont imputés; les empoisonnemens, les assassinats, les crimes que la nature abhorre, ne sont pas les plus affreux dont on le trouve coupable. Après un procès juridique, les Pères le déposent, & une prison perpétuelle est ordonnée comme la peine de ses forfaits. Une seconde affaire non moins importante occupe l'Assemblée. Quelques années auparavant,

l'Anglois Wiclef avoit osé fixer ses yeux sur cette autorité ecclésiastique qui tenoit le Monde à la chaîne. Ce hardi Docteur en avoit recherché & attaqué les fondemens, & une foule de mécontents avoit adopté avidement ces opinions nouvelles. L'autorité du Clergé avoit étouffé cette secte en Angleterre; mais parvenue en Bohême, elle avoit trouvé un puissant Protecteur dans un Prêtre, aussi révééré par ses mœurs que par sa Doctrine; c'étoit le fameux Jean Hus, que son mérite avoit placé à la tête de l'Université de Prague, & qui prêtant au système nouveau le crédit de son rang, l'avoit rendu triomphant dans sa Patrie. Cet Ecclésiastique avoit avec lui Jérôme de Prague, dont l'éloquence étoit toute propre à donner la plus grande considération au parti naissant. L'un & l'autre avoient offert de venir à Constance rendre compte de leur Foi, & développer les motifs de leur réforme; l'Empereur & le Concile leur avoient accordé un sauf-conduit. Mais à peine sont-ils arrivés, que les Pères prononcent qu'on n'est point

22 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 117.
1492. de J.C.

obligé de tenir une parole donnée aux Hérétiques ; sur ce fondement, on ne leur parle que de tourmens, & on les charge de chaînes. Envain invoquent-ils les sermens les plus sacrés ; on ne laisse à ces infortunés amis, que le choix, ou d'être fourbes en renonçant de bouche aux sentimens qu'ils ont dans le cœur, ou de périr au milieu des flâmes. Jérôme ébranlé souscrit aux décisions des Peres. L'intrépide Jean Hus choisit les flâmes, & le parjure Sigismond le fait traîner au bûcher. Mais Jérôme se reproche bientôt sa lâcheté. Le sang de son ami qu'il a toujours devant les yeux, lui rendant son courage, il publie plus fortement que jamais ses sentimens. Pris, traîné au Concile, traduit une seconde fois devant ce Tribunal terrible, il n'y parle que pour reprocher aux Peres leurs erreurs & leurs vices, leur avarice & leur orgueil. Il peint avec des traits de feu l'indignité d'avoir violé la foi donnée au nom du Sacerdoce & de l'Empire ; il déplore la foiblesse qu'il a eue de ne pas mêler ses cendres à celles de son ami ; il déclare qu'il

brûle d'expier ce crime au milieu des tourmens qu'il implore. Condamné par le Synode entier, il marche au bûcher, la sérénité & la joie sur le front, & se laisse consumer sans laisser échapper le plus léger indice de douleur.

AN 1273 --
1492 de J. C.

Des soins plus louables occupent ensuite le Concile. Dirigé par le Docteur Gerson, il forme plusieurs réglemens pour limiter le despotisme des Papes. Il travaille à réfréner la licence du Clergé, & à lui redonner des lumieres. Il termine ses séances en faisant élire par les Cardinaux des diverses obédiences, Othon Colonne, qui, sous le nom de Martin V, est reconnu de toute la Chrétienté. Tandis que l'opiniâtre Benoît retiré en Espagne, dans un Château escarpé sur le bord de la mer, continue de représenter un phantôme de Pape, & du haut de son rocher excommunie l'Univers; Martin, de retour en Italie, s'occupe du soin de lui rendre sa tranquillité, & d'éteindre dans l'Eglise les troubles que le schisme a fait naître. Eugene IV qui, en montant sur le Trône,

24 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

~~AN. 1273 --~~
1492. de J.C. trouve un Concile général assemblé à Bâle, & qui craint que ce Concile ne donne de nouvelles bornes à sa puissance, veut le dissoudre, se brouille avec lui, & finit par le charger d'anathèmes. Les Peres de Bâle qui les lui rendent avec la même force, poussant plus loin leur ressentiment, le déposent, & de leur propre autorité nomment à sa place le fameux Amédée VIII. Ce Prince après avoir gouverné le Duché de Savoie avec gloire, venoit de se retirer à Ripaille, pour remplacer dans cette retraite les plaisirs tumultueux de l'ambition, par la réunion des plus délicates voluptés. Une Couronne aussi brillante qu'étoit alors la Thiare, déranga les projets du Philosophe, & le Prince Hermite acceptant la nomination, prit le nom de Felix V. L'habile Eugene, qui redoute le respect qu'on a pour les Conciles, prend le parti d'en opposer un à celui de Bâle, & après l'avoir convoqué à Ferrare, il le transporte à Florence. Là son adresse réussit à faire venir l'empereur Grec, pour traiter de la réunion des deux Eglises. Les plus

plus savans hommes de l'Empire y suivent leur Maître, & le Patriarche est à leur tête. C'est dans cette auguste Assemblée que les Grecs qui voient leur Empire prêt à succomber sous les Ottomans, forment en frémissant une réconciliation qu'Eugène voit peu sincère, mais qu'il chérit comme utile à ses desseins. L'éclat de la réunion couvre de confusion & le Concile de Bâle qui se dissout de lui-même, & son Pape qui se lasse de jouer un rôle que personne ne veut lui reconnoître. Une protection marquée accordée aux Lettres, & un asyle généreux donné aux Savans, que les malheurs de la Grece chassent de Constantinople, mettent le comble à la gloire du Pontificat d'Eugène. Nicolas V, l'ami des Vertus, le protecteur des Arts, sera cher à jamais aux hommes qui sentiront le prix des connoissances humaines. Les Sciences qu'il s'appliqua à faire renaître, lui ont des obligations immortelles, & nous avons encore un précieux monument de son amour pour elles, dans la magnifique Bibliothèque du Vatican, dont il fut le fondateur.

26 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

 AN. 1273. --
 1492. de J. C.

Caliste III, dans un court Pontificat, fait voir qu'il n'est pas indigne de succéder à ce grand Homme. *Ænéas Silvius*, ce savant Secrétaire du Concile de Bâle, dont la plume a été l'effroi des Pontifes, assis sur leur Siège sous le nom de Pie II, renonce à ses principes, & condamne ses premiers écrits. Les Lettres protégées si puissamment sous les derniers régnes, trouvent un lâche ennemi dans le Vénitien Paul II, & un magnifique Protecteur dans Sixte IV; grand Prince, grand Pontife, le généreux décorateur de Rome, le restaurateur de ses antiques, l'appui de toutes les Sciences, & l'ami de toutes les lumieres. Innocent VIII, qui ne s'occupe que du soin de réunir les Chrétiens contre les Turcs, échoue dans cette brillante entreprise, & reçoit des mains d'Aubuffon, le malheureux Zizime, fils infortuné du grand Mahomet, échappé aux fureurs d'un frere barbare, pour tomber dans des mains plus barbares encore.

EMPEREURS.

Le Comté de Hapsbourg n'est qu'un territoire de quelques lieues, dominé

par un Château qui lui donne son nom, & situé en Suisse entre Bâle & Zurich. C'étoit tout le domaine de Rodolphe I, le Chef de cette puissante Maison, qui deux siècles après menaçoit d'envahir l'Europe. Le nouvel Empereur se voit sur un Trône qui ne lui donne qu'un titre, sans pouvoir, sans troupes, sans finances, soumis au Clergé, environné de Vassaux plus forts que lui, au milieu d'un Peuple que le fanatisme invite à la sédition & à l'anarchie. Le sage Rodolphe comprend qu'il n'est pas tems de réclamer ses droits par de vains Edits dont la rebellion se joueroit. D'abord il flatte la Cour de Rome par des déférences, mais il se garde bien d'aller prendre dans cette Ville une Couronne dont les Papes font payer si cher la cérémonie. Ensuite il cherche à se concilier les cœurs, & parvient ainsi à calmer les factieux. Enfin il songe à se former un Domaine assez considérable pour le faire respecter; dans ce dessein, il mêle adroitement l'idée de la gloire & des droits de l'Empire avec ses intérêts, & de-

AN. 1273. —
1472. de J. C.

28 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1273 --
1492 de J.C.

mande au nom de toute l'Allemagne, l'hommage de la Bohême, comme d'une Couronne feudataire de son sceptre. Ottocare, qui a vu Rodolphe à la tête des Officiers de sa Maison, refuse la soumission qu'on exige, avec une indignation que l'Empereur a prévue. C'est une raison pour réunir toutes les forces du corps Germanique, contre ce Roi qui, vaincu par l'habileté de Rodolphe, est forcé de fléchir les genoux devant le vainqueur, & de lui donner l'Autriche. Ce succès, qui gagne l'estime des Allemands, l'autorise à demander le Duché de Souabe dont viennent d'être dépouillés ses prédécesseurs, & la prudence secondant la force, il obtient encore cette fertile Province. C'est ainsi que cet habile Prince laisse à son fils Albert, un Domaine considérable, des trésors, des amis, & à toute sa famille, un plan d'aggrandissement auquel on va la voir toujours fidelle.

Les factions renaissent à sa mort. Deux Empereurs sont élus à la fois. Adolphe de Nassau l'emporte d'abord

sur son concurrent Albert ; mais la conduite imprudente de cet Empereur range bientôt ses Partisans mêmes du côté des amis de la Maison d'Autriche , & la sanglante Bataille de Worms où Adolphe périt , laisse son rival maître paisible de l'Empire. Digne fils de Rodolphe & plus puissant que lui , Albert redemande les droits usurpés dans les tems de trouble , combat les Rebelles , les écrase dans douze batailles , aggrandit les appanages de sa Maison , obtient le surnom de *Grand* , & périt assassiné par son Neveu dont il retient l'héritage. La Germanie ouvre les yeux sur la grandeur naissante de cette Maison , & la politique des Electeurs appelle au Trône Henri Duc de Luxembourg. Celui-ci qui néglige l'Allemagne pour recouvrer l'Italie , va se faire couronner à Rome par les députés de la Cour d'Avignon ; lorsque plein du projet d'y rétablir la Puissance impériale , il s'avance contre le Roi de Naples qu'il veut dépouiller d'un Royaume usurpé sur le sang des Frédéric , il meurt empoisonné par un Moine dans

 AN. 1273 --
 1492. de J.C.

AN 1273. --
1492. de J.C.

le plus saint de nos Mysteres. L'élection d'un successeur dure quatorze mois, au milieu de la confusion & du trouble. Les partisans de l'Autriche portent Frédéric III, fils d'Albert, tandis que les ennemis de cette Maison se passionnent pour Louis de Baviere. Cinq Electeurs donnent leurs voix à Louis, les autres élisent Frédéric qu'une Bataille malheureuse met dans les fers de son compétiteur. Louis qui doit son sceptre aux intrigues des Papes, se brouille avec eux lorsqu'il en réclame les droits. Déposé, pros crit par leurs Arrêts, ce Prince marche à Rome dont il s'empare, abjure les Pontifes d'Avignon, & ceint de la Tiare le front d'un Cordelier dévoué à ses intérêts. En même-tems il apprend que le Clergé d'Allemagne, les anathêmes d'Avignon en main, souffle le feu de la discorde; Louis qui arrive pour l'éteindre, lutte avec courage contre des Rebelles animés par le fanatisme. Les flâmes renaissent sans cesse, & les Ecclésiastiques qui les rallument dans toutes les parties de l'Empire, engagent les Princes à dé-

poser Louis. On couronne Charles de Luxembourg, petit-fils de Henri VII & déjà Roi de Bohême, qui, en prenant la Couronne, promet une servile obéissance au Pontife. C'est ce Charles IV qui donna la fameuse Bulle d'Or, où il régla la manière dont l'Empereur doit être élu; Bulle qui est encore aujourd'hui la base de la Constitution Germanique. C'est lui dont on a dit qu'il avoit ruiné sa Maison pour acquérir l'Empire, parce qu'il prodigua l'argent à la Cour d'Avignon; & qu'il avoit ruiné l'Empire pour rétablir sa Maison, parce que pour augmenter ses Domaines, il vendit les droits les plus précieux de sa Couronne. Prince fastueux, Guerrier malheureux, esprit médiocre, mais à qui l'Allemagne dut la renaissance du Droit public! Venceslas son fils & héritier de ses deux Couronnes, ne les porte que pour les deshonorer. Cruel jusqu'à la barbarie, voluptueux jusqu'à la débauche, passionné pour le vin jusqu'à la plus basse indécence, il fut l'opprobre de son sang, le fléau de ses Sujets, & l'objet du mépris de

AN. 1273. --
1492. de J. G.

AN. 1277.--
1492. de J. C.

l'Univers. Les Allemands qui croient nul le serment d'obéissance fait à un Prince si indigne de commander, lui arrachent le sceptre, & le confient à Robert de Baviere dont les talens font oublier la folie de son prédécesseur. La Couronne impériale revient à la Maison de Luxembourg, & les Electeurs la donnent à Sigismond frere de Venceslas. Ce Prince, le héros du Concile de Constance, si vanté dans les fastes de l'Eglise, fut un Monarque foible, superstitieux & cruel. Il laissa d'une femme qui le deshonorait, Marie fille unique, qui épousa Albert d'Autriche, alliance qui bxa la grandeur de cette Maison, en lui facilitant le chemin à l'Empire dont elle ne va plus quitter le sceptre, & en lui donnant la Hongrie & la Bohême.

HONGRIE,
BOHEME.
Maison d'Autriche.

Revenons sur nos pas pour jeter un coup d'œil sur ces deux Royaumes, dont l'histoire va désormais être liée avec celle de la Maison d'Autriche.

La Hongrie commence par nous offrir des malheurs. Indigne héritier des André & des Etienne, Ladislas IV, plongé dans une stupide mollesse,

se livre à des femmes Tartares , donne toute sa confiance aux Barbares , & après avoir vu son Royaume dévasté par leurs fureurs , il périt assassiné par eux. Les disputes qui naissent sur la succession , augmentent les troubles de l'Etat. André III , surnommé *le Vénitien* , réclame le Trône , comme issu par mâles de la Maison des anciens Rois. Charles-Martel , fils de Charles II , Roi de Naples , invoque l'avantage d'être neveu & le plus proche parent du dernier Monarque. De nombreux Partisans des deux côtés ; des raisons spécieuses , des succès balancés par des disgrâces , laissent la cause indécise entre les Concurrents que la mort enlève la même année. La Nation se divise plus que jamais. Un parti appelle Venceslas de Bohême , que la foiblesse force bientôt d'abandonner ses droits. Un autre veut couronner Othon de Bavière qui , devenu prisonnier de ses rivaux , ne recouvre sa liberté qu'en renonçant à ses prétentions. La protection du Pape , la justice de la cause , les vœux de la meilleure partie du Peuple , décident enfin pour la Mai-

AN 1273.--
1492. de J. C.

34 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1273 --
1492. de J.C.

son d'Anjou, & la Nation se réunit pour couronner le fils de Charles-Martel. La Hongrie se rétablit sous Charobert, Prince estimable par des talens, & remarquable par ses deux fils Louis & André; André le plus foible des humains, & le plus infortuné des Rois; Louis, le héros de son siècle, & le plus heureux des Monarques de son âge. Tandis qu'André, désigné pour l'époux de l'héritière de Naples, va chercher en Italie un sceptre & des malheurs, Louis hérite de la Couronne de Hongrie, & donne à ce Royaume le plus grand éclat dont il ait jamais joui. A peine monté sur le Trône, il vole au secours de son Oncle le Roi de Pologne, & force Jean de Bohême à demander la paix. Vainqueur des Bohémiens, il tourne ses armes contre les Tartares, accoutumés à ravager la Hongrie, & par d'éclatantes victoires, il écarte à jamais les Barbares de ses Frontières. Les Seigneurs de Bosnie veulent lui disputer cette Province dont il a épousé l'héritière; il les fait tomber à ses pieds; & fortifié par les Troupes de ce petit Etat, il songe à

favir aux Vénitiens la Dalmatie qui s'est soustraite à ses Prédécesseurs. A peine engagé dans cette expédition , il apprend que son frere étranglé par une épouse moins cruelle que foible , livre le Royaume de Naples à l'avidité des parricides. Il tourne aussi-tôt vers l'Italie , & faisant porter devant lui l'image de la sanglante tragédie dont il va être le vengeur , il fait une conquête rapide du Royaume de Naples , punit une partie des meurtriers , force les autres à fuir avec la Reine , & aussi juste que généreux , il conserve au fils de son malheureux frere , la Couronne qu'il a conquise. Forcé de revenir une seconde fois en Italie , que ses Généraux ont laissé perdre pendant son absence , il y reparoît victorieux , recouvre Naples , & ne le rend à la Reine parricide , qu'à la sollicitation des Pontifes & à des conditions qui assurent la peine des meurtriers. Il reprend ses projets contre les Vénitiens , & après des manœuvres combinées avec autant de sagesse qu'exécutées avec courage , il force ces fiers Républicains à restituer la Dalmatie qu'ils possédoient depuis

AN. 1273 --
1472. de J. G.

36 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1273 --
1492, de J. C.

trois siècles. Les Russes qui l'implorent, trouvent en lui un généreux Protecteur ; les Lithuaniens qui le bravent, sont obligés de subir les loix qu'il leur dicte ; les Bulgares qui osent l'attaquer, ne terminent la guerre qu'en se soumettant à un tribut. Les Polonois charmés de trouver un si grand Prince dans le neveu de leur dernier Roi, lui déferent le Diadème. Louis possesseur de tant d'Etats, a le plaisir d'entendre les Hongrois bénir son règne & lui déferer le nom de *Grand*, titre qu'il s'assure par la sagesse de son Gouvernement, après l'avoir mérité par la gloire de ses exploits. Ses deux filles se partagent ses Couronnes ; Edwige, qui est la plus jeune, va en Pologne porter ses droits à un époux ; Marie reste en Hongrie sous la tutelle de sa mere Elisabeth, & y éprouve tous les malheurs.

L'histoire n'offre plus qu'un tissu de forfaits & d'horreurs. Charles de Duras, fumant encore du sang de la Reine de Naples, sa parente & sa bienfaitrice, accourt en Hongrie pour dépouiller les deux Reines. Elisabeth

qui l'attire dans un piège, se délivre de ce tyran qui est massacré sous ses yeux. Un Sujet qui se porte pour vengeur de Charles, fait jeter la vieille Reine dans le Fleuve, après l'avoir enfermée dans un sac. Sigismond de Luxembourg, époux de Marie, attire le coupable sous l'espoir du pardon; puis se jouant de ses sermens, il le fait mourir au milieu des plus cruelles tortures. Le prétexte de venger le supplice d'Elisabeth, fait couler des flots de sang sur l'échafaut, & cette rigueur qui rend le Monarque odieux, fait naître une nouvelle révolution.

Les Turcs conduits par Bajazet I, que la rapidité de ses conquêtes faisoit appeller *le Foudre*, cherchoient à pénétrer dans le cœur de l'Europe en remontant le Danube. Les Hongrois tournent les yeux vers ce héros, & demandent des fers, pour être délivrés de ceux dont les charge Sigismond. Envain Sigismond a-t-il l'art de former une ligue contre le Sultan; envain des secours nombreux arrivés des extrémités de l'Europe, lui donnent-ils la plus téméraire confiance. Vaincu

38 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1273.---
1492. de J.C.

dans les plaines de Nicopolis, forcé de fuir avec les débris de son armée, dont une partie a péri sous le cimenterre, & l'autre est dans les chaînes, errant pendant une année entière, il laisse la malheureuse Hongrie en proie aux ravages des Barbares. Dépouillé à la fois de tous les Etats, il semble perdu à jamais, lorsqu'il recouvre des forces plus considérables qu'auparavant. Les malheurs qui accablent les Turcs, les forçant à quitter leurs conquêtes, lui rendent la Hongrie. Peu d'années après, l'Empire le choisit pour son Chef, & la mort de son frere Venceslas lui donne la Couronne de Bohême.

La Bohême montre d'abord Ottocare, Prince illustré par des victoires, & refusant l'Empire que lui offrent les Electeurs. Ensuite on le voit forcé de rendre un hommage humiliant, dépouillé de l'Autriche & de ses dépendances, & tué par des perfides au milieu d'une bataille où il combat en héros. Pendant la minorité de Venceslas III, l'Etat effuie toute la dureté d'une domination étrangere. Il reprend une partie de son éclat lorsque ce Prin-

ce gouverne. Le calme se rétablit sous ce bon Roi ; l'agriculture se ranime , & les mines d'argent trouvées par ses soins , deviennent une nouvelle source de prospérité. Il accepte à regret une Couronne que les suffrages de la Pologne ajoutent à la sienne ; il refuse l'Empire qui demande à l'avoir pour Chef , & pressé par les Hongrois qui l'invitent à s'asseoir sur leur Trône , il leur répond ces mots , que les Souverains devroient toujours avoir devant les yeux : *En multipliant le nombre de mes Sujets , je craindrois de diminuer les soins que je prends pour leur bonheur.* Pour combler ses bienfaits , il veut donner à la Bohême un Code de Loix écrites , qui fixe les droits de chaque Citoyen , & bâtir un Collège qui puisse éclairer sa Capitale. Mais tout le respect qu'inspire la vertu , ne peut vaincre les préjugés d'une Nation qui se plaît dans son ignorance & dans la confusion de tous les droits. Un règne si beau est suivi de celui d'un autre Venceslas , qui se deshonne par tous les vices , qu'on assassine dans son palais , & qui est le dernier de l'ancienne

AN. 1273.--
1492. de J C

race des Rois. Les Bohémiens se divisent pour le choix d'un Successeur. Un Rodolphe d'Autriche, qui n'est avoué que par une partie de la Nation, ne règne qu'un an, & sa mort fait renaître les incertitudes sur l'élection. Henri, Duc de Carinthie, reconnu d'abord généralement, devient odieux, & se voit déposer par un vœu plus unanime encore. Les suffrages se réunissent pour la Maison de Luxembourg, & Jean prend une Couronne qu'il transmet à sa postérité. Ce Prince est désigné dans les annales de Bohême pour avoir porté de sages Ordonnances; il est célèbre dans notre Histoire, par le zèle de l'amitié qui le fit voler au secours de Philippe de Valois. Ce généreux Monarque, quoique aveugle & courbé sous le poids des ans, voulut combattre en personne à la bataille de Crécy; il fit attacher son cheval à ceux de ses plus braves Chevaliers, & refusant de survivre au malheur de son ami, il se précipita dans les plus épais bataillons où il mourut percé de coups. Charles son fils, que l'Allemagne élève à l'Empire, rend

des services essentiels à la Bohême, en reprenant les projets de Venceslas III. Il fixe la Législation par des Loix écrites, & fonde en même-tems une Université à Prague sur le modèle de celle de Paris. La confusion renaît sous l'indigne Venceslas IV, qui, déposé en Allemagne, emprisonné deux fois en Bohême, ne se soutient sur le Trône qu'à la faveur du mépris qu'il inspire aux Hussites. Son frere Sigismond qui vient de faire brûler à Constance le Chef de ces Sectaires, & qui veut porter le même esprit en Bohême, trouve des Rebelles & un héros à leur tête. Zisca, conduisant des soldats qu'il a formés & endurcis à toutes les fatigues de la guerre, venge le sang de Jean Hus par celui de ses persécuteurs. Il ravage la Bohême, s'empare de la Capitale, devient l'effroi des Catholiques, dissipe les armées Impériales, & force Sigismond à fuir de ses Etats. C'est ce Zisca qui en mourant ordonna qu'on fît un tambour de sa peau, se flattant que le son feroit fuir ses ennemis; lui dont les soldats, devenus autant de héros, ne purent

AN. 1273. --
1492. de J. C.

AN. 1273. --
142. de J. C.

être abattus que par la perfidie de l'Empereur qui les livra aux flâmes, en les invitant à la Paix.

Albert d'Autriche qui, en épousant l'héritière de Sigismond, succède à l'Empire, & à ses deux Royaumes de Bohême & de Hongrie, ne jouit pas long-tems de sa grandeur. A sa mort ses trois Couronnes se partagent. La Bohême reconnoît Ladislas son fils posthume. Frédéric d'Autriche son cousin obtient l'Empire, & la Hongrie se donne à Ladislas Jagellon, déjà Roi de Pologne.

L'Allemagne jouit de quelque tranquillité sous Frédéric, que son insensibilité aux affronts fait surnommer *le Pacifique*. Tout se trouble en Bohême, & la Reine-Mere tremblante pour son fils, porte cet enfant à la Cour de l'Empereur. Les Bohémiens qui redemandent envain leur Roi, nomment pour Gouverneur général avec une autorité souveraine, Georges Pogbrach, Gentilhomme que l'adresse, la valeur & l'ambition, ont élevé aux premiers honneurs. L'ordre renaît sous ce nouveau Maître, & la Bohême jouit

d'une profonde paix pendant les neuf ans de son administration. Ladislas d'Autriche ayant atteint l'âge de majorité, le Régent est le premier à demander le jeune Roi.

Ce Prince avoit acquis une nouvelle Couronne. On a vu que les Hongrois avoient élu un autre Ladislas du sang des Jagellons. Celui-ci plein de zèle & de valeur, avoit fait une guerre heureuse contre les Turcs. Le fier Amurat II, accablé par plusieurs défaites, s'étoit vu forcé de demander la paix, qu'il n'avoit obtenue qu'à des conditions humiliantes. Le Pape avoit condamné le Traité, & l'occasion paroissant favorable pour attaquer le Sultan, il avoit envoyé le Cardinal Julien, pour presser le Roi de rompre une paix solennellement jurée. L'affreuse maxime consacrée alors, qu'on n'est point obligé de garder la foi promise aux Infidèles, avoit prévalu sur l'honneur dans l'esprit du faible Jagellon. La sanglante bataille de Varnes où Amurat invoquant un Dieu vengeur du parjure, avoit écrasé les bataillons Chrétiens, venoit de perdre

AN. 1271. --
1492. de J.C.

la Hongrie. L'imprudent Monarque & le Cardinal auteur de sa perte, y avoient péri; & le fameux Huniade, le héros de son tems, après avoir rassemblé les débris de l'armée, avoit été obligé de faire des prodiges pour arrêter les ravages du Sultan. La Hongrie tournant alors ses regards vers Ladislas d'Autriche, avoit demandé cet enfant à Frédéric. Mais l'Empereur qui voyoit ce Royaume livré aux factions, craignant d'exposer à des dangers certains un dépôt si précieux, avoit refusé les Députés. La Hongrie, à l'exemple de la Bohême, avoit nommé Huniade pour Gouverneur général, & poussant plus loin ses ressentimens, elle avoit puni le refus de Frédéric en portant le fer & le feu dans l'Autriche. Enfin l'Empereur venoit de céder & de rendre aux Hongrois le Roi qu'ils avoient redemandé avec tant d'instances. Jeune, sans expérience, Ladislas avoit eu d'abord de la peine à se soutenir sur un Trône si agité. La mort du grand Huniade étoit devenue la source de nouveaux troubles. Ses deux fils érayés du nom

de leur Pere, avoient plié difficilement devant leur Roi, & l'aîné avoit porté l'insolence jusqu'à faire assassiner le favori de son Maître. La sage dissimulation de Ladislas lui avoit donné les moyens de punir les coupables. Le meurtrier, plongé dans une fausse sécurité, s'étoit vu arrêté subitement, & avoit payé son audace de sa tête, tandis que Mathias son frere & son complice avoit été resserré dans une étroite prison. Ainsi tout étoit devenu tranquille sous le nouveau Roi, & les deux Royaumes se livroient à l'espoir d'un règne paisible & glorieux.

La Bohême implore, par la voix du Régent, l'honneur de couronner elle-même son Souverain, & la présence de ce Monarque, qui s'est rendu aux vœux de ses Sujets, semble combler de joie la Capitale. Mais tout-à-coup, au milieu des fêtes que Prague célèbre, un poison violent emporte la tête précieuse qui fonde tant d'espérances. Pogebrach, que la voix de l'Europe accuse, assemble aussi-tôt les Etats du Royaume, & a l'art de s'y

46 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1273. --
1492. de J.C

faire couronner. La Hongrie tire Mathias Huniade de sa prison, & l'éleve sur le Trône. Georges, quelque soient les degrés de sa fortune, se montre digne du rang où il est monté. Il fait rentrer sous les loix de sa Patrie, la Silésie, la Moravie, & la Lusace qui refusent de le reconnoître, & calme par sa prudence les troubles que la Religion fait naître. Les Bohémiens communioient sous les deux especes. Le Pape à qui ce rit étoit odieux, invitoit Georges à faire retrancher la coupe. L'habile usurpateur qui voit le danger d'offenser le Pontife, à qui tout le Clergé est soumis, & celui d'irriter le Peuple attaché jusqu'à la fureur à cette cérémonie, tient entre les deux partis un équilibre qui donne de l'espérance à l'un & à l'autre. Lorsqu'il se voit en état de se passer de Rome, il se range du côté vers lequel penchent ses Sujets, & fixe ainsi leurs cœurs. Cependant Mathias Huniade gouvernoit la Hongrie avec les talens & la valeur de son Pere. Les Turcs étoient repoussés des frontieres, la Maison d'Autriche réclamoit inutilement ses droits ;

Frédéric étoit forcé de rendre la Couronne de S. Etienne que la mere de Ladislas lui avoit remise. L'Autriche, la Styrie, la Carinthie devenoient des Provinces de la Hongrie, & Georges lui-même trembloit dans sa Capitale. Ce règne est un des plus beaux que nous présentent les annales de ce Royaume, & Mathias doit être compté au rang de ses plus grands Rois.

La Bohême, à la mort de Georges, Couronne Ladislas Roi de Pologne; la Hongrie, à la mort de Mathias, se décide pour le même Prince. Ainsi la nécessité d'opposer aux Turcs un Roi puissant, réunit encore ces trois Royaumes. Cependant Frédéric le *Pacifique* continuoit un long règne, pendant lequel toujours insensible aux outrages du sort, à l'audace de ses Vassaux, & aux entreprises des Pontifes, il faisoit dire à ses Sujets qui l'aimoient en le méprisant, que ce Prince portoit une ame morte dans un corps vivant. Mais tandis que tout occupé des Lettres & des douceurs de l'amitié, ce Prince bienfaisant se consoloit avec elles des revers de sa

AN. 1273 --
1592. de J.C.

48 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1273. --
1492. de J. C.

fortune, Maximilien son fils attaquoit avec succès Ladislas, & reprenoit sur lui les Provinces que le redoutable Mathias avoit enlevées à son Pere. En même-tems il fixoit la grandeur de sa Maison, en épousant la plus riche héritière de l'Occident.

BOURGO-
GNE.

Jean *le Bon*, sous qui la Bourgogne avoit été réunie à la France par l'extinction de ses premiers Ducs, avoit donné cette Province à Philippe *le Hardi*, le quatrième de ses fils. Cet appanage avoit été augmenté par l'acquisition de la Flandre, que lui avoit porté la fille du dernier Comte. La sagesse de ce Prince, un des plus estimables de son tems, avoit ajouté le Nivernois & l'Artois à de si riches possessions. Jean *Sans-peur*, qui lui avoit succédé, tyran dont on admiroit les talens en détestant ses vices, avoit profité des troubles qu'il avoit fait naître. La mort violente de ce Prince, lâchement assassiné, avoit fourni à son successeur de nouvelles occasions de s'élever. Philippe *le Bon*, fils de ce méchant homme, après s'être fait long-tems un devoir de poursuivre les meurtriers

meurtriers de son pere, n'avoit renoncé à sa vengeance, qu'en exigeant de la France les plus grands avantages. D'un autre côté, il avoit forcé la Comtesse de Hollande à lui assurer l'expectative de ses Etats, & il avoit recueilli cette importante succession. La puissance des Ducs de Bourgogne, accrue ainsi par un mélange continuel de prudence & de bonheur, étoit devenue une des premières d'Occident, & la Cour de Dijon étoit célèbre dans toute l'Europe par sa politesse & par sa magnificence. Charles le *Téméraire*, qui avoit toute l'ambition & la valeur de ses Peres, sans en avoir la sagesse, avoit péri en voulant envahir la Lorraine, & ce malheur avoit laissé tant d'Etats à Marie fille unique presque encore au berceau. Cette Princesse en donnant la main à Maximilien, le rendit maître de ses vastes Domaines. Ainsi la Maison d'Autriche, qui, deux siècles auparavant, ne possédoit que le territoire de Hapsbourg, domine actuellement l'Autriche avec ses dépendances, le Comté de Bourgogne, les dix-sept Provinces des Pays-

AN. 1273. --
1492. de J. C.

FRANCE,
ANGLE-
TERRE.

Bas, réclame les Trônes de Hongrie & de Bohême, & tient le sceptre de l'Empire.

La France présente des spectacles bien intéressans. Sous Philippe le *Hardi*, on ne voit que la guerre malheureuse que ce Prince entreprend contre le Roi d'Arragon, pour venger le sang des François versé aux Vêpres Siciliennes. Mais Philippe IV dit *le Bel* a un règne remarquable. Le Roi d'Angleterre est cité à comparoître devant le Tribunal des Pairs, & la perte de la Guienne est la peine de sa défobéissance. Les Flamands qui veulent méconnoître la souveraineté de la France, sont vaincus à Furnes; plus heureux à Courtray, ils sont tout-à-fait abattus à Mons-en-Puelle. Les orgueilleuses prétentions des Papes trouvent un Roi qui ose les braver, & les foudres du Vatican, méprisées d'abord, sont repoussées ensuite d'une manière éclatante. En même-tems les Loix continuent de reprendre leur vigueur; des Tribunaux élevés dans tout le Royaume, y protègent la foiblesse. Le Parlement, vague & ambulans jusqu'a-

VI^e. EPOQ. RODOLPHE. 51

lors, est fixé à Paris, & y prend une forme plus auguste. L'aurore des Lettres, ranimée par Gilbert de Colonne, Précepteur du Monarque, se fortifie par les bienfaits de l'élève; Prince éclairé, actif, courageux, & le véritable restaurateur de l'état. Heureux si une avarice sordide & l'inutile inhumanité qu'il mit dans la juste extinction des Templiers, n'avoient pas terni les beaux jours de ce règne! Les supplices de quelques Financiers, & sur-tout d'Enguerrand de Marigny immolé plutôt à la haine qu'à la justice, sont tout ce qu'on doit observer sous le règne aussi obscur que court de Louis X surnommé *le Hutin*. Ce Prince, Roi de Navarre par sa mere Jeanne, transmet ses deux Couronnes à son fils Jean le posthume, dont la mort arrivée au bout de huit jours, fait naître une grande question. Jeanne, sœur de cet enfant, demande les deux Royaumes. Philippe V dit *le Long*, frere du Hutin, qui ne dispute point à sa niece la Navarre, prétend que la Loi *Salique* dont la rigueur exclut les femmes, lui donne la Fran-

 AN. 1273. --
 1492. de J.C.

AN. 1273. --
1492. de J.C.

ce, & les Etats-Généraux décident pour lui. Charles *le Bel*, qui régné en vertu de la même Loi, gouverne avec la même obscurité; & mourant aussi sans enfans, la question de la succession au Trône se renouvelle entre les Princes du Sang & le Roi d'Angleterre.

L'Angleterre s'étoit considérablement élevée sous Edouard I, le digne libérateur de son Pere, ce héros dont la valeur avoit dompté la férocité des Gallois, avoit acquis à sa patrie cette importante Contrée. Ses Armées victorieuses ayant ensuite soumis l'Ecosse, ce Royaume entier étoit devenu une Province sujette à son sceptre. Mais sous son fils Edouard II, l'Ecosse avoit secoué le joug, & l'Angleterre avoit été en proie aux scènes les plus étranges. On avoit vu un Monarque indolent plongé dans d'infâmes plaisirs, dédaigner les embrassemens d'une Epouse charmante, & livrer son cœur à d'indignes Favoris qui faisoient gémir l'Etat. On avoit vu cette même Epouse devenue par la vengeance plus criminelle qu'Edouard,

conspirer contre lui , armer ses Sujets , le combattre , le vaincre , le détrôner , se mettre à sa place avec son Amant , & pousser l'horreur jusqu'à faire mourir son Epoux par des tourmens aussi singuliers que cruels. Mais Edouard III , fils de ce malheureux Monarque & de l'indigne Isabelle , avoit vengé le sang de son pere par celui de l'amant de sa mere , & avoit puni celle-ci par une captivité dont il ne l'avoit point délivrée. L'Angleterre avoit repris son lustre sous ce Roi , & l'Ecosse étoit rentrée dans les fers. C'est entre lui & Philippe de Valois que naît la dispute sur la succession à la Couronne de France. Edouard, fils d'Isabelle sœur des trois derniers Rois , prétend que sa mere légitime héritiere de ses freres , a dû leur succéder , & que comme il la représente , ce Royaume est son patrimoine naturel. Philippe de Valois, fils de l'Oncle paternel de ces mêmes Rois , invoque la Loi *Salique* , & soutient que cette Loi annullant les droits des femmes , sa qualité de premier Prince du Sang doit le faire préférer à Edouard ; parce que le droit

AN. 1273.--
1492. de J.C.

AN. 1273. --
1492. de J.C.

d'Isabelle étant nul, celui de son fils, qui n'en est qu'une émanation, est frappé du même vice. Les Etats assemblés se décident pour le François, & son rival même reconnoît Philippe VI. D'heureux événemens signalent les commencemens de ce règne. Le Monarque, qui protège le Comte Louis, combat les Flamands en personne. Il les force à tomber aux genoux de leur Souverain, après les avoir vaincus à Cassel; bataille dont la principale Eglise de Paris présente un monument singulier. Mais Robert Comte d'Artois ayant perdu au Tribunal de Philippe un procès contre la Duchesse de Bourgogne, ce Prince invite l'Anglois à seconder sa vengeance. Le Flamand Artevelle, Brasseur de biere, dont le crédit est sans bornes dans sa patrie, montre à Edouard ses compatriotes prêts à seconder ses desseins. Animé par de si puissans secours, Edouard reprend le titre & les armes de Roi de France, & en même-tems il se met en mer pour faire valoir ses prétentions. Vainqueur d'une flotte qui veut s'opposer

à son passage, il descend sans trouver d'obstacles, parcourt, ravage la Picardie, s'avance dans l'Isle de France, & fait contribuer les environs de la Capitale. La France entiere accourt auprès de son Roi, & Philippe se met lui-même à la tête d'une Armée. On suit avec cent mille hommes, l'Anglois qui fait sa retraite avec quarante mille; on l'atteint à Crécy, petite Ville du Ponthieu, devenue si célèbre par cette journée. L'activité, l'expérience, le génie d'Edouard suppléant au nombre, l'Armée Françoisse écrasée fuit avec son Roi. Trente mille morts du côté des vaincus, & presqu'autant de prisonniers, coûtent à peine deux mille hommes au vainqueur, qui va aussitôt assiéger Calais. Cette Ville n'oubliera jamais la générosité de six de ses habitans qui, sachant qu'Edouard ne vouloit pardonner à leur patrie la longue résistance qu'elle avoit faite, qu'à condition qu'on lui livreroit les premiers Bourgeois qu'il destinoit au supplice, s'offrirent eux-mêmes, & allerent implorer l'honneur d'être immolés pour leurs

AN. 1273 --
1492, de J.C.

56 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1273.--
1492. de J.C.

concitoyens. Une paix glorieuse à l'Angleterre termine cette guerre, & l'actif Edouard va aussi-tôt remettre sous le joug, les Ecoffois révoltés dans son absence. Cependant la France éprouve des malheurs d'un autre genre; les impôts se multiplient, & ce tribut qui se leve sur l'eau & le soleil, est imaginé par Philippe. Les droits de la Couronne & de l'Etat, défendus avec fermeté par Cugniere contre les usurpations du Clergé, sont trahis par un Monarque ou timide ou superstitieux. Tant de revers sont à peine compensés par l'acquisition du Dauphiné, riche Province que Humbert donne à la France, en quittant le manteau de Souverain pour le froc d'un Moine.

Jean, plus foible que son pere, aigrit encore les maux de la patrie. Des coups d'autorité frappés imprudemment sur le Comte d'Eu, & sur Charles d'Evreux Roi de Navarre, les deux premieres Têtes de l'Etat, lui aliènent les cœurs de la Noblesse, & les révoltes continuelles qu'occasionnent ces rigueurs, achevent de bouleverser la

France. Cependant l'Angleterre continue de s'élever & de s'accroître sous le Grand Edouard. Le Prince de Galles, digne fils d'un tel pere, & son rival dans la gloire, poursuit ses triomphes, & vient au secours des mécontents. Jean marche contre lui à la tête de quatre-vingt mille hommes, & rencontre à Poitiers ce Prince, qui n'a que huit mille combattans. Là se donne cette fameuse bataille où l'Anglois se servant de toutes les ressources du génie & d'une valeur héroïque, répare le petit nombre de ses troupes, renverse avec une poignée de Soldats une Armée si formidable, fait mordre la poussiere à la principale Noblesse de France, & met son Roi dans les fers.

Ici l'on voit l'Angleterre dans le plus haut point de sa gloire, ses armées regardées comme les premières du monde, son héritier présomptif révéré comme le héros de son siècle, & son Monarque tenant à sa Cour deux Rois prisonniers & leur dictant des loix. En France tout est bouleversé, tout se confond. Le Dauphin qui

AN. 1272.--
1392. de J.C.

veut prendre les rênes de l'Etat, trouve des Rebelles qui les lui arrachent. Le Roi de Navarre sorti de prison, se venge, le fer & la flâme à la main, des affronts dont on l'a couvert. Les Gouverneurs se rendent maîtres dans leurs Départemens; les Seigneurs accablent de leur joug les Vassaux. Ceux-ci devenus furieux par le poids de l'oppression, forment la terrible Confédération, connue sous le nom de *la Jacquerie*, & la populace qui accourt en foule pour la grossir, venge par des ravages inouis, les injures que lui a fait la Noblesse. Jean brise enfin ses fers par la paix de Bretigny, qui lui rend la liberté en lui ôtant le tiers de ses Etats. Mais le foible Monarque prenant le vain prétexte d'un vœu qui sert de voile à son amour, retourne à Londres où il trouve la mort; Roi dont on vante la bonne foi, & que la flatterie surnomma *le Bon*, mais que la vérité historique doit présenter comme un des Princes les plus imprudens qui furent jamais. Les deux Royaumes continuent une guerre où l'Angleterre soutient l'honneur de ses

armes, où la France répare un peu ses pertes. Charles V, aussi sage que son pere l'avoit été peu, emploie tout ce que l'habileté peut fournir de ressorts, pour relever sa malheureuse Patrie. Il s'attache étroitement à son frere Philippe, que leur Pere a fait Duc de Bourgogne, & dont cette riche possession lui rend l'amitié essentielle. Il poursuit avec vivacité le Roi de Navarre, & après une bataille heureuse, il le force à quitter le parti d'Edouard. Il appuie les troubles de la Bretagne, divisée entre deux Prétendans; & donnant du secours au Duc, que l'Anglois refuse de reconnoître, il oblige son ennemi à partager ses forces. Il attire le redoutable Prince de Galles en Espagne, en suscitant une révolte contre le Monarque que l'Anglois protège, & il met à profit l'absence de ce grand homme. En même-tems il anime ouvertement l'Ecosse, & par des Emissaires secrets, il inspire la rébellion dans les Provinces Angloises. Il se contente d'être l'ame de tous ces mouvemens, & le célèbre Dugueselin en est l'instrument. La fortune se ran-

60 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1271 -
1492. de J.C.

ge enfin sous les étendarts d'un Roi si sage ; Edouard , qui a perdu son fils , éprouve à son tour des disgraces. Mais lorsque , après la mort de ce héros , le Sceptre de son Héritier est devenu le jouet de la sédition , Charles déploie toutes les forces , met à profit toutes les querelles de ses rivaux , & rend au Trône François , la plupart des Provinces qui en étoient détachées depuis si long-tems. C'est au milieu de tant de soins , que ce grand Homme porte les plus belles Ordonnances ; rappelle les lumieres dans ses Etats , fait ses efforts pour ranimer les Beaux-Arts , & laisse à son fils un Royaume , qui ne demande que la continuité de ses vues , pour être le plus florissant de l'Europe. Charles VI en donne d'abord l'espérance ; il combat en personne les Gantois révoltés contre leur Souverain , & par la sanglante bataille de Rosebeck , il les force à tomber aux genoux de leur Comte. Il oblige le Duc de Gueldre à se reconnoître son Vassal ; il contraint les Anglois à demander une trêve dont il dicte les conditions ; il fait taire la sédition qui

trouble la Capitale, & par la clémence qu'il fait succéder à la sévérité, il mérite de ses Peuples le nom de *Bien-aimé*. Un coup de soleil dérange tout-à-coup une tête d'où dépend la félicité publique. Un accident né au milieu des plaisirs d'un bal, achevant le désordre, Charles tombe en phrénésie, & les rênes de l'Etat s'égarerent entre ses mains. Le Duc d'Orléans, frere du Monarque, & Jean Duc de Bourgogne son oncle, se disputent l'administration. La Capitale, les Provinces, les Villes, les Bourgs, se partagent entre ces Princes, & chaque parti se signale par tous les crimes. Le Duc de Bourgogne fait assassiner le Duc d'Orléans, & loin de voiler son attentat, il gage un Docteur qui en fait publiquement l'apologie. Les Orléanois, guidés par le Connétable d'Armagnac, vengent la mort de leur Chef par le sang des Bourguignons, & ceux-ci massacrent les Orléanois à leur tour. Le Duc de Berry, autre oncle du Roi, qui pourroit tenir la balance entre les deux partis, est le jouet de l'un & de l'autre. Le Dauphin Charles,

AN. 1273 --
1492. de J. C.

enfant presque au berceau, ne peut remédier à rien. Isabelle de Baviere, née pour le malheur de la France dont elle est Reine, allume elle-même les feux qui consomment la Patrie. Cependant l'Anglois, témoin des vertiges de ce malheureux Royaume s'avance pour accélérer sa ruine, & enlever ses débris. L'Angleterre venoit d'essuyer une nouvelle révolution. Le grand Edouard avoit été remplacé par Richard II, petit-fils d'Edouard III, & fils du fameux Prince de Galles; Monarque aimable, dont les talens médiocres auroient suffi dans d'autres circonstances, mais trop foible pour soutenir les grands noms de son Pere & de son Ayeul, & pour régner paisiblement sur un Peuple qui ne fait révéler ses Rois que quand il les admire. Les armes, malheureuses sous ce règne, avoient indisposé les Anglois; quelques fautes commises dans l'administration, & quelques actes de sévérité faits contre les Princes du Sang Royal, ayant augmenté les murmures, la révolte qui les suit de près chez ces fiers Insulaires, avoit éclaté. Le Duc

VI^e. EPOQ. RODOLPHE. 63

de Lancaſtre, couſin de Richard, s'étoit mis à la tête des Rebelles. AN. 1272. --
1492. de J.C.

L'infortuné Monarque vaincu, enfermé, dépoſé en Parlement, avoit ſouſcrit lui-même à ſon arrêt, dans l'eſpérance de conſerver ſa vie que les ſouppçons du nouveau Roi n'avoient pas moins tranchée. L'heureux Lancaſtre, ſous le nom de Henri IV, s'étoit fait admirer ſur le Trône qu'il avoit conquis. L'Angleterre avoit repris ſes forces, & l'Ecoſſe avoit été l'objet de leurs premiers eſſais. Mais ſon fils Henri V avoit porté ſes vues plus haut. L'état de la France lui avoit inſpiré l'idée de la conquérir, ou d'y recouvrer les poſſeſſions de ſes Prédéceſſeurs. C'eſt dans ce deſſein qu'il envoie redemander un Sceptre qu'il prétend uſurpé ſur le grand Edouard, ou du moins les vaſtes Provinces qui avoient été l'héritage des Plantagenets. En même-tems il s'avance à la tête d'une armée petite, mais choiſie, & ravage les Provinces que baigne la Manche. Le péril commun ſemble réunir les François. Bourguignons, Orléanois ſ'aſſemblent, &

64 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1273.
1492. de J.C.

paroissent avoir oublié leur longue haine. Une armée nombreuse, commandée par les Princes du Sang, & fortifiée de toute la Noblesse, accourt sous leurs drapeaux. Ainsi les François dirigés par des Chefs mal unis, aveuglés par une folle présomption, sans ordre, sans discipline, n'ayant pour tout avantage que le foible mérite d'une valeur imprudente, & la supériorité de la multitude, vont attaquer leurs Rivaux, moins nombreux, aussi vaillans, & réunis sous un Chef qui fait prévoir une marche, asséoir un camp, retenir & presser à propos le courage, joindre enfin les talens à la valeur. La fortune se range bientôt du côté où elle doit être; la journée d'Azincourt, aussi funeste que celle de Crécy, jonche de vingt mille morts les plaines de ce Village, & met avec la principale Noblesse le Duc d'Orléans dans les fers. Henri s'avance rapidement vers la Normandie, & par la prise de sa Capitale qu'immortalise la plus belle défense, il range cette riche Province sous ses loix.

Le nouveau malheur de la France

accroît sa confusion. On ne songe plus à la défendre ; on ne pense qu'à s'entre-déchirer. Le Dauphin & ses Partisans attaquent les Bourguignons , & les chassent de Paris ; ceux-ci , rentrés par la fraude , y font couler le sang de leurs Rivaux. Jean , à la tête des siens , poursuit par le poignard & par le poison ceux qui s'opposent à ses crimes. Le Peuple qui adore ce cruel , & la Reine qui le favorise , deviennent les instrumens de ses fureurs ; tandis que l'Anglois continuant à profiter de ces désordres , donne l'alarme aux portes de la Capitale. La perte de l'Etat assurée par la discorde , est le prétexte dont le Dauphin se sert pour proposer une réconciliation au Bourguignon qui , effrayé des dangers de sa Patrie , commence à sentir des remords. Attiré sous ce voile au Pont-de-Montreau , le malheureux Duc est massacré aux pieds du Dauphin , par l'ami de ce Prince. La plus terrible vengeance du sang de son pere est tout ce qui occupe Philippe , héritier du tyran. Isabelle qui regrette un amant , s'unit à lui pour perdre son propre fils , & l'un &

AN 1273 --
1492, de J.C.

66 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1273.--
1492. de J.C.

l'autre de concert forcent l'imbécille Charles VI à désigner pour son successeur Henri V à qui il donne sa fille. La France se partage entre l'Anglois, dont les victoires sont les vrais droits, & le Dauphin, qui appelle à son épée, de l'arrêt dicté par sa barbare mere. C'est au milieu de cette horrible confusion que la mort enleve à la fois les Monarques des deux Nations; Charles, dont le règne a été d'un demi-siècle, laisse la sienne avilie & malheureuse; Henri, qui expire à la fleur de son âge, livre à son Successeur le Royaume le plus florissant de l'Europe, & une nouvelle Monarchie plus vaste que la premiere, conquise par ses armes; Prince que les Anglois appellent leur héros, & qui mérite en effet de l'être: Conquérant rapide & Monarque bienfaisant, il fut idolâtré de ses Sujets, & révééré de ses ennemis mêmes.

Deux Princes se disent en même-tems Roi de France; Charles VII, qui a pour lui les droits de la nature & les loix de l'Etat, Henri VI, qui invoque les dispositions du feu Roi, &

qui réalise ce titre chimérique par la force de ses armes. Elles continuent d'être heureuses par la prudence de Bedford, digne frere de Henri V nommé Régent de France, & par la valeur de Talbot, le héros de l'armée Angloise. Les journées de Crévan en Bourgogne & de Verneuil au Perche comblent la fortune Britannique. Ces heureux Insulaires qui vont mettre le siège devant Orléans, comptent, après la prise de ce boulevard de l'Etat, ranger le Royaume entier sous leurs loix, & forcer Charles, qu'ils appellent *Roi de Bourges*, à chercher un asyle dans les montagnes les plus reculées. Pour achever le bonheur de ces Etrangers, qui triomphent, le rival de leur Maître, plongé dans l'ivresse des plaisirs, voit d'un œil indifférent ses Provinces tomber sous le Sceptre Anglois, & sa Couronne flotter sur sa tête. C'est alors qu'éclosent du côté de la France les prodiges qui la sauvent. On y voit la belle Agnès, maîtresse de son Roi, aimer véritablement sa personne, & chérir encore plus sa gloire. On la voit rougir de la mollesse de son Amant,

AN. 1272.--
1492. de J.C.

68 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1277 --
1492. de J.C.

avoir le courage de lui en faire le reproche le plus sensible, l'arracher à l'indolence & aux plaisirs, & le forcer à courir aux périls & aux combats. On voit cette même femme imaginant le stratagème le plus heureux, appeler une jeune Servante, qui se dit inspirée du Ciel pour combattre les Anglois, & ranimer ainsi les François qui rougissent de se voir surpasser en zèle & en courage par une fille si jeune & d'un rang si bas. On voit cette héroïne marcher en effet à la tête des bataillons, vaincre les Anglois à Patay, délivrer Orléans dont la prise a paru infaillible, conduire Charles à Rheims à travers les partis ennemis, & le faire sacrer dans cette Ville. La face des affaires change entièrement. La mort de Jeanne d'Arcq, que les Anglois, après l'avoir prise à Compiègne, brûlent à Rouen, ne fait que hâter leur perte, par l'horreur qu'inspire une si lâche barbarie. Envain appellent-ils en France leur Roi Henri VI, & le couronnent-ils à Paris avec le plus magnifique appareil; les Provinces leur échappent de toutes parts. Char-

tes, animé par l'amour, presse l'Etranger avec vigueur. Les Foix, les d'Armagnac, les Montmorenci, les la Trimouille, & sur-tout l'immortel Dunois, conduisent les François & leur rendent tout leur courage. Paris revient à son légitime Maître, & la bataille de Formigny que le Roi gagne en personne, lui donne avec Rouen toute la belle Province dont cette Ville est la Capitale. Il vole au Midi de ses Etats, où ses succès qui sont traversés d'abord par l'habileté de Talbot, deviennent immuables, lorsque cet illustre guerrier, âgé de quatre-vingts ans, a péri les armes à la main. Les troubles d'Angleterre achevent la révolution, & la Monarchie entiere retombe sous l'heureux Charles VII.

Tandis que ce Prince rend à la France son ancien éclat, le foible Henri VI qui a perdu une Couronne étrangere, voit la sienne, devenue le jouet de l'audace, prête à tomber de son front. La Maison d'Yorck, qui remonte à la fille du Duc de Clarence, second fils d'Edouard III, réclame un

AN 1273
1492. de J C

Sceptre enlevé par Henri IV, dont le Pere n'étoit que le troisieme fils de ce héros. La gloire des deux premiers usurpateurs a étouffé la voix des Yorck; mais leur héritier qui ne voit plus à la place de ces grands Rois, qu'un homme aussi foible que vertueux, réclame hautement ses droits, & pour les soutenir, il embrase l'Angleterre. Ce Prince a pour lui le fameux Warwick, l'homme le plus accompli du Royaume, & son parti prend pour signal la *Rose blanche*. Henri est soutenu par son épouse Marguerite d'Anjou, l'héroïne de son siècle; & cette faction a l'emblème de la *Rose rouge*. La fortune passe alternativement d'une Rose à l'autre. Henri, fait prisonnier par le Duc d'Yorck, presque détrôné par ce Prince, est délivré par sa victorieuse épouse qui fait couper la tête au Duc rebelle. Le fils de celui-ci, guidé par Warwick, triomphe à son tour, & son parti le proclame sous le nom d'Edouard IV. Son ingratitude pour Warwick qui le fait descendre du Trône, y remplace les Lancastre que protège ce Seigneur, appelé le

faiseur & le défaiseur des Rois. Une nouvelle révolution qui en arrache encore Henri, le met dans les fers où l'ambition l'immole. Marguerite, dont les revers ne font qu'enflammer le courage, déploie envain toutes les ressources du génie, toute l'activité d'un Chef de parti, & toute la valeur d'un héros. C'est un spectacle attendrissant que celui d'une Reine toute occupée du bonheur de son époux & de son fils, se montrant à la tête des Conseils & des Armées, dirigeant les uns, conduisant les autres, traçant le plan d'une bataille, décidant une victoire, ou assurant une retraite. Aussi admirable dans les revers que dans les succès, tantôt elle traverse des forêts, seule, à pied, tenant son fils entre ses bras, & n'échappe aux fureurs d'un assassin qu'en le faisant son confident avec une majesté qui désarme ce barbare. Tantôt elle passe les mers, va chercher des secours en France, en Bourgogne, en Ecosse, souvent rebutée, quelquefois trahie. Tantôt on la voit en Angleterre, ranimant les Partisans de sa

72 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1492. de J.C.

Maison, les rassemblant, les disciplinant, triomphante un jour, vaincue un autre, mais toujours inépuisable dans ses ressources, toujours incapable de ployer sous ses malheurs. Le sort trahit enfin son courage. Dans une bataille funeste où tenant son fils à ses côtés, combattant elle-même, ne songeant qu'à rallier ses soldats, elle reste seule sur le champ de bataille, Marguerite se trouve enveloppée, & tombe entre les mains d'un implacable vainqueur. L'impitoyable Duc de Glocestre, un des freres d'Edouard, poignarde lui-même le jeune Prince aux yeux de sa mere, & la traîne à la Tour de Londres où elle passe quatre ans, ayant devant les yeux l'éternelle image de son fils & de son époux immolés à l'ambition des Yorck. Délivrée par la médiation de la France, elle finit sa vie immortelle dans sa Patrie; Reine que son génie & ses vertus firent l'honneur de son sexe, & dont les malheurs font l'opprobre de la fortune. Les Yorck devenus les paisibles possesseurs du Trône, par l'extinction de tous les Lancastre, ne tardent

tardent pas à se détruire eux-mêmes. Edouard, qui fait mourir le Duc de Clarence un de ses freres, par les conseils du Duc de Glocestre, laisse la Régence à ce barbare, avec la tutelle de ses deux fils; ils sont bientôt immolés par l'ambitieux Tuteur qui, teint du sang de deux Rois, régné sous le nom de Richard III. Un rejetton des Lancastre, échappé à la fureur de leurs ennemis, inquiette encore le tyran. Catherine de France, fille, femme, sœur & mere de Rois, devenue veuve d'un héros, avoit épousé secrettement Tudor, habitant du Pays de Galles, d'une naissance médiocre, & d'un état obscur. Les enfans venus de cette union avoient été accueillis à la Cour par leur frere Henri VI, qui les avoit mariés à des Princesses de son sang. Cette famille enveloppée dans la disgrâce de la Maison Royale, avoit péri sous le poignard des Yorck. Un seul, sauvé du massacre, avoit obtenu un asyle à la Cour du Duc de Bretagne, & il s'y trouvoit encore lorsque Richard monta sur le Trône; c'étoit Henri Comte de Richemond, Prince

AN. 1273. --
1492. de J.C.

AN. 1273 --
1492. de J.C.

redoutable par ses talens, & capable de faire valoir les droits qu'il avoit reçus de sa mere, contre un Monarque abhorré de la Nation. Richard qui le demande au Duc de Bretagne pour l'immoler, n'obtient d'abord que la promesse que lui fait ce Prince, de garder à vue son rival. Mais Henri échappé à la vigilance de ses Gardes, vient ranimer en Angleterre les partisans des Lancaſtre, & s'avance vers Londres pour combattre Richard. C'est dans les plaines de Boſwort que ſe livre le combat décisif où Richard, après avoir fait des prodiges de valeur, termine en héros la vie d'un scélérat, au milieu des siens dont il tâche d'arrêter la fuite. Henri VII, qui fait monter sur le Trône la famille de Tudor, épouse une Princesse du sang d'Yorck, héritière de cette illustre Maison, & réunissant par cette alliance les droits des deux *Roses*, il termine les longues & sanglantes querelles que ces factions avoient fait naître. Après quelques victimes immolées à sa sûreté, ce Prince n'ayant plus à craindre, cesse de vouloir l'é-

tre : devenu l'objet de l'amour & de la vénération de ses Sujets , par la sagesse de son administration , il en obtient le surnom de *Salomon* de sa Patrie.

AN. 1272. --
1492. de J.C.

La prospérité de la France continue. Charles VII, après lui avoir rendu ses anciennes limites , s'occupe du soin de lui ôter ses dissensions domestiques. Il abrège le tems des minorités des Rois ; il confirme la Pragmatique-Sanction ; il forme des Bibliothèques publiques ; il anime les Arts , rappelle les Sciences , & ne voit troubler son règne que par un fils rebelle , dont les intrigues remplissent de chagrin , les derniers jours d'une vie si glorieuse. Prince dont les talens furent médiocres , mais qui assez heureux pour trouver l'aiguillon de la gloire dans une passion qui en émousse si souvent le désir , rendit son règne un enchaînement de prodiges , & se plaça au rang des grands Rois ! Ensuite paroît Louis XI, qui se forme un plan suivi pour élever l'autorité du Sceptre & abaisser celle des Grands. On le voit les diviser à propos , s'attacher les

76 *Tableau de l'Histoire Moderne.*N. 1273. --
492. de J.C.

uns par des carettes trompeuses, se défaire des autres par des barbaries cachées, gager des espions dans les Provinces, & toujours couvert du masque de la Religion, établir sur l'hypocrisie & sur la trahison, les fondemens du pouvoir arbitraire. On voit ensuite ces mêmes Grands ouvrant les yeux sur la conduite du Monarque, se liguier sous la devise du bien public; le Duc de Bourgogne s'unir à eux, & la liberté prête à renaître, l'habile Monarque leur offrir une paix avantageuse, les séparer à la faveur de promesses éblouissantes, gagner les uns, accabler les autres, & redevenir aussi Maître que jamais. En même-tems, il favorise les rebelles des Etats du Duc de Bourgogne, qu'il veut perdre par politique & par haine personnelle. Il lui fait des ennemis de tous ses voisins, il met à profit les imprudentes entreprises de ce Duc, si justement surnommé *le Téméraire*. Lorsque la mort sanglante de ce Souverain, tué dans un combat contre les Suisses, laisse ses Etats à une fille son unique héritière. Louis qui accourt

à propos en Bourgogne , s'empare de ce Duché qu'il réunit à la Couronne. Peu de tems après , Charles du Maine lui donne par testament , la Provence , l'Anjou & le Maine. Il fait encore l'acquisition du Roussillon & de la Cerdaigne. Ainsi la France s'accroît de cinq grandes Provinces , & se fortifie par l'abbaissement des Grands , par l'affranchissement des Peuples , & par l'autorité que la politique de son Roi donne au Trône. Considéré comme Particulier , Louis XI fut un tyran ; mauvais pere , fils ingrat , époux insensible , frere barbare , perfide ami , il joignit à ces vices , toutes les foiblesses de la superstition. Si on le regarde comme Roi , on ne peut lui refuser des talens extraordinaires , une dissimulation profonde qui rendoit ses secrets impénétrables , un ordre , une liaison extrême dans ses projets , & une finesse prodigieuse dans l'exécution. Il augmenta les forces de l'Etat ; il fit des Etablissmens aussi admirables qu'utiles ; il rendit un service essentiel à la Nation en brisant le joug du Peuple & en l'arrachant à la tyrannie de la

AN. 1273.--
1492. de J. C.

AN. 1273 - -
1492. de J.C.

Noblesse ; mais il porta un coup mortel à la Monarchie en commençant à y introduire le mépris des Loix. D'ailleurs il ne paroît point avoir eu cette étendue de génie qui décèle le grand Politique ; jusques dans la partie du Gouvernement , il commit des fautes grossieres. En un mot , il eut toute l'ame de Tibère, & n'eut pas tout son esprit. La France retombe dans le trouble. Charles VIII, âgé de treize ans, incapable de gouverner par lui-même, laisse sa Mere & son Cousin se disputer l'administration. Le Duc de Bretagne qui cherche à profiter des divisions, appuie les prétentions du premier Prince du Sang ; la Noblesse veut secouer un joug nouveau qu'elle ne porte qu'en frémissant ; les Grands armés redemandent au jeune Monarque, leurs droits foulés aux pieds par son pere. La fermeté de la Régente, la valeur de la Trimouille, & la bataille de S. Aubin, rendent l'autorité Royale triomphante. Bientôt après la Princesse Anne, fille & héritiere du Duc de Bretagne épouse le Monarque, & par cette alliance elle réunit à

la Couronne ce riche Duché, qui en étoit aliéné depuis tant de siècles.

AN. 1273. --
1492. de J.C.

L'Ecosse va figurer enfin dans nos tableaux. Jusqu'ici elle n'auroit présenté que des faits & des Peuples obscurs; tels sont les ravages des Pictes, barbares venus de la Scythie, qui ont si souvent désolé le Nord de l'Angleterre; telles sont encore les incursions des Scots, qui sortant de l'Irlande, venoient porter la terreur dans les possessions de leurs voisins. Les deux Peuples réunis ont élevé un Trône que leur courage a soutenu contre tous les efforts des Anglois; mais cet État ne prenant aucune part aux affaires du reste de l'Europe, est resté étranger à son histoire. La mort d'Alexandre III, le dernier du Sang des anciens Monarques, ouvre une scène, où la France & l'Angleterre s'intéressent. Jean Bailleul, né François, Robert Bruce, d'extraction Angloise, tous deux alliés aux Rois d'Ecosse, réclament la Couronne. Le droit paroissant douteux entre ces deux Concurrents, le Roi d'Angleterre est pris pour arbitre. Edouard I, qui veut faire acheter par

ECOSSE.

AN. 1272. --
1452. de J. C.

une bassesse, l'honneur de commander, essuie de la part de Bruce un généreux refus, & s'adresse à Bailleul qui, moins délicat, obtient le Sceptre en promettant de se reconnoître Vassal de son Protecteur. Un Parlement d'Angleterre, où le Monarque Ecoissois paroît dans l'humiliation qu'il a promise, révélant le secret, la Nation entiere frémit du traité, & force son Roi à abjurer de lâches sermens. Une guerre sanglante, où la valeur du Peuple outragé cède au génie d'Edouard, brise le Trône d'Ecosse; & ce Royaume, devenu une Province d'Angleterre, éprouve toute la dureté d'une Nation ennemie. Tandis que la Noblesse s'indigne inutilement d'un joug qu'elle n'ose secouer, un homme d'une naissance obscure, appelle les Ecoissois à la liberté. Le patriotisme réveillé à sa voix, secondant son courage, Waleys chasse les Anglois de la plus grande partie de leurs conquêtes. Mais le redoutable Edouard revenant de la France, ramene la victoire avec lui, & défait les troupes du jeune héros, qu'il trouve aussi inébranlable

VI^e. ÉPOQ. *RODOLPHE.* 81

dans ses revers, qu'il l'a vu courageux
 dans la prospérité. La mort de Waleys,
 qui termine par la main d'un bour-
 reau, la carrière d'un Libérateur, fait
 retomber l'Ecosse sous le joug, & des
 ôtages choisis par les plus illustres
 Maisons, conduits & gardés à Lon-
 dres, semblent assurer les chaînes de
 la Nation. Cependant elle trouve en-
 core un vengeur. Robert Bruce, fils
 de cet homme généreux qui a refusé
 d'acheter le Trône en l'avilissant, brise
 ses fers, revole dans sa Patrie & l'in-
 vite à combattre sous ses étendarts. Le
 fort qui trahit son courage dans deux
 batailles, le sang de ses parens & de
 ses amis qu'immole le Vainqueur, les
 offres séduisantes dont on le flatte,
 & les supplices dont on le menace,
 ne peuvent ni abattre ni corrompre
 son ame. Abandonné des Ecossois que
 la terreur a frappés, Robert cherche
 un asyle dans d'épaisses forêts & dans
 des montagnes inaccessibles, caché
 sous le plus vil extérieur, & réduit à
 ne vivre que d'herbes sauvages,
 mais toujours rempli de ses projets de
 vengeance, toujours méditant de bri-

AN 1174
 1492. de J.C.

AN. 1273 -
1492. de J.C

ser les chaînes de sa Patrie. Lorsque la sécurité des Anglois fait luire quelque espérance, il paroît tout-à-coup chez un ami dont il connoît la fidélité, & à la tête des Vassaux de ce Seigneur, il s'empare d'une Place importante. Au bruit de ce premier exploit, cette brave Noblesse du Nord, qui conserve encore de nos jours, avec les vêtements de ses peres, leur horreur pour l'esclavage, descend de ses montagnes, accourt sous ses drapeaux, & fait renaître l'espoir de la liberté. La mort d'Edouard I, qui livre son Sceptre à un indigne héritier, secondant le généreux Bruce, l'Ecosse voit luire enfin le jour où elle doit recouvrer ses droits, & la bataille de Brown, où soixante mille Anglois fuient devant une poignée d'Ecossois, semble assurer la gloire de la Nation. Le Trône est relevé: Robert est couronné, & ce vengeur de sa Patrie en fait le bonheur dans un règne dont la sagesse est immortelle. La prospérité de l'Ecosse s'évanouit à la mort du héros qui en a été l'ame. Prince bienfaisant, Roi foible, David Bruce est trop inférieur

VI^e. ÉPOQ. RODOLPHE. 83

à Edouard III, pour résister à un Prince qui conquéroit la France. Vaincu en bataille rangée, captif à Londres, le Monarque Ecossois ne recouvre sa liberté qu'en s'avilissant par un hommage. L'indignation de ses Sujets dont la fierté rejette un traité humiliant, renouvelle la guerre, & la mort de David annullant ses promesses, la Nation s'affranchit de toute ombre de servitude. L'Ecosse trouve de généreux vengeurs de son indépendance, dans les Princes de la nouvelle famille à qui elle confie son Sceptre. Stuart, époux de l'héritière de Bruce, gouverne avec gloire sous le nom de Robert III, & commence cette race de Rois, si célèbre par l'antiquité de son origine, par le degré d'élévation où elle est parvenue, & par les malheurs qui ont frappé de si puissans Monarques.

Un Royaume démembré, une Nation divisée, des Rois sans pouvoir, un Peuple sans frein, dont le caprice choisit & dépose ses Maîtres, des Grands qui se jouent de l'autorité, & des Evêques qui l'usurpent; voilà li-

AN. 1273 --
1492. de J.C.

DANNE-
MARCK,
SUEDE &
NORVEGE.

84 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1272 --
1452. de J.C.

mage du Dannemarck jusqu'à Waldemar III. Vainqueur des Holfariens qui opprimoient les Danois, ce Prince, qui a des talens & qui leur prête le secours de tous les crimes utiles, calme insensiblement les agitations de l'Etat, profite des divisions de ses voisins, recouvre le Schosnen, acquiert l'Isle importante de Gothland, & par le mariage de sa fille Marguerite avec Haquin Roi de Norvege, il prépare l'élevation où cette Princesse doit parvenir.

La Suède présente d'abord le règne de Magnus I, qui, par des rigueurs aussi utiles qu'adroitement préparées, éteint le feu de la sédition dans le sang d'une Maison puissante. Elle montre la Régence brillante de Canut-Son, & sous ce Prince, la Carelie ajoutée au Royaume; puis le désordre revenu dans l'Etat par les vices du Roi Briger, ingrat qui fait périr le sage Canut-Son par la main d'un bourreau. Pressé par les armes de ses freres qui, à la tête de la Noblesse, demandent l'exécution des Loix dont se joue le Tyran, il les attire dans son Palais sous le

VI^e. EPOQ. RODOLPHE. 85

masque d'une réconciliation feinte, & les plonge dans un cachot où il les charge de chaînes : forcé de sortir de la Ville, le barbare jette dans le fleuve les clefs de la prison où ces infortunés périssent de faim. La Suède indignée venge ses Princes en faisant monter sur l'échafaut l'héritier du Trône, & couronne Magnus II, fils d'une des malheureuses victimes de Briger. Les espérances que fait naître le nouveau Roi, ne tardent pas à s'évanouir, & le Royaume retombe dans le trouble. La Norvege, où se maintiennent Magnus & son fils, est séparée de la Suède qui appelle Albert de Meklembourg, & lui donne le Sceptre qu'elle ravit aux deux tyrans.

La mort de Haquin, qui éteint l'ancienne famille des Rois, livre à sa veuve Marguerite la Couronne de Norvege, que les peuples enchantés déferent à ses talens. Bientôt après les Danois qui perdent Waldemar font monter sa fille sur le Trône qu'occupoit ce Prince. Ainsi la Norvege & le Dannemarck réunis sous l'immortelle Marguerite, forment un Etat respecta-

AN 1273.--
1492. de J.C.

AN. 1273.---
1492. de J. C.

ble dont le génie de la Reine augmente la puissance, L'ordre renaît sur les débris des factions, le Clergé rentre dans les bornes que les Loix lui prescrivent, la Noblesse ne combat plus que pour les intérêts du Trône, les Holfatiens reçoivent des fers, & les Villes Anféatiques apprennent à révéler le pavillon Danois; la Nation devient l'arbitre du Nord, & se fait respecter du reste de l'Europe.

Cependant la Suède est plus agitée que jamais. Albert a regardé ce Royaume comme une proie qu'il s'est hâté de dévorer. Les impôts se sont multipliés; les privilèges ont été violés, & les Dignités n'ont plus été que le partage des Allemands. La Suède tourne alors ses regards sur des voisins que la sagesse de leur Reine rend heureux. Le parallèle de leur bonheur & de l'oppression sous laquelle elle gémit, rendant insupportable le joug qui l'accable, elle force Albert à repasser les mers, & offre sa Couronne à Marguerite. L'héroïne du Nord en voit donc tous les Peuples à ses pieds, & son habileté fait éclore le célèbre Traité de

Calmar, où les trois Nations statuent que les trois Couronnes resteront toujours unies sur la même tête. C'est au sein de cette grandeur que Marguerite finit avec une longue carrière un des régnes le plus glorieux qui furent jamais. Son siècle la surnomma *la Sémiramis du Nord*; elle posséda en effet les talens de cette Reine d'Assyrie; peut-être en eut-elle les foiblesses, mais jamais elle n'en commit les crimes. On peut lui reprocher l'infidélité qui lui fit violer les privilèges qu'elle avoit juré de conserver. On doit détester la réponse qu'elle fit aux Suédois qui invoquoient ses sermens & les titres qui les contenoient; titres dont ils étoient les dépositaires. *Allez*, leur dit cette Reine avec un sourire amer, *gardez bien vos Papiers, tandis que je garderai les clefs de vos Portes, & les serrures de vos Châteaux.*

Le traité formé pour assurer l'union des deux Peuples, devient le principe des sanglantes querelles qui vont les diviser. Eric que sa tante Marguerite a chargé de trois Couronnes, voit bientôt échapper celle de Suède, dont il

AN. 1273.--
1492. de J.C.

viole les privilèges. La Nation qui abjure l'accord de Calmar, donne à Charles Canut-Son l'honneur de la commander ; & avec la dignité de Grand-Maréchal , elle lui confie la souveraine puissance. Eric, qui fait de vains efforts pour recouvrer ce Sceptre, perd encore le Dannemarck & la Norvege. Les trois Peuples se réunissent de nouveau sous Christophe de Baviere, Prince aimable, qui supplée aux talens par des vertus qui le font aimer. Sa mort, le signal d'une seconde séparation, devient l'occasion d'une guerre nouvelle. Les artifices du Grand-Maréchal lui font donner la Couronne de Suède, qu'il porte sous le nom de Charles III, tandis que les Danois placent sur leur Trône la Maison d'Oldembourg. Christian, le premier de cette illustre famille, si féconde en grands Rois, réclame, les armes à la main, l'union jurée à Calmar. La Suède qui regarde comme nul un traité dont ses rivaux ont violé les clauses, soutenant l'élection qu'elle a faite, une guerre sanglante s'allume entre les deux Royaumes. La fortune long-tems

balancée , chasse & ramene trois fois l'intrépide Charles qui , après les plus terribles revers , a le bonheur de finir ses jours au milieu de ses Sujets. Christian suscite vainement les Evêques dévoués à ses intérêts. La nation résolue de ne plus reconnoître de Rois , forme une espece de République , & met à sa tête Etienne Sture qui gouverne sous le nom d'*Administrateur*. Celui-ci , qui force le Danois à retourner dans ses Etats , retient les factieux dans le devoir , éclaire les démarches du Clergé , & gouverne au milieu des orages avec autant de sagesse que de vigueur. Déposé par les intrigues des Evêques , ce digne Magistrat est forcé de remettre les rênes de l'Etat à Jean de Dannemarck qui , plus heureux que son pere , voit à ses pieds les trois Royaumes du Nord.

La Pologne , après trois siècles d'humiliation , recouvre le titre auguste dont l'a privée Grégoire VII. Premislas , élu par les suffrages unanimes de la Nation , ne se contente plus du nom de Duc , & reprend celui de Roi dont il se montre digne. Le crime de quel-

AN. 1273. --
1492. de J. C.

POLOGNE ,
Ordre Teu-
tonique.

AN. 1273. --
1492. de J. C.

ques scélérats qui l'assassinent, n'empêche point son successeur d'imiter sa noble hardiesse. Ici l'on voit jusqu'où peut se porter le caprice d'une multitude qui choisit ses Maîtres. Le sage Ladislas déposé par les intrigues des Ecclésiastiques, dont il veut réfréner l'ambition, est forcé de céder sa Couronne à Venceslas, l'opprobre de la Bohême & le rebut de l'Empire. Replacé sur le Trône par les vœux unanimes de sa patrie, Ladislas, qui assure les frontières par la défaite des Tartares, est obligé de tourner ses armes contre un nouveau genre d'ennemis.

L'ordre Teutonique appelé par les Polonois pour seconder les Missionnaires qu'ils envoyoit en Prusse, avoit conquis toute cette contrée qui est entre la Vistule & le Memmel. Une si riche acquisition avoit donné aux Chevaliers une puissance redoutable, & Mariembourg bâtie par eux, devenue le siège de leurs Grands-Maîtres, étoit regardée comme une des Villes les plus considérables du Nord. Une noblesse dévouée aux armes par devoir & par goût, joignant l'am-

bition du Moine à la valeur du Soldat, étoit bien loin de se contenter de ce Domaine. Attentif sur la situation de ses voisins, l'Ordre mettoit à profit leurs besoins & leurs malheurs, & par des secours portés à propos, ou par des guerres déclarées dans des circonstances favorables, il reculoit tous les jours les limites de ses possessions. Ladislas qui sent toute l'importance d'arrêter les progrès de ces dangereux hôtes, & qui les voit prêts à se saisir de Dantzick, prend la résolution de les repousser par les armes, & engage la Pologne à seconder ses vues. Ainsi commence cette guerre si sanglante & si longue, où la victoire disputée par une Nation guerrière que conduisent des Rois généreux, & par un corps de Noblesse accoutumé à combattre & à vaincre, reste si long-tems incertaine. Elle se fixe sous Casimir IV, qui, vainqueur des Chevaliers dans plusieurs batailles, ne leur accorde la paix, qu'en reprenant une partie de leurs usurpations, & en mettant des freins à leur audace. Bientôt après, il force le Duc de Matovie à s'avouer son

AN. 1273.--
1492. de J. C.

Vassal. Il enleve aux Tartares le Palatinat de Russie ; il en assure la tranquillité par les fortereffes dont il couronne son enceinte ; il fait à ses Sujets le plus grand bien qu'un Prince puisse procurer aux hommes , en se servant de l'amour qu'il leur inspire , pour les plier sous le joug bienfaisant des Loix. Il obtient & mérite le nom de *Grand* , & les Peuples baignent de leurs larmes le tombeau de ce Roi , le dernier de l'antique Maison des Piastes. Louis le *Grand* , que l'éclat de ses talens engage les Polonois à mettre à leur tête , ne fait point le bonheur d'une Nation qu'il sacrifie aux Hongrois dont il est les délices. Après lui , on voit une réunion mémorable. Jagellon , Souverain du Duché de Lithuanie , abjure l'Idolatrie , épouse la fille de Louis , & monte sur le Trône sous le nom de Ladislas IV. La Pologne délivrée d'un adversaire si puissant , accrue des forces d'une si vaste Province , reprend l'ascendant perdu sous Boleslas II , & devient une des premières puissances de ces climats. Cependant la guerre contre l'Ordre

Teutonique se renouvelle avec plus de vivacité que jamais , & ce n'est que par des prodiges de valeur que Ladislas & sa brave Noblesse parviennent à repousser les Chevaliers. La Nation qui voit revivre l'ame de Jagellon dans Ladislas V, lui confie le sceptre que la mort enleve à son père, & bientôt après la Hongrie le place sur son Trône. On a vu de si heureux présages s'évanouir dans les plaines de Varnes , le jeune Monarque expier le crime d'avoir violé la trêve jurée sur les garants les plus saints , & le cimeterre moissonner la Noblesse des deux Royaumes. Ce sanglant revers ne ravit point la Couronne à la postérité de Jagellon. Casimir V , à qui les Polonois la déferent , rassure l'Etat ébranlé par un si funeste coup , & peu d'années après , il saisit l'occasion de reculer les frontieres. La domination de l'Ordre Teutonique devenue insupportable aux Prussiens , forçant ce Peuple à chercher un sort plus doux sous le joug de la Pologne , la guerre contre les Chevaliers se ranime & présente de longues alternatives de succès

AN. 1273. - -
1492. de J.C.

AN. 1271. --
1492. de J. C.

& de disgraces. Des victoires répétées fixent enfin la supériorité de la Pologne, & amènent le célèbre Traité de Torn, où les Teutoniques obligés de céder la moitié de la Prusse, se reconnoissent Vassaux pour la partie qu'on leur laisse. Bientôt après, la Valachie rend un hommage plus flatteur encore pour Casimir, puisqu'il est volontaire, & le prix de la vénération qu'il inspire. C'est au milieu de cette prospérité que ce Prince termine un règne dont il a employé tous les momens à la gloire de sa Couronne, & au bonheur de ses Sujets. La Noblesse chérira à jamais sa mémoire, parce qu'il fut le premier qui voulut que les Députés de ce Corps opinassent dans les Diettes, où jusqu'alors la voix seule des Palatins s'étoit fait entendre. Heureux si elle ne tournoit pas si souvent contre la tranquillité de la Patrie, un bienfait destiné à son bonheur !

RUSSE.

Une révolution importante jette les fondemens d'un grand Empire. La Russie courbée depuis deux siècles sous le joug le plus humiliant & le plus rigoureux, s'arrache à l'obscurité & à

l'esclavage. Jwan Bazilowits, indigné de l'orgueil des Tartares, appelle sa Nation à la liberté, chasse les Barbares des anciennes Places, leur en enleve de nouvelles, se rend maître de la fameuse Ville de Novogorod, & y trouve d'immenses trésors; riches dépouilles de la moitié de l'Univers que les descendans de Gengis ont ravagée! il marche vers l'Orient en faisant autant de conquêtes que de pas, s'empare de Moskou, & fixe son séjour dans cette Ville qu'il rend le siège de la Cour & la Capitale de l'Empire. Libre de tout joug, & regardé comme un des plus puissans Princes de ces climats, il dédaigne le titre de Duc porté par ses ancêtres, & prend celui de Czar, qui est demeuré à ses successeurs. C'est-là que commence véritablement l'histoire de Russie, & Bazilowits I doit être regardé comme le fondateur de cet Empire, devenu de nos jours le plus vaste, & un des plus florissans de la Terre.

Une scène révoltante se présente d'abord en Castille. Alphonse X, vénérable par des vertus & des talens,

AN. 1273. ---
1492. de J.C.

ESPAGNE,

AN 1273.--
1492. de J. C.

privé du premier de ses fils , voit le second soutenu de la Nation qui l'idolâtre , ravir l'espoir du Trône aux héritiers naturels , le forcer lui-même à sortir de ses Etats , & le réduire à l'humiliation de chercher un asyle dans le Palais d'un Roi Maure à qui il a fait une perpétuelle guerre. Le généreux Sarrazin arme aussi-tôt en faveur de son ennemi , & le voyant étonné de tant de grandeur d'ame : *Alphonse* , lui dit-il , *ne crois pas que je sois devenu ton ami. Nos divisions passées ont élevé entre nous d'insurmontables barrières. Mais tu es malheureux ; je te dois des secours : il faut venger la Majesté Royale , & la nature outragée par ton indigne fils. Lorsque je t'aurai remis sur le Trône , je reprendrai ma haine. De si héroïques projets ne sont point exécutés. La fortune , qui couronne l'audace de Sanche , ne laisse à Alphonse qu'une retraite dans Séville où le chagrin termine ses jours. Savant Astronome , judicieux Historien , sage Législateur , ce Roi fut un des plus respectables Souverains & des plus malheureux qui régnerent jamais.*

Sa

Sa passion fut d'inspirer à ses Sujets le goût des Sciences, & de les faire vivre sous des Loix Sages ; noble ambition, mais qui n'étant point secondée par le talent de concilier les esprits, devint le principe des troubles qui agiterent son règne ! Les ingrats Castillans lui firent un crime du bien qu'il vouloit leur faire, & il paya de la perte de son bonheur, celui que ses réglemens procurerent à la postérité. Cependant de nombreux orages menacent la tête du nouveau Monarque. Les Princes La-Cerda, que les droits de la nature appellent au Trône, intéressent à leur sort le Roi de France qui leur est uni par les liens les plus étroits du sang, l'Arragonois toujours prêt à profiter des troubles de la Castille, le Portugais qui ne cherche que les occasions de faire des conquêtes nouvelles. D'un autre côté, le frere de Sanche s'unit aux Maures & les conduit en Andaloufie ; tandis que le Pape, sur un vain prétexte de parenté, veut séparer ce Roi, d'une femme qu'il adore. L'intrepide Sanche, environné de tant d'ennemis, brouille

98 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1273.--
1492. de J. C

les uns , négocie avec les autres , s'allie avec celui-ci , combat contre celui-là , brave les foudres du Pontife , & chasse le Miramolin. La Nation seconde de tous ses efforts le Roi qu'elle s'est choisi , & fait pour lui les plus étonnans sacrifices. Gusman , qui commande dans la Ville de Tarif , voit amener aux pieds de la muraille , son fils unique entre deux soldats qui ont le bras levé sur cet enfant : on menace de le frapper , si le pere ne rend la Ville : *Frappe* , s'écrie Gusman , *si j'avois cent fils , je les donnerois pour mon Roi.* La minorité de Ferdinand donne un nouvel espoir aux La-Cerda. Ils croient facile d'enlever le Sceptre à un enfant qui n'a d'autre appui que sa mere. C'étoit Marie de Molina , cette épouse adorée , dont Sanche avoit défendu les droits contre le Pontife , & qui aux graces de son sexe , joignoit toute l'ame de son époux. Envain les Puissances voisines s'unissent contre elle. Envain les Maures triomphans ont-ils dicté un Traité honteux , avoué par le Conseil de Régence. Envain les Grands respirent-ils

la discorde entr'eux , & l'audace contre le Trône. L'adresse de la Reine calme les orages qui agitent l'intérieur du Royaume ; & lorsque par une douceur mêlée à une prudente sévérité, elle a mis la révolte à ses pieds , elle marche elle-même à la tête des armées , contre les Arragonois & les Arabes , & par d'éclatans succès , elle les force à respecter ses frontieres. La foiblesse de Ferdinand , dont l'ingratitude éloigne Marie du Gouvernement , ramene les dangers & fait renaître les troubles. Ils deviennent extrêmes pendant la minorité d'Alphonse XI. La licence règne d'une extrémité de la Castille à l'autre ; les Princes déchirent l'Etat , dont ils se disputent les rênes ; les Gouverneurs tyrannisent les Villes , & les Villes massacrent les Gouverneurs. L'autorité des Loix est le jouet de l'audace , & l'esprit de faction devient celui de la Noblesse. Tous les crimes marchant à la suite de la violence , les Peuples désertent en foule une Patrie qui ne leur offre que des malheurs. Alphonse atteint à peine l'âge de quinze ans , qu'il forme le projet d'exter-

AN. 1273 --
1492. de J. C.

miner les Brigands qui oppriment la Nation. Il commence par faire poignarder à sa table un Prince de son sang, l'ame de tous les complots & de toutes les séditions. Apprenant que le Peuple murmure contre une exécution si hardie, il se transporte au milieu de la Place publique, s'avoue l'auteur du meurtre, & menace du même sort, ceux qui imiteront les crimes du coupable qu'il vient d'immoler. Ensuite il parcourt les Villes les plus séditionnelles, & des échafauts dressés en sa présence, arrosés du sang des rebelles, y portent une salutaire terreur. Il s'en sert pour forcer les Nobles à lui remettre les Fortereffes, à renoncer aux funestes privilèges de s'armer les uns contre les autres; & à rendre à sa Couronne, les droits de la souveraineté. Lorsque par une sévérité qui l'a fait surnommer *le Vengeur*, il a banni la rebellion & la licence, il reprend le projet de son Bisayeul, & tâche de polir sa Cour par des fêtes où brillent le goût & la magnificence. Tandis que ce Prince voluptueux avec délicatesse, & rigoureux avec justice, donne une

face nouvelle à ses Etats, un orage imprévu menace de les engloutir. Il apprend que le Roi de Maroc, vengeur de son fils tué dans un combat contre les Chrétiens, mene sur ses pas deux cents mille Afriquains ; que ce Prince vainqueur de la flotte Castillanne, a pénétré dans l'Andalousie, & que les Villes saisies de terreur, s'empres- sent d'ouvrir leurs portes. L'actif Alphonse vole aussi-tôt au secours de la Patrie. A la tête d'une armée peu nombreuse & ramassée à la hâte, il attaque des troupes innombrables, l'élite de l'Afrique, & commandées par le Roi le plus puissant qui obéisse à la Loi Musulmane. Les plaines de Tarif sont le champ où se donne une des plus mémorables batailles dont l'histoire moderne conserve le souvenir. Les deux Nations ennemies y déploient ce courage qui les a rendu si fameuses ; courage exercé par six siècles de haine & de guerre. Alphonse qui apperçoit le moment où les Castillans vont succomber sous le nombre, est prêt à se précipiter dans les bataillons ennemis, lorsque retenu par l'Archevêque de

AN. 1273. --
1492. de J. C.

AN. 1273. --
1492. de J. C.

Toledo qui combat à ses côtés, il voit ses soldats tenter de nouveaux efforts qui décident la victoire. Le Roi de Maroc chassé de l'Andalousie, passe sur une barque de Pêcheurs, la même mer qu'il a traversée avec trois cents Vaisseaux de guerre, tandis que son camp où triomphent la profusion & le luxe, livre aux Soldats un butin immense, que le généreux Alphonse refuse de partager. Ensuite paroît le siège d'Algesire, si célèbre dans les annales Espagnoles, par les combats particuliers que se livroient sous les murs de cette Ville, les Chevaliers Chrétiens, & les plus braves des Maures; guerriers que l'amour de la gloire y amenoit de toutes les parties de la Terre.

Pendant que la Castille recule ses limites; & se rend célèbre dans l'Europe, l'Arragon couronne des Rois qui se le rendent pas moins florissant. La France ne pardonne point à Pierre III, les torrens de sang dont il cimentait la conquête de la Sicile; mais l'Espagne admire en lui une politique & une valeur qui ont mérité à ce Monarque le surnom de *Grand*. Le règne

d'Alphonse III est mémorable par les barrières que la Nation éleva contre le despotisme , par les précautions qu'elle prit pour assurer la vie & l'honneur du Citoyen innocent , & par l'autorité dont elle arma le Grand-Justicier , Magistrat redoutable au Trône même. On voit , sous Jacques II , continuer les querelles des Princes de la Maison de ce Roi , avec les Ducs d'Anjou qui réclament la Sicile. L'amour que ce Monarque eut toujours pour l'équité , a rendu sa mémoire respectable & chère , & l'histoire n'a point oublié que dans une affaire importante, ce Prince qui pouvoit la terminer en sa faveur par un coup d'autorité , préféra d'en soumettre la décision aux dépositaires des Loix. La donation que les Papes font à Alphonse IV , de la Sardaigne dont ils veulent dépouiller les Génois , occasionne une guerre aussi sanglante que ruineuse ; guerre qui a cependant les conséquences les plus heureuses , parce que les Espagnols forcés de combattre les plus habiles Navigateurs de leur siècle, sont obligés de former une Marine

 AN. 1273. --
 1492. de J. C.

AN 1273. --
1492. de J.C.

qui deviendra un des principes de leur grandeur.

La Couronne de Navarre a passé de la Maison de Champagne à celle de France. Jeanne, héritière du dernier Thibault, a porté ce Royaume à Philippe *le Bel*, & trois de ses Successeurs l'ont gardé. Philippe de Valois qui a reconnu les droits légitimes d'une autre Jeanne, fille de Louis *le Hutin*, a rendu la Couronne à cette Princesse, & celle-ci par son mariage avec Philippe d'Evreux, l'a transmise à cette branche de la Maison de France. Sous Philippe, que la douceur de son gouvernement a fait chérir, la Nation ne s'est point apperçue de la foiblesse des talens de son Maître. Elle a senti tout le poids de l'oppression sous Charles *le Mauvais*, un des plus odieux tyrans de son siècle. Dans le même tems, Pierre I monte sur le Trône de Castille. Peu d'années auparavant, Pierre *le Cérémonieux* avoit succédé en Arragon à son pere Alphonse. Ainsi l'Espagne voit sur les Trônes, trois Princes qui semblent se disputer la gloire d'être plus cruels. On voit

dans les fastes de la France , les crimes
 de Charles *le Mauvais* ; ses perfidies ,
 ses assassinats , ses empoisonnemens ,
 l'Etat bouleversé par ses artifices , &
 la Capitale inondée de sang par ses
 fureurs. *Le Cérémonieux* , qui met plus
 d'adresse dans ses projets , élude les
 privilèges de l'Arragon , accable ses
 Sujets d'impôts , fait périr sur l'écha-
 faut le vertueux Cabrera , le héros &
 le libérateur de la Patrie ; il dépouille
 ses parens , massacre ses freres , & se
 rend l'horreur de ses Sujets dont il
 viole tous les droits. Pierre de Castille
 surpasse les forfaits de ces deux Prin-
 ces. La mort de la belle Eléonore ,
 maîtresse de son pere , signale les
 premiers jours de son règne ; un Mi-
 nistre , pour avoir mérité l'estime du
 Peuple , est égorgé en entrant dans le
 Palais ; on livre au bourreau , un
 Prince de la Maison de La-Cerda ,
 dont tout le crime est d'avoir au Trô-
 ne des droits qu'il ne réclame point ;
 on étrangle la Reine Douairiere d'Ar-
 ragon , tante du Roi ; un Prince
 de la même Maison périt d'un coup
 de poignard. Un Roi de Grenade ,

AN. 1273. --
 1492. de J.C.

AN. 1272 --
1592. de J.C.

suiwi de sa Cour , vient à Burgos fut la foi d'un sauf-conduit ; Pierre , après l'avoir couvert d'outrages , se donne le plaisir de le massacrer de sa propre main , & il force les Seigneurs qui l'entourent , à assassiner , devant lui , les Maures qui ont accompagné leur Maître. Le sort destine une des plus aimables femmes de l'Europe à être l'épouse de ce monstre. Toutes les histoires de ce tems parlent de la beauté , des graces & de la douceur de la malheureuse Blanche de Bourbon. Tant de charmes ne touchent point le cœur de l'impitoyable Pierre. Poussé par Marie de Padille , digne d'avoir un tel amant , il outrage la Reine dès les premières entrevues , puis il la confine dans une étroite prison , d'où il ordonne qu'on la transfere à un château où la mort l'attend. Echappée à ses barbares Satellites au milieu de la Ville de Toledo , l'infortunée Blanche se jette dans une Eglise , où embrassant l'Autel , & baignée de ses larmes , elle implore un Dieu protecteur. Sa jeunesse , sa beauté , ses malheurs animant un Peuple à qui le Tyran est déjà odieux , la

Ville se souleve , & jure de défendre & de venger sa Reine. La Castille entière s'unit à Toledé & une nombreuse Noblesse accourt dans ses murs. Elle a à sa tête Henri , Comte de Transtamare , & Frédéric , Grand-Maître de S. Jacques , tous deux freres naturels du Roi , tous deux brûlant de venger la mort de leur mere ; Henri déjà célèbre par une valeur héroïque & par une affabilité qui le rend les délices de la Nation ; Frédéric , le Seigneur le plus accompli de l'Espagne , qui adore Blanche , & pour qui Blanche n'a pu se défendre d'être sensible. La haine générale poursuit le Monarque. Le barbare Pierre est enfermé à son tour , & les Etats assemblés qui délibèrent déjà sur son sort , se préparent à donner un exemple terrible à l'Univers. Il est triste pour l'humanité que des talens sublimes soient unis quelquefois aux vices les plus odieux. Ressources du génie , finesse de la politique , caresses séduisantes , promesses spécieuses , Pierre met tout en usage & fait illusion. L'espérance de le voir changer , secondant ce res-

AN. 1273. ---
1492. de J. C.

AN 1272. --
1392. de J.C.

pect qu'inspire la Majesté du Trône , on lui rend avec la liberté , un Sceptre dont on se flatte d'avoir limité le pouvoir. L'habile Monarque ne tarde pas à se jouer des freins qu'on a voulu mettre à sa férocité , & la guerre que renouvellent les Mécontents , ne sert qu'à faire éclater des talens sous lesquels la Castille succombe. Les Rebelles sont abattus de tous côtés , & la malheureuse Blanche , chargée de nouvelles chaînes , est une des premières victimes qu'on immole. Frédéric la suit de près ; Transtamare que la fuite dérobe à la mort , est proscriit ; tous les amis des enfans d'Eléonore , tombent sous le poignard ou périssent par le poison. La Reine-Mere qui a favorisé Blanche , languit dans une dure captivité d'où elle est tirée par son barbare fils pour se voir couverte du sang de ses Favoris qu'on égorge à sa vue. Presque toute la Noblesse qui a suivi les deux Reines , expire dans les supplices , & comme si la rage du Tyran ne se fût pas contentée de prendre les victimes en détail , il envoie dans les Villes,

VI^e. EPOQ. RODOLPHE. 109

des Soldats qui les inondent de sang.

L'Espagne, au milieu de ses malheurs, jouit d'un spectacle consolant. Elle voit les oppresseurs qui la désolent, s'armer les uns contre les autres, se faire une guerre atroce, & se menacer réciproquement de se donner la mort. Pierre d'Arragon déploie toute la finesse & toute la barbarie de Tibere; Pierre de Castille montre toute la valeur d'un héros au milieu des cruautés de Néron. L'actif Castillan, que la victoire suit par-tout, se flatte déjà de voir couler sous ses mains le sang de son adversaire, & la tyrannie érayée de tant de talens, semble affermie pour jamais. Mais la fortune de la Castille lui a ménagé un vengeur. Henri de Transtamare, seul échappé du massacre de sa famille, animé par le désir de la plus juste des vengeance, a été implorer l'Arragonois, & en se prêtant à ses crimes, il l'a intéressé à ses malheurs. Les disgraces de ce Roi ne laissant plus d'espoir de ce côté, Henri a tourné les yeux vers la France. Des troupes d'aventuriers rendues inutiles par la paix, s'étoient répandues

AN. 1273 --
1492. de J. G.

AN. 1273.---
1492. de J.C.

dans le Royaume, & y portoient le ravage. C'est à la tête de ce ramas de brigands que s'avance Transtamare. Plusieurs Chevaliers François qui brûlent de venger l'infortunée Bourbon, s'unissent à lui, & marchent sous la bannière de Duguesclin. Les soupçons, supplices des tyrans, qui agitent Pierre, lui faisant voir autant d'ennemis qu'il a de Sujets dont il est entouré, il fuit en Portugal, d'où banni comme le rebut de la Terre, il va à la Cour de Bordeaux implorer l'illustre fils du grand Edouard. La pitié, si naturelle pour un Roi puissant réduit à tendre une main suppliante, parlant au cœur du Prince de Galles, le héros de Poitiers devient le Protecteur du Tyran. Accoutumée depuis long-tems à se fixer sous les étendarts du Prince Anglois, la victoire change dans une seule campagne les destinées de la Castille. Henri se croit trop heureux de fuir; la valeur de la Noblesse François ne sert qu'à lui donner ou la mort ou les fers, & le célèbre Duguesclin devient lui-même le prisonnier du Vainqueur. Transtamare étoit perdu, si Pierre n'eût

VI. EPOQ. RODOLPHE. III

point été ingrat. Le généreux Edouard avoit fait jurer à son allié, qu'à l'avenir il épargneroit le sang de ses Sujets, & qu'il livreroit à l'Angleterre quelques Villes ; foible prix d'un si grand service. Mais le Prince n'étoit point encore à Bordeaux, que le cruel se jouant de ses sermens, remplissoit les prisons, élevoit des échafauts, allumoit des bûchers, & refusoit les Places qu'il avoit promises. Henri, qui voit son rival se priver de son Protecteur, reprend ses projets, & toujours accompagné de Duguesclin, dont le Prince de Galles a brisé les fers, il reparoit en Castille où il invite les ennemis de Pierre à se rassembler sous ses drapeaux. Un combat où le Monarque déploie la plus haute valeur, décide en faveur de Transtamare, & Pierre assiégé dans un Château, ne voit plus que les tourmens que lui prépare un ennemi implacable. Dans cette extrémité il s'adresse à Duguesclin, & par de magnifiques promesses il se flatte d'avoir obtenu que le Général François le recevra dans sa tente, d'où il doit aller ranimer le petit nombre d'hommes

AN. 1273. ---
1492. de J. G.

AN 1273. --
1492. de J. C.

qui s'intéressent à son sort, Trahi & livré à son rival, il réveille toute sa fierté à l'aspect de la perfidie. Loin de descendre aux prières, il appelle Henri un vil usurpateur, un bâtard méprisable dont l'ambition détrône un Roi légitime. Frappé d'un coup de poignard, il se jette sur Transfamare, & quoique baigné dans son sang, il est prêt à lui donner la mort; lorsque Duguesclin secondant Henri, livre à celui-ci les moyens d'immoler son rival. C'est ainsi que le plus barbare des hommes reçoit une mort, méritée sans doute; mais on voudroit qu'une autre main eût porté les coups, & l'on voit à regret le héros de la France figurer dans cette scène sanglante.

La Castille couronne aussi-tôt Henri, qui sentant la foiblesse de ses droits, est forcé de laisser renaître l'audace. Deux Puissances formidables conspirent pour l'attaquer, & toutes deux invoquent des titres incontestables. Ferdinand, Roi de Portugal, issu par sa mere du sang des Rois de Castille, redemande un Sceptre qu'il dit avili par un Prince illégitime. Le Duc de

Lancaſtre, gendre de Pierre *le Cruel*, & de Marie de Padille, fait valoir un mariage ſecret contracté entre l'un & l'autre. La crainte de tomber ſous un joug étranger, la valeur & les talens de Henri, l'amour de la Nation pour ſon Roi, les ſecours de la France, triomphent des forces de l'Angleterre & du Portugal; & ce Prince qui ſe voit en état de porter la terreur ſur les Frontieres de ſes rivaux, tranſmet paisiblement la Couronne à ſon fils. Ce Monarque eut des talens, de la bonté & du courage; la Caſtille, à qui il fit oublier le vice de ſa naiſſance, chérit ſa mémoire; mais une ame ſenſible ne mettra jamais au rang des grands Rois, l'inſtrument des cruautés de Pierre *le Cérémonieux*, & le perfide aſſaſſin de ſon frere. Jean I, obligé de défendre ſon Sceptre, contre les ennemis qui ont voulu le ravir à ſon pere, ſuit le même plan, s'attache fortement à la France, gagne les Grands par des conceptions; & ce Prince, qui a peu de talens pour la guerre, ſe ſoutient par le ſacrifice de ſon autorité. La minorité de Henri

AN 1273. --
1492. de J.C.

III acheve d'anéantir la vigueur du Sceptre. Vingt tyrans qui exercent la Régence, déchirent le Royaume par leurs divisions, & se réunissent ensuite pour l'opprimer. Le fanatisme que les Loix ne retiennent plus, devient furieux. Le sang des Juifs coule à Séville, sous les mains d'une populace animée par un Prêtre. La Castille suivant cet exemple, des milliers de ces malheureux expirent sous le couteau, ou sont consumés dans les flâmes. L'Espagne retombée dans la confusion & dans le désordre, se livre à l'espoir de voir renaître la prospérité, lorsque Henri écartant les Régens, commence à gouverner par lui-même; ce Prince bienfaisant ne fait que paroître, & la chute d'une tuile ravit à ses Sujets un Monarque qui en est les délices. Les troubles inséparables d'une minorité donnant tout à redouter, on offre la Couronne au frere de Henri; celui-ci qui refuse de la ravir à son neveu, se montre digne de la porter, & dans une Régence aussi sage que ferme, il continue à refermer les plaies de l'Etat. Elles se rouvrent sous le règne de

Jean II, ou plutôt sous celui d'Alvares-de-Lune, insolent favori qui amasse d'immenses richesses, usurpe les grandes Dignités, opprime le Peuple, outrage les Grands, persécute la famille Royale, se rend redoutable à son Maître même; mais qui tout-à-coup précipité du faite des honneurs, termine sur un échafaut une vie où il a fait servir de grands talens à de grands crimes. Un règne si tumultueux est suivi d'un autre plus orageux encore.

Un Roi sans génie & sans vertu, une Reine sans pudeur & sans décence, des favoris sans honneur & sans talens, un Ministre perfide, une Cour corrompue, des Grands rebelles, une Noblesse factieuse, un Peuple opprimé & séditieux, l'état entier dans le trouble & dans l'avilissement; voilà une foible ébauche du règne de Henri III. La naissance d'une Infante augmente les désordres. La Nation, que le mépris pour son Roi engage à adopter les soupçons les plus odieux, le taxe d'impuissance, & l'accuse d'avoir procuré lui-même un amant à la Reine. Alphonse son frere, & sa sœur

AN 1273. --
1492. de J.C.

Isabelle, favorisent ce bruit, dans la Capitale, le répandent dans les Provinces, & après des combats & des querelles, ils parviennent à lui donner le sceau de l'authenticité. Les scènes les plus indécentes se passent aux yeux de la populace. On expose publiquement le Statue du Roi, dont on a figuré grossièrement la ressemblance; on intente un procès juridique contre cette figure; un accusateur plaide contre elle, & lui attribue les actions les plus flétrissantes: on la condamne dans les formes judiciaires, & après l'avoir dépouillée des ornemens royaux dont on l'a revêtue, on la dégrade avec les plus outrageantes formalités. Les grands Officiers de la Couronne assistent à cette farce impie, les premiers Prélats du Royaume en font les acteurs, & l'Infant y préside. Le foible Henri, qui ne fait opposer ni la fermeté à l'audace, ni les lumières à la perfidie, tombe dans les mains des Rebelles, & regarde comme une grace, la honte de conserver le nom de Roi, sous l'accablante condition de configner dans des Edits publics, le crime

de son Epouse , & l'opprobre de son lit. La mort d'Alphonse qui semble délivrer le Monarque du plus dangereux de ses ennemis , lui en donne un bien plus redoutable. Isabelle, qui succède aux droits de l'Infant, est un génie , une ame forte, qui joint à la plus vive ambition, l'art suprême de la voiler. Henri , qui veut rendre à sa fille les droits qu'il s'est vu forcé de lui ravir , voit la plus grande partie de ses Sujets soulevée par une main qu'il n'apperçoit pas ; & ses efforts pour reprendre son autorité , ne servent qu'à précipiter la Castille dans une affreuse anarchie. Envain le malheureux Monarque rappelle-il Jeanne au Trône ; envain dans ce moment redoutable où se taisent les petits intérêts , où les préjugés reprennent toute leur force sur une ame foible , ce pere infortuné atteste-t-il le Ciel & la Terre, que Jeanne lui doit le jour ; à peine a-t-il fermé les yeux à la lumière , que la rivale de sa fille se saisit du Sceptre & fait reconnoître ses droits. Presque toute la Castille proclame Isabelle , qui ajoute aux forces

AN. 1273.--
1492. de J.C.

de ce Royaume celle de l'Arragon que lui donne Ferdinand son époux. Cependant un rayon d'espérance luit en faveur de Jeanne. Le Portugal, dont le Roi demande sa main, lui offre toute sa puissance. La France se propose d'armer pour elle. Villena, un des plus puissans Seigneurs de la Castille, invoque les Loix de l'Etat, & l'Archevêque de Toledé fait entendre la voix de la Religion. Jeune, belle, infortunée, respectable par des vertus & des talens, Jeanne intéresse encore par cette noble fermeté qui convient si bien aux illustres malheureux. Elle ne balance point à prendre le nom de Reine, & dans des manifestes qu'elle expose aux yeux de toute l'Europe, elle dénonce ses ennemis comme des parricides dont les crimes ont précipité vers leurs termes les jours de son malheureux pere. Mais que peuvent en faveur de Jeanne, Alphonse V, qui n'a que de la valeur, Louis XI, qui ne consulte que ses intérêts, un Ministre, qui n'a d'habileté que pour la trahir, un Prélat, méprisé par ses débauches, con-

tre le génie de Ferdinand & l'adresse d'Isabelle? La bataille de Toro détruit les espérances de Jeanne qui, bientôt après, voit ses Protecteurs trafiquer de sa liberté & de ses droits. Dégoutée d'un monde où elle n'a trouvé que de faux amis, & de barbares parens, lasse d'être le jouet de perfides ou de lâches qui la protègent & l'abandonnent tour-à-tour, elle méprise les honneurs humilians que la pitié de ses rivaux lui propose, & va ensevelir dans un Cloître sa jeunesse, ses graces, & ses droits à un des plus beaux Trônes du Monde. La mort du pere de Ferdinand, livrant à ce Prince le Royaume d'Arragon avec ses nombreuses dépendances, les deux Epoux voient sous leurs loix, la Sicile que leurs Prédécesseurs ont enlevée aux François, la Sardaigne dont leurs Ancêtres ont chassé les Pisans, la Corse que leurs peres ont enlevée aux Génois, & les deux tiers de cette fertile Contrée que nous appellons l'Espagne.

Souverains d'une si belle Monarchie, la plus puissante que l'Europe

AN. 1273. —
1492. de J.C.

eût vue depuis l'extinction de la Maison de Suabe, Ferdinand & Isabelle sentent qu'ils ne sont Maîtres qu'à demi. Les orages qui ont frappé le Trône sous les régnes précédens, grondent encore, & leurs principes qui subsistent, sont prêts à les faire renaître. Remplis de grandes vues, ils comprennent qu'ils ne peuvent rien exécuter si l'Etat n'est point calme. C'est sur cet objet que Ferdinand porte ses premiers regards. Il relève les Tribunaux, il rend aux Loix la force qu'elles ont perdue. Il gagne les Peuples en les protégeant contre la Noblesse, & fait perdre à celle-ci le droit de les opprimer. Les Grands, ou séduits par les promesses, ou effrayés par sa fermeté, lui remettent les Châteaux qui les rendoient si redoutables. Le Clergé est contraint de prodiguer moins ses anathêmes, & le Pape est forcé de renoncer au droit de nommer arbitrairement aux dignités des Autels. Les grandes-Maîtrises des Ordres Militaires qui donnent, avec d'immenses richesses, un crédit sans bornes sur des milliers de Vassaux, sont réunies sur la tête

rête du Monarque. Enfin le sang d'un Prince de la Maison Royale, versé publiquement sur l'échafaut, effraie pour jamais l'audace & la révolte. C'est alors que les deux Epoux songent à exécuter le projet, si souvent tenté par leurs ancêtres, de détruire entièrement la domination des Maures.

De tant de Royaumes fondés par les Sarrazins, celui de Grenade étoit le seul qui leur restât. Ce pays étoit sous le plus beau climat, & offroit le sol le plus fertile de l'Europe. Un Peuple laborieux & célèbre par son industrie, cultivoit ces heureuses Contrées. La Ville de Grenade renfermoit elle seule, trois cens mille Citoyens. Une milice, sans cesse exercée aux combats, vivoit dans son sein; des milliers de Chevaliers, les plus braves de l'Europe, sortoient tous les jours de ses murs, pour aller défier les Chevaliers Chrétiens; des remparts construits avec autant d'art que de solidité, défendoient son enceinte; de magnifiques Mosquées embellissoient les Places; l'Architecture étoit dans ses édifices publics, l'audace &

AN. 1273. --
1492. de J.C.

AN. 1273. --
1492. de J. C.

la délicatesse. Les Sciences fleurissoient dans ses Ecoles ; la politesse régnoit à sa Cour ; & le Roi qui commandoit actuellement ce Peuple fameux , étoit celui qui avoit répondu aux Castillans dont les Ambassadeurs demandoient un tribut accordé par son Prédécesseur : *Allez dire à votre Roi qu'on ne frappe plus de Monnoie dans Grenade ; on n'y forge que des Lances.*

Ferdinand sent la difficulté de l'entreprise , & la vue de ces obstacles ne le porte qu'à mieux concerter son projet. Il faut voir dans les histoires particulières avec quelle prudence il prépare l'expédition qu'il médite , avec quelle adresse il s'instruit de l'état où se trouve la Cour du Roi Maure , avec quelle finesse il profite de la discorde qui éclate parmi les Princes Grenadins ; comment il appuie le Neveu qu'il méprise , contre l'Oncle dont il redoute le courage ; par quel détour il parvient à faire partager le Royaume entre les deux Concurrents ; avec quel zèle apparent il secourt celui qu'il appelle son allié , pour qu'il l'aide à détruire celui qu'il avoue

pour son ennemi ; avec quelle sagacité il met à profit les divisions qu'il fomenté , pour s'emparer des Places dont la situation rend plus difficiles les approches de Grenade. Lorsque les querelles des deux Princes sont parvenues au point de jeter l'un & l'autre dans une extrême foiblesse , il se présente à la tête d'une Armée florissante , il déploie tous les talens de l'art militaire , & par la prise de Grenade , il met fin au règne d'un Peuple célèbre dans l'Histoire des Arts , comme dans celle des Empires. N'oublions point l'illustre Isabelle , si digne de seconder le génie de son Epoux. Cette Reine se montrait elle-même à la tête des Soldats , se mêloit dans les tranchées , partageoit les fatigues & les périls. Lorsque son Epoux , lassé de la longueur du siège , étoit tenté de renoncer à son projet , elle relevoit son courage , & se servoit de l'empire de la beauté , pour le forcer à suivre les sentiers de la gloire.

La Navarre délivrée de son Tyran par une mort digne de lui , a respiré

AN 1273 --
1492. de J.C.

sous Charles son fils, que la beauté de son ame a fait surnommer *le Noble*. Blanche, fille de celui-ci, a été unie d'abord à Henri de Castille; mais séparée bientôt d'un indigne Epoux, elle a recouvré ses droits qu'un mariage plus heureux a portés à Jean d'Arragon, le frere & le successeur du grand Alphonse.

En Arragon le règne affreux de Pierre IV a été suivi de celui de Jean I, l'ami des plaisirs & de tous les Arts aimables. Sous Martin, plus ferme que son prédécesseur, la réunion de la Sicile a donné un nouveau degré de puissance à sa Couronne. Mais à sa mort, l'Etat est tombé dans la confusion. Ferdinand de Castille, qu'on a vu refuser si généreusement le Trône de son Neveu, a demandé celui d'Arragon, comme étant par sa Mere, le plus proche parent des derniers Rois. Les Princes de la Maison Royale ont invoqué contre lui, une Loi solennelle portée par une Reine, qui exclut les femmes du Trône. Après quelques années de guerres civiles, un Tribunal érigé par l'auto-

rié des Etats , a décidé en faveur du Castillan ; & ce Prince a fait , comme Roi , le bonheur de l'Arragon , après avoir fait , comme Régent , celui de la Castille. L'éclat de ce règne a été effacé par les beaux jours d'Alphonse V , qu'une illustre conquête , vingt victoires , mille vertus ont fait surnommer *le Magnanime*. La réunion de la Navarre sous Jean II , frere de son prédécesseur , est devenue une source de disputes. Jean qui , devenu veuf de la Navarroise , a épousé une Infante de la Maison de Portugal , a voulu retenir un Royaume que lui ont redemandé les enfans du premier lit. Les Beaumont qui se sont intéressés pour le jeune Prince , les Grammont qui se sont rangés du côté du Roi , ont livré des combats qui ont désolé la Patrie. La mort du Prince & de sa Sœur , dont l'Europe entiere a accusé leur Marâtre , a révolté la Catalogne , & la vieillesse de Jean a été remplie de troubles. Il a eu le plaisir d'y survivre , & de voir le retour de la tranquillité à son fils Ferdinand , cet heureux Epoux d'Isabelle , qui fait ac-

AN. 1273. --
1492. de J.C.

AN. 1273. --
1492. de J.C.

tuellement la gloire de la Castille. La Navarre est devenue le partage de sa fille Eléonore, qui par son mariage avec Gaston de Foix, l'a portée à la Maison de ce Prince, Maison si illustre dans les fastes de la France.

PORTUGAL

Le Portugal triomphant par la valeur d'Alphonse III, devient heureux par la sagesse de Denis, Prince cher à jamais aux hommes, par son amour pour son Peuple, qui l'a fait nommer le *Titus* de son âge. Alphonse IV, qui a troublé les dernières années de son Pere, se rend illustre par des victoires, & odieux par sa sévérité pour Inès. La postérité a donné des larmes à cette Princesse aimable, associée par l'amour au lit de l'héritier du Trône, & immolée par un Monarque qui lui fit un crime du pouvoir de sa beauté. Dom Pédro, que le desir de venger son Epouse a rendu un fils rebelle, répare quand il régné, les maux que sa révolte a faits à l'Etat; Prince que sa vertu fit surnommer *le Cruel*, puisque sa sévérité qui lui fit donner ce surnom odieux, ne fut jamais que l'effroi du crime. Le

vertueux Ferdinand qui réclame le sceptre d'Espagne avec autant de justice que d'inutilité, contre l'heureux Henri de Transmare, épuise le Portugal par ses efforts, & ne laissant lui-même qu'une fille, sa mort ouvre le champ à de nouveaux débats. Le Roi de Castille qui a épousé l'héritière de la Couronne, invoque un droit que l'ordre de la succession paroît rendre incontestable; mais le Portugal regardant le salut de la Nation, comme la première & la plus sainte de toutes les Loix, rejette le Castillan, & place sur le Trône le fils naturel d'un de ses Monarques.

Jean I, qui commence une nouvelle race bâtarde de la première; justifie les suffrages de la Nation dans les plaines d'Alburoja, où il écrase les Baraillons Espagnols accourus pour lui ravir le Diadème. Vainqueur de ses Rivaux qu'il force à respecter le choix de sa Patrie, il s'avance contre les Maures dont il triomphe en Europe, & va les chercher en Afrique où il leur enleve l'importante Ville de Ceuta. Tandis que le Monarque se couvre de gloire, les Sujets animés

128 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1273.--
1492. de J. C.

par Henri, digne fils de ce héros, surmontent les préjugés qui s'opposent au progrès de la Navigation, cherchent des routes nouvelles sur les flots de l'Océan, voguent sur des mers réputées inaccessibles, doublent des Caps regardés comme les bornes de l'Univers, trouvent des Isles fertiles, des Nations nouvelles, & des Peuples puissans, inconnus à toute l'antiquité. La prospérité du Portugal se soutient pendant le règne trop court du vertueux Edouard: elle s'augmente sous Alphonse V, qui passe trois fois en Afrique, enlève autant de fois aux Maures, des Places aussi avantageuses au Commerce qu'à l'Empire, & seconde de toute sa puissance, les vues d'un Oncle immortel. Cependant les Portugais continuant leurs voyages, s'avancent vers la Zone brûlante, parcourent les côtes de la Guinée, & en rapportent l'or & l'ivoire. Si les progrès souffrent quelque retardement sur la fin du règne d'Alphonse, qui joint aux qualités d'un héros, le tour d'esprit d'un aventurier, ils se raniment sous Jean II, que sa haine

pour l'injustice fait surnommer le *Sévère*, & qui par d'immortelles actions, mérite le nom de *Grand*. Ce Prince qui reprend, avec une ardeur incroyable, le projet des découvertes nouvelles, semble inspirer à tous ses Sujets, le goût de la Navigation, & le goût du Commerce. Des flottes armées aux dépens des Particuliers, partent de tous les Ports, côtoient toute cette vaste Contrée que l'Afrique présente à l'Occident, soumettent des Royaumes, & fondent de florissantes Colonies. D'immenses richesses sont le fruit de ces expéditions & le nom des Portugais devient célèbre dans toute la Terre.

AN. 1273. --
1492. de J.C.

Charles d'Anjou se voit d'abord un des plus puissans Princes de l'Europe. Maître des deux Siciles, il y joint le Maine, l'Anjou, la Provence & le Comtat d'Avignon. En même-temps, une Marine formée par ses soins, seconde les forces de terre, & le rend redoutable à tous ses voisins. Tout-à-coup la perte de la Sicile, la captivité de son fils, le soulèvement de son Royaume de Naples, troublent

NAPLES ET
SICILE.

AN. 1273. --
1492. de J.C.

cette prospérité. Le Monarque ne fait plus que languir, & le chagrin termine les jours d'un Roi que de brillantes qualités ont mis au rang des héros, mais que l'humanité ne comptera jamais parmi les grands hommes. Malheureux dans la guerre, admiré dans la paix, Charles II, son héritier & son fils, se fait adorer de ses Sujets; Prince à jamais mémorable par son amour pour les Lettres, & à qui l'on ne peut reprocher qu'une aveugle complaisance pour les Papes, dont il paroïssoit être plutôt le Ministre qu'un grand Roi. Sous ce règne la Maison d'Anjou acquiert une nouvelle Couronne. Charles Martel, l'aîné des fils de Charles II, passe en Hongrie où l'appellent les Droits de sa mere, fille & sœur des derniers Monarques; tandis que son frere Robert protégé par le Pape, reste à Naples dont il fait le bonheur. Pere de ses Sujets, Protecteur de la Vertu, & les délices des Savans, Robert a le bonheur d'être aidé dans ces soins généreux, par un fils que l'Italie regarde comme le plus accompli de ses Prin-

ces. C'est ce jeune héros dont Naples, AN. 1273. ---
1492. de J.C. inconsolable de sa perte, a si bien peint le sage gouvernement par cet emblème sublime mis sur son tombeau, qui présente un loup & un agneau buvant dans la même coupe. L'exemple de son pere & de son ayeul, l'amour des Peuples, de riches possessions, une brillante jeunesse, les charmes les plus touchans, toutes les graces & tous les talens, semblent promettre le règne le plus heureux, à Jeanne I^{re}, que des conseils pernicieux, & une funeste sensibilité de cœur, précipitent dans un abîme de maux. Meurtrière barbare d'un époux indigne d'elle, elle voit un beau-frere inexorable, unissant à la fois la plus ardente de la vengeance, toute la valeur nécessaire pour en assurer le succès, accourir dans ses Etats, s'emparer de sa Capitale, & la menacer des plus terribles châtimens. Obligée de fuir en Provence avec les complices de son crime, elle échappe à peine au supplice par la protection du Pape que lui gagnent ses graces, son éloquence & la cession du Comtat

132 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1273.--
1492. de J.C.

d'Avignon. Remontée sur le Trône ; toujours aimée de ses Sujets, toujours victime des mêmes foiblesses, elle voit de nouveaux troubles agiter son règne, & de nouveaux ennemis tenter de lui ravir un Sceptre qu'elle livre tout-à-tour à la volupté & aux Beaux-Arts. Mal secourue par Louis d'Anjou, qu'elle appelle à sa défense, trahi par des amis à qui elle livre imprudemment sa confiance, elle périt par les mains de son cousin Charles de Duras, qu'elle a comblé de bienfaits. Louis qui vient disputer à l'assassin, le Trône où il s'est placé, succombe sous l'habileté de son rival, & périt avec la Noblesse imprudente qui s'est attachée à son sort. Ladislas, qui s'affermit sur le Trône que son pere a usurpé, se jette sur la Dalmatie dont il s'empare, passe en Hongrie où il se fait couronner ; puis de retour en Italie, il se brouille avec le Pontife, le combat, le force à fuir, assiége Rome, prend cette Ville, y commet des cruautés, & termine, par le poison que lui a donné sa Maîtresse, un règne brillant qui a épuisé ses Sujets. Après lui on

voit une autre Jeanne aussi voluptueuse que la première, moins ingénieuse, plus inconstante encore, qui tantôt favorisant la Maison d'Arragon, tantôt se déclarant pour la Maison d'Anjou, donne à l'une & à l'autre des droits à-peu-près égaux, & sème entre elles d'éternels sujets de discordes. Les Angevins long-tems vainqueurs, cèdent à la fin aux Arragonois qui ajoutent à la valeur une politique & une prudence dont manquent toujours leurs adversaires. Alphonse *le Magnanime*, déjà Roi d'Arragon & de Sicile, devient le Maître paisible de Naples, & fixe sa résidence dans cette Ville. C'est-là que ce grand Prince se livrant au goût le plus décidé pour toutes les connoissances humaines, appelle les Savans, fait renaître les Lettres, protège les beaux-Arts, leur ouvre des trésors qui sont le fruit de sa sagesse, & leur fait partager un Trône que ses victoires & ses vertus rendent respectable à toute l'Europe.

Tandis que deux Maisons puissantes se disputent le Midi de l'Italie, vingt tyrans en déchirent le Nord.

AN. 1273 ---
1492. de J. C.

ITALIE.

134 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1273.
1492. de J.C.

Les factions des Guelphes & des Gibelins divisent toutes les Villes qui se livrent de continuels combats, & exercent les plus cruelles vengeances. Ensuite du milieu de l'Anarchie on voit sortir insensiblement des Souverainetés remarquables. La Maison d'Est se rend maîtresse de Modène & de Ferrare; les Gonzagues fondent une Principauté dans Mantoue; les Visconti s'emparent de Milan, & y ajoutant toutes les Villes de la Lombardie, forment un Duché considérable qui passe ensuite à la maison de Storce. La Maison de Savoie s'étend du côté du Mont-Ferrat, & commence à figurer parmi les grandes Puissances.

MAISON
DE
SAVOIE.

Il faut se perdre dans les tems les plus reculés, si l'on veut remonter à l'origine des Princes que notre siècle voit régner sur la Sardaigne. Cette illustre Maison présente des Souverains dès le dixieme. Au commencement du onzieme, Bernard est déjà Maître de la Savoie & de la Maurienne. Humbert *aux blanches mains* ajoute aux possessions de ses peres, le Valais & le Chablais qu'il obtient comme

VI^e. EPOQ. RODOLPHE. 135

une récompense des services que sa valeur rend à l'Empire. Une alliance avec l'héritière de Suze, donne ce Comté à Othon, & bientôt après il y joint le Piémont avec la Ville de Turin. Amédée II, Maître des passages de l'Italie & de l'Allemagne, profite de l'embarras de Henri IV, qui est forcé d'implorer Grégoire VII, & il ne lui ouvre les Alpes qu'après avoir obtenu le Bugey. Humbert II, un des plus sages Princes du douzième siècle, augmente ses Etats, par l'acquisition de la Tarantaise. L'Allemagne & l'Asie admirent la valeur d'Amédée III qui, revenu des Croisades, recule les limites de ses possessions jusqu'aux portes de Geneve. Humbert III, dont la foiblesse interrompt cette marche de prospérité, compense le malheur d'avoir peu de talens, par des vertus qui lui méritent l'honneur d'être inscrit dans le Ciel. Thomas I, qui fait revivre toute l'ame de ses Ancêtres, recouvre leur puissance, & décoré du titre de Vicaire-Général de l'Empire, fait briller en Italie une sagesse bien rare dans ce tems de

AN. 1273 --
1492. de J.C.

136 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1273 --
1492. de J. C.

vertiges. La constance d'Amédée IV, que la superstition ne peut détacher du malheureux & héroïque Frédéric II, ne nuit point à ce Comte de Savoie, & sa prudence rend ses Etats tranquilles au milieu de la confusion générale. La guerre malheureuse que Boniface fait au Marquis de Mont-Ferrat, sa captivité, & sa mort au milieu des fers, semblent devoir abbaïffer son auguste Maison; elle se relève par le courage de Pierre qui, vengeur de son oncle, porte les armes dans le cœur des Etats de son ennemi, & voit la Ville de Berne charmée de ses vertus, lui déférer l'honneur de la gouverner. Philippe, qui abdique l'Archevêché de Lyon pour succéder à son frere, ne dément point les grandes qualités de ses Prédécesseurs; mais au commencement de l'époque présente, Amédée V, surnommé *le Grand*, surpasse tous ses Ayeux, & fixe la puissance de sa famille. Défenseur de Rhodes où il déploie une valeur immortelle, ami des Empereurs, médiateur des Rois, arbitre de leurs différends, il est re-

gardé comme l'oracle des Nations, & dans une médiocre puissance, il s'attire un respect refusé aux Monarques les plus considérables. Un heureux mariage avec une Princesse digne de lui, porte la Bresse à ce grand Homme, & ses voisins qui se font un plaisir de lui donner des marques de leur admiration, augmentent ses Etats par le don de plusieurs Villes. Edouard, qui signale son courage dans les armées Françoises, ne se montre point indigne d'être le fils du héros qui l'a précédé. Le pacifique Aimon exerce dans un gouvernement plein de douceur, des vertus qui lui attirent une autre sorte de gloire, bien préférable à celle des combats. Les annales de cet âge n'offrent rien de plus brillant que le règne d'Amédée VI, si célèbre sous le nom de *Comte Vert*. Par ses victoires, par sa sagesse, par son habileté, par l'estime qu'il inspire, il aggrandit ses Etats en acquérant les Principautés de Coni, de Cherasque, Mondovi, & une partie du Canton de Fribourg. Le Dauphin qui l'attaque, accablé par de

138 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1273 --
1492. de J C

continuelles défaites , est forcé de payer la paix qu'il implore, & l'Empereur Jean Paléologue pris par les Bulgares , trouve un Libérateur dans ce héros qui vole à sa défense. Amédée VII, dans un règne de peu d'années , fait l'acquisition du Comté de Nice , si important par sa situation sur la mer. Sous Amédée VIII , la Savoie obtient une nouvelle illustration par le titre de Duché dont l'Empereur la décore. C'est cet Amédée qu'on a vu renoncer au Sceptre pour aller dans une retraite obscure goûter la volupté du loisir ; c'est lui qu'on a vu infidèle à la Philosophie , reprendre la grandeur qu'il avoit quittée, & sous le nom de Felix V , prétendre au Trône de l'Eglise. Revenu à la sagesse , il déposa encore le faste de la Puissance Suprême , & sous la pourpre d'un Cardinal heureux , il reprit les plaisirs d'un Particulier délicat. Les révolutions du Duché de Milan fournissent à Louis son fils une occasion d'augmenter ses Etats. Amédée IX , héritier de Charlotte de Lusignan , se voit enlever le Royaume de

Chypre , & ne trouve dans des droits incontestables , que l'honneur d'un titre qui donne plus d'éclat à sa Famille. Elle en reçut un plus grand encore par l'immense charité de ce Prince , qui le rendit le pere de l'orphelin , le protecteur du foible , & l'appui de tous les malheureux.

AN. 1237
1492. de J.C.

Les Etats du Pape , privés de la présence de leurs Souverains , par la translation du Siége à Avignon , tombent dans une affreuse confusion. Les plus puissantes Familles s'emparent des Châteaux , & s'y forment autant d'espèces de Souverainetés. Ennemis implacables les uns des autres , ces Nobles se font une guerre continuelle qui épuise le Peuple & ravage les campagnes. Des troupes de voleurs naissent à la faveur de ces désordres , & accourent de toutes les Provinces adjacentes. Rome plus agitée encore que les Villes qui l'entourent , est moins la Capitale d'un Etat souverain , qu'une retraite de brigands qui ne connoissent d'autre règle que la force. Les Habitans divisés en vingt factions dif-

R O M E

AN. 1273 --
1492. de J. C

férentes, marchent sous autant de Chefs de parti, dont les fureurs ensanglantent les places & les rues, & achevent de déruire les monumens de la gloire de leurs peres, échappés aux ravages des barbares. Les Colonnes & les Ursins, les plus puissantes comme les plus illustres des familles Romaines, sont à la tête des factions, & la haine de ces deux grandes Maisons donne une nouvelle aigreur à l'animosité des partis.

Tandis que les Grands déchirent la Patrie, un homme de l'état le plus obscur ose entreprendre de refermer ses plaies. Un esprit ardent échauffé par la lecture des Anciens, une ame enthousiaste enflammée par l'exemple des Magistrats de la République, une éloquence sans goût & sans graces, mais remplie de véhémence & d'images, rendoit Nicolas Rienzi propre à régner sur la multitude. Il forme en secret un plan qui doit tirer Rome de l'esclavage & lui rendre le bonheur avec la tranquillité. Sans protecteurs, sans intrigues qui aient préparé son dessein, il paroît au mi-

lieu de la Place publique, & il invite à grands cris le Peuple à venir l'entendre dans le Capitole. Là il fait une vive peinture de la gloire des anciens Romains. Il oppose à ce tableau l'image des malheurs qui accablent les Modernes ; il présente l'unique remède à tant de maux dans le rétablissement du Tribunat, Magistrature qu'il assure avoir été si long-tems la protectrice de la liberté, l'ame de la prospérité, & la cause de la splendeur de la Patrie. Le Peuple reçoit le projet avec des cris d'applaudissement, nomme sur le champ l'Orateur à la dignité de Tribun, & fait vœu de lui obéir. Revêtu de cette Magistrature autrefois si auguste, maître des volontés d'un Peuple aveuglément dévoué à ses ordres, Rienzi change toute la Ville, & porte des réglemens dignes des grands hommes dont il affecte le titre. Rome prend une face nouvelle. Les brigands sont punis, la Noblesse est soumise, les factions sont dissipées, le calme est rétabli, & le Peuple Romain croit voir renaître les beaux jours des Catons. Les Provin-

AN. 1273. --
1492. de J.C.

ces se ressentent des bienfaits du Tribun ; toute l'Italie applaudit à sa prudence ; les Rois lui envoient des Ambassadeurs, & les Pontifes le comblent d'éloges. On trouve de ces hommes que la nature doua d'une vive imagination capable d'enfanter les plus belles idées, & de les faire réussir, mais à qui elle a refusé cette forte raison qui seule assure à la longue l'exécution des grands desseins. Elevé tout-à-coup dans une atmosphère si différente de celle où il a vécu, le Tribun n'a pas la force de regarder sans trouble l'immense distance du point d'où il est parti. En trois mois la tête tourne à Rienzi, & les plus singulieres folies succèdent à la plus étonnante sagesse, le faste à la modération, l'intempérance à la frugalité, l'orgueil le plus impérieux à l'affabilité, & les cruautés d'un tyran à l'équité d'un libérateur. Chassé avec indignation par le même Peuple qui l'a revêtu de la pourpre, obligé d'errer dans les Cours, il est livré au Pape qui le retient trois ans dans les fers. L'adversité qui semble lui avoir rendu les vertus, intéresse

à son sort. On se flatte qu'instruit dans l'école du malheur, il aura senti le danger de ses vices, & ne laissera agir que des talens qu'on admire. Séduite par cet espoir, la Cour d'Avignon brise ses chaînes; & après l'avoir comblé de graces, elle le renvoie à Rome avec le titre de Gouverneur. Le Peuple, dont le tems lui a ramené les cœurs, le reçoit en triomphe, & attend sa félicité d'un homme dont les infortunes ont fait oublier les crimes. Mais Rienzi en rappelle bientôt le souvenir, ou plutôt il l'efface par de nouveaux attentats. Après avoir gouverné deux mois en tyran aussi débauché que cruel, il périt déchiré par cette Populace dont quelques mois auparavant il avoit été l'idole & l'espoir. Les désordres renaissent plus que jamais, le Peuple ne connoît plus de frein, les Grands redoublent leur audace, & le Pape est prêt à perdre le riche Patrimoine de S. Pierre. Mais sous Innocent VI, le Cardinal d'Albornos, qui joint les vertus du Prêtre aux talens du Guerrier, chasse les tyrans, & ramene les Villes sous la do-

AN. 1273.--
1492 de J.C.

mination des Pontifes qui achevent par leur retour la soumission de la Capitale.

GENES. Gênes paroît d'abord la première Puissance maritime de l'Europe. Cette République possède des Isles dans l'Archipel. Elle est maîtresse de Capha au fond de la mer Noire, elle partage l'autorité dans la Ville d'Acre; elle fait peu de tems après la conquête de la Sardaigne; elle y joint la plus grande partie de l'Isle de Corse. Michel Paléologue regarde cette Ville comme un des appuis de son Empire; c'est avec des vaisseaux Génois que les Rois d'Arragon font une partie de leurs conquêtes, & que les Rois de Castille écartent les Maures. Presque tous les Amiraux du quatorzième siècle font de Gênes, & les mers du Levant sont couvertes de ses Escadres. Pise qui ose lutter avec les Génois, ne termine ses revers que par des traités aussi avilissans que funestes. Ils imposent des loix à un Roi de Chypre qui les offense, & le forcent à se déclarer leur tributaire.

Ils trouvent des ennemis plus redoutables

doutables dans les Vénitiens, & les querelles élevées entre ces deux Républiques, coûtent de sanglans combats à l'une & à l'autre. Mais les succès, balancés long-tems, se décident pour Gênes. On voit son Amiral Doria dissiper les flottes Vénitiennes, s'avancer jusqu'aux Isles mêmes qui composent la Ville, forcer les fiers rivaux de sa Patrie à demander la paix la plus honteuse, & ce Vainqueur, sourd à leurs prières, montrer à Venise la flamme dont il veut la consumer. Tandis que le Pavillon de Gênes triomphe, Gênes elle-même, en proie aux séditions, offre le spectacle du Gouvernement le plus malheureux & le plus déréglé. La Noblesse est armée contre le Peuple qu'elle opprime, & le Peuple contre les Nobles qu'il massacre. Des familles puissantes, animées par les haines les plus atroces, partagent la Nation & épuisent son sang pour leurs querelles, pendant que les Guelphes & les Gibelins ajoutent aux discordes domestiques, les fureurs des factions étrangères. Sans regle, sans plan fixe, les Génois changent

156 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1273.
1492. de J.C.

che au moment de le subir, lorsque l'on avertit Grifler, que cet homme est le plus habile du Pays pour tirer de l'arc. Grifler veut aussi-tôt essayer son adresse; il envoie chercher le fils du Bourgeois, fait mettre cet enfant au milieu de la Place publique avec une pomme sur la tête, & ordonne à Tell d'abattre le fruit. Tell se récrie à cette proposition, & demande la mort la plus cruelle, qu'il préfère à un si horrible essai. Grifler lui répond que s'il refuse d'obéir, ou s'il manque son coup, il va le faire pendre avec son fils. L'infortuné pere, le désespoir dans le cœur, va chercher ses armes, tire, & abat heureusement la pomme. On le présente au Gouverneur qui le loue sur son habileté, & lui donne sa grace; mais appercevant une flèche que cet homme tenoit cachée sous son habit, Grifler lui demande à quel dessein il a apporté ce second trait. *Tyran*, lui répond *Tell, c'étoit pour te percer le cœur, si j'eusse tué mon fils.* L'indignation saisit une multitude immense accourue à ce spectacle, & les cris élevés de

toutes parts, effraient le Gouverneur qui n'ose frapper sa victime. Il se contente de garder le Bourgeois dans les chaînes, résolu de le conduire dans un Château où il pourra l'immoler sans rien craindre. Tell, pendant que Griser le mene au supplice, trouve le secret de briser ses chaînes, & de percer le tyran avec ce même arc qui avoit pensé être si fatal à son propre sang; puis il se sauve dans un Canton voisin, où il anime les Peuples contre les oppresseurs, par le tableau de leurs injustices, & par l'image de ses malheurs. Tandis que la voix de Tell dispose les esprits à la vengeance, Verner Stanfacher, du Canton de Schwits, Gautier Furtz, du Canton d'Uri, & Arnould de Melchtall, de celui d'Undervald, concertent les moyens de faire revivre la liberté. Ils gagnent, chacun dans leurs Bourgs, les hommes qu'ils voient les mieux disposés à les seconder, & conviennent que le premier jour de Janvier, les Conjurés prenant le prétexte de rendre leurs hommages aux Gouverneurs, entreront dans les Châteaux,

148 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1273. --
1492. de J.C.

Vainqueur, n'envisageant plus que sa ruine & l'embrasement de ses foyers mêmes, oublie toute sa fierté, & descend envain aux plus basses prières. Tout-à-coup un généreux désespoir que fait naître l'insolence de ses ennemis, rompant la trame de ses malheurs, la victoire revient plus que jamais sous les drapeaux de S. Marc. La Marine est réparée, l'Arsenal est rétabli, d'éclatans succès sont disparoître jusqu'aux traces des revers, & ramènent la plus constante prospérité. Les Génois chassés du Golphe, poursuivis jusques dans leurs ports, cessent pour jamais de disputer l'égalité. La Dalmatie, arrachée aux Hongrois, est restituée à la République. Les tyrans du Nord de l'Italie servent d'ornement aux triomphes de ces heureux Républicains, ou sont sacrifiés à leur vengeance. Pour la première fois, ils voient leur domination s'étendre sur la rive occidentale. Vicenze, Verone, Padoue, tant d'autres Villes qui sont aujourd'hui une si belle portion de leurs Etats, ou sont conquises par leurs armes,

ou se foumentent d'elles-mêmes à leur empire. Les Isles de Corfou & de Cephalonie, qui admirent la sagesse de leur Gouvernement, demandent l'avantage de leur obéir. Enfin l'Isle de Chypre, si fameuse, si fertile, si féconde en ressources, est ravie à l'héritière de Lusignan, & devient une Province de la République. En même-tems ses flottes vont au port d'Alexandrie, chercher l'or, les soies, les pierres précieuses, & les épiceries des grandes Indes, que le Soudan d'Egypte fait voiturer par la mer Rouge, & les Vénitiens en sont long-tems les seuls facteurs. Une opulence prodigieuse, fruit d'une administration si sage & d'un négoce si bien ordonné, porte la prospérité dans tous les membres de l'état, & donne au corps entier la plus grande vigueur. Venise compte sous ses ordres quarante mille soldats, également aguerri & disciplinés; son Arsenal est le mieux fourni de la Terre; son Sénat est le plus sage Conseil de l'Europe; & ses Vaisseaux innombrables, réunissent sur la Méditerranée, le double

150 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1273.

1492, de J.C.

FLORENCE

empire du commerce & des armes. Florence, avec une puissance moins étendue, offre quelque chose de plus brillant encore. La liberté qu'elle a acquise, soutenue d'une prodigieuse industrie, a rendu florissante la Marine de cette Ville. Une sage administration, qui tempère la licence & qui écarte l'oppression, a ravi à ses Confaloniers le pouvoir de nuire, en leur laissant le droit de faire le bien. D'illustres familles enrichies par le commerce, consacrent leurs richesses & leur puissance à la prospérité de l'Etat. Les Strozzi, les Pazzi, & sur-tout les Médicis, nom cher & sacré dans l'histoire de l'esprit humain, déploient en faveur de leur Patrie, tous les ressorts du génie. Le grand Cosme, simple Négociant, mais l'ami des Rois, le Protecteur de plusieurs Souverains, l'objet de la vénération des plus grandes Puissances de l'Asie, dispute lui seul à la République de Venise, l'égalité du commerce, & transporte sur les bords de l'Arne, de prodigieuses richesses qu'il tire de toutes les parties du Monde connu. Ses tré-

sors sont versés pour la gloire de sa Nation, pour la Navigation qu'il perfectionne, pour l'Industrie qu'il anime, pour la Législation qu'il réforme, pour le Gouvernement qu'il améiore. Il appelle tous les Arts, il anime tous les talens, il fait éclore toutes les lumieres. L'Architecture, la Peinture, la Sculpture perfectionnées sous ses auspices, rendent Florence la plus belle Ville de l'Europe, pendant que les Sciences & les Lettres dont il fait ses délices, la rendent la plus célèbre de l'Univers. L'envie, qui frémit de la gloire de ce grand Homme, le fait exiler; mais rappellé par ses Compatriotes à qui son absence a fait sentir le prix de son mérite, il voit leurs suffrages lui remettre les rênes de l'Etat. Après s'être servi de son pouvoir pour augmenter la gloire & le bonheur de ses Concitoyens, il obtient de leur amour le titre de *Pere de la Patrie*, qu'un décret public fait graver sur son tombeau. Florence, qui donne au fils l'autorité qu'elle avoit accordée au pere, voit sa splendeur diminuer sous un Prince trop foible

AN. 1273. --
1492. de J.C.

pour soutenir les projets de son Pré-
décesseur. Sous ses petits-fils, une con-
juration qui tend à faire périr toute la
famille des Médicis, est prête à re-
plonger la Ville dans le désordre ;
mais l'amour des Florentins qui triom-
phe des intrigues du Pape, de la haine
de l'Archevêque & de la faction des
Pazzi, conserve Laurent, digne petit-
fils du Grand Cosme. Celui-ci, malgré
les obstacles que suscitent vingt révol-
tes, retient l'autorité, & ne l'emploie
qu'à rendre à sa Patrie son bonheur
& son éclat. Il la soutient long-tems
au milieu des plus terribles orages, &
la voyant près d'être accablée par des
forces trop disproportionnées, il don-
ne à Florence une preuve immortelle
de son amour, en allant s'offrir au
Roi de Naples dont il est l'ennemi
particulier, comme une victime qui
se dévoue pour elle. Une vertu si hé-
roïque charmant le Monarque, Fer-
dinand devient l'ami de Laurent & le
protecteur de ses Compatriotes. Lau-
rent de retour, est reçu en triomphe
comme le sauveur de l'Etat, & l'envie
enchaînée à ses pieds, n'ose plus faire

VI°. EPOQ. RODOLPHE. 153

entendre de murmures. L'Italie entière admire la sagesse de ce Prince. Les Souverains le prennent pour leur arbitre, & Florence tranquille, riche, heureuse par ses bienfaits, devient le centre du Commerce, des Lettres & des Beaux-Arts.

AN. 1273. --
1492. de J. C.

Pendant que Gênes perd son indépendance avec l'empire de la Mer, que Venise voit ses Nobles fouler aux pieds les droits du Peuple, & s'arroger la plus absolue Souveraineté, que l'admiration de Florence pour les Médecis prépare les chaînes dont cette famille doit la charger un jour; un Peuple obscur & pauvre recouvre & conserve la véritable liberté. La Suisse est un amas de montagnes entrecoupées par des vallons agréables où sont des lacs poissonneux, & des pâturages couverts de troupeaux. Là, depuis vingt siècles, habite un Peuple simple, bienfaisant, brave, ennemi du faste, ami du travail, ne cherchant point d'esclaves, & ne voulant point de Maîtres. Depuis le renouvellement de l'Empire d'Occident, cette Nation faisoit partie du Corps Germanique, non en Sujette,

S U I S S E.

AN 1272.--
1492 de J.C.

mais en Alliée qui reconnoissoit dans l'Empereur , plutôt un Protecteur qu'un Souverain. Le contre-coup du désordre général , causé par les malheurs de la Maison de Suabe , s'étoit fait sentir chez ce Peuple. Les Nobles & quelques Prélats , animés par l'exemple des Seigneurs Allemands , s'étoient emparés des Châteaux , & avoient tenté d'opprimer la liberté. Mais ce Peuple généreux , indigné du joug , l'avoit brisé avec fureur , & l'avoit teint du sang de ses tyrans. Rodolphe de Hapsbourg dont il avoit imploré l'assistance , ayant puissamment secondé ses efforts , la reconnaissance des Suisses avoit déclaré ce Prince l'*Avoué* , c'est-à-dire , le Protecteur , & en quelque façon le Chef du Pays. On lui avoit même accordé le droit d'envoyer dans les Villes différentes , des Résidens qui présidoient aux Assemblées , & qui pouvoient les éclairer de leurs conseils. Le sage Rodolphe n'avoit point abusé de cette flatteuse prérogative ; mais le désir si naturel d'étendre son pouvoir , séduisant son fils Albert I , cet Empereur

VI°. EPOQ. RODOLPHE. 155
avoit voulu avoir des Sujets dans les
Suisses, & ne pouvant les engager à
se prêter à ses vues, il avoit profité
des circonstances, pour en faire des
esclaves. Les Ministres de ce Prince
étoient devenus non-seulement des
Gouverneurs, mais des tyrans qui
fouloient aux pieds les Loix du pays
& celles de la nature. Jamais un Peuple
généreux n'est éloigné de la liberté,
quand l'esclavage est devenu extrême.
il y touche, lorsque le mépris se joint
à l'oppression. Grisser, Gouverneur
d'Uri, fait mettre au milieu de la
Place publique du principal Bourg de
ce Canton, une longue perche sur-
montée d'un bonnet avec lequel il a
paru dans un jour de cérémonie; il
ordonne que tous ceux qui passeront
devant ce bonnet le salueront, & il
prononce la peine de mort contre ceux
qui refuseront d'obéir. Guillaume
Tell, Bourgeois rempli de vertu &
de cette noble fierté qu'elle inspire, dé-
daigne de se soumettre à cette bizarre
ordonnance. Pris par les Gardes du
Gouverneur, conduit à son Tribunal,
il est condamné au supplice, & tou-

AN 1273. --
1422. de J.C.

AN. 1273.

1492. de J.C.

che au moment de le subir, lorsque l'on avertit Grifler, que cet homme est le plus habile du Pays pour tirer de l'arc. Grifler veut aussi-tôt essayer son adresse; il envoie chercher le fils du Bourgeois, fait mettre cet enfant au milieu de la Place publique avec une pomme sur la tête, & ordonne à Tell d'abattre le fruit. Tell se récrie à cette proposition, & demande la mort la plus cruelle, qu'il préfère à un si horrible essai. Grifler lui répond que s'il refuse d'obéir, ou s'il manque son coup, il va le faire pendre avec son fils. L'infortuné père, le désespoir dans le cœur, va chercher ses armes, tire, & abat heureusement la pomme. On le présente au Gouverneur qui le loue sur son habileté, & lui donne sa grace; mais appercevant une flèche que cet homme tenoit cachée sous son habit, Grifler lui demande à quel dessein il a apporté ce second trait. *Tyran*, lui répond *Tell, c'étoit pour te percer le cœur, si j'eusse tué mon fils.* L'indignation saisit une multitude immense accourue à ce spectacle, & les cris élevés de

toutes parts, effraient le Gouverneur qui n'ose frapper sa victime. Il se contente de garder le Bourgeois dans les chaînes, résolu de le conduire dans un Château où il pourra l'immoler sans rien craindre. Tell, pendant que Grissler le mene au supplice, trouve le secret de briser ses chaînes, & de percer le tyran avec ce même arc qui avoit pensé être si fatal à son propre sang; puis il se sauve dans un Canton voisin, où il anime les Peuples contre les oppresseurs, par le tableau de leurs injustices, & par l'image de ses malheurs. Tandis que la voix de Tell dispose les esprits à la vengeance, Verner Stanfacher, du Canton de Schwits, Gautier Furts, du Canton d'Uri, & Arnauld de Melchtall, de celui d'Undervald, concertent les moyens de faire revivre la liberté. Ils gagnent, chacun dans leurs Bourgs, les hommes qu'ils voient les mieux disposés à les seconder, & conviennent que le premier jour de Janvier, les Conjurés prenant le prétexte de rendre leurs hommages aux Gouverneurs, entreront dans les Châteaux,

AN. 1271.
1492. de J. C.

feront main-basse sur la Garnison, & se rendront maîtres de ces Places. Le plus profond secret couvre ce dessein, & la plus intrépide valeur l'exécute. Les Gouverneurs sont égorgés, les Autrichiens chassés, leurs Ministres pros crits, & les monumens de la tyrannie renversés de fond en comble. Aussi-tôt les trois Cantons forment une Confédération solennelle où tous les Habitans, jusques aux femmes & aux enfans, jurent de verser la dernière goutte de leur sang, pour retenir le bien précieux qu'ils viennent de recouvrer. Toutes les forces de la Maison d'Autriche échouent contre leur courage, & treize cens pay sans qui écrasent à Morgaten vingt mille Autrichiens conduits par leur Duc Léopold, assurent pour jamais la liberté de la Patrie. Un succès si étonnant animant les Bourgs voisins, ils s'empres sent de se lier avec les premiers. Dans l'espace d'un demi-siècle, la plupart des Cantons réunis dans la même association, forment sous le nom de *Suisses*, une République respectable, que le Corps Germanique

IV^e. ÉPOQ. RODOLPHE. 159

est forcé de reconnoître comme indépendante. Ce Peuple ignoré & obscur jusqu'alors, prend avec la liberté une nouvelle existence. Les Princes de la Maison d'Autriche qui viennent les combattre avec toute leur puissance, toujours repoussés, toujours battus, se voient attaqués à leur tour, & sont obligés de renoncer publiquement à toute autorité sur eux. Le Concile de Bâle trouve en eux des Protecteurs qui écartent Louis XI venu pour le dissiper. Les Ducs de Lorraine y voient des Alliés fideles qui les protègent contre un ennemi aussi puissant que dangereux. Le dernier Duc de Bourgogne, si belliqueux, si brave, qui commande à tant d'Etats, & qui marche contre ce Peuple avec toutes ses forces, vaincu dans trois batailles rangées, reçoit dans la dernière une mort qui éteint sa maison. Des succès si prodigieux rendent la Suisse redoutable, & depuis ce tems tous les Souverains ambitionnent d'avoir des Soldats nés dans son sein. C'est ainsi que s'éleve cette Nation qui depuis quatre siècles

AN. 1273.
1492. de J. C.

AN. 1273.--
1492. de J.C.

conserve son indépendance au milieu des Puissances formidables dont elle est entourée. Elle n'a point d'or, point de forteresses, peu de politique, nul commerce, & une médiocre industrie; mais elle a pour défense ses montagnes qui l'environnent de toutes parts, sa pauvreté qui tente peu les tyrans, une population prodigieuse qu'elle doit à la sainteté de ses mœurs, une grande union, une merveilleuse vigilance, des corps endurcis au travail, des mains accoutumées dès l'enfance à manier les armes, des cœurs généreux, & une horreur invincible pour l'esclavage.

EMPIRE
GREC.

L'Empire Grec succombe enfin sous les coups multipliés qui le frappent. Les grandes qualités de Michel Paléologue l'ont soutenu; mais son fils Andronic, qui n'a pas eu les mêmes talens, a vu dans le cours de son règne s'élever la redoutable dynastie des Turcs, qui va être si fatale à ses Successeurs. Chassé sur la fin de ses jours par un petit-fils qui porte le même nom que lui & qu'il a fait couronner, il ne sauve sa vie qu'en la

consacrant à l'obscurité du Cloître. Le jeune Andronic, qui ne peut s'opposer à la fortune des Ottomans, laisse, après un règne malheureux, deux fils encore enfans sous la tutelle de Cantacuzene qui cherche à dépouiller ses pupilles. L'état affoibli par les divisions que fait naître l'attentat du Régent, réuni enfin sous Jean Paléologue qui chasse son Tuteur, éprouve des malheurs nouveaux. Les Turcs embarqués sur des vaisseaux Génois, passent le Bosphore, & vainqueurs des Légions, ils ravagent les environs de la Capitale. L'orage augmente sous Manuel; Constantinople assiégée par le Sultan n'est sauvée que par une heureuse diversion qui force les Turcs à retourner en Asie. Les revers de ces redoutables ennemis, qui laissent respirer un peu l'Empire, donnent d'abord quelque tranquillité à Jean II; mais les fiers rivaux de son sceptre, bientôt relevés de leur chute, pressent le malheureux Empereur avec plus d'ardeur que jamais. Envain se flatte-t-il de donner un secours assuré à ses Sujets par l'union des deux Eglises

AN. 1272. --
1492. de J. C.

AN. 1273. --
1492. de J. C

qu'il va cimenter lui-même à Florence. Abandonné par l'Occident, il ne retire d'autre fruit de sa politique, que la haine de son Peuple qui préfère la domination du Turban à celle de la Thiare. Enfin Constantin VIII, après avoir lutté avec toute l'intrépidité d'un grand Roi contre sa malheureuse destinée, trahi par ses Sujets, abandonné de l'Europe, assiégé par un Sultan invincible, périt les armes à la main sur les murs de sa Patrie qu'il défend en héros : il enterre avec lui le Trône des Grecs, le nom des Césars, & la gloire d'un Empire qui a subsisté quinze siècles.

EMPIRE
TURC.

Ici commence l'Empire Turc en Europe ; jetons un coup d'œil sur l'étonnante famille qui en posa les fondemens. Ottoman, issu de l'illustre Maison des Selgiucides, mais né Sujet & réduit à l'état de simple Soldat, devient par sa valeur le Général des Armées de son Sultan, & obtient pour récompense de ses services une petite Ville de Bithynie. Orcan son fils ajoute à cet héritage la Phrygie, la Mysie, la Carie, & toutes les Pro-

vinces qui s'étendent vers l'Hellepont & vers la mer Noire. Amurat I acheve de soumettre l'Asie mineure, passe en Europe, & après avoir conquis les pays voisins du Déroit, il fixe son séjour à Andrinople. Bajazet I, surnommé *le Foudre* à cause de son activité & de son courage, soumet la Thessalie, la Macédoine, la Bulgarie, la Phocide, & va mettre le siège devant Constantinople. Une Croisade formée contre lui l'arrache à sa conquête, & l'appelle en Hongrie où son habileté donne des fers à la fleur de la Noblesse Chrétienne, & ouvre le champ le plus vaste à ses victoires. Tout-à-coup la nouvelle d'une étrange révolution le frappe. Tamerlan, sorti du fond du Nord de l'Asie, est venu fondre sur le Midi, & attaque les États de Bajazet. Le fier Sultan vole pour repousser ce Tartare qui traîne après lui une multitude effroyable de combattans. C'est dans les plaines d'Angoury, au milieu de la Phrygie, qu'une Bataille malheureuse pour les Turcs couvre la terre de cinquante mille morts, & met le

AN 1273. --
1492. de J.C.

164 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1273 --
1492. de J.C.

héros dans les chaînes. La famille Ottomane semble abattue par ce sanglant revers. Ses vastes Etats deviennent la proie du Vainqueur, & les enfans de Bajazet, aussi défunis que malheureux, conspirent eux-mêmes à se détruire, en se disputant les foibles restes de leur héritage. Isa, qui s'en saisit le premier, est tué par son frere Soliman. Celui-ci qui relève un peu sa Maison & qui recouvre quelques Provinces, tombe sous le poignard de son frere Musa. Musa lui-même, placé à peine sur le Trône, périt de la main de Mahomet I, le dernier des fils de Bajazet. La mort de Tamerlan donne à ce nouveau Sultan les moyens de recouvrer les Provinces d'Asie. Son fils Amurat II se voit en état de reprendre les projets de son ayeul, passe l'Hellespont, & commence par s'emparer de Theffalonique. Ses troupes se répandent comme un torrent dans l'Empire Grec, & forcent l'Empereur de Constantinople à les aider dans leurs conquêtes. La valeur d'Hunia le arrête quelque tems les succès du Sul-

VI^e. EPOQ. *RODOLPHE.* 165

tan ; mais lorsque Ladislas rompant une trêve solennellement jurée , force ses ennemis à tourner encore leurs armes vers l'Occident , Amurat écrase l'Armée Chrétienne en Hongrie , & par les suites de la victoire , fixe la grandeur Ottomane. C'est lui qui institua cette fameuse milice de Jannissaires , composée d'étrangers qui , élevés dès la plus tendre enfance dans les plus durs exercices de la guerre , & sous les yeux du Prince , ne connoissent ni parens , ni patrie , n'ont d'autre soutien que le Sultan , d'autre objet que son Trône , d'autre point de vue que sa gloire. Né de tant de héros , Mahomet II les efface tous. Il commence son règne par la prise de Constantinople , & par la destruction de l'Empire dont cette Ville est la Capitale. Il attaque l'Empire de Trébisonde , & l'abolit avec la même rapidité. Douze Royaumes tombent à ses pieds ; vingt Isles de l'Archipel sont conquises par ses troupes ; deux cens Villes , assiégées par lui-même , voient forcer leurs murailles ; depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Adriatique ,

AN. 1273 --
1492. de J. C.

AN. 1273 --
1492. de J.C.

tout plie sous les armes de ce Conquérant. Rhodes ne doit son salut qu'aux prodiges de valeur que font les Chevaliers. L'Italie est ravagée, & Rome tremble pour le Capitole. En même-tems ce Prince, un de plus éclairés de son siècle, étudie toutes les Sciences, cultive tous les Beaux-Arts, & fait ses efforts pour arrêter les Lettres qui fuient leur ancienne patrie, à la vue de l'Alcoran. Monarque prodigieux à qui il ne manqua, pour être un des plus grands hommes qu'ait jamais eu le monde, que d'avoir eu des vertus. Eclairé comme Alexandre & César, actif, intrépide comme eux, & plus impénétrable, il n'eut de moins que l'humanité. Deux fils se disputent l'héritage de ce Conquérant. Zizim l'aîné, plus digne de lui succéder, invoque inutilement les droits de sa naissance; le foible Bajazet, qui a gagné les Janniffaires, est élevé sur le Trône, & une Bataille décide en faveur de cet indigne héritier de Mahome. Cependant le malheureux Zizim, forcé de mendier un asyle chez les ennemis de son nom, va

abbaïffer son orgueil devant des Chrétiens qu'il hait, & devant des Princes qui faifant un commerce de fa poffeffion, vendent à fon frere les chaînes où ils le retiennent.

AN. 1273. —
1492. de J. C.

Des montagnes escarpées, un fol ftérile, une étendue de vingt lieues, voilà ce que présente l'Albanie, fi connue autrefois fous le nom d'Épire. Cette Contrée formoit au quatorzième fiécle un petit Royaume, que les guerres des Empereurs Grecs & des Bulgares avoient fait naître. Amurat II, conquérant de tout le Nord de la Grèce, avoit facilement fousmis cet Etat, qui en étoit voifin. Jean Caftriot, forcé de rendre hommage au Sultan, avoit encore été contraint de lui livrer fes quatre fils comme des otages qui lui répondoient de fa fidélité. Après la mort de Caftriot, l'ambition de l'Ottoman, trop vive pour fe contenter d'un tribut, avoit fait difparoître toute ombre de Royauté, & la crainte que les enfans de ce Prince ne fongeaflent un jour à faire revivre les droits de leur naiffance, en avoit im-

SCANDER-
BEG.

AN. 1273. ---
1492. de J.C.

molé trois. Jean, le plus jeune des quatre, incapable encore de sentir son malheur, ne pouvant être l'objet de la méfiance du Sultan, étoit devenu celui de sa pitié. Amurat avoit voulu qu'on l'élevât dans la Religion Mahométane avec tous les soins qui convenoient à son rang. Des talens éminens développés dans la plus tendre jeunesse, avoient enchanté le Sultan. L'activité, la valeur, la prudence, soutenues d'une force de corps prodigieuse, rendoient l'Albanois célèbre dans toute l'Armée. Des actions extraordinaires lui avoient mérité avec les plus éminentes dignités de l'Etat, le surnom de *Scanderbeg*, qui signifie Seigneur Alexandre; surnom par lequel le Sultan vouloit faire entendre que l'Albanois avoit toutes les qualités du héros de la Macédoine. Il est des injures dont le tems n'affoiblit point le souvenir, & que nuls bienfaits ne réparent. Sous l'apparence d'un zèle aveugle pour l'ennemi de sa Maison, Scanderbeg cachoit le plus vif ressentiment. Les malheurs de son Pere, la mort précipitée de ses

ses freres , l'usurpation de son Trône , l'oppression de son Peuple vexé par des Bachas , objets toujours présens à son esprit , l'animoient du plus vif désir de la vengeance. Obligé de couvrir ses desfeins d'un voile épais , il étudioit sans cesse les moyens de les faire réussir , & il épioit les occasions qui pouvoient l'amener à ce but. Il apprend qu'un Ministre qui se trouve à quelque distance de la Cour , tient avec lui les Sceaux de l'Empire. Scanderbeg y vole , & le cimeterre à la main , il force cet Officier à sceller un ordre qui ordonne au Gouverneur de la Capitale d'Albanie de lui remettre le commandement de la forteresse. Il court aussi-tôt à Croie , & secondé de quelques amis avec qui il a entretenu des relations cachées , il s'empare du Château , & se rend maître des portes de la Ville. Aussi-tôt il se fait connoître aux habitans , leur expose ses droits , leur déclare qu'il abjure à jamais un Culte qu'il détesta aussi tôt qu'il vint à le connoître , & leur promet d'être leur libérateur , s'ils ont le noble courage de briser leurs chaînes. L'amour pour le

AN. 1273. --
1492 de J.C.

fang de leurs anciens Maîtres, la haine pour les oppresseurs, la réputation de Scanderbeg, & la noble hardiesse qu'il leur montre, ravissent les habitans qui avec des cris d'applaudissement & de joie, le reconnoissent pour leur Roi, & jurent de mourir pour un Prince si généreux. Le sang de la Garnison qu'ils répandent, devient le gage de la haine immortelle qu'ils vouent au Sultan; les Villes voisines imitant la Capitale, dans peu de jours toute l'Albanie revient à son Roi légitime. En même-tems Scanderbeg discipline ses Sujets, les aguerrit, & en forme une petite Armée unie par le péril commun, & par l'amour pour leur Chef. Cependant Amurat frémissant de rage, accourt avec des Troupes innombrables, & victorieuses de tant de Provinces, pour punir un Prince qu'il traite de parjure & d'ingrat. L'Europe croyoit Scanderbeg perdu, lorsque par de sages manœuvres, par des retraites habiles, par des escarmouches heureuses & toujours faites à propos, il disputoit le terrain, har-

VI^e. ÉPOQ. RODOLPHE. 171

celoit l'ennemi , l'affaçoit & l'affoi-
 blissoit insensiblement. Forcé par l'ex-
 trême supériorité du nombre à se re-
 tirer dans la Capitale , il y soutient
 ce siège fameux qui paroîtroit in-
 croyable si tous les monumens de ce
 siècle n'en attestotent la réalité. Le
 fier Amurat , vainqueur de tant d'E-
 tats , se voit arrêté pendant plusieurs
 années devant la petite Ville de
 Croie ; il voit ses braves Janniffaires ,
 les Troupes les plus redoutées du
 Monde , repoussés ou battus par une
 poignée de désespérés qui semblent
 avoir pris tout le courage de leur
 Chef. Le chagrin qu'en conçoit le
 Sultan , le minant insensiblement , il
 meurt avec la douleur & la honte de
 n'avoir pu se venger d'un Prince qui
 n'a pas la centieme partie de ses Etats.
 Mahomet II ne tarde pas à repren-
 dre le projet de son Pere , & mene
 contre Scanderbeg ces Armées qui
 font l'effroi de l'Europe & de l'Asie.
 Il est peu de spectacles aussi frappans
 que celui que nous offre cette partie
 de la vie d'un Conquérant si fameux.
 Un homme , maître d'un Etat de vingt

 AN. 1273.--
 1392. de J.C.

AN. 1273. -
1492. de J. C.

lieues , lutte contre un héros qui en a plus de huit cens sous ses loix ; il le combat , le défait , le chasse de l'Albanie. Peu content d'avoir fait une si prodigieuse défense , il va attaquer lui-même son puissant ennemi partout où il le voit porter ses armes ; Protecteur à la fois de la Grèce , de l'Italie , de Venise ; l'amour des Chrétiens , & l'effroi des Musulmans. Mahomet devenu maître de l'Albanie par la mort de cet homme étonnant , ie fit un devoir d'honorer sa mémoire ; & les Turcs vont encore aujourd'hui à son tombeau , rendre une espece de culte à ses cendres.

RHODES.

Les Chevaliers de S. Jean n'offrent pas de moindres merveilles. Ils défendent la Ville d'Acre , la seule qui restent aux Chrétiens en Asie , contre d'innombrables Assiégeois , & y renouvellent des actions de valeur qui eussent étonné les Coelès. Forcés d'abandonner une Place qui n'est plus qu'un monceau de ruines & de cendres , ils se transportent sur les mers ; & plus redoutables que jamais dans leur vie errante , ils poursuivent par-

VI^e. ÉPOQ. *RODOLPHE.* 173

tout les ennemis de leur Culte, teignent l'Archipel de leur sang, & remplissent de terreur toutes les Isles Mahométanes. Fixés à Rhodes dont ils s'emparent l'épée à la main, ils rendent cette Ville un des plus puissans boulevards de la Méditerranée. Les Ottomans n'ont point de rivaux qu'ils redoutent davantage, & ces impérieux destructeurs de tant d'Etats, fuient devant quelques Chevaliers, maîtres d'une Isle médiocre. Mahomet II assemble contre eux toutes ses forces maritimes, & envoie pour les assiéger ses plus braves combattans. Les Turcs déploient envain tous les efforts de la valeur & de l'expérience. Le Grand-Maître Aubusson, à la tête de ses Chevaliers, flétrit les lauriers de l'immortel Sultan, & les Ottomans après un siège de six mois, sont obligés de se rembarquer, laissant le rivage couvert de la moitié des leurs. Mahomet, qui pouvoit se consoler par tant de Victoires, oublioit tous ses succès, pour ne se souvenir que de cette défaite. Cette pensée occupa ses

AN. 1273.--
1492. de J. G.

174 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1273.--
1492. de J.C.

derniers instans , & il ordonna en mourant que l'on gravât sur son Tombeau , ces mots sublimes : *Je voulois prendre Rhodes & conquérir l'Italie.* Un triomphe si éclatant répandit la gloire de l'Ordre dans tout notre hémisphere , & Rhodes est devenue plus illustre dans l'histoire moderne , par la valeur de ses Chevaliers , qu'elle ne le fut jamais dans l'antiquité par sa puissance & par ses merveilles.

ASIE.

L'Asie est un théâtre où des bouleversemens continuels varient à chaque instant la scene. D'abord les petits-fils de Gengis qui dominent depuis les extrémités orientales du Continent , jusqu'au Bosphore , présentent le plus grand Empire qui ait peut-être existé sur notre hémisphere. Bientôt après , les Turcs qui reprennent les Provinces occidentales , rechassent les Tartares vers l'Orient. La Chine se dérobe ensuite au joug de ces Conquérans , & replace sur son Trône le Sang de ses anciens Maîtres. Alors Tamerlan arrive avec de nouvelles hordes aussi nombreuses , moins féroces , plus vaillantes que les pre-

VI^e. EPOQ. *RODOLPHE.* 175

mieres , & par des triomphes qui ravissent aux anciennes la Perse & le Mogol , il fait disparaître jusques aux traces des conquêtes de Gengis. Vainqueur du grand Bajazet, ce Prince fonde un nouvel Empire qui s'étend de l'Hellepont jusqu'au Gange. Sa postérité, qui se partage tant d'Etats, en perd à son tour la plus grande partie. Les Turcs, revenus plus terribles que jamais, poussent les Tartares jusqu'à l'Euphrate, & se rendent maîtres de toute la basse Asie ; tandis qu'Ussum-Cassan se signale par une révolution mémorable. Ce Turcoman, nommé Gouverneur d'Arménie par les Princes Tartares, secoue le joug de ses Maîtres, & les chasse de la Perse dont il s'empare. Attaqué par Mahomet II, vaincu par ce héros, mais toujours inébranlable, toujours se soutenant par d'inépuisables ressources, il fonde un Trône où ses descendans se sont maintenus jusqu'à nos jours.

AN 1273.--
1492. de J.C.

En Afrique on apperçoit d'abord AFRIQUE.
l'Egypte, où la Milice des Mamelucs, quoique étrangere & agitée par

176 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1273.--
1492, de J.C.

de continuelles discordes, conserve son étrange autorité. Les Soudans élus par ces Soldats, figurent parmi les plus puissans Monarques de la Terre, & sont les plus riches des Princes Mahométans. Placés dans cet Isthme que baignent les Mers de l'Europe, de l'Afrique & de l'Asie, ils font de leur Capitale, un point de réunion où s'échangent les productions des trois parties du Monde; & ce commerce, le plus grand qui se soit fait jusqu'alors, donne à la Cour du Caire, une prodigieuse opulence.

Le long de la côte commencent à s'élever de petits Etats, sans forme, sans loix, composés d'Avanturiers unis par le brigandage, plutôt que de Citoyens rassemblés pour les douceurs de la Société. Tel est Tripoli, Tunis, déjà fameuses par leurs pirateries; telle est Alger, Ville considérable dès-lors, dont les Pavillons commencent à troubler le Commerce de la Méditerranée. Ces retraites odieuses de Corsaires, la honte des Musulmans qui les protègent & des Princes Chrétiens qui les souffrent,

se gouvernement d'une manière qui varie sans cesse ; tantôt s'abandonnant à toute la licence de l'Anarchie , tantôt se soumettant à des tyrans qu'ils ne couronnent que pour les égorger.

AN 1273. ---
1492. de J.C.

Les Rois de Maroc , maîtres des côtes Occidentales , perdent insensiblement la plus grande partie de leurs forces. Les défaites des armées qu'ils ont fait passer si souvent en Espagne , ont considérablement diminué le nombre de leurs Sujets ; la chute du Royaume de Grenade leur a fermé la porte qu'ils avoient pour entrer en Europe ; les conquêtes des Portugais qui se multiplient tous les jours ; leur enlèvent des Places importantes , ou des Vassaux puissans ; tandis que les fréquentes révolutions qui ensanglantent le Trône , en usent les ressorts & en ébranlent les fondemens.

R É F L E X I O N S.

L'Idolatrie a disparu de l'Europe. RELIGIONS.
Le Christianisme & le Mahométisme sont les deux Religions qui y dominent.

AN. 1273. --
1492. de J.C.

Le Mahométisme s'est vu au moment de sa perte. Il ne régnoit plus qu'en Egypte, sur une partie des côtes de l'Afrique ; & dans le petit Royaume de Grenade. Les Tartares de Gengis avoient aboli le Pontificat, précipité dans le fleuve le dernier Calife de Bagdad, & pros crit cette Religion dans tout l'Occident. Elle s'est relevée par les victoires des Turcs, & après avoir reparu en Asie, elle a passé en Europe où elle vient de monter sur le Trône des Grecs. Les victoires de Tamerlan & de ses fils, zélés partisans de ce Culte, lui ont donné de nouveaux succès au-delà de l'Euphrate. Ainsi sur la fin du quinzième siècle, le Mahométisme à peu près aussi étendu qu'il l'est de nos jours, régne depuis le Gange jusqu'au Golphe de Venise. Mais, tandis que les armes de ses Sectateurs le font triompher, la Perse voit éclore un schisme qui doit un jour occasionner les plus grandes révolutions, Ismaël-Sophi, homme d'un état obscur, qui prétend tirer son origine d'Ali gendre du Prophète, publie que la Loi

de Mahomet a été corrompue, & qu'il est suscité du Ciel pour lui rendre toute sa pureté. Il propose en effet des changemens raisonnables ; il explique par des interprétations favorables, quelques articles de l'Alcoran qui semblent révoltans ; il rejette les absurdités que les Sectateurs d'Omar y ont inférées ; il proscriit des traditions gênantes qui défendent d'innocens plaisirs ; il gagne par cette adresse, les gens sensés, les dévots & les voluptueux. Sa Doctrine est soutenue d'un extérieur agréable, d'une sorte d'éloquence naturelle, de manieres douces, & de mœurs austères. Sa réputation se répandant dans toute l'Asie, Tamerlan qui veut le voir & l'entendre, conçoit pour lui la plus haute vénération. Le Conquérant ayant interrogé l'apôtre sur les présens qu'il pourroit lui faire, Ismaël demande & obtient trente mille esclaves ramassés de différens pays, que le Tartare traîne à sa suite. Maître du sort de ces infortunés, il fait tomber leurs chaînes, & dans celui qu'ils avoient redouté comme un Maître, il

AN. 1273.--
1492. de J.C.

AN. 1. 70 --
1492. de J. C.

leur montre un Bienfaiteur généreux qui se fait une étude de leur bonheur. La reconnoissance, ce sentiment si puissant sur les malheureux, attache ces étrangers à son sort; persuadés qu'un homme qui fait éclater tant de vertus, ne peut être un imposteur, ils lui soumettent aveuglément leur volonté & leur raison même. Voilà Ismaël à la tête d'un corps nombreux dévoué à ses ordres, & rempli de cette force que donne toujours le fanatisme. Il ne manque peut-être à son ambition que des circonstances favorables. Elles ne se présentent point sous les premiers successeurs de Tamerlan; il est donc obligé de se contenter de la gloire d'avoir été le créateur d'une secte déjà puissante, & qui répandue dans l'Asie, fraie à sa famille, une route vers les plus grands destins. Soit foiblesse de la part de son fils Guines, soit défaut d'occasion, la secte sous ce nouveau Chef ne fait point de sensibles progrès; mais Seih-Eidar, digne pe i-fils d'Ismaël, reprenant les projets de son ayeul, les soutenant des mêmes

talens , & donnant une plus grande perfection à la Doctrine , ranime les Profélytes de la faction , & se forme une espace de domination dans Ardevill sa patrie. Le fanatisme , passion qui se communique si facilement dans le Peuple , répand la secte nouvelle jusqu'aux extrémités de la Perse , & tous les jours de nouveaux partisans accourent pour lui dévouer leur vie & leur fortune. Le célèbre Ussum-Cassan , flatté peut-être d'appuyer sa domination naissante du crédit d'un homme que l'Asie révère , convaincu d'ailleurs que le mérite éminent doit faire disparaître les intervalles des rangs , veut se l'attacher par les liens les plus étroits , & lui donne la main de sa fille. Eidar , élevé au faite des honneurs , augmente la considération dont il a joui , par la modération avec laquelle il se comporte. Il reste à Ardevill sans faste , sans marque de distinction , constant dans son refus de paroître à la Cour , & ne se servant de son crédit que pour protéger les malheureux. Sous le règne de ses beaux-freres , Sophi continue

AN. 1277. --
1492. de J.C.

de goûter les charmes d'un état si flatteur; mais la postérité masculine d'Usfum cassan , étant éteinte , Rustan , aussi hardi qu'ambitieux , s'empare du Trône que les Loix donnoient au Sophi. L'usurpateur dont les soupçons redoutent les droits , les vertus , & jusqu'à la modération de son rival , forme le projet de l'exterminer , lui , sa famille & ses partisans. La secte , proscrire par les plus sanglans arrêts , se cache dans la Perse , ou se disperse dans les Royaumes voisins. Le Chef est assassiné ; deux de ses fils se sauvent chez les Turcs ; un troisieme encore au berceau , est soustrait aux meurtriers , par les amis de sa maison qui le portent dans les montagnes d'Hircanie. Nous l'en verrons sortir , & venger avec éclat le sang de ses peres , & la secte de son ayeul , qui , tremblante , proscrire actuellement , reparoîtra avec ce nouvel Ismaël , sur un des plus brillans Trônes de l'Asie.

Le Christianisme montre aussi des troubles & des malheurs. L'Eglise d'Orient a suivi les révolutions de l'Empire. Une feinte soumission , née

de l'extrême nécessité, a paru la réunir avec sa rivale; mais la haine pour l'Occident devenant plus forte que l'idée de ses infortunes, les Prêtres ont rompu tous les liens qui les attachoient à Rome, & ont préféré la domination d'un Culte ennemi. Courbée sous le joug des Turcs, cette Eglise n'offrira plus de spectacle intéressant, & les Sciences dont elle se piquoit encore, vont s'évanouir avec sa liberté.

AN. 1173 --
1492. de J. C.

L'Eglise d'Occident voit se former S E C T E S.
un orage, triste avant-coureur des scissions les plus funestes. Sous le règne d'Edouard III, l'Anglois Wiclef, élève & Docteur d'Oxford, d'un esprit & d'une érudition qui le rendent l'Oracle de cette Université, ose former le projet de détruire la puissance du Clergé. Les téméraires qui ont eu ce dessein avant lui, n'y ont apporté que de vaines déclamations, & beaucoup de fanatisme. Wiclef forme un système suivi, & le soutient d'une Logique d'autant plus redoutable qu'elle est plus rare dans cet âge. Si l'on en croit les Catholiques, le

AN. 1273.--
1492. de J. C.

dépit d'avoir été exclus d'une Chaire qu'il demandoit, l'arma contre l'Eglise. Si on écoute les Protestans, la douleur de voir le Christianisme défiguré par d'horribles abus, lui inspira l'audace de les combattre. Quoi qu'il en soit, voici le fond de sa Doctrine. *Le Pape n'est point le Monarque de l'Eglise, il n'est que le premier Pasteur, & n'a aucune autorité sur ses Collègues. Les Prélats n'ont point le droit d'excommunier les Fideles; nul homme ne peut être frappé d'anathème, à moins qu'on ne soit sûr que Dieu lui-même l'a réprouvé. Les Ministres de la Religion n'ont qu'un pouvoir précaire qu'ils ne conservent qu'autant qu'ils sont vertueux; le crime leur fait perdre leur caractère, leurs droits & leurs biens. Les rétributions données aux Pasteurs, sont de pures aumônes que les Fideles peuvent & doivent retirer, quand ces Pasteurs s'en montrent indignes. Ce faste qui environne les Pontifes, cette pompe dont les Evêques sont si fiers, ces trésors, ces Esclaves, ces Châteaux, ces Jurisdictions temporelles qu'ils exercent avec une tyrannie égale*

à leur injustice ; ce sont autant d'abus affreux qui rendent coupables ceux qui en jouissent & ceux qui les souffrent. En déponillant le Clergé de ces usurpations , les Princes ne feroient que remplir les intentions du saint Législateur. Quelque saints qu'aient été les Fondateurs des Ordres Monastiques , ils ont péché en formant ces criminels établissemens qui dérobent les hommes aux devoirs de la Société , & qui plongent les générations futures dans les gouffres du célibat. Pour les Moines Mendiants , s'ils veulent se sanctifier , il faut que laissant la besace , ils prennent la bêche , ou qu'ils se rendent utiles par quelque honnête métier. En mendiant comme ils font avec autant de bassesse que d'impudence , ils volent le bien des véritables pauvres , & vont directement contre la conduite de J. C. qui ne donna jamais ce funeste exemple. L'Eucharistie ne contient point le Corps & le Sang d'un Dieu ; elle n'est qu'un gage de sa bonté qui rappelle ses bienfaits ; mais pour que cette image soit parfaite , il faut restituer la coupe aux Fideles ; c'est un crime que de la leur avoir retran-

AN. 1273. --
1492. de J. C.

AN. 1273 --
1492. de J.C.

chée, c'est une nécessité de la leur rendre. On ne doit participer à ce Mystère qu'avec un cœur dégagé de toutes souillures. Mais un si grand bonheur seroit vainement attendu du mérite de la Confession, elle n'est qu'une cérémonie superflue; le repentir sincère est l'unique chose qui puisse nous rendre agréables à l'Être Suprême. Wicief répandit d'abord en secret des maximes si hardies; il fut peut-être étonné lui-même de la rapidité des progrès. Presque toute l'Université, ou séduite par son éloquence, ou persuadée par son érudition, adopta ses sentimens, & le révéra comme un Réformateur. Encouragé par ce succès, il sort d'Oxford & parcourt l'Angleterre, prêchant ses opinions, marchant nuds pieds, donnant le spectacle des mœurs les plus pures, & suivi d'un nombre incroyable de disciples. La Cour de Rome, les Evêques, les Moines alarmés pour leurs intérêts les plus chers, se réunissent contre lui, & Wicief se voit cité au terrible Tribunal du Primat. Mais de puissans Protecteurs s'intéressoient pour lui. Edouard III, mé-

content de l'excessive autorité des Ecclésiastiques, le soutenoit secrètement, & le Duc de Lancaſtre qui, après la mort du Roi, eut la principale autorité pendant la minorité de Richard II, protégea ouvertement le Réformateur. Les foudres du Concile tomberent envain ſur Wiclef; il continua ſes Prédications, & mourut tranquille au milieu de ſes Partifans. L'Univerſité d'Oxford donna les plus grands honneurs à ſa mémoire. Dans des lettres cachetées de ſon ſceau, & adreſſées à toute l'Egliſe, elle fit l'apologie des vertus & des ſentimens de ce Docteur. Cependant Richard devenu majeur, céda aux inſtances du Pape. Les os de Wiclef furent déterrés & brûlés, ſes Partifans profcrits, & la ſecte ſembla expirer ſous les coups réunis du Monarque & du Pontife. Mais elle ne faiſoit que ſe cacher en Angleterre, tandis qu'elle paroifſoit à découvert dans une autre partie de l'Europe. Un Gentilhomme Bohémien, étudiant à Oxford, avoit lu & goûté les Livres de Wiclef. De retour dans ſa Patrie, il les avoit

AN. 1273. --
1492. de J.C.

montrés au Recteur Jean Hus & à l'éloquent Jérôme. On a vu que ces deux amis payerent de leur vie le triomphe qu'ils donnerent aux opinions nouvelles. Mais leur Doctrine ne périt, ni dans les flâmes qui les consumerent à Constance, ni dans les feux dont Sigismond punit les compagnons de Zisca. Le fond de ces sentimens resta dans les esprits, & ce germe venant à se développer, causa la grande révolution que nous verrons éclater dans l'Epoque suivante.

De nombreux Sectaires s'éleverent en même-tems, la plupart plus insensés qu'impies, plus dignes de la pitié que de la sévérité de l'Eglise. Les Flagellans prétendoient que le Baptême d'eau étoit inutile, & qu'il falloit employer la flagellation qui donne le Baptême de sang. Ces fanatiques alloient en procession, à demi-nuds, un fouet en main & se déchiroient le corps au milieu des Places publiques avec autant d'indécence que de fureur. Les Bégards prêchoient qu'on pouvoit arriver dans cette vie à une si grande perfection, qu'on devenoit

impeccable ; & dans leurs pieuses contemplations , ils croyoient pouvoir se livrer innocemment à toutes sortes d'excès. La Flamande Marguerite Porette , raffinant sur ce dogme , soutenoit que le meilleur moyen pour s'affurer qu'on étoit parvenu à la perfection de l'Amour Divin , c'étoit de se livrer à l'amour terrestre , & de rester insensible au milieu de ses plus douces voluptés. Le Hollandois Picard vouloit prouver par les Livres saints , que toutes les femmes devoient être communes ; l'Allemand Lollard prétendoit y trouver que tous les hommes étoient égaux en pouvoir. Parmi les Franciscains , quelques-uns se vantaient que S. François avoit apporté sur la Terre un Evangile plus parfait que celui de Jesus ; d'autres s'entêterent sur la désappropriation que recommande leur Regle , au point qu'ils affuroient que leurs alimens , même lorsqu'ils en faisoient usage , appartenoient au Pape. D'autres faisoient dépendre leur salut d'une robe grise ou noire , d'un froc plus ou moins large , d'un capuchon plus ou moins pointu. On

AN. 1273. --
1492. de J. C.

AN. 1273. --
1492. de J.C.

auroit de la peine à se figurer avec quelle obstination ces insensés soutenoient leurs opinions. On comprend encore moins la fureur avec laquelle on les persécutoit. On frémit à la vue des bûchers que les Ecclésiastiques allumoient dans toute l'Europe. Des milliers de victimes étoient consumées pour de vaines disputes que la persécution multiplioit, & que le mépris auroit fait disparoître. L'affaire du capuchon fit brûler plusieurs Cordeliers en France, en Allemagne & en Italie. Jean XXII disoit gravement qu'on ne pouvoit guérir cette maladie que par le fer & le feu. C'étoit les remèdes qu'on employoit aussi contre les Juifs. Sur les plus vains prétextes, ou sur la foi des rumeurs populaires, on les dépouilloit, on les bannissoit, souvent on les livroit aux plus affreux supplices. Un Prince mouroit-il subitement ? c'étoit les Juifs qui l'avoient *envoûté* par des maléfices. Une maladie épidémique attaquoit-elle une Province ? c'étoit les Juifs qui avoient empoisonné les puits & les fontaines. Quelquefois c'étoit une Hostie con-

sacrée qu'ils avoient outragée , ou l'enfant d'un Chrétien qu'ils avoient immolé à leur haine. Ces calomnies absurdes qu'on est étonné de retrouver encore dans des Historiens de nos jours , produites sans preuves , crues sur la foi de la Populace , devenoient les prétextes des tortures les plus barbares.

AN. 1273. --
1492. de J. C.

On voit naître moins d'Ordres Religieux. Le nombre des anciens étoit si considérable , qu'il n'y avoit presque plus de place pour les nouveaux. D'ailleurs la mode de ces sortes d'établissémens commençoit à se passer. On doit cependant en remarquer deux qui naquirent en Italie , & qui se sont perpétués. Les Célestins eurent pour Fondateur le respectable Pierre de Mouron , qui trouva le bonheur dans les bois où sa piété l'avoit consacré , le trouble sur le Trône où la réputation de sa vertu le fit monter, & la mort dans l'abdication que lui dicta sa modestie. L'humilité la plus profonde présida à l'institution des Minimes , qui suivent la Regle de S. François de Paul. Sans talens , sans lumieres , sans

ORDRES
RELIGIEUX.

AN 1273.--
1492, de J.C.

appui, cet homme se rendit célèbre dans toute l'Europe par une rare piété. Il vint en France où l'appella Louis XI, qui s'étoit persuadé que Dieu prolongeroit les jours d'un tyran, en faveur d'un homme vertueux. Le saint Hermitte arrivé à la Cour, y fit admirer sa candeur & sa fermeté; sa candeur, en avouant que les miracles étoient au-dessus de son pouvoir; sa fermeté, en montrant à un Monarque terrible, le tombeau ouvert irrévocablement sous ses pas.

On réforma plusieurs Ordres, on en supprima quelques-uns; la plus éclatante abolition fut celle des Templiers. Cent onze Chevaliers furent brûlés dans deux séances. Un âge vénérable, une naissance illustre, des services essentiels rendus à la Religion, ne purent garantir le Grand-Maître d'un semblable sort, & le frere d'un Prince souverain fut consumé dans le bûcher. Ils furent jugés par les premiers Prélats du Royaume, dans une assemblée solennelle, tenue sous les auspices de Philippe le Bel & de Clément V. Les Templiers méritoient-ils

toient-ils un traitement si rigoureux ?

Question qui est encore un problème.

AN 1273.--
1492 de J.C.

Les uns , qui n'ont pu se persuader qu'un Pape & un Roi de France conspi-
raissent de sang froid pour une si énorme barbarie , ont regardé ces Cheva-
liers comme coupables. Les autres, qui
ont cru voir une partialité marquée
dans leurs Juges, n'ont point douté de
l'innocence de ces malheureux. Il pa-
roît que l'extinction de cet Ordre fut
juste , mais que la maniere dont
on l'exécuta fut tyrannique. On ne
peut douter que des Moines qui
étoient riches , puissans , armés , ne
fussent avarés , avides , injustes , adon-
nés aux voluptés , & enclins aux sédi-
tions : leur abolition fut donc juste.
Quant aux crimes affreux qui servirent
de prétexte aux rigueurs qu'on exerça ,
il suffit de les rapporter pour en faire
voir la fausseté. On disoit que les
Profès en entrant dans l'Ordre , étoient
obligés d'abjurer le Christianisme ;
qu'on leur faisoit adorer une idole
difforme , parce qu'un de leurs Grands-
Maîtres étant devenu Capif des Sar-
razins , n'avoit recouvré sa liberté

AN. 1273 --
1492. de J.C.

que sous la condition de rendre son Ordre complice de son apostasie. On ajoutoit que ces mêmes Chevaliers étoient obligés de souffrir & de faire toutes les horreurs qu'un amour corrompu imagineroit dans ses plus violens égaremens. Qui peut se persuader que des Gentilshommes dont plusieurs étoient issus de Maisons Souveraines, entendissent tranquillement qu'on leur proposât un tel deshonneur, & se consacraient dans un Corps où de semblables infamies auroient été passées en loix ? Comment imaginer qu'un Corps entier, sur le simple mandement d'un Grand-Maître qui n'étoit rien moins que despote, eût pu se résoudre à renoncer subitement à tous les principes d'honneur & de Religion ? L'aveu qu'on tira de la bouche de quelques-uns de ces infortunés, ne prouve rien. Qui ne fait que les tourmens ou l'espoir de la vie, forcent le plus innocent, à se reconnoître coupable ? D'ailleurs ceux qui avoient eu cette foiblesse, se retractèrent au moment de la mort. Prêts à être précipités dans les flâmes, ils

protestèrent publiquement de leur innocence, accusèrent leurs tyrans, & implorèrent un Dieu vengeur. Enfin un Concile nombreux tenu en Espagne, après avoir examiné long-tems cette affaire, confisqua à la vérité les biens des Templiers, mais les justifia des crimes qu'on leur imputoit.

A mesure que la passion de former des Ordres Monastiques s'affoiblit, on s'empressa d'en former d'un autre genre, qui furent des marques d'honneur, & des liens qui attachèrent la Noblesse aux Souverains. Cette ambition saisit tous les Princes de l'Europe; il n'y eut point de Ducs, point de Comtes qui n'eussent un Ordre particulier dont ils décoroient leurs Vassaux. La plupart de ces Institutions ont péri; quelques-unes subsistent avec éclat. Tel est l'Ordre du Christ, institué par Denis de Portugal, que la Noblesse de ce Royaume se fait encore honneur de porter. Tel est celui de l'Annonciade appelé auparavant *des Lacs d'Amour*, qu'Amédée VI forma en Savoie, & qui continue d'y décorer la naissance

AN. 1173 --
1492. de J. C.

ORDRES
HONORIFI-
QUES.

AN 1273 -
1492. de J.C.

& le mérite. Tel est celui de S. Michel, qui dut sa naissance à Louis XI, & que les Rois de France joignent à un autre plus auguste & plus moderne. Edouard III institua celui de la Jarretiere, qui est encore le plus éminent de ceux dont s'honore la Grande-Bretagne. On fait que ce grand Roi ayant ramassé dans un bal la jarretiere de la belle Salisbury, & voyant cette Dame allarmée d'une action qui pouvoit faire naître des soupçons contre sa vertu, ce Prince s'écria qu'il feroit de cette jarretiere un ornement glorieux. Il institua aussi tôt cet Ordre fameux, dont la devise fait allusion à l'événement qui le fit naître. Enfin le plus illustre fut celui de la Toison d'Or, qui dut son origine à un motif à peu près semblable, & que créa Philippe le Bon, Duc de Bourgogne; Ordre qui s'est soutenu dans la plus grande splendeur, & dont deux Monarques, comptés parmi les plus puissans du Monde, se disputent l'honneur d'être les Chefs.

EMPIRES,
& leurs Ré-
volutions

La révolution la plus frappante qui s'offre à nos regards, est la chute de l'Empire Grec. Il faut remonter jus-

qu'à l'ancienne Rome, pour en connoître les véritables principes. On entend parler sans cesse de la sagesse du Peuple Romain ; dès l'enfance on s'accoutume à regarder avec respect tout ce qui vient de cette Nation. Laissons les préjugés, & jettons un coup d'œil rapide sur les faits. Rome sous son premier Roi, ne présente qu'un ramas de brigands, où les Loix, les Mœurs & les Arts sont également étrangers. Numa adoucit la férocité de ce Peuple, par l'utile illusion du Culte qu'il propose ; mais on n'y voit encore, ni Loix fixes, ni forme de Gouvernement décidée. Hostilius, tout entier à la guerre, est bien loin de songer à la Législation. Tarquin I ne s'occupe qu'à gagner la faveur d'un Peuple qui a couronné la science d'un étranger un peu moins ignorant que lui. Servius, un des Princes les plus sages qui régnerent jamais, veut substituer quelque ordre à la confusion qui a tout bouleversé jusqu'alors ; mais sentant qu'une Nation aussi grossière & aussi féroce, n'est point en état de se gouverner par elle-même, n'osant

AN. 1273. --
1492. de J.C.

d'ailleurs l'affervir par la force, il a recours à l'adresse, & fait tomber toute l'autorité sur un petit nombre d'hommes qui composent le Sénat. Tarquin *le Superbe*, qui ne connoît d'autre règle que la violence, renverse l'édifice de son beau-pere, & charge de chaînes le Sénat comme le Peuple. La révolution que fait Brutus, détruit véritablement la tyrannie du Monarque, mais il s'en faut bien qu'elle rende la liberté au Peuple. La classe des Patriciens reprend toute l'autorité, & le joug de la Nation est peut-être plus appesanti que jamais. Si l'on doute de cette vérité, qui sera un paradoxe pour ceux qui vantent sans cesse les premiers siècles de la République, qu'on jette les yeux sur l'état où les Plébeyens se trouvent réduits alors. Les Dignités sont le partage exclusif des Nobles; la plus grande partie des Terres est dans leurs familles; les usures multipliées ont fait passer l'argent entre leurs mains; les Citoyens, presque tous débiteurs de ces tyrans, sont arrachés de leurs maisons, traînés dans des cachots, acca-

blés d'outrages, & frappés de verges comme les plus vils des esclaves. Un Bourgeois échappé de la prison où le retenoit un Sénateur, arrive dans la Place publique, appelle le Peuple, donne des preuves d'une probité toujours irréprochable, se dépouille, & montre en même-tems sur son corps vingt blessures qu'il a reçues sous les drapeaux de la Patrie, avec mille cicatrices dont l'a couvert son barbare créancier. En un mot l'oppression parvint au point que le Peuple, qu'un aveugle respect pour le Sénat empêchoit de se faire justice, prit unanimement le parti de désertter une Ville où il subissoit une si cruelle tyrannie, & se retira sur le Mont-Aventin. Il fallut toute l'adresse de Memmius & toute l'estime qu'inspiroit sa vertu, pour ramener les Plébeyens dans la Ville; ce ne fut qu'à condition qu'on leur donneroit des Protecteurs dans des Magistrats créés sous le nom de *Tribuns*. Si le Peuple se trouva un peu foulagé par cette institution, la Nation entiere n'en fut pas moins malheureuse. Comme il n'y avoit aucune

AN. 1273. --
149 de l. J. C.

AN. 1273.---
1492. de J.C.

Loi réelle, que tout se décidoit à l'arbitraire, la violence & l'intrigue bouleverserent l'État, & le désordre naquit de l'anarchie, comme il s'étoit formé de l'oppression. Las de cette horrible confusion, on s'avisa enfin d'aller chercher une forme de Gouvernement & des Loix à Athenes; tant il est vrai qu'on n'en avoit pas même l'idée à Rome. La rédaction en fut confiée à des Magistrats créés sous le nom de *Decemvirs*. Quel dut être un recueil fait par des hommes si ignorans & si barbares! On connoît l'orgueil, les crimes & les fureurs d'Appius & de ses Collègues. Il fallut abolir cette odieuse Magistrature, & revenir aux Consuls & aux Tribuns. Mais on n'en fut pas plus tranquille. Les Tribuns luttèrent contre le Sénat, le Sénat contre les Tribuns; ce n'étoit point un équilibre; c'étoit deux forces à peu près égales, qui combattoient dans une perpétuelle alternative de succès & de revers; deux forces aveugles, injustes, acharnées l'une contre l'autre, & capables de tout bouleverser pour se perdre mutuellement. Le

Peuple, animé par ses Magistrats, exiloit, proscrivoit ses plus illustres Sénateurs ; les Sénateurs pilloient, tourmentoient les plus innocens Citoyens. Les Tribunaux renversés, les Robes Consulaires déchirées, les Chaires des Tribuns ensanglantées, les Patriciens chassant, le bâton en main, les Citoyens qui s'opposoient à leurs injustices ; les Plébeyens faisant pleuvoir une grêle de pierres sur de respectables Patriciens qui vouloient réprimer leurs fureurs : voilà ce que présentent les fastes de Rome, pendant les quatre premiers siècles de la République. Ce fut cependant du sein de ce désordre domestique, que naquit la prospérité extérieure. Les Sénateurs ne trouvant pas de meilleurs moyens pour se délivrer des factions, que d'envoyer les Citoyens au-dehors, suscitoient ces perpétuelles guerres, qui reculèrent si loin les limites de l'Empire. Mais cet expédient fit éclore un autre mal. Pour attaquer de puissans ennemis situés à quatre cent lieues de la Capitale, il falloit envoyer de nombreuses armées, les laisser long-

AN. 1273. —
1492. de J.C.

AN. 1272. --
1472. de J. C.

tems sous les mêmes Généraux, & donner à ceux-ci une autorité sans bornes. On est toujours ambitieux quand on peut l'être impunément. Ces Chefs avoient le tems & les moyens de s'attacher les Troupes. Maîtres des Soldats, & goûtant depuis plusieurs années la douceur de l'indépendance & le plaisir de commander, ils revenoient à Rome suivis d'une milice qui leur étoit dévouée, non pour y recevoir des loix, mais pour en dicter en maîtres impérieux. Sylla donna l'exemple; Pompée & Crassus ne tarderent pas à le suivre; enfin César, plus habile, plus actif, plus chéri qu'aucun de ses Prédécesseurs, imposa le joug à la Nation qui, depuis ce tems, n'a cessé d'être esclave. Il est donc constant que Rome passa perpétuellement de l'anarchie au despotisme, du despotisme à l'anarchie, & que de-là elle revint encore à l'esclavage. Ce Peuple si vanté, si renommé par sa sagesse, manqua toujours par la partie essentielle. Il n'eut jamais qu'un Gouvernement vicieux, ou plutôt il n'en eut aucun. Il ne connut

point cette heureuse balance qui se maintient par la fixation de chaque Ordre, & par une combinaison de pouvoirs qui fait que les Corps différens dont est composé l'Etat, sont forcés l'un par l'autre de concourir au bien général. On sent combien ces vices durent s'augmenter sous les Successeurs d'Auguste, presque tous cruels, foux & lâches. Le désordre devint extrême après les beaux régnes des Antonins. La Constitution fut purement militaire, & les révolutions innombrables. La violence, l'avarice, la perfidie, tous les crimes firent & soutinrent les Empereurs. Lorsque Constantin transporta sa Cour à Constantinople, il y fit passer ces vices qui s'aigrirent encore par le tour d'esprit des Grecs, naturellement vains, légers & factieux. La superstition ajouta de nouveaux malheurs & de nouveaux troubles dont elle est toujours une source si féconde. Le Trône de Constantinople ne fut plus que le théâtre des scènes les plus insensées & les plus atroces. Est-il étonnant qu'un Empire qui avoit une telle Constitu-

AN. 1273. --
1492. de J. C.

AM 1272 - -
1492. de J.C.

tion, soit tombé sous les coups d'un Sultan qui peut souffrir le parallèle avec les plus grands Conquérans de l'antiquité, & sous le fer d'un Peuple dévoué aveuglément à son Maître, formé dans de perpétuels combats, animé par le fanatisme de la Religion, & par l'image des plus éclatans triomphes ? Il faut être surpris au contraire que l'Empire Grec ait pu subsister si long-tems, & c'est ce phénomène qu'on doit examiner.

La situation de Constantinople est l'unique chose qui l'ait sauvée pendant tant de siècles. Les Barbares qui détruisirent l'Empire Romain, venoient la plupart des extrémités septentrionales de l'Europe. Ils pénétrèrent facilement dans les Provinces occidentales par la Pologne & par l'Allemagne, qui ne leur offroient aucune mer à passer : ainsi ils n'eurent à combattre que les Légions qui furent accablées par leur nombre. Ces Barbares n'avoient aucun Vaisseau, aucune idée de la Navigation. Venise en fournit la preuve. Cette République fut formée par quelques hommes qui,

fuyant les fureurs des Huns, se retirèrent dans les Isles voisines. Dans cette retraite ils devinrent tranquilles, fondèrent une Ville puissante, acquirent des richesses bien capables de tenter l'avidité des Goths & des Lombards; cependant on ne voit pas qu'ils en aient jamais été inquiétés, malgré leur extrême voisinage. Mais pour attaquer l'Empire d'Orient, il falloit traverser la Méditerranée ou le Golphe de Venise. De plus, un heureux préjugé faisoit imaginer que la mer Noire & les *Palus-Meotis* se prolongeoient vers l'Occident & le Nord, & formoient une Mer immense. D'ailleurs la plus grande partie de cet Empire étoit composée des Isles de l'Archipel & du Levant. La Capitale elle-même, située sur la Mer, devenoit imprénable, tant que des Flottes ne fermoient pas son Port. Il n'est donc point étonnant que l'Empire d'Orient ait échappé à l'irruption des premiers Barbares, qui étoient tout-à-fait étrangers sur cet élément. Lorsque les Turcs plus nombreux & tout autrement guerriers, s'avancerent vers l'Occident,

AN. 1273. —
1492. de J.C.



AN. 1272. --
1392. de J.C.

les Grecs tinrent contre eux tant que cette Nation ne put passer le Bosphore. Mais aussi-tôt que les Génois, par une avarice qui les rendit l'horreur de l'Europe, eurent loué des Vaisseaux à Amurat I, l'Empire Grec fut perdu. Le Sultan s'empara d'Andrinople, la seconde Place de l'Etat, & Bajazet son fils alla mettre le siège devant Constantinople. Elle tomboit dès-lors sous le joug Ottoman, sans la diversion que les Chrétiens firent en Hongrie, & sans les malheurs que ce Conquérant éprouva en Asie. A peine la famille Ottomane fut-elle relevée de ce revers, que les Paléologues se virent chancellans sur leur Trône : ce fut par une espece de pitié qu'Amurat II se contenta de leur imposer un tribut : son Successeur signala ses premières années, en faisant disparaître pour jamais cet Empire.

La chute des Arabes d'Espagne est un nouvel objet de réflexions. Cette partie de l'Europe fut le théâtre où parut davantage ce que peut l'émulation entre deux Nations guerrières, le zele entre deux Religions différen-



tes. Jamais peut-être on ne fit d'actions plus mémorables. La nécessité de combattre sans cesse avoit formé dans chaque Ville presque autant de héros que de Citoyens. Dans l'animosité sanglante qui animoit les deux partis, rien n'étoit épargné pour se chasser réciproquement : ruses, perfidies, valeur, dévouement, cruautés inouïes, actions héroïques ; tout fut employé de part & d'autre. S'il paroît quelque chose de plus brillant dans la Nation Espagnole, peut-être le doit-elle au bonheur qu'elle a eu d'en transmettre le souvenir à la postérité. Il y a apparence que les annales des Maures changeroient nos idées sur beaucoup de faits. On voit des événemens que l'amour national a certainement altérés, & que des contradictions manifestes doivent faire apprécier. On n'en rapportera qu'un exemple, on pourroit en citer mille. Un Miramolin de Maroc passe en Andalousie, résolu de conquérir l'Espagne. Il traîne après lui une armée de quatre cens mille hommes, une armée victorieuse de l'Afrique, & qui

AN. 1273
#492. de J. C.

se grossit par la jonction des Maures d'Europe, accoutumés à une perpétuelle guerre. L'habile Afriquain prend un camp avantageux sur une éminence qui domine une vaste plaine. Les Chrétiens viennent au-devant de lui ; ils ne sont qu'une poignée de Soldats en comparaison du nombre prodigieux d'ennemis qu'ils ont en tête. Cependant ils attaquent, & trouvent une opiniâtre résistance. Ils plient d'abord, se rallient, gagnent avec beaucoup de peines un peu de terrain ; ils s'animent, montent, & marchent droit au Miramolin. Dans cette situation, ils se trouvent exposés à tous les traits des Maures. Ceux-ci se servent de cet avantage ; on se mêle, on se bat avec toute la fureur possible. Les Chrétiens reculent de toutes parts. L'affaire paroît si désespérée, que le Roi de Castille croit qu'il ne reste plus d'autre gloire que celle de mourir. Cependant le combat se rétablit & dure un jour entier. Enfin les Maures cèdent, fuient, & laissent cent mille hommes sur la place. Qui ne voit qu'une action si opiniâtre, si

longue, qui coûte tant de sang aux vaincus, a dû être meurtrière pour les vainqueurs? Cependant si l'on en croit les Historiens de Castille, les Chrétiens ne perdent que vingt ou trente hommes. Est-il possible que quatre cens mille combattans, de quelque Peuple qu'on les suppose, soient chassés par un nombre si inférieur, perdent cent mille des leurs, & n'immolent que vingt ou trente de leurs adversaires? Et qui sont ces quatre cens mille hommes? Des soldats endurcis aux fatigues de la guerre, nourris dans ses dangers, & qui résistent si bien, qu'ils paroissent long-tems vainqueurs; c'est l'élite de cette même Nation dont avant & après on montre des exploits héroïques; enfin il s'agit d'un combat qui dure tout un jour. N'en croyons pas toujours les fastes d'Espagne, lorsqu'ils nous parlent des Maures. Cherchons à démêler leur caractère dans les connoissances qu'ils nous ont transmises, dans les monumens qui nous restent de leur industrie, & dans les faits vraisemblables.

Les Maures ont la gloire d'avoir

AN. 1272. --
1492. de J. C.

été les premiers qui aient ressuscité les Sciences dans l'Occident. Ils ont eu ici d'excessifs flatteurs & d'injustes ennemis ; fixons leur véritable mérite. La Science des calculs leur a des obligations immortelles. Ils sont les inventeurs de ces chiffres qui portent leur nom, & qui ont substitué des opérations si promptes & si faciles, aux opérations si longues & si embarrassantes des chiffres Grec & Romain. Les Mathématiques doivent à cette Nation ces progrès qui étonnent l'esprit, puisqu'elle trouva l'Algebre qui peut seule conduire les hommes dans le labyrinthe de l'infini. Mais s'ils ont eu l'honneur de trouver ce fil, ils n'ont pas celui d'en avoir profité ; les Mathématiques n'eurent jamais que de foibles succès dans leurs mains. Ils ranimerent l'Astronomie ; plusieurs mots usités dans cette science, & dérivés de leur Idiôme, sont les monumens de leur goût pour elle ; mais ils en gâterent l'utilité, par le mélange continuel de l'Astrologie judiciaire dont leurs meilleurs esprits furent toujours entêtés. La véritable Physique

leur fut inconnue ; leurs Ouvrages dans cette partie ne font qu'une informe répétition des écrits d'Aristote , & ne présentent qu'un surcroît de nouvelles erreurs ajoutées à celles de cet ancien. Ils cultivèrent beaucoup la Médecine ; ils y eurent quelques succès , mais leurs idées sur les sympathies , dogme favori de leurs Ecoles , retarderent toujours leur marche. Ils créèrent en quelque sorte la Chimie , & les recherches bizarres auxquelles ils se livrèrent , n'empêcherent point qu'ils ne fissent en ce genre des découvertes utiles. Ils ne connurent ni la Peinture , ni la Sculpture ; sans doute que leur Religion qui défendoit les Images , les empêcha d'exercer ces Beaux-Arts. Ils se livrèrent avec ardeur à l'Architecture ; l'Espagne est remplie de Monumens qui indiquent quelle étoit leur maniere. Ils n'avoient aucune idée des beautés Grecques & Romaines ; mais ils les remplaçoient par l'audace des plans & par la finesse du travail. Si leurs travaux dans ce genre n'annoncent point le goût , on ne peut nier qu'ils ne mon-

AN. 1272.--
1492. de J. C.

AN. 1273. --
1492. de J. G.

trent beaucoup d'adresse & d'invention. Les Poètes fleurirent parmi eux ; mais la véritable Poésie & la véritable Eloquence leur furent toujours étrangères. L'emphase, la métaphore, des allégories sans nombre prodiguées sans choix & souvent sans vérité, gâtent leurs Poèmes & leurs Romans, où l'on trouve cependant les fictions les plus heureuses & les situations les plus touchantes. En un mot, cette Nation eut beaucoup de connoissances & plus encore d'imagination ; mais le goût ne régla jamais son imagination, & ses connoissances manquèrent presque toujours de justesse.

On a souvent parlé de leur politesse & de leur galanterie ; voici un trait qui peint l'une & l'autre. Une armée nombreuse, conduite par les plus vaillans Chevaliers de cette Nation, assiégeoit une Place importante. Une Princesse qui y commandoit, après avoir fait une belle défense, se voyoit sur le point d'être forcée à se rendre. Elle envoie un Héraut aux Maures, & leur fait dire qu'elle est surprise que les plus braves & les plus galans Cheva-

liers du Monde s'attachent au foible honneur de vaincre une femme & de lui enlever son asyle. Le Conseil de Guerre s'assemble, décide que ce trait est effectivement contre les loix de la galanterie, & conclut à lever le siège. Les Chevaliers demandent pour toute récompense, l'honneur de voir la Princesse; elle paroît sur les remparts; ils défilent devant elle, louent sa beauté, lui donnent toutes les marques de respect & d'admiration, & la Ville est délivrée.

AN. 1272. —
1422. de J. C.

La valeur des Arabes d'Espagne est incontestable. Les Annales mêmes de leurs rivaux sont remplies de traits de leur part, qui excitent l'étonnement. Dans les guerres générales, dans les combats particuliers, ils se montrent des héros, & de dignes rivaux des Rodrigue, des Sanche, & des Alphonse.

Comment une Nation si éclairée, si industrieuse, si brave, succomba-t-elle sous des ennemis qui n'avoient pas plus de valeur, & qui avoient moins de lumieres? D'abord il faut observer que les Etats des Sarrazins

AN. 1273. --
1492. de J. C.

étoient plus partagés. Chaque Ville avoit un Souverain particulier ; les Royaumes Chrétiens comprenoient toujours quelques Provinces. D'ailleurs les Princes Maures étoient plus désunis. Les Rois Espagnols se battoient entre eux , mais la présence de l'ennemi commun les réunissoit. Les Maures, aveugles dans leur acharnement réciproque , combattoient en même-tems contre les Chrétiens & contre les leurs. Grenade étoit investie par Ferdinand , & les foudres qui grondoient de tous côtés sur ce malheureux Trône , n'empêchoient pas l'Oncle & le Neveu de tourner leurs forces l'un contre l'autre. Ils aimèrent mieux s'enfvelir sous les ruines d'une florissante Patrie , que de s'accorder un moment. Enfin , dans les Royaumes Espagnols , on ne voyoit point , ou du moins on souffroit très-peu de Musulmans. On n'avoit donc point à craindre des trahisons cachées ou des rebellions ouvertes. Au contraire les Etats Maures avoient dans leur sein une infinité de Chrétiens , ennemis domestiques

qui travailloient sans cesse à perdre leurs Maîtres, toujours prêts à ouvrir les portes de leurs Villes, aussi-tôt qu'ils appercevoient l'Etendart de Castille, ou le signe de leur Foi.

AN 1272.--
1492, de J.C.

Malgré de si grands désavantages, les Arabes disputèrent le terrain pendant huit cens ans. On verra la plus sanglante proscription bannir de l'Espagne cette Nation & son Culte. C'est le seul endroit où le Mahoméanisme, une fois établi, ait cessé d'être dominant.

La puissance des Papes offre une révolution bien plus importante. Au commencement de cette Epoque, leur autorité ne connoît plus de bornes; tout est abaissé sous l'empire des Clefs. A ne juger que par l'appareil qui entoure le Trône des Pontifes, on ne voit pas même de diminution dans leur pouvoir pendant les siècles que nous venons de parcourir. Boniface VIII décide que les Rois lui sont soumis jusques dans le temporel; ce Pontife orne sa Thiare d'une seconde Couronne qu'il ajoute à celle que ses Prédécesseurs y avoient déjà mise,

AN. 1273. --
1492. de J.C.

& Benoît XII la surmonte d'une troisieme. A l'entrée de Célestin V, deux Rois tiennent les brides de son âne. Jeanne, Reine de Naples, est obligée de plaider sa cause devant la Cour d'Avignon; la Cour de Rome prononce arbitrairement sur les prétentions qui s'élevent au sujet de la même Couronne. Les Rois de France & d'Angleterre, traitant ensemble, soumettent l'infracteur de la paix aux censures du Saint Siège. L'Empereur de Constantinople, le seul Monarque Chrétien qui n'ait point plié sous le Pontife, vient à Florence s'humilier sous Eugene IV. Paul II, esprit vain, qui se plaît à environner son Trône de faste, accorde de nouveaux honneurs au Sacré Collège, & les Cardinaux marchent les égaux des Rois. Les Papes s'arrogent sur les Bénéfices, des droits inconnus aux âges précédens. Ils confèrent ces graces sans consulter ni les Souverains, ni les Peuples, & ils font partir d'Avignon ou de Rome, des Ecclésiastiques qui vont dans toute l'Europe se saisir des Cures, des Canonicats & même

même des Evêchés vacans. Souvent ils n'attendent pas la mort du Possesseur, & accordent d'odieuses survivances aux Courtisans qui les entourent. Leurs Légats parcourent la Terre, où ils distribuent les Indulgences, exigent des décimes, & épuisent les Etats par des impôts qu'ils lèvent sous le nom de *Collectes*. Cependant, malgré toute cette puissance apparente, leur autorité réelle tombe visiblement, & ces Despotes si absolus sous Rodolphe I, sont à peine des Monarques sous Frédéric IV. Les Rois commencent à sentir la pesanteur du joug, & ont le courage de le secouer. Rodolphe refuse d'aller prendre la Couronne Impériale à Rome où le Pape l'appelle, & ne s'en croit pas moins un véritable Empereur. Peu de tems après le corps Germanique assemblé dans une Diète solennelle, décide que le Couronnement n'est qu'une cérémonie qui n'ajoute rien aux droits du Prince. Pierre III d'Arragon brave publiquement les anathèmes du Vatican, & Pierre IV les tourne en plaisante-

AN 1273 ---
1492. de J C.

ric. Alphonse de Portugal méprise ouvertement les censures que lui attire son divorce, & ses Sujets n'en restent pas moins dans le devoir. Philippe *le Bel* venge avec éclat la majesté de son rang outragée, & la Nation entiere qui partage son ressentiment, publie hautement l'indépendance de son Monarque. Charles V défend, sous les peines les plus sévères, qu'on ait recours à Rome pour obtenir des Bénéfices. Louis XI ne veut pas même que les Légats exercent aucunes fonctions, ou portent dans son Royaume aucun décret émané du Saint Siége, sans qu'on ait obtenu l'aveu du Prince, & il fait sceller cette sanction dans le Tribunal dépositaire des Loix. Les Universités s'élevent contre les excessives prétentions de Rome. Les Docteurs de Paris causent la mort à Clément VII, par leurs Remontrances pleines de hardiesse: les Théologiens d'Oxford protègent avec chaleur, le plus ardent & le plus redoutable ennemi du Pontificat. Les Conciles eux-mêmes s'arment contre le despotisme Romain. On voit les

Peres de Constance proposer les régle-
mens les plus vigoureux, se comporter
comme les réformateurs naturels des
Papes, les juger & les punir. Le
Concile de Bâle développant les vues
du précédent, décident sans détour que
les assemblées générales de l'Eglise,
sont supérieures au Souverain Pon-
tife, & ont droit de le dépouiller
de sa dignité quand il en abuse. En
un mot l'Eglise d'Occident prend de
nouvelles idées sur l'autorité de son
Chef, & cette Puissance, qui avoit
passé toutes les limites, est à peu de
chose près, renfermée dans ses vérita-
bles bornes.

Le premier principe de cette révo-
lution fut l'excès même de l'aggran-
dissement. Les hommes plient sous
la chaîne, tant que son poids n'est pas
insupportable : devient-elle trop pé-
sante ? ils la brisent avec fureur. Les
gens sensés qui se trouvoient à la
Cour de Rome, présageoient cette
décadence. Le Pape envoyoit en An-
gleterre un Légat pour exiger impé-
rieusement l'argent nécessaire à son
luxu : *Saint Pere*, lui dit un Cardi-

AN. 1473. —
1492. de J.C.

nal, nous traitons les Royaumes Chrétiens, comme le Prophète Balaam traitoit son ânesse. Je crains qu'ils n'imitent cet animal qui, à force d'être battu, fit entendre une voix terrible. La translation du Siège que fit Clément V, fut une seconde cause d'affoiblissement. Le Peuple, qui s'attache plus aux mots qu'aux choses, n'eut pas la même vénération pour des Papes qui ne résidoient plus dans la Ville, qu'il regardoit comme le siège naturel de la Religion. On peut voir dans Pétrarque les plaintes qu'il fait sur ce changement; elles étoient l'écho du murmure de son siècle. D'ailleurs les Papes entourés alors de Rois ou de Souverains puissans qui dominoient jusques aux portes d'Avignon, Ville absolument sans défense, furent obligés de laisser prendre sur eux, un ascendant que le tems fortifia. Cervole, Chef obscur d'un ramas d'Avanturiers, marche droit à Avignon, exige une contribution immense du Pontife & de sa Cour; ensuite il le force à lui donner l'absolution & à l'admettre à sa table.

D'ailleurs tous les Pontifes qui résidèrent dans cette Ville, François de naissance, & la plupart avides d'accumuler les honneurs sur la tête de leurs Parens, furent contraints de se montrer plus souples aux volontés des Rois dont ces hommes dépendoient. Le grand Schisme d'Occident fut un troisième principe de décadence. L'Europe eut moins de respect pour une Dignité qu'elle voyoit partagée, & pour des Papes dont le droit n'étoit pas absolument certain. Ajoutons que chaque Pape, jaloux d'accroître son odéissance, s'empressoit de gagner les Souverains par des concessions qui tendoient à la diminution de l'autorité de sa place; les Souverains de leur côté faisoient payer le plus cher qu'ils pouvoient, leur soumission & celle de leurs Sujets. L'érection des Tribunaux perpétuels & permanens, établis alors dans presque toutes les Monarchies, fut une nouvelle cause de l'affoiblissement des Papes. Ces Corps chargés par état de veiller à la conservation des droits du Monarque, & des privilèges de la Nation,

AN. 1273. --
1492. de J. C.

222 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1273. --
1492. de J. C.

observoient sans cesse les démarches de la Cour de Rome, également vigilans & prompts à donner l'allarme, aussi-tôt qu'ils appercevoient la moindre tentative capable de nuire au dépôt précieux qui leur étoit confié. Enfin les lumieres qui reparurent dans l'Occident, porterent le coup mortel aux abus qui s'étoient introduits dans les siècles d'ignorance. Des Savans estimables rechercherent les monumens des âges antérieurs, ils suivirent la chaîne de la tradition, ils méditerent les écrits de l'Eglise naissante, ils examinerent rigoureusement les Dogmes de ces tems vénérables, voisins du berceau de leur Culte; ils porterent le jour de la critique dans les Ouvrages imposteurs qui avoient favorisé la superstition. A la clarté de ce flambeau, ils ramenerent la Doctrine primitive avec une partie de sa pureté, & firent revivre cette discipline si sage, si antique qui fait du Chef de l'Eglise un Monarque respectable, au lieu d'un Despote odieux.

L'excessive autorité des Ecclésiasti-

ques tomba avec celle de leur Chef. Le savant Cugnières attaqua au milieu d'une assemblée de la Nation, de dangereuses Immunités. Si d'invincibles raisons échouèrent par la foiblesse du Monarque, elles demeurèrent gravées dans la mémoire des hommes, & triomphèrent sous des régnes plus fermes & plus heureux. Les limites des deux Puissances furent au moins apperçues, & les usurpations furent détruites en partie. L'appel au Concile général, aussi essentiel pour la tranquillité commune, que pour la sûreté du Trône, passa en loi, & fut consigné dans les Archives publiques. Les excommunications devinrent moins fréquentes & plus justes. Le Clergé se vit enlever la plupart des causes que son adresse avoit attirées à ses Tribunaux. Les Evêques furent exclus des Cours civiles, & forcés de se restreindre à la sphère spirituelle. Les Ecclésiastiques devinrent des Citoyens, parce qu'on les soumit aux Loix; & le Sacerdoce, qui ne doit être que le prix de la vertu, ne fut plus un titre pour se soustraire aux

AN. 1273.--
1492 de J.C.

AN. 1273.
1492. de J CGouverne-
mens.

peines qui frappent sur le crime. Le Gouvernement de l'Empire d'Allemagne présente peu de changemens ; il acquiert seulement plus de consistance, & sa forme est plus développée. La Bulle d'Or de Charles IV n'innove presque rien ; elle fixe seulement d'une manière plus précise, l'Administration générale, telle qu'elle étoit depuis Rodolphe : cette forme s'est soutenue à peu près la même, jusqu'au règne de Charles-Quint.

La France offre beaucoup de vicissitudes. Les Bourgeois des Villes n'ont d'abord aucune part à l'Administration, & le Peuple est esclave. Les choses changent sous Philippe le Bel. Les Députés des Villes sont admis dans les Etats-Généraux, ils y ont leurs voix, & contrebalancent le pouvoir des Nobles. Ces Etats reglent les grandes affaires, réforment les abus qui nuisent à l'ordre général, destituent les Officiers convaincus de prévarication, & fixent les impôts que le Prince doit lever sur les Sujets. Les régnes foibles des enfans de ce Monar-

que, & le règne plus foible encore de Philippe de Valois, interrompent ces progrès; ils s'évanouissent entièrement sous Jean surnommé *le Bon*. Les troubles que font naître les malheurs & l'imprudence de ce Prince, replongeant l'Etat dans le chaos, produisent deux effets contraires; ils enlèvent au Monarque toute son autorité, & au Peuple le droit de statuer sur les subsides. La sagesse de Charles V fait revivre les projets de Philippe *Auguste*, de saint Louis, & de Philippe *le Bel*. Charles, aidé par les lumières d'un siècle plus heureux, va encore plus loin que ces Princes, & ce Grand Homme, par une combinaison des vues les plus justes & les plus étendues, établit une Monarchie qui seroit parfaite, si les respectables Cultivateurs de la Glebe, ne montreroient pas encore des fers. La confusion renaît sous l'imbécile Charles VI. Charles VII qui reprend le plan de son ayeul, l'exécute autant que la médiocrité de ses talens, & que des guerres continuelles peuvent le lui permettre. Les circonstances heureuses

AN. 1273.--
1492. de J.C.

226. *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1273 --
1492 de J.C.

qui réunissent de vastes Provinces à la Couronne, conspirant avec la politique de Louis XI, non-seulement la Monarchie reparoît, mais le despotisme même commence à se montrer. Cependant la dureté du pouvoir arbitraire qu'exerça ce Prince, ne se fit sentir qu'à cette petite portion de l'Etat qui approche du Trône. Le peuple fut gouverné avec justice; & si la Noblesse peut se plaindre que Louis ait anéanti ses droits, la plus nombreuse partie de la Nation doit bénir la main qui a brisé le joug que des Tyrans subalternes lui rendoient si pesant. En un mot *Louis XI fut un homme sévère qui fit beaucoup de bien*; l'Etat lui dut sa tranquillité, le Trône son autorité, & le Peuple cette protection des Loix qui le met à l'abri de l'oppression. Ce ne fut pas sans doute par amour pour ses Sujets qu'il opéra ces heureux changemens. Son ame étoit incapable d'un sentiment si beau; mais l'affranchissement des Serfs, se trouvant lié avec ses intérêts, il fit pour lui-même, le bonheur des autres,

En Angleterre les révolutions du Gouvernement ne sont pas moindres, AN. 1273. --
1492. de J.C. mais la gradation est toute contraire. Les Etats-Généraux, déjà puissans sous les régnes précédens, semblent s'affoiblir sous Edouard I. Ce Prince se flatte de diminuer la force de ce grand Corps, en y appelant les Députés du Peuple. Il parvient en effet à contrebalancer les Seigneurs, & il commande avec moins de contradiction. Mais sous son fils Edouard, les nouveaux Membres deviennent plus redoutables au Maître que les anciens. La Chambre des Communes commence déjà à établir son autorité sur des fondemens solides; & par sa fermeté, le Parlement se rend plus puissant que jamais. On le voit pour la première fois juger juridiquement son Souverain, le forcer à abdiquer sa dignité, & prescrire aux Régens la forme d'administration qu'ils doivent suivre. Les guerres continuelles d'Edouard III, ne permettent pas à ce Prince de porter les yeux sur l'accroissement de pouvoir que prend ce grand Corps. D'ailleurs

228 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1273 --
1492. de J. C.

la Nation entiere , enchantée de l'éclat que ce héros fait réjaillir sur elle , ne dispute rien à un Roi qui compte ses années par ses Victoires. Mais sous le petit-fils de ce grand Homme , le Parlement qui voit la foiblesse du Monarque, & l'avilissement de l'Etat, frappe le coup le plus décisif, en déposant Richard II , comme elle a déposé son ayeul , mais avec plus de solemnité, avec un appareil plus imposant , & en appuyant son audace sur les principes les plus spécieux. Il livre , de sa propre autorité , le sceptre aux Lancastre , avec des clauses qui le rendent dépendant des Loix. Lorsque les troubles des deux *Roses* éclatent , & bouleversent l'Isle, la Nation qui veut tirer parti de ses malheurs , couronne alternativement les Princes des deux Maisons rivales ; mais chaque fois qu'elle installe un nouveau Monarque , elle l'oblige à céder quelque chose de sa prérogative. Ainsi , du sein des divisions & des guerres civiles , si fatales ordinairement à la liberté , les Anglois font naître la leur , & le sang

qu'ils versent pour les querelles de leurs Rois, est mis à profit pour l'indépendance du Peuple.

AN. 1273. --
1492. de J. C.

Casimir fit en Pologne ce qu'Edouard avoit fait en Angleterre & Philippe *le Bel* en France. Il appella la petite Noblesse aux Diettes générales où les Seigneurs avoient seuls paru jusqu'alors. Mais l'abus qui se glissa dans la suite, & qui s'est maintenu, d'exiger l'universalité des suffrages pour former un décret, a rempli ces assemblées de confusion, & fait encore aujourd'hui les malheurs de ce Royaume. Rien ne marque mieux les caracteres de chaque Nation, que des effets si opposés qui proviennent d'un même principe. L'admission du troisieme Ordre de l'Etat, augmente en France l'autorité du Prince, élève en Angleterre le pouvoir du Peuple, & fait naître en Pologne le trouble & l'anarchie.

L'Espagne montre toutes sortes de Gouvernemens. En Arragon, le Roi n'est long-tems que le premier Magistrat & l'exécuteur des décrets du Peuple; encore n'est-il point le mai-

AN. 1273. ---
1492. de J.C.

tre de les interpréter à son gré. Le Grand-Justicier, image des Ephores de Lacédémone, veille sans cesse sur les démarches du Monarque, & sur l'exécution des Loix. On voit ce redoutable Magistrat mettre un frein à l'autorité du Prince, casser quelquefois ses Ordonnances, & le citer lui-même au Tribunal de la Nation. La Castille reste long-tems sans une forme de Gouvernement bien décidée. Les Cours de Justice, armées continuellement contre le Monarque, incommodes au Prince, inutiles au Peuple, ne servent qu'à exciter des séditions. L'habile Ferdinand triomphe enfin dans l'un & l'autre Royaume, des obstacles qu'on a opposés à ses Prédécesseurs, & l'Espagne sous ce règne devient une véritable Monarchie.

Venise offre un changement mémorable. On a vu son Administration qui avoit été Démocratique dans son principe, tendre insensiblement vers l'Aristocratie. Au commencement du quatorzieme siècle, cette Aristocratie étoit encore modérée. Tous les Ci-

toyens pouvoient prétendre aux Charges ; ils prenoient connoissance des grandes affaires , & le Chef de l'Etat devoit être confirmé par leurs suffrages. Le Doge Gradenigo , aidé par des circonstances qui favorisoient son dessein , fit passer une loi , qui n'admettoit dans le Grand-Conseil qu'un certain nombre de familles choisies parmi les plus illustres. Ces familles devinrent les seules dépositaires de l'Administration ; les autres , exclues de cette précieuse prérogative , furent rangées dans la classe des Sujets. La Souveraineté devenue ainsi héréditaire , passa entre les mains d'un petit nombre de Citoyens puissans , & une Oligarchie absolue s'éleva sur les débris de la République.

La Législation continue de fleurir. En Castille on retranche du serment de fidélité que les Vassaux prêtent à leurs Seigneurs , la promesse aussi pernicieuse que bisarre , de leur être fideles , même contre le Roi. En Arragon on ordonne qu'aucun Citoyen ne pourra être appliqué à la torture avant d'avoir été condamné ; sage Règle.

AN. 1492. de J. C.

LÉGISLATION.

AN. 1272. --
1492. de J.C.

ment opposé à une coutume barbare , qui semble n'avoir été inventée , que pour forcer l'innocence à faire l'apologie de l'injustice qui l'immole. En Portugal , Denis défend aux Ecclésiastiques de porter aucun argent à Rome & d'acheter des terres ; double précaution qui empêche de faire circuler hors de l'Etat la seve qui le fait fleurir , & qui conservant les biens aux familles , leur assure les moyens d'être utiles. En Bohême , Jean veut qu'on enrégistre dans les Archives publiques toutes les ventes , tous les achats , tous les contrats que font entre eux les particuliers ; loi qui arrête l'avidité de la chicane , & qui devrait être en vigueur dans tous les Etats. En Angleterre , Edouard III qui comprend que les jugements , faits pour régler la fortune & la tranquillité des Citoyens , ne sauroient être énoncés d'une manière trop claire , proscriit la Langue Françoisé des Tribunaux , où elle régnoit depuis Guillaume *le Conquérant* , & ordonne que les Juges s'expriment dans la Langue vulgaire. En France , les Ordonnances les plus

sages changent la face de la Nation. AN. 1273. --
 Les Minorités des Rois sont abrégées, 1492. de J.C.
 & cette source de querelles domesti-
 ques est tarie ; le Domaine devient
 inaliénable , & les Princes trouvent
 dans ce patrimoine assuré les moyens
 de soutenir la majesté de leur rang.
 Un Règlement qui porte qu'on in-
 criera dans des registres permanens
 tous les Arrêts qui émaneront des
 Tribunaux , fixe la Jurisprudence ,
 procure des lumieres sûres aux Juges ,
 fournit des principes invariables aux
 Jurisconsultes , & donne au Citoyen
 des points fixes pour décider sa con-
 duite. Ce n'est point dans un Ouvrage
 de la nature de celui-ci , que l'on peut
 entrer dans le détail des Loix admi-
 rables qui furent portées sous les
 Régnes des Valois. Elles sont innom-
 brables , & elles ont servi de base au
 Code formé dans des âges plus éclairés.
 Cette gradation de lumieres étoit due
 à l'établissement que Philippe le Bel
 avoit fait des Parlemens , tels que nous
 les voyons de nos jours. Ces Corps
 devenus perpétuels , s'appliquerent
 sans interruption & sans partage , au

234 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 273. --
1492. de J.C.

grand ouvrage de la Législation. D'illustres Magistrats qui s'éleverent dans leur sein, se piquerent de la noble émulation de porter toutes leurs vues sur ce qui pouvoit rendre les Citoyens plus unis & plus heureux. Ils firent goûter aux Princes les idées dont une étude assidue les avoit remplis, & devinrent par ce respectable emploi de leurs talens, les instrumens de la gloire du Monarque, & de la félicité des Sujets.

MOEURS.

Il est difficile de saisir avec précision les mœurs qui régnerent dans le cours de cette Epoque. En général le Peuple abruti sous le joug, a tous les vices des esclaves. Jamais le poison ne fut plus commun, jamais les révoltes ne furent plus terribles. Les Niveleurs en Angleterre, les Lollards en Allemagne, la Jacquerie en France, factions toutes composées de Paysans, exercerent des furies inouïes. Ces hommes, traités en bêtes sauvages par d'impitoyables Maîtres, devenoient des lions féroces qui déchiroient tout ce qui se trouvoit sur leur passage. L'esprit général de la Noblesse est au

contraire un mélange de galanterie, de
bonne foi, de valeur & de dévotion. AN. 1271 --
1492. de J.C.

On apperçoit cet esprit dans les Ordres de Chevalerie qui naissent alors. Tous sont consacrés en même-tems à l'amour, à quelque Saint, & aux armes. Les Duels sont fréquens; on ne voit guères de Rois ou de Princes illustres dans ces deux siècles, qui ne se donnent des défis aux yeux de toute l'Europe. Les Nobles suivent cet exemple, & c'est presque toujours pour l'honneur de quelque Dame. Mais avant d'immoler leurs adversaires, ils se vouent à un Patron, & adressent des prières au Ciel pour qu'il leur accorde la faveur de tuer leur ennemi. On ne vit jamais plus de femmes qui se distinguèrent dans les armes. Jeanne d'Arcq, Jeanne de Blois, Marguerite de Montfort, Marguerite d'Anjou, Marie de Molina, Isabelle de Lorraine, marchaient à la tête des armées, se montraient dans les combats & décidoient souvent les succès.

L'esprit philosophique étoit bien loin de naître. Les personnes les plus éminentes en dignités, les hom-

ESPRIT
GÉNÉRAL.

236 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1273.--
1492. de J.C.

mes les plus distingués par leur savoir, des Corps entiers, très éclairés d'ailleurs, croyoient aux présages, aux sortilèges & à l'Astrologie judiciaire. Le grand Edouard, qu'aucun motif, aucune sollicitation n'avoit pu faire consentir à la paix, se décide tout d'un coup à la vue d'un orage qu'il regarde comme une menace du Ciel. Le Conseil de Charles VI, prêt à mettre un impôt rigoureux & injuste, en est détourné par un ouragan. Philippe *le Long* envoie consulter une Flamande qu'on regarde comme une Prophétesse, pour savoir si sa femme lui a été fidelle, & si le Prince qu'il en a eu est véritablement son fils : sur sa réponse, le Monarque est tranquille. Un Evêque de Sylva, célèbre par ses connoissances, dit gravement que les Démons étoient si bien familiarisés avec de certaines Religieuses, qu'elles les voyoient & les touchoient sans horreur. Le Parlement de Paris attribuoit la fortune d'Enguerrand de Marigny aux sortilèges de sa femme & de sa fille qui furent brûlées vives par arrêt. Jean XXII, le Pape le plus savant qui ait

réfidié à Avignon, ayant découvert une conspiration formée contre ses jours, demanda à la Comtesse de Foix une corne de serpent qu'on prétendoit avoir une vertu magique contre le poison. Cette corne étoit si estimée, que le Pape fut obligé d'engager des biens considérables pour en assurer la restitution, & de prononcer anathême contre ceux qui la retiendroient. Ce Pontife dans une de ses lettres, fait sérieusement un grand détail des sortilèges qui se praiquoient de son tems. Dans tous les siècles, l'esprit humain a été le jouet de ces terreurs; mais dans l'antiquité, elles ne sont que ridicules; elles deviennent horribles dans l'histoire moderne, où l'on voit ces folies faire brûler des millions de malheureux.

La Navigation faisoit de continuels progrès, & le Monde en étoit redevable à l'audace des Portugais. Avant le milieu du quinzième siècle, les Européens ne naviguoient que dans la mer Méditerranée & la Baltique. L'Océan oriental ne leur étoit connu que de nom; l'Atlantique n'étoit fréquenté que sur les bords immédiats

AN. 1273. --
1472. de J.C.

NAVIGATION
ET
GÉOGRAPHIE.

AN. 1273.--
1492. de J.C.

de nos côtes. On étoit bien loin de soupçonner un autre Hémisphere ; on ne songeoit pas même à s'avancer vers l'Equateur. La boussole étoit trouvée ; cependant arrêtés par des préjugés misérables que les lumieres renaissantes n'avoient pu proscrire , les Navigateurs n'osoient faire usage de la nouvelle invention , ni vers l'Occident , ni vers le Midi. A l'Occident , ils se figuroient une mer sans bornes & sans fonds , ou un planisphere dont l'extrémité se terminoit à un précipice infini. Au Midi , on se persuadoit qu'il falloit monter sans cesse pour arriver à la Ligne , & qu'au-delà , la rondeur de la Terre formoit jusqu'au Pôle opposé une descente rapide qui entraînoit les vaisseaux dans d'horribles gouffres. On se représentoit la Zone Torride comme inhabitable , ses mers desséchées ou bouillonnantes par l'ardeur du Soleil , & l'air enflammé brûlant les hommes & les animaux. On regardoit un Cap voisin de la Guinée , comme la borne posée par la nature au delà de laquelle il étoit défendu de pénétrer , & cette idée l'a-

voit fait nommer *Cap-Non*. On a vu l'Infant Henri, bien supérieur à ces préjugés, entreprendre de les faire braver à ses Compatriotes. C'est un plaisir de considérer avec quelle adresse cet illustre Prince combattoit les opinions qui contrarioient son dessein, avec quel ménagement il oppoisoit la raison aux terreurs de l'ignorance, comment il intéressoit la vanité par des éloges, & l'avidité par des promesses. Parvenu au point d'engager à faire des tentatives, il ferme les yeux sur la timidité de ceux que le préjugé arrête dans leur course; il applaudit avec exagération aux efforts de ceux qui ont fait quelques pas; il paie par d'excessives libéralités les moindres découvertes. Il encourage ainsi un peuple entier de Marins dont il devient le pere: à force de patience & de travaux, il fait connoître à l'Europe les Isles de Madere, celles du Cap-Vert, & la côte de Guinée. Les richesses qui naissent de ces progrès, animant tous les Portugais, ils voguent le long de l'Afrique, & parcourent cet immense Continent qui

 AN 1273. --
 1492. de J.C.

AN. 1473.--
1492. de J.C.

s'étend depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au-delà du Zaïre. Encouragés par des succès si rapides, ils conçoivent le projet de s'ouvrir un passage qui les mène de l'Océan Africain dans l'Oriental. Ils se flattent de remonter jusqu'aux Indes, d'y faire le commerce direct, & de ravir ainsi à Venise les sources de sa grandeur. Ils y touchent sur la fin de notre Epoque, & ils n'ont actuellement qu'un pas à faire pour doubler le Cap au-delà duquel ils doivent trouver l'Hémisphère où ils aspirent.

COMMERCE.

Les progrès de la Navigation font naître une nouvelle branche de Commerce. Les productions de l'Afrique apportent un autre genre de denrées en Europe, & Lisbonne devient à son tour un des plus riches entrepôts du Monde. Les Vénitiens, les Génois, les Florentins continuent le négoce dans les mers du Levant, & les Villes anféatiques sur les mers du Nord. L'Angleterre commence à montrer une Marine, & ses laines sont déjà un objet considérable d'exportation. Si dans les chocs violens de
l'Angleterre

l'Angleterre & de la France, les Flamands se sont toujours déclarés pour la première, c'est qu'ils ont craint que cette Puissance ne les privât des laines nécessaires à leur travaux.

AN. 1273.--
1492. de J.C.

L'Industrie se réveilloit en Occident; elle triomphoit dans les Pays-Bas; les Manufactures de draps, de camelots & de tapisseries, fleurissoient à Gand, à Bruges & à Anvers, où l'Europe les alloit chercher: voilà ce qui rendoit ces Villes si puissantes, & ce qui donnoit aux Ducs de Bourgogne, les moyens de faire briller dans leur Cour, cette politesse & cette magnificence qui la distinguoient comme la première du Monde.

UNIVERSITÉS.

Les Universités se multiplioient tous les jours & devenoient plus célèbres. Oxford étoit fameuse pour la Théologie; Bologne se distinguoit pour le Droit; Montpellier étoit déjà regardée comme possédant la première Faculté de Médecine; Paris réunissoit tous ces Arts, & son Université étoit révéérée comme la mère de toutes les autres. On y comptoit jusqu'à vingt mille Etudiants; elle jouissoit de pri-

AN. 1273. ---
1492. de J. C.

viléges qui la rendoient comme une espece d'Etat séparé & indépendant. Son Recteur avoit les honneurs de Prince du Sang, & les fils des Rois s'honoroié de posséder cette Dignité. Ses Députés siégeoient aux Etats Généraux; ils avoient le droit de remontrances auprès du Trône; & leur opposition étoit regardée comme de la plus grande conséquence. La Cour ayant voulu affoiblir quelques priviléges de ce Corps, le Recteur ordonna que l'on fermât les Classes. Cet ordre fut sur le point d'occasionner le plus dangereux soulèvement, & la Cour se vit obligée de plier.

THEOLOGIE

La Faculté la plus distinguée étoit celle de Théologie. Il s'en falloit bien cependant que l'utilité de ses travaux répondît aux honneurs qu'on accumuloit sur elle. C'étoit souvent les questions les plus obscures qui occupoient les plus graves Docteurs. On passa un demi-siècle entier à disputer sur la Conception de la Vierge. Les Scotistes, qui soutenoient cette Mere d'un Dieu exempté du péché originel; les Dominicains, qui croyoient qu'elle en

avoit contracté la tache, occuperent presque toutes les assemblées; peu s'en fallut qu'un des deux partis ne poursuivît l'autre par le fer & par le feu. On demandoit encore si le sang qui sortit du côté de J. C. pendant sa Passion, étoit demeuré uni à la Divinité. On agita aussi la Doctrine de la vision Béatifique, qui avoit fait tant de bruit dans les premiers siècles de l'Église. Il s'agissoit de savoir si les ames des Bienheureux jouissoient de la vue de Dieu, immédiatement après la mort, ou si elles ne devoient avoir ce bonheur qu'au Jugement dernier. Jean XXII protégeoit hautement l'opinion qui différoit le bonheur des Saints; il vouloit même en faire un Dogme. L'Université de Paris s'opposa fortement à cette erreur, & de scandaleux débats s'éleverent entre elle & ce Pontife. Philippe de Valois s'en mêla, & il regardoit ceux qui suivoient le sentiment du Pape, comme des hérétiques dignes du feu. Il faut avouer cependant que dès le commencement du quinziesme siècle, il s'éleva même dans la Faculté de Théologie, d'excl-

AN. 1273. --
1492. de J. C.

AN. 1273.
1492. de J. C.

lens esprits qui s'occupèrent à des études solides. Tels furent Jean Gerson, le Cardinal d'Ailly, Nicolas de Clemengis, & Guillaume Chartier. Ces quatre hommes firent des recherches profondes dans l'Histoire Ecclésiastique, seule source où l'on puise la véritable Théologie. Les deux premiers étonnerent les Peres du Concile de Constance par les lumieres qu'ils firent briller dans cette fameuse Assemblée. Ce fut par leurs soins que l'on condamna l'affreuse doctrine du Régicide, qui, depuis tant de siècles, régnoit dans l'Eglise & troubloit les Etats; ce fut aussi d'après leurs vues que les Peres de Bâle formerent dans la suite de si utiles décrets.

JURISPRU-
DENCE.

La Jurisprudence se soutint. Barthole, Durand, & François Aretin, en Italie; Littleton & Horn, en Angleterre; Cugnieres, Raoul de Presle, en France, se rendirent célèbres par leurs travaux, & les employerent à éclaircir des questions véritablement importantes. La plus fameuse de ce tems, & qui occupa les meilleurs Esprits, roula sur la séparation des deux

VI^e. EPOQ. RODOLPHE. 245

Puissances, & sur les bornes que l'une & l'autre doivent avoir. Envain des Canonistes, aveuglés par les préjugés, ou séduits par l'intérêt, voulurent-ils combattre en faveur d'un fantôme long-tems adoré; des Savans respectables le firent évanouir, en y portant le flambeau de l'autorité, de la raison & de l'histoire.

AN. 1273 - -
1492. de J. C.

Cet âge lumineux pour tant de con-
noissances, est le plus obscur de la
Médecine. Elle est tombée entière-
ment pendant le cours de cette Epo-
que, & ce n'est que sur la fin, que
l'Italien Leonicensus donne l'espoir de
la voir renaître. La Chymie s'est
mieux soutenue. Raimond Lulle &
Nicolas Flamel se sont rendus fameux
dans cette Science. Mais les écrits du
premier, remplis d'un fatras inintelli-
gible & de sophismes grossiers, ne
montrent que les abus de cette Scien-
ce; le second est soupçonné de n'avoir
cherché dans ses efforts pour trouver
la Pierre philosophale, qu'un voile
qui pût dérober aux yeux du Public
les moyens qui l'avoient enrichi.

MEDECINE
ET
CHYMIE.

La véritable Physique est encore en-
PHYSIQUE.

AN. 1273 --
1492. de J.C.

rièrement méconnue. L'Allemand Muller fait luire quelque étincelle dans l'Astronomie. Il traduit en Latin, l'Almageste de Ptolomée, le seul livre où l'on pût alors trouver quelques notions de cette Science. Le véritable Restaurateur ne faisoit que de naître, & appartient à un âge plus brillant.

ART MILI-
TAIRE.

L'Art Militaire commençoit à se réduire en principes. C'est à Charles *le Téméraire* que l'Europe doit cette révolution. Ce Duc de Bourgogne, rempli de la lecture des Anciens, avoit médité sur la méthode des Grecs & des Romains. Il avoit senti l'utilité de retrancher un camp, de former des colonnes, d'avoir des ailes séparées, de soutenir l'Infanterie par une Cavalerie disposée sur les côtés, d'avoir des corps de bataille & de s'en ménager de réserve; en un mot, de porter les ressources du génie dans l'art de détruire les hommes. Louis XI, perpétuel ennemi de ce Prince, se vit forcé de l'imiter, & apprit à la France, cet Art dont elle a donné des leçons à toute l'Europe.

On sent que dans un siècle où l'esprit philosophique étoit si étranger, il étoit impossible d'avoir de véritables Historiens. On n'en voit presque aucun qui ne donne dans le merveilleux ; mais on commence à en trouver qui ont d'ailleurs des qualités estimables. Parmi les Annalistes de cet âge, on remarque Mathieu de Westminster, qui composa une assez bonne Chronique, depuis le commencement du Monde jusqu'au quatorzième siècle ; Walsingham, Moine de S. Albans, qui nous a laissé une Histoire utile du Règne de Henri VI & des factions des deux *Roses* ; l'Allemand Evrard, à qui nous devons les Annales des Ducs d'Autriche, propres à jeter du jour sur les antiquités de cette partie de l'Allemagne, Pierre Duysbourg, Chevalier Teutonique, qui nous a transmis l'Histoire de son Ordre, aussi curieuse pour le fonds que barbare pour le style. La France montre des Ecrivains en ce genre qui méritent d'être cités. Le Flamand Froissard peut être consulté avec fruit, sur les événemens du quatorzième

AN. 1273.--
1492. de J. C.

HISTOIRE.

248 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

me siècle, sur-tout par rapport à la France & à l'Angleterre. Monstrelet son compatriote, qui a continué ce travail, a surpassé son modèle. On trouve dans la Chronique de celui-ci, de l'impartialité, de la hardiesse, & un esprit critique bien étranger à l'âge où il vivoit; c'est le meilleur guide pour les régnes de Charles VI & de Charles VII. Louis XI & Charles VIII ont encore été mieux peints par Philippe de Comines, dont l'ouvrage se fait lire avec tant de plaisir, malgré la vétusté du style. Le Florentin Villani montra en Italie les caractères de la véritable Histoire; il posséda dans un degré éminent, le plus essentiel de tous; c'est un amour pour la vérité, que ni les factions au milieu desquelles il vivoit, ni les intérêts les plus chers, n'ont presque jamais altéré. Platine, ce Mantouan si fameux par sa science & par les malheurs qu'elle lui suscita, publia les Vies des Papes, ouvrage qui ne laisseroit rien à désirer, si les préjugés de son tems, la crainte que lui inspiroient les Pontifes sous les yeux desquels il vivoit,

AN. 1273. --
1492. de J.C.

& la protection qu'ils lui accorderent, lui avoient permis de dire toujours ce qu'il pensoit. La Grèce produisit de véritables Historiens. Pachimer s'est rendu célèbre par son Histoire de Michel Paléologue & de son successeur Andronic ; les emplois considérables qu'il eut à la Cour de ces deux Princes, le mirent à portée de connoître leur caractère, & de saisir les ressorts les plus secrets des principaux événemens de leurs régnes. Jean Cantacuzene, si digne de la haine de la postérité pour avoir usurpé la Pourpre sur le fils de son bienfaiteur, fut un grand Empereur tandis qu'il gouverna, & un bon écrivain quand il ne régna plus : assez heureux pour avoir été précipité du Trône sans l'avoir ensanglanté, il chercha sa sûreté dans la retraite, & se consola de ses disgraces en peignant les révolutions dont son ambition avoit fait naître une partie. Nous devons à Chalchondile d'excellentes Annales des Turcs ; il ne faut pas cependant toujours en croire cet Auteur. Les Grecs ne sauroient être lus avec trop de circonspection,

AN 1273.--
1492. de J.C.

AN 1277.--
1492. de J.C

toutes les fois qu'il s'agit de ce Peuple de vainqueurs qui leur a imposé le joug. Léonard Justinien nous a laissé dans une Lettre bien écrite, une Relation curieuse de la prise de Constantinople. L'Ouvrage de l'Arménien Hayton, qui nous a transmis les exploits des Tartares, doit être lu par ceux qui veulent connoître cette Nation de Conquérans.

BELLES-
LETTRES.

Les Belles-Lettres prirent un vol sublime ; les malheurs de Constantinople en furent la cause. On ne doit pas cependant dater leur renaissance par la prise de cette Ville ; il faut remonter un siècle plus haut. Les victoires d'Amurat I, & du grand Bajazet, les troubles qu'elles occasionnerent dans l'Empire, & les fléaux multipliés qui frappèrent alors les Grecs, furent les principes de ces émigrations si heureuses pour l'Europe. Les Sages qui cultivoient les Lettres, effrayés des orages continuels que l'ambition des Princes, le fanatisme des Prêtres, & les progrès des Ottomans, faisoient éclater dans leur Patrie, allèrent chercher en Italie,

VI^e. EPOQ. *RODOLPHE.* 251

un pays plus heureux , où il pussent se livrer en paix aux douceurs de l'étude. Ces étrangers , forcés de se faire estimer en se rendant utiles , ouvrirent des Ecoles où ils enseignèrent les Langues grecques & latines ; ils déployerent les trésors de ces Idiômes , & firent parler les grands Hommes de l'ancienne Rome & de l'ancienne Athènes. L'Italie enchantée accourut à la voix de ces Grecs , & une noble émulation s'emparant des esprits , le goût renaquit à la vue des grands Modèles ; on vit une foule d'imitateurs qui écrivirent avec autant de pureté que de graces dans les langues de Démosthene & de Cicéron. Ceux qui se distinguèrent parmi ces fugitifs , & qui furent les véritables restaurateurs des Lettres , sont : Chrysoloras , qui le premier fit connoître les Arts de la Grèce en Italie , & qui éclaira le Concile de Constance ; Théodore Gaza , natif de Thessalonique , qui traduisit en Latin l'histoire des Animaux d'Aristote , & les Aphorismes d'Hippocrate ; Georges de Trébisonde , Secrétaire de Nicolas V , &

AN. 1473 --
1492. de J. C.

252 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1273. --
1492. de J.C.

le principal auteur de la protection que ce Pontife accordoit aux Lettres; Démétrius Chalchondile, qui composa la premiere Grammaire grecque, & enseigna dans plusieurs Villes d'Italie avec des succès prodigieux; Bessarion, que Jean Paléologue amena avec lui au Concile de Florence, qui y fut l'orateur de sa Patrie, qu'Eugene créa Cardinal, qui s'étant fixé à Rome, fut l'ami, le protecteur, le pere de tous les Savans, & fit de sa maison leur magnifique asyle; enfin Constantin Lascaris, qui ne crut point deshonorer le sang des Empereurs qui couloit dans ses veines, en donnant des Leçons publiques dans Messine. Cette Ville n'en eut que plus de respect pour cet homme célèbre; elle le combla d'honneurs pendant sa vie, & lui éleva un superbe tombeau après sa mort.

Les Italiens qui se distinguerent dans les Langues savantes, sont en grand nombre: fixons-nous aux plus illustres. Pogge, né près de Florence, fut Secrétaire de plusieurs Pontifes, & eut le même emploi dans les Conci-

VI^e. EPOQ. RODOLPHE. 253

les : on lui doit la découverte des Œuvres de Quintilien, de l'histoire d'Ammien-Marcellin ; de quelques Traités de Cicéron ; Ouvrages perdus depuis long-tems, & qu'il retrouva dans une vieille Tour du Monastere de S. Gal. On a de lui une Histoire de Florence, une Relation de la mort de Jérôme de Prague, quelques Contes licencieux, des Harangues & des Traductions : dans la plupart de ces écrits, on admire un Latin pur, des pensées fortes, & une élocution qui va quelquefois jusqu'au grand. Laurent Valle, de Plaifance, se rendit recommandable par sa Critique, qui contribua beaucoup à rétablir le goût dans Rome. Son penchant pour la satyre lui fit des ennemis puissans dans le Clergé ; mais la Cour de Naples où il trouva un asyle, le combla de bienfaits, & rendit inutiles les arrêts de l'Inquisition qui, pour quelques railleries contre les Moines, le condamnoient au feu. Son principal Ouvrage est celui des élégances de la langue Latine, que l'envie l'accusa faussement d'avoir volé. On estime

AN 1273. --
1492. de J. C.

254 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1271. --
1492. de J.C.

encore son *Traité* contre la fausse donation de Constantin ; entreprise hardie pour le tems & pour le lieu où il vivoit. On voit encore François Philelphe , digne gendre de Chrisoloras , le meilleur Grammairien & un des plus habiles négociateurs de son âge ; Marsille Ficin , le premier qui fit connoître Platon & les disciples de ce grand Homme , par les Traductions estimées qu'il donna de ces Auteurs ; Nicolas Perot , qui ressuscita Polybe en traduisant les cinq Livres de son histoire , précieux reste des quarante que cet excellent Historien avoit composés ; Pic de la Mirandole , qui releva l'éclat de sa naissance & l'honneur d'être souverain , par le mérite d'être un des plus savans hommes de son siècle ; Palmerin , que l'envie & la superstition condamnerent aux flammes pour de vaines disputes de l'École ; Ange-Politien , qui allia la plus vaste érudition à toutes les graces de la littérature , & qui brilla dans la poésie , dans l'éloquence & dans l'histoire.

L'Italie ne se contenta pas de cultiver les Langues savantes ; elle s'ap-

pliqua en même-tems à polir son idiôme ; des Génies excellens l'élevèrent dès-lors à la perfection. Alighieri-Dante, nourri de la lecture des Anciens, tenta de donner à sa langue, la force qu'il trouvoit dans ses modèles : il y réussit, & son Chant de *l'Enfer*, rempli des plus sombres beautés, est encore admiré des Italiens de nos jours. François Pétrarque s'ouvrit une autre route ; il voulut rendre sa langue l'organe du sentiment & de la tendresse : ses Poésies pour la belle Laure, qui fixerent l'idiôme, charment tout Lecteur qui connoît le prix de la délicatesse ; Esprit excellent, & né pour être le rival d'Anacréon, si le goût de son siècle n'eût gâté ses Poésies par un mélange ridicule de dévotion & d'amour ! Ses Pièces les plus parfaites ne sont point exemptes de ce défaut ; il se retrouve jusques dans ses *Canzoné* intitulés les *Yeux*, Odes charmantes que leur délicatesse a fait appeller les trois Graces. Enfin le Florentin Bocace, élève de Pétrarque, écrivit en prose comme son Maître écrivoit en vers, & la

AN. 1273.--
1492. de J. C.

256 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1273.--
1492. de J.C.

langue Italienne n'a rien de plus fini que le Recueil de ses Contes.

La France applaudit aux lumieres qui brilloient en Italie, & fit des efforts pour les rallumer dans son sein. Gilles Colonne réveilla l'émulation de ce Peuple, & inspira le goût des Arts à Philippe *le Bel*, dont il avoit formé l'esprit. Parmi les François qui se distinguèrent dans ce genre, on remarque Clopinel, si connu par sa continuation du Roman de la Rose, & qui fut estimé pour la traduction du Livre de la consolation de Boëce; Jean le Maire, qui montra de l'imagination dans des Poésies admirées alors; François Villon, qui deshonna des talens estimables, par la bassesse de ses mœurs; Alain Chartier, qu'une Princesse illustre honora d'un de ses baisers, pour se vanter d'avoir baisé la bouche la plus éloquente de France. Il ne faut pas cependant se faire une haute idée de cette éloquence; les Sermons de Maillard & de Barlet, dont nous avons encore des fragmens, remplis des plus indécentes & des plus grossieres plaisanteries, & qui étoient

regardés comme des chef-d'œuvres, AN. 1273.--
1492. de J.C.
indiquent quel étoit le style de ce
tems. L'éloquence, le plus subli-
me de tous les arts, est toujours ce-
lui qui arrive le plus tard à sa perfec-
tion, parce qu'elle est le don qui exi-
ge dans le plus haut degré la réunion
du génie, du goût & des connois-
sances.

Tandis qu'on s'efforçoit d'ôter la
rouille qui couvroit la langue domi-
nante, le Midi de la France conti-
nuoit de cultiver la Provençale. Tou-
louse étoit le centre des beaux Esprits
qui l'enrichissoient, & ce fut à cette
Ville que l'Occident dut un nouveau
moyen d'encourager les talens. Sept
des principaux habitans de cette Ville
convinrent de s'assembler dans un
jardin pour y méditer sur l'art des
vers, y lire leurs productions, &
s'éclairer par la communication de
leurs idées. Ambitieux d'augmenter
les talens de leurs compatriotes, ils
proposèrent dans des affiches publi-
ques, un sujet à traiter, & s'enga-
gerent à donner une Violette d'or
à celui qui composeroit le meilleur

258 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1273. --
1492. de J. C.

Ouvrage. De nombreux rivaux se mirent sur les rangs, & Pierre Vidal fut l'heureux qui remporta le prix. *La gaie société des sept Troubadours* devint célèbre, & toute la France méridionale s'intéressa à leur projet. Les Magistrats de Toulouse, qui se firent un honneur de favoriser cet établissement, voulurent qu'on distribuât aux dépens de la Ville, un pareil prix tous les ans. Quelques années après, des Citoyens qui aimoient les Lettres, se réunirent pour ajouter à la Violette, l'Eglantine & le Souci d'argent. Il étoit à craindre que le zèle se rallentissant, on ne vint à manquer des fonds nécessaires pour ces prix. Clémence Isaure, aussi célèbre par son esprit que par sa beauté, jalouse d'assurer à jamais une si belle institution, donna une somme qui suffisoit pour en fixer la perpétuité. La reconnoissance publique lui érigea une statue de marbre pour immortaliser la mémoire de ce bienfait, & l'on voulut qu'elle fût placée dans la salle où se tenoit l'assemblée. Ce fut ainsi que se forma l'Académie des

Jeux Floraux, la plus ancienne de l'Europe, & qui est devenue le modèle de toutes les autres.

AN. 1273. ---
1492. de J.C.

Bury d'Angerville tenta de donner aussi à l'Angleterre la gloire des Lettres. Cet homme sentant que sa Patrie étoit encore trop grossière, pour répondre à ses desseins, forma le projet d'aller chercher les Arts dans les pays où ils commençoient à reparoitre. Les voyages les plus longs, les dépenses les plus considérables, les travaux les plus pénibles ne le rebutèrent jamais. On le vit à Avignon, à Rome, en France, consulter les Savans, rechercher les Livres anciens, rétablir les textes altérés, & former dans ces sources ses talens & son goût. De retour en Angleterre, rempli des connoissances que tant de peines lui avoient acquises, il en fit part à ses compatriotes, dans un Ouvrage qu'il publia sur l'amour & le choix des Livres. Cet homme excellent eut le plaisir de voir que ses soins ne furent point infructueux. Le goût des Lettres se ranima dans cette Isle, & l'on vit éclore des talens qui n'étoient

VN. 1273. --
 1492. de J. C.

point à mépriser. Des âges plus brillans ont trop éclipsé les Écrivains que l'Angleterre produisit alors, pour qu'on s'arrête à les rappeler ici. Mais on ne doit point oublier le Poète Chancer, qui donna le premier une harmonie décidée à sa langue, & qui fit luire le présage du sublime degré où ses compatriotes devoient porter un jour la Poésie.

SPECTACLES.

La passion pour les Spectacles se réveilla. En France sur-tout il n'y eut guères de Villes considérables où l'on n'élevât des Théâtres. Paris avoit dès-lors des troupes permanentes qui représentoient des Tragédies & des Comédies. Il faut bien se garder de se former une idée de ces drames sur les merveilles de cet art ingénieux qui, par le développement des mouvemens du cœur, ou par la peinture des travers de l'esprit humain, agit si puissamment ou si agréablement nos ames, & mêle de touchans plaisirs à de solides instructions. Les Tragédies n'étoient que des représentations de l'Accouchement de la Vierge, de la Naissance, de la Vie, de la Pas-

sion de J. C. , en un mot de tous les mystères de la Religion ; spectacles bizarres dans lesquels le ridicule des situations , la bassesse de l'expression , & l'indécence des images , profanoient presque toujours la sainteté des sujets. Les Comédies n'étoient que de grossières bouffonneries ou des satyres mordantes , où le bon sens & l'honnêteté étoient aussi étrangers que les règles. Ces informes compositions jouées avec la plus grande magnificence , étoient applaudies avec enthousiasme par ce Peuple qui deux siècles après osoit critiquer des chefs-d'œuvres qu'eussent envié les Sophocle & les Ménandre.

La Peinture , la Sculpture , l'Architecture ne se montrèrent qu'en Italie ; mais elles commencèrent à y déployer leur éclat. Cimabué , instruit par les Peintres Grecs que le Sénat de Florence avoit appelés , leur déroba les secrets de leur art. La Peinture passa tout d'un coup , par les talens de cet Artiste , de l'enfance à l'âge fait. Il étonna ses Maîtres qu'il égala ; & si les tableaux qui nous restent de

AN. 1273. --
1492. de J.C.

BEAUX
ARTS.

AN. 1273. --
1492. de J.C.

lui, ne sont plus regardés comme des chef-d'œuvres, c'est qu'il a été suivi de ces hommes étonnans que les Zeuxis & les Appelles auroient redouté d'avoir pour rivaux. Il fonda l'Ecole de Florence, la plus ancienne de l'Occident; elle fut célèbre dès sa naissance, & féconde en élèves illustres: on en vit sortir les Giotto, les Organia, les Véroquio, les Perugin, & sur-tout les Léonard de Vinci, qui ont ajouté à la gloire de leurs travaux, celle d'avoir formé les plus grands maîtres. Antoine de Messine, le premier Italien qui peignit à l'huile, & Bellin, qui lui déroba son secret pour le communiquer généreusement à ses rivaux, jetterent les fondemens de l'Ecole Vénitienne; tandis que les Van-eik donnoient le même honneur à la Flandre leur patrie. La Sculpture, qui suit toujours les progrès de la Peinture, se réveilla en même-tems sur les bords de l'Arne & du Tibre. Tada, Pizani, Donato, déterrerent les antiques ensevelies depuis tant de siècles sous les débris des Villes Romaines; ils apprirent à cher-

cher les véritables beautés dans l'imitation de la Nature ; ils méditerent sur la régularité des traits , la justesse des proportions , la délicatesse des contours , & la finesse des draperies : par des ébauches répétées avec succès , ils parvinrent à saisir la maniere de leurs modèles , & firent des copies où l'œil pouvoit se tromper. L'Architecture se ranima par les mêmes efforts. On ouvrit enfin les yeux sur les restes de ces Edifices majestueux érigés aux Jupiters & aux Pallas. On sentit le mérite de ces Ordres imaginés par les Grecs & si bien imités par les Romains. On éleva de superbes Colonnes où la justesse se réunissoit à l'audace ; des Temples dignes d'elle furent consacrés à la Divinité , & les Villes admirèrent le goût & la magnificence réunis dans les monumens publics. Nicolas de Pize décora Florence de ces Quais fameux que baigne son fleuve , & il les orna des statues des Bienfaiteurs des hommes. Calendario traça le plan de la Place de saint Marc , & l'entoura de ces magnifiques Portiques qui la rendent la plus belle du Monde.

AN. 1273. - -
1492. de J.C.

Tout conspiroit à la gloire des Lettres & des Arts ; les Peuples qui les avoient négligés , les Princes qui les avoient dédaignés , les Papes qui les avoient hais , applaudissoient à leurs merveilles , les animoient par les éloges , les excitoient par leurs bienfaits , les soutenoient de leur pouvoir. Le grand Cosme, l'homme le plus respecté de son âge ; Julien de Médicis, l'oracle des Princes de son tems ; Nicolas V , Eugene IV , Sixte IV , les Papes les plus respectables qui régnerent alors ; Robert de Naples , regardé comme le plus excellent Monarque de son tems ; Alphonse *le Magnanime* , dont le règne fut appelé *l'âge d'or* ; Charles V , si célèbre par sa sagesse ; tous les Souverains qui se distinguèrent dans ce siècle, regarderent comme une partie essentielle de leur administration , le devoir de favoriser le Génie. Ils étoient persuadés, qu'augmenter les lumieres de leurs Sujets, c'étoit travailler pour leur bonheur , & assurer la tranquillité de leur Trône. En effet les Arts n'eurent jamais pour ennemis que ces ames étroites ou basses, qui sont incapables

capables de sentir le mérite de penser, ou qui craignant les regards de la postérité, redoutent les talens qui les font paroître devant ce Tribunal incorruptible.

AN. 1273. --
1492. de J. C.

Pendant que les Nations les plus florissantes faisoient à l'envi des prodiges pour rappeler les Beaux-Arts, quelques hommes assuroient à jamais leur retour, par les découvertes les plus étonnantes.

La Bouffole fut trouvée à la fin du treizieme siècle. Le nom de l'Auteur d'un si grand bienfait a péri. Les uns prétendent que les Dominicains envoyés vers les Tartares rapportèrent cette invention en Europe; d'autres veulent que le fameux voyageur Marc Polo ait trouvé dans la Chine cette machine merveilleuse qui en effet y étoit connue depuis long-tems. Le plus grand nombre croit que nous la tenons de Flavio, habitant de Melfi, Ville du Royaume de Naples. Il paroît qu'elle est réellement due aux Napolitains qui, soumis alors à la Maison d'Anjou, placèrent une fleur de lys à la tête de

AN. 1273.--
1492. de J.C

l'éguille. On sent quel avantage résulta de cette découverte pour la Géographie & la Navigation. On ne craignit plus de s'égarer sur les Mers. Les nuages cachèrent envain les étoiles, seul guide qu'on eût eu jusqu'à cet âge. On eut un point fixe qui indiqua la route, qui permit de voguer dans les parties les plus éloignées de l'Océan, & de s'avancer vers les Régions les plus reculées de la Terre.

L'Imprimerie est d'une date plus récente. Elle fut imaginée vers le milieu du quinzième siècle. Ses Inventeurs ne sont guère plus connus. La Chine réclame encore l'honneur de nous l'avoir donnée. Elle en avoit réellement une, mais bien éloignée de la perfection de la nôtre. C'étoit une espèce de gravure qui consistoit à tracer sur une planche, des caractères immobiles qui ne pouvoient servir qu'à un seul ouvrage; mais les Chinois ignoroient cet Art admirable de se servir d'un petit nombre de lettres mobiles qui pouvant prendre successivement mille diverses combinaisons, servent à compo-

fer avec tant de facilité & de promptitude, une infinité d'ouvrages différens. La Hollande se vante d'avoir donné cette invention au Monde: l'Allemagne lui en dispute la gloire. Il paroît qu'elle est due à Guttemberg de Strasbourg, à Jean Faust de Mayence qui en eurent la première idée, & sur-tout à leur domestique Pierre Schoepher qui imagina la mobilité des caracteres, & l'encre propre à l'impression. C'est cet Art qui, en facilitant la multiplication des exemplaires, a rendu l'instruction plus facile & plus sûre, & a fixé les progrès & la durée de toutes les Sciences.

La Peinture ne s'étoit faite jusqu'alors, qu'à fresque & en détrempe. L'eau dont on se servoit lioit mal les couleurs, & en ternissoit l'éclat. Le tems d'ailleurs effaçant les travaux des plus grands Maîtres, ne leur laissoit que quelques années de vie. Jean de Bruges, au milieu du quinzième siècle, imagina le premier de peindre à l'huile. Un mélange plus parfait des couleurs, un éclat plus vif & plus vrai, frapperent dans ses ta-

AN. 1273. et
1492. de J.C.

bleaux & enchanterent les spectateurs. Antoine de Messine qui lui déroba ce secret, le porta en Italie d'où il passa dans le reste de l'Europe. La Peinture prit une nouvelle existence, & les chef-d'œuvres des grands Artistes reçurent en quelque façon le sceau de l'immortalité.

Dans le même tems Marso Finiguera, Orphèvre de Florence, inventa un nouvel Art inconnu à toute l'Antiquité. Cet artisan qui gravoit sur les métaux, s'aperçut que le soufre dont il se servoit pour ses opérations, prenoit le noir des tailles. Il communiqua à d'habiles Dessinateurs, les réflexions que cette observation lui avoit inspirées. Ceux-ci qui en firent aussi-tôt l'expérience, en tirèrent cet art ingénieux qui reproduit dans nos estampes les beautés de la Peinture. Cette sorte d'impression fit pour les tableaux ce que l'Imprimerie avoit fait pour les Livres. Elle multiplia à l'infini les chef-d'œuvres des grands Maîtres, & donna la facilité d'en connoître à peu de frais, l'invention, l'ordonnance, le dessein, l'expression même,

tout en un mot, excepté le coloris.

AN 1273.--
1492. de J.C.

Ajoutons à ces découvertes le renouvellement de la Gravure en pierre, si perfectionnée par les Anciens, mais absolument ignorée pendant plus de dix siècles : l'invention des Lunettes, si utile pour suppléer à la foiblesse du plus délicat & du plus précieux de nos organes : l'établissement des Postes, si commode pour la communication de nos pensées dans l'éloignement & dans l'absence : l'usage des Lettres de change, qui mettent tant de facilité dans le Commerce & que firent naître les vexations dont on accabloit les Juifs. Toujours incertains sur la possession de leurs fortunes, toujours au moment de se les voir enlever par leurs oppresseurs, ils imaginèrent cet expédient pour transporter sur le champ & sans peine, les richesses les plus considérables, & dérober ainsi les fruits de leurs travaux à l'avidité de leurs tyrans.

Enfin ce même siècle, comme une terre vigoureuse qui produit quelques

270 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1273 --
1452. de J.C.

plantes nuitibles parmi une foule de végétaux salutaires, fit naître l'invention de la Poudre à canon. Berthold Schuart, Cordelier Allemand, fut le Moine à qui l'Europe dut cet art destructeur qui, portant des coups inévitables, a banni le mérite de l'adresse, & diminué celui de la valeur.


Fin de la sixieme Epoque.



VII^e. EPOQUE.CHRISTOPHE
COLOMB.

*Renaissance de toutes les lumieres
dans l'Occident.*

AN. 1492. -- 1648. de J. C.


 'EUROPE commençoit à se raffermir. La Législation avoit ramené le calme dans l'intérieur des États ; la Navigation les lioit par le Commerce , & la Politique par leurs intérêts. Les Mœurs se polioient , les Beaux-Arts se perfectionnoient , les Sciences commençoient à reparoitre , & des inventions sublimes donnoient tous les jours une nouvelle face à cette belle partie de la Terre.

ETAT de la
Terre.

272 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1492. --
1648. de J.C.

L'Italie étoit le centre des lumières. Ses Villes devenoient les plus magnifiques du monde, ses habitans en étoient le peuple le plus éclairé, & ses Souverains se piquoient à l'envi d'animer les progrès de l'esprit humain. Les Papes les secundoient de toute leur puissance & les combloient de leurs bienfaits.

La Papauté, quoique dépouillée de précieuses prérogatives, étoit encore la dignité la plus respectée dans l'Occident. Les derniers Pontifes avoient fixé l'inquiétude des Romains, & triomphé des prétentions que les Empereurs avoient sur Rome. Cette Ville étoit soumise, & l'Etat Ecclésiastique comprenoit à peu près le tiers de ce qu'il renferme aujourd'hui. La mort venoit de faire descendre de ce Trône Innocent VIII, vieillard vénérable par des vertus; pour y monter, l'Espagnol Borgia fouloit actuellement aux pieds, toutes les Loix sacrées & civiles.

L'empire avoit perdu le nord de l'Italie; mais le Duché de Milan & la plupart des Etats voisins se reconnois-

soient pour ses fiefs. Il étoit divisé en sept Electorats fixés par la Bulle d'Or, & dans une foule de Principautés ecclésiastiques & séculières. La Maison d'Autriche étoit la plus puissante de ce corps. Frédéric IV, chef de cette Maison, possédoit avec le sceptre de l'Empire des Etats considérables, & Maximilien, fils de ce Monarque, désigné Roi des Romains, venoit de recueillir la riche succession des Ducs de Bourgogne. Ils ajoutoient à ces vastes possessions de grandes prétentions & de plus hautes espérances. Tant d'avantages réunis sembloient devoir rendre ces Princes redoutables; mais foible, timide, uniquement occupé des Belles-Lettres, & du soin de son repos, l'indolent Frédéric n'avoit de passion que pour la paix. Maximilien, ardent, impétueux, ne respiroit que l'ambition & la gloire; mais vain, imprudent, sans économie & sans constance, il étoit aussi peu né pour suivre les grands projets, qu'il étoit capable de les imaginer.

La France s'étendoit depuis la

AN. 1492. --
1648. de J.C.

Manche jusqu'aux Pyrenées ; elle n'avoit ni l'Alsace , ni la Franche-Comté , ni la Lorraine , ni la Flandre : à cela près elle différoit peu de son état actuel. Ce Royaume si étendu & si peuplé étoit soumis & tranquille. Les grands Fiefs venoient d'être réunis à la Couronne. Le Gouvernement féodal expiroit ; des Tribunaux établis effrayoient les oppresseurs ; le droit de fixer les impôts rendoit le Monarque tout puissant ; & les troupes soudoyées par le Fisc , ne marchaient plus que sous les ordres du Prince. Une Noblesse accoutumée à de perpétuels combats , & qui ne pouvoit plus exercer sa valeur dans l'intérieur de sa patrie , soupiroit après des expéditions étrangères. Charles VIII étoit assis sur ce Trône si respectable ; Monarque bien éloigné de la politique de son pere , mais affable , généreux , vaillant , avide de gloire & ennemi des travaux , prêt à saisir la fausse lueur d'une grande entreprise , & à l'abandonner à la plus légère apparence de disgrâce ; dominé par l'esprit de conquêtes , ayant toutes les quali-

tés essentielles pour les faire, & aucun des talens nécessaires pour les retenir.

AN. 1402. --
1648. de J. C.

L'Espagne divisée depuis un demi-siècle, venoit d'être réunie sous une même domination. Les Maures avoient perdu leur dernier asyle; & la Castille si long-tems séparée de l'Arragon, formoit avec lui un même Royaume par le mariage des deux Souverains. Cette Puissance déjà si considérable, le devenoit encore plus par la possession de presque toutes les Isles de la Méditerranée, & par le caractère des deux Chefs; tous deux ambitieux, tous deux habiles, tous deux consommés dans l'art, si essentiel alors, de couvrir leurs desseins du voile de la Religion; Ferdinand le plus grand politique de son siècle; Isabelle, l'ame la plus élevée qui régnaît en Europe; le premier plus fin, plus artificieux, moins scrupuleux sur les moyens de parvenir; Isabelle, plus généreuse, plus amie de la véritable gloire; l'un & l'autre tendrement unis, plus encore par les liens de l'estime que par les nœuds de l'himen. Ils avoient des

AN 1492. —
1648. de J.C.

finances bien réglées, des flottes considérables, des troupes nombreuses, & aguerries par les longues discordes qui avoient précédé l'expulsion des Maures.

Ces Puissances, les premières de l'Occident, se contrebaloçoient, se regardoient d'un œil jaloux, & avoient sur l'Italie des prétentions qui devoient lui devenir funestes.

Le Midi de l'Italie ne jouissoit plus du bonheur que lui avoit procuré le génie d'Alphonse le *Magnanime*. Ce Monarque avoit laissé l'Arragon & la Sicile aux Princes légitimes de sa maison; mais il avoit désigné pour son successeur au Royaume de Naples, son fils naturel Ferdinand I qui en tenoit actuellement le sceptre; une foible & vicieuse, l'objet du mépris des étrangers qui aspiraient à son Trône, & de l'horreur de ses sujets qui soupiroient après une révolution.

Sous le nom spécieux de Chef de la République, Pierre de Médicis régnoit tyranniquement à Florence; Prince bien éloigné des vertus & des talens que ses Ancêtres avoient em-

ployé à rendre leur patrie si florissante. D'illustres Maisons, jalouses de tout tems de la sienne, tramaient secrètement un changement qui pût rendre la liberté, & n'attendoient qu'une occasion favorable pour secouer le joug d'un Maître impérieux qu'elles n'avoient pas la consolation d'estimer.

AN. 1492. ---
1648. de J.C.

Au Nord de l'Etat Ecclésiastique, on trouvoit les petites Souverainetés de Faenza, d'Imola, de Rimini, de Boulogne, de Ravenne usurpées sur le Siège de Rome & pendant l'absence des Papes. Le sage Hercule d'Est régnoit à Modène & à Ferrare; le brave François de Gonzague, Souverain de Mantoue, se distinguoit par ses talens militaires; une branche de ces Paléologues qui avoient tenu le Sceptre de Constantinople, possédoit la Principauté de Mont-ferrat. L'acquisition récente du Piémont & la situation de cette Province, donnoient aux Ducs de Savoie une influence qu'augmentoit la politique de ces Princes. Pise étoit devenue sujette des Florentins; Gênes étoit courbée sous le joug des Souverains de

AN. 1492.--
1648. de J.C.

Milan qui , sous le titre de protecteurs, y régnoient en Maîtres.

L'acquisition de Gênes, l'usurpation de Parme & de Plaisance, & la fertilité de la Lombardie, faisoient du Duché de Milan une Puissance considérable. Les Princes de la Maison d'Orléans, descendans de la légitime héritière des Visconti, réclamoient vainement des droits incontestables. François Sforce, bâtard d'un soldat de fortune, avoit ravi à leurs peres une si belle possession, & sa postérité s'y étoit maintenue. Foible successeur de ces aventuriers célèbres que le courage avoit conduits au rang suprême, le jeune Galéas étoit le premier esclave de son oncle Ludovic, tyran le plus méchant & le plus artificieux qui fût jamais.

Venise étoit au plus haut point de son élévation. Elle possédoit ces fertiles Provinces qui s'étendent depuis son Golphe jusqu'à l'Adda. La Dalmatie avoit perdu toute idée de révolte; les Isles qui ferment la Mer Adriatique, reconnoissoient ses loix; une partie de la Morée & quelques

Isles de l'Archipel venoient de lui être enlevées ; mais elle avoit encore Candie la plus grande qui soit dans ces Mers , & Chypre qui en est la plus fertile. Elle venoit d'anéantir les Républiques qui avoient été si long-tems ses rivales. Son Commerce étoit le premier de la Terre , sa Politique profitoit de tous les mouvemens de ses voisins , ses armées en étoient l'effroi , & ses flottes résistoient aux Ottomans qui faisoient trembler le reste du Monde.

Les Suisses figuroient parmi les grandes Puissances. Leurs Cantons récemment unis étoient remplis de ce noble enthousiasme qu'inspire une liberté nouvellement acquise. Leurs nombreux habitans étoient autant de soldats , dont le courage étoit redouté dans toute l'Europe ; les plus grands Princes briguoient l'avantage de les avoir pour défenseurs , & le nord de l'Italie dont ils tenoient les passages , regardoit ce Peuple de guerriers comme l'arbitre de son sort.

L'Angleterre déchirée depuis un siècle par l'animosité des deux *Rôles* ,

AN. 1472. --
1648. de J. C.

AN. 1402. --
1648. de J.C.

respiroit sous Henri VII qui en réunissoit les droits. Ce Roi, le premier de la famille de Tudor, vainqueur des innombrables factions qui avoient agité les premières années de son règne, commençoit à jouir d'un calme qu'il devoit à une conduite aussi ferme que prudente. Cette tranquillité lui permettoit de déployer les talens qui l'ont fait surnommer *le Salomon d'Angleterre*, & de porter ses regards sur les mouvemens de ses voisins : il voyoit avec crainte l'accroissement de la France, de l'Espagne & de la Maison d'Autriche, & songeoit déjà à tenir entre ces Puissances la balance à laquelle les successeurs ont toujours été fideles.

La Navarre & l'Ecosse unies à la France par penchant & par intérêt, mesuroient leurs mouvemens sur l'impression que leur donnoit ce grand Royaume. Jean d'Albre, François de nation, voyoit avec effroi l'ambitieux Roi d'Arragon méditant d'envahir ses Etats, & n'avoit contre des forces si supérieures, que la protection de ses anciens Maîtres. L'Ecosse,

trop foible pour résister à l'Angle-
 terre son antique ennemie, étoit obli-
 gée de rechercher le même soutien ;
 elle respiroit sous Jacques IV, qui
 faisoit oublier par ses vertus les fu-
 reurs de son pere, & les malheurs
 qu'elles avoient causés.

Le Portugal ne s'occupoit que du
 soin des découvertes nouvelles. Sa
 Marine florissante parcouroit les mers
 de l'Afrique, fondeoit des puissan-
 tes Colonies, soumettoit d'immenses
 Royaumes au joug de sa Religion &
 au Sceptre de son Roi. Jean II, un
 des plus grands Monarques de son
 âge, laissant à ses voisins des débats
 aussi frivoles que sanglans, étoit l'ame
 des travaux de ses sujets, & présidoit
 à leur bonheur.

Les trois Royaumes du Nord ve-
 noient de se réunir sous Jean d'Ol-
 dembourg ; mais la Suède étoit tou-
 jours prête à briser des liens qu'elle
 n'avoit formés qu'en frémissant. Etien-
 ne Sture, quoique dépouillé de sa char-
 ge d'Administrateur, conservoit une
 dangereuse autorité. Des troubles re-
 naissans sans cesse, & que l'habileté

du Monarque ne pouvoit calmer, étoient les présages d'une rupture éclatante & prochaine.

AN. 1492. --
1648. de J.C.

La main de Ladislas Jagellon, appelé pour régner en Bohême & en Hongrie, étoit trop foible pour écarter les ennemis qui ravageoient ses frontieres, & réprimer des sujets qui obéissoient à regret à un Maître qu'ils croyoient peu digne de leur commander.

La Pologne avoit le Gouvernement qu'elle a de nos jours; elle éliroit ses Rois, les prenoit dans la famille des Jagellons, pleuroit le grand Casimir, & venoit de couronner son fils Albert, frere de Ladislas, mais plus digne que lui du rang suprême. Elle étoit sans cesse aux prises avec les Turcs qui désoloient ses campagnes, & avec les Russes devenus redoutables depuis que le grand Bazilowits les avoit tirés d'esclavage,

La Puissance des Turcs accrue rapidement par des prodiges de valeur, dominoit depuis l'Euphrate jusqu'à la Save, & des bords de l'Euxin jusqu'aux bouches du Nil. Des troupes

innombrables animées par le fanatisme de la Religion & de la gloire, voloient aux ordres d'un Sultan absolu, étoient à la fois la terreur des trois parties de la Terre, & ne trouvoient de barrières que les flottes de Venise, & le courage des Chevaliers qui rendoient Rhodes si célèbre. Bajazet II étoit assis sur ce Trône redoutable; le premier qui dégénéra de cette longue suite de Héros que nous offre la postérité d'Ottoman. Son frere Zizim, plus digne que lui d'un si beau Sceptre, étoit en Europe, esclave des Princes Chrétiens, jouet de leurs caprices, ou fantôme destiné à servir leurs espérances.

La Perse étoit sous le joug des Tartares. L'Egypte continuoit d'être soumise à la Milice des Mamelucs & au Soudan qui la commandoit. Le reste de l'Afrique divisé sous plusieurs Scherifs, reconnoissoit pour Chef le Tyran de Maroc qui, sous le nom de Miramolin, retraçoit quelque ombre de la puissance des Califes.

Tel étoit l'état de notre hémisphère au commencement de l'Epo-

AN. 1492 --
1648. de J.C.

AN. 1492 -
1648. de J.C.

que présente : voyons ce que nous offre son cours. Il renferme 156 ans, espace que nous partageons en trois divisions qui prennent le nom des Rois qui y jouent le plus grand rôle. La première, dite Charles - Quint, va jusqu'à l'abdication que ce Prince fit de l'Empire en 1556. La seconde embrasse le règne de Philippe II, & finit à la mort de Henri IV en 1610. La troisième qui commence à l'avènement de Louis XIII, se termine à la paix de Westphalie.

ITALIE,
EMPIRE,
FRANCE,
ESPAGNE,
à 1518.

L'Italie goûtoit un calme dont elle n'avoit pas joui depuis Auguste ; l'ambition d'un Particulier l'embrase d'un bout à l'autre. Ludovic Sforce, peu content de l'autorité qu'il a usurpée à Milan, envie encore à son Neveu le titre qu'il lui a laissé, & veut l'en dépouiller avec la vie. Le perfide craint des Vengeurs qui le punissent ou qui profitent de son crime. Galéas est gendre du Roi de Naples, & sa sœur a épousé le Duc de Ferrare. Médicis dévoué au premier de ces deux Princes, est prêt à embrasser les intérêts de sa fille. Les Ducs

de Savoie aiment bien mieux voir la Lombardie possédée par le foible Galéas, que de trouver un voisin dangereux dans Ludovic dont l'audace égale l'ambition. Le Pape qui vient d'être élu, est porté naturellement vers la Maison d'Arragon dont il est né sujet. Ludovic ne voit d'autre moyen pour surmonter tant d'obstacles, que de mettre en feu l'Italie entière, & d'y faire porter les flammes par un Monarque puissant qui ruine ses ennemis. Il jette les yeux sur Charles VIII, & l'invite à la conquête de Naples. Il lui rappelle les droits de la Maison d'Anjou sur ce Trône, maison qui l'a possédé si long tems, & dont Charles est le légitime héritier. Il anime ce jeune Prince en lui montrant l'honneur de recouvrer un sceptre si souvent échappé aux François; il lui présente la facilité de l'entreprise par la peinture qu'il lui fait de la Cour de Ferdinand & de son fils Alphonse, tous deux également détestés de leurs sujets. Charles mettra aisément dans son parti le nouveau Pontife, toujours prêt à abandonner ses

AN 1492 --
2648. de J C.

Alliés, à la moindre apparence d'intérêt. Les Vénitiens seront charmés d'un trouble qu'ils sauront tourner à leur avantage. Les Florentins livreront aisément le passage & des secours, pourvu qu'on les délivre d'un Tyran qu'ils abhorrent. En même-tems Ludovic rend complices de son projet les flatteurs & les favoris à qui le Monarque a livré sa confiance. Envain la plus saine partie du Conseil dévoile-t-elle d'invincibles difficultés. Charles, ébloui par les grandes images qu'elle lui offre, se livre tout entier au plaisir de l'exécuter. Il y est poussé par une Cour aussi imprudente que courageuse, qui n'aperçoit que la gloire de venger l'antique Maison d'Anjou, & de remplir l'Europe du nom François. Le jeune Roi ne songe qu'à écarter les barrières qui pourroient s'opposer à son dessein. Il gagne l'Avare Henri VII par des sommes d'argent; il rend à l'ambitieux Ferdinand de Castille la Cerdagne & le Roussillon, & se contente de la parole de ce Prince, l'homme de son siècle le plus prodigue de

fermens , & le moins fidele à les tenir. Il prend à sa folde dix mille Suiffes , il y joint l'élite de ses troupes , & les grossit à Lyon par le concours d'une nombreuse Noblesse qui brûle de signaler sa valeur , & de partager les palmes que son Maître va moissonner. L'armée arrivée dans le Milanez y trouve Ludovic qui vient animer Charles & le presser de courir à ses conquêtes. Assuré d'une protection qui ne lui laisse plus rien à craindre , le barbare ne balance plus à frapper le coup qui doit assurer sa grandeur. Galéas meurt empoisonné par les artifices de son Oncle qui arrache le Sceptre au fils de sa victime. L'armée Françoisse jette envain des cris d'indignation contre un scélérat qui ne l'a amenée que pour être la protectrice de son crime. Le Roi rempli de son projet , ferme les yeux sur les forfaits de son Allié , & s'avance vers la Toscane. Pierre de Médicis qui veut l'arrêter , ne montre qu'un zele imprudent , inutile à son ami , & funeste à lui-même. Envain après sa défaite vient il dans le camp im-

AN. 1492. ---
1643. de J. C.

plorer la clémence du Conquérant ; sacrifié à ses ennemis, il se voit obligé de fuir à Venise, & cet héritier de Princes si célèbres par leurs richesses, acheve dans l'exil & dans l'indigence, des jours que termine la douleur. Charles marche droit à Florence dont les Magistrats s'empres- sent de lui ouvrir les portes, & s'y montre avec tout l'appareil d'un vainqueur. La Ville se livre à la joie d'être délivrée de son oppresseur, la liberté est rendue, & la République semble renaître. Des Edits publics proscri- vent les Médicis, leurs biens sont confisqués, leurs Palais détruits, leurs Statues brisées & abattues, & l'on élève à la place celle du prétendu Libérateur. Fier d'avoir changé la des- tinée d'une Ville si célèbre, Charles prend la route de Rome & y marche en ennemi. Le fameux Borgia y ré- gnoit sous le nom d'Alexandre VI. Né simple Gentilhomme dans le Royaume de Valence, il s'étoit livré de bonne heure à l'intrigue & à la débauche. Ambitieux, adroit, dissi- mulé, fier & rampant à propos, supé- rieur

rieur aux scrupules & incapable de remords , habile à faire servir à ses desseins la Religion qu'il méprisoit , & la vertu qu'il ne connoissoit pas , cet heureux scélérat avoit trouvé l'art d'allier la douceur des voluptés à l'avantage de parvenir aux dignités les plus saintes. Un fils aussi méchant que son pere & plus habile encore , avoit suivi la même route , & faisoit les délices du Pontife qui venoit de le décorer de la Pourpre. Enrichir ce fils , le rendre un Souverain puissant , ou du moins le faire son successeur ; voilà quel étoit le but de l'un & de l'autre , prêts à y employer s'il le falloit toutes les perfidies & tous les crimes. Alexandre , qui ne peut ignorer que ses débauches sont le scandale du Monde Chrétien , tremble à l'approche d'un Roi qui peut le punir ; dépourvu de forces suffisantes pour résister , il s'enferme dans le château Saint Ange , lui , Borgia & Zizim. Ce fils infortuné de Mahomet après avoir été le jouet des intérêts des Chevaliers de Rhodes chez qui il avoit cherché un asyle , ve-

AN. 1492 --
1648. de J.C.

noit d'être livré aux Borgia qui faisoient payer à Bajazet la captivité où ils retenoient ce Prince. Charles arrive dans Rome où il entre à la lueur des flambeaux. La terreur augmente avec le jour renaissant qui présente aux yeux des Romains les drapeaux flottans, les troupes sous les armes, & une formidable artillerie dressée dans les places & dans les principales rues. Le Pontife qui voit que la négociation peut seule le tirer du danger, l'entame avec le Monarque; instruit de son caractère, il présente à ce jeune ambitieux, des objets plus flatteurs encore & plus grands que la conquête à laquelle il aspire. Il lui montre la possession de Zizim comme un moyen infaillible de déchirer l'Empire Ottoman & d'y porter un trouble qui peut le lui livrer. Il lui propose d'acquérir en même-tems des droits sur le Trône de Constantinople, en recevant la cession de Jean Paléologue, vil & malheureux héritier des Empereurs Grecs que la pitié des Pontifes fait subsister à Rome. Charles ébloui du

titre d'Empereur, oublie tous les sujets de ressentiment qu'il a contre les Borgia, & devient sourd aux prieres de l'Europe qui le presse de chasser du Trône de l'Eglise, un Chef qui le deshonne. La paix se fait entre ces deux grandes Puissances; l'une & l'autre se montrent en public comme unies par les nœuds les plus étroits. Le François devient le protecteur du Pape, qui paroît à son tour exécuter avec chaleur les conditions du traité qu'il a offert. Paléologue vend en effet ses droits, & le Prince Ottoman est remis entre les mains du Monarque que l'on couronne avec les cérémonies les plus solennelles. La mort du malheureux Zizim que le poison enlève peu de jours après, ouvre les yeux à tous les François excepté à leur Maître. Plein de confiance dans les Borgia, il confirme leur tyrannie, se prête à leurs usurpations, & continue sa route vers Naples.

Ferdinand I ne vivoit plus; aussi lâche que cruel il avoit été saisi de terreur, & venoit d'expirer presque subitement. Son fils Alphonse aussi

AN. 1492. --
1648. de J. C.

méchant , & plus foible encore , avoit fui en Sicile où il avoit abdicqué la Couronne en faveur de Ferdinand II. Celui-ci plein de courage & de sagesse cédant à d'invincibles circonstances , s'étoit retiré dans une Isle voisine où il attendoit un changement qu'il se flattoit de voir éclore de l'imprudencce du Vainqueur , de l'inconstance de sa Nation , des intrigues de Rome , & des secours de ses Alliés. Charles cependant pénétoit dans le Royaume , & tandis que ses Généraux alloient soumettre les parties les plus reculées , il marchoit vers la Capitale. C'est avec le cortége le plus imposant & sous les auspices les plus flatteurs qu'il fait son entrée dans Naples. Il y paroît suivi de son armée , précédé des aigles , revêtu des habits Impériaux , la Couronne des Césars sur la tête , le glaive dans une main , & le globe de l'autre. Un peuple innombrable accouru sur ses pas , fait retentir les airs des noms d'Auguste & de Sauveur. On abjure la domination Arragonnoise , on en efface jusqu'aux plus précieux vestiges ;

les monumens de la faction angevine sont rétablis avec la plus grande splendeur , & les armes de France se montrent sur tous les édifices publics. Le climat le plus heureux , & le concours de toutes les voluptés , font bientôt oublier à Charles les projets de grandeur dont il s'est laissé enchanter. Le jeune Monarque ne songe plus qu'aux plaisirs , & paroît n'être venu de si loin que pour chercher une vie délicieuse. Sa Cour & l'armée partagent son goût , & les uns & les autres ne mettant plus de frein à la licence , Naples se plaint de ne trouver dans ses nouveaux Maîtres , que des oppresseurs qui insultent à la pudeur , qui violent les privilèges de la Nation , & ravissent les fortunes des particuliers. Tandis que sourds aux murmures , les François s'endorment dans une imprudente sécurité , les plus habiles Politiques de l'Europe s'occupent à tramer leur perte. Alexandre VI voit avec chagrin des voisins si puissans & si impérieux ; les Vénitiens espèrent dans un changement , des occasions de faire des usurpations

AN 1492. 7-
1648. de JC.

AN. 1491. --
1548. de J.C.

nouvelles. Le Roi de Castille apprend avec regret que les François se sont emparés d'un Trône que sa maison a possédé si long-tems ; Maximilien qui vient de succéder à son pere , aussi ardent que Frédéric l'étoit peu , croit que le tems est arrivé de se venger de l'injure que Charles lui a faite , en lui ravissant son Epouse & la Bretagne ; enfin Ludovic lui-même qui vient d'appeller les Etrangers en Italie , voit avec peine la domination d'un peuple dont les Princes ont d'incontestables droits sur le Duché où il régne. Une ligue secrette se forme entre ces Souverains , & tous conspirent pour attaquer Charles & lui ôter les moyens de retour. C'est au milieu des fêtes que donne ce Monarque , qu'il apprend que toutes les forces de l'Italie réunies s'appêtent à fondre sur lui. En même-tems il reçoit des nouvelles que le Peuple instruit du complot , se soulève , veut venger les injures qu'il a reçues du Conquérant , & appelle le jeune Ferdinand au Trône de ses peres. Il semble qu'il ne reste que

deux partis à Charles , ou d'attendre les ennemis avec toutes ses forces , ou de se faire jour le fer à la main en réunissant ses troupes , & de traverser les deux cents lieues qu'il doit parcourir pour gagner ses frontières. N'ayant avec lui qu'une petite armée , le plan le plus vicieux seroit de la diviser ; c'est cependant celui qu'il exécute. Il laisse Bourbon de Montpensier & Stuart d'Aubigny dans le Royaume de Naples avec quatre mille hommes ; il se fait suivre du reste avec lequel il marche vers le Nord. Il jette en passant la terreur dans Rome , & se contente de forcer les Borgia à se cacher dans Orviète. Il revient à Florence où il perd un tems précieux dans des discussions inutiles. Là , il apprend que son cousin le Duc d'Orléans qu'il a appelé à son secours , s'est occupé vainement à tenter la conquête du Milanès ; que battu par Ludovic , il s'est laissé enfermer à Novare où il court risque de sa liberté. Des nouvelles si fâcheuses réveillant le courage de Charles , il s'avance à gran-

AN. 1492. --
1648. de J. C.

AN 1402.--
1648. de J.C.

des journées vers la Lombardie , & arrive à Fornoue , village voisin de Plaisance. Il y trouve quarante mille hommes qui ferment le passage & qui regardent le Monarque comme une proie qui ne peut leur échapper. Jamais peut-être la valeur Françoisise ne parut avec plus d'éclat , que dans cette fameuse journée. Sept mille hommes renversent l'armée qui leur est opposée , passent à travers les rangs , & fiers jusques dans leur retraite , ils voient leurs timides ennemis n'oser les suivre que de loin. Il ne falloit peut-être qu'un Prince moins négligent pour rendre à Ludovic tous les maux qu'il avoit fait tomber sur les François. Le repos & les plaisirs auxquels Charles se livre , lorsqu'il arrive aux confins du Piémont , sauvent le tyran qui conserve son usurpation à la faveur d'un traité où il ne donne que de vaines promesses.

Tandis que les François regagnent précipitamment leur patrie, Ferdinand de Naples recouvre son Royaume. Alexandre VI lui a fourni des troupes , les Vénitiens lui ont prêté leurs

flottes , & le Roi d'Arragon lui a envoyé un petit nombre de soldats regardés comme les meilleurs du Monde , & conduits par le grand Gonzalve. Montpensier chargé de défendre les Provinces septentrionales , n'a ni l'activité , ni les talens nécessaires pour résister à des ennemis si supérieurs. D'Aubigny qui commande en Calabre , plus digne de la confiance de son Roi , combat avec un courage héroïque , gagne la bataille de Seminare , & force le Général Espagnol à se renfermer dans une forteresse. Mais la fortune se tourne bientôt contre le Capitaine François. Le génie de Gonzalve qui fait mettre à profit toutes les circonstances , redonne une nouvelle vigueur à son parti , rassemble ses Alliés , affame l'ennemi , & le défait en détail. Montpensier enfermé dans une Place où il n'a ni provisions ni troupes , est obligé de consentir à une Capitulation honteuse qui livre les Provinces qu'il gouverne. D'Aubigny qui , à force de courage , recule sa perte , succombe enfin sous des ennemis plus nombreux , & sous

 AN 1492. --
 1648. de J.C.

AN. 1492 --
1648. de J.C.

les talens du plus grand Capitaine de ce siècle. Le Royaume de Naples revient à Ferdinand ; la Lombardie reste à Ludovic ; les Vénitiens gardent dans ces deux Etats, les Places dont ils se sont emparés sous prétexte de les défendre. Alexandre débarrassé de la crainte que lui a inspiré le voisinage des François, reprend avec vivacité le projet de former une Souveraineté à son fils ; le Cardinal à la tête des armées de son pere, déploie des talens qui, secondés par des perfidies & des cruautés exercées à propos, le font triompher de petits tyrans dont il garde les dépouilles.

L'Italie se livre à l'espoir de goûter quelque tranquillité, lorsque la France qui change de Maître, la menace de nouveaux orages. Charles VIII après un règne aussi court qu'agité, meurt à la fleur de son âge, & laisse son Sceptre à son cousin le Duc d'Orléans. Ce Prince sous le nom de Louis XII ne tarde pas à reprendre les projets de son prédécesseur. Il a les mêmes droits au Royaume de Naples, & il en a d'autres plus évi-

dens encore sur la Lombardie. Le souvenir des perfidies de Ludovic, le remplit du désir de le punir, & il trouve un puissant aiguillon dans les conseils de son Ministre. Georges d'Amboise est un de ces noms qu'on ne prononce jamais sans attendrissement. Il fut l'ami de son Roi & le protecteur du Peuple. Affectueux pour gouverner sous un Monarque qui faisoit son bonheur de celui de ses sujets, il s'imposa le devoir de nourrir dans le cœur de son Souverain, une si généreuse ambition. C'étoit lui qui présentoit à un Maître tendre, les pleurs des malheureux, & qui lui indiquoit les moyens de les essuyer. L'un & l'autre furent les délices de la Nation, & doivent à ce titre, être placés au rang des hommes immortels. Mais l'un & l'autre avoient leurs défauts; Louis, généreux & plein de bonne foi, ne connut jamais cette sage méfiance si nécessaire aux Grands; l'autre ambitieux & crédule, fut souvent le jouet de ceux avec qui il traita, & rendit le Peuple victime de ses illusions. Plein

AN. 1492.--
1648. de J.C.

AN. 1302
1648. de J. C

de l'idée de parvenir au Pontificat, Georges se crut permis de sacrifier tout à cet objet, & persuadé que des armées qui seroient à ses ordres dans le voisinage de Rome, forceroient les suffrages, il engagea de tout son pouvoir Louis à y porter ses armes. Ici les mesures sont mieux prises. Le Monarque, qui comprend que les succès sont impossibles sans la faveur du Pape, recherche son amitié & en prend l'infailible moyen. Il comble de biens César Borgia, & comme il le voit dégoûté d'une profession si peu conforme à ses mœurs, il donne à ce fils chéri le Duché de Valentinois. En même-tems il s'attache les Vénitiens, il met Maximilien dans ses intérêts, & obtient de lui l'investiture du Milanès. Ainsi l'Italie se trouve une seconde fois embrasée, & les plus grands Monarques conjurent contre son repos. Dans l'espace d'un mois, la ville de Milan est prise, & Ludovic se voit forcé d'aller avec ses enfans chercher un asyle dans l'Allemagne. La fortune qui le rétablit

VII^e. ÉPOQ. *CHRIST. COLOMB.* 301
dans ses Etats , ne l'y rappelle que
pour le trahir ; les Suiffes qui l'ont
fait vaincre , l'abandonnent , & ce
malheureux Prince tombe entre les
mains de son implacable ennemi ,
qui l'enferme dans une horrible pri-
son où cet infortuné ne trouve la
mort qu'après dix ans de misere. La
fortune du Monarque semble assurée
dans la Lombardie ; Parme & Plai-
fance passent sous ses loix , & Gênes
qui se révolte , ne doit son salut qu'à
la clémence du Prince qui la sub-
jugue en personne. Les succès de la
France ne sont pas moins brillans à
Naples. Louis traite avec le Roi
d'Arragon , & consent de partager
avec lui ce Royaume lorsqu'ils en
auront fait la conquête. Ferdinand
de Naples ne vivoit plus , & son
oncle Frédéric étoit monté sur ce
Trône funeste. Comment pouvoit-il
résister aux deux Monarques les plus
puiffans , aux Nations les plus guer-
rieres , & aux plus grands Généraux
de cet âge ? Stuart d'Aubigny à la
tête des François , s'empare de l'A-
bruzze & de la Capitale du Royau-

AN 1492 -
1648. de J.C.

AN. 1492. --
1648. de J.C.

me, tandis que le grand Gonzalve, secondé d'Antoine de Léve, soumet rapidement la Calabre & la Pouille. Frédéric forcé de plier sous son malheur, dédaigne l'asyle que lui offre le perfide parent qui le dépouille, & préférant la protection d'un ennemi qu'il croit plus généreux, il vient en France où il se livre à la consolation que lui donnent les Lettres.

Les deux Nations conquérantes ne restent pas long-tems unies. Une petite Province dont les limites n'ont point été fixées avec soin, devient l'objet de l'ambition de l'un & de l'autre Peuple. On prend les armes de part & d'autre, & l'on se poursuit avec plus de fureur qu'on n'en a mis à dépouiller le Roi légitime. Les François supérieurs en nombre poussent les Espagnols, les battent, les dépouillent, & d'Aubigny enferme encore une fois Gonzalve. Là paroissent tous les talens du Général Espagnol. Il amuse l'ennemi par des négociations, il se fait accorder des trêves par le Général François qui fait vaincre, mais qui ne fait pas user de sa victoire. Pendant ces momens précieux, il gagne

des partisans, il grossit sa petite armée par des déserteurs, il fait venir de puissans secours de Vénise. Son Maître le seconde avec les mêmes artifices, fait avec Louis un traité qui suspend l'activité des armes Françoises, & profite du délai que lui accorde cette paix simulée. Gonzalve se trouve bientôt à la tête d'une armée considérable, en état de donner des loix. Alors feignant de refuser d'obéir à sa Cour, il fond sur les François endormis par l'apparence de la paix, & plongés dans les plaisirs. Antoine de Lève poursuit d'Aubigny, dont il triomphe dans cette même plaine de Séminare où quelques années auparavant cet Ecossois a été vainqueur. Gonzalve marche lui-même contre d'Armagnac & le combat à Cérignoles, où par une des plus sanglantes victoires, il met dans les fers la moitié des François. Tout plie alors sous l'Espagnol, & depuis ce tems les deux Siciles restent soumises à cette Couronne. Louis qui veut se venger, fait de vains efforts qui ne font qu'épuiser son Royaume. Ses armées échouent dans la Navarre,

 AN 1102.--
 1648. de J.C.

font battues dans le Roussillon, & anéanties sur les frontieres de Naples. La mort d'Alexandre VI devient une nouvelle occasion de disgrace. De nouvelles troupes envoyées pour tenter une seconde conquête, sont arrêtées près de Rome par Georges d'Amboise, dans l'espoir d'en imposer au Conclave. Mais ce Ministre, dupe de ses rivaux, perd à la fois & la Tiare pour lui, & Naples pour son Maître. Pie III placé sur le Saint Siège, ne fait qu'y paroître, & les vœux unanimes le remplacent par ce même Cardinal qui a trompé deux fois l'ambition du François.

Rome a eu peu de Pontifes plus étonnans que la Rovere, si connu sous le nom de Jules II. A peine monté sur le Trône, il forme les plus grands projets, & les conduit avec autant de fermeté que de prudence. Il apperçoit au nord de son Domaine un Etat formé par César Borgia qui a exterminé des usurpateurs que ce tyran a remplacés; il trouve les Vénitiens en possession de plusieurs Places qu'il étoit appartenir à son Siège; il s'efforce de

voir l'Italie entière dominée tour-à-tour par les Espagnols, les François & les Allemands, qu'il appelle des barbares. Dépouiller le premier, forcer les seconds à rendre leurs usurpations, & chasser les autres, voilà ce que Jules se propose. Il commence par Borgia qu'il bannit après l'avoir obligé à rendre les Places qu'il a conquises. Il fait redemander aux Vénitiens les Villes dont ils se sont emparés, & lorsqu'il les voit opiniâtres dans leur refus, il forme le dessein d'appeler contre ces Républicains, les mêmes peuples qu'il veut chasser un jour. Les circonstances sont favorables pour humilier Venise. La prospérité de cette Ville lui inspire depuis long-tems une fierté qui doit lui devenir fatale. Maximilien qu'ils ont empêché d'entrer en Italie, brûle du désir de se venger de cet affront; Louis XII ne peut leur pardonner les secours qu'ils ont fournis à ses rivaux; le Roi d'Espagne guidé par le même intérêt que le Pape, veut recouvrer les Villes qu'ils ont prises dans le Royaume de Naples, pendant les troubles qu'il vient de terminer.

AN. 1501. -
1648. de J.C.

AN. 1492.--
1648. de J. C.

Ardent , souple , intrépide , Jules prend le soin de rassembler tous ces ressentimens , trouve l'art de réunir pour un même objet , tant de Puissances dont les intérêts sont si contraires , & cachant ses desseins à ceux même qu'il en fait les instrumens , il feint de vouloir écraser le Peuple qu'il ne veut qu'abaisser. C'est ainsi que se trame la fameuse ligue de Cambray où l'on voit les quatre premières Têtes du Monde , épuiser leurs forces contre une seule République. Maximilien se charge d'attaquer les Vénitiens au Nord ; Louis XII se flatte de pénétrer dans leurs Etats par le Milanès dont il est le Maître ; Ferdinand doit envoyer ses flottes défoler leur Golphe ; & Jules lancera contre eux les foudres de l'excommunication. Venise montre d'abord une fierté qui l'honore ; elle rejette les offres secrètes du Pape qui lui offre de dissiper l'orage si elle veut s'humilier ; elle refuse les secours de Bajazet , que le sage Sénat regarde comme dangereux. Résolue de ne rien tenir que d'elle-même , elle prend le parti de faire face à tout , en deployant

tous ses ressorts. Ses premiers efforts sont heureux. Maximilien, toujours aussi lent quand il faut exécuter, que prompt quand il ne s'agit que de délibérer, donne le tems de garder les frontieres du côté de l'Allemagne. Ferdinand qui ne songe jamais qu'à ses intérêts particuliers, n'envoie point les flottes promises, & se contente de reprendre les Places qu'on lui a enlevées. Mais l'activité de Jules change incessamment la situation de la République. Le Pontife qui, dans un corps glacé par les ans, a tout le feu de la jeunesse, fait plus qu'il n'a promis: sentant que ses anathêmes sont des armes insuffisantes, il leve des troupes, qui commencent les hostilités, & appelle les François qu'il regarde comme les plus sûrs instrumens de sa vengeance. Louis XII conduit lui-même ses Sujets, & il a sous ses ordres les Nemours, les Foix, les Trivulce, & les la Trimouille; l'élite des Chevaliers du Royaume suit un Maître qu'on adore, & l'on voit parmi eux le fameux Bayard regardé comme le plus brave Guerrier & le plus honnête

AN 14^e ---
1648. de J. C.

AN 1402 --
1647. de J. C.

homme de l'Europe. Les Vénitiens opposent à leurs ennemis une florissante armée, commandée par l'Alviane, un des plus grands Généraux de l'Italie. Les lumières, la Politique, les Arts étoient alors le partage des Italiens ; mais la force, le courage, la discipline militaire ne se trouvoient que parmi les François, les Suisses & les Espagnols. Toute l'habileté du Général de la République ne peut réparer la foiblesse de ses Soldats, ni arrêter cette valeur impétueuse que l'Italie frappée d'étonnement caractérisoit du nom de rage. L'armée entière est renversée, les drapeaux de S. Marc sont pris, & l'Alviane fauve à peine sa liberté. Louis qui fait autant de conquêtes que de pas, marche rapidement vers le Golphe; Maximilien animé par les succès de son Allié, ravage les bords de l'Adige; Jules sème le trouble dans la Capitale par les anathèmes dont il effraie les consciences, tandis que l'Arragonnois menace d'anéantir avec ses flottes cette reine impérieuse de la Mer. Dans une seule campagne, l'Etat perd toutes les Pro-

vinces que viennent de lui acquérir en Italie deux siècles de politique. L'ancienne Rome, dans des circonstances pareilles, sûre de trouver autant de héros que de citoyens, bravoit la foudre, & à force de fierté & de constance, ramenoit la victoire. Venise, qui ne voit pas les mêmes ressources dans le désespoir de ses habitans, comprend qu'il faut un autre plan pour arrêter sa ruine. Jules est l'ame du complot formé contre elle, Jules dont elle a irrité la fierté & retenu les possessions. Elle s'abaisse devant lui, & joignant la restitution des Villes à une soumission nécessaire, elle regagne en secret le Pape déjà inquiet de la prospérité des François. Les mêmes moyens lui ramènent Ferdinand qui a les mêmes vues & des allarmes semblables. Délivrée de ces deux puissans ennemis, secourue même clandestinement par eux, la République rassemble toutes ses forces contre Louis & Maximilien, l'un & l'autre déjà affoiblis par les chaleurs du climat & par les excès auxquels se sont livrés leurs soldats. L'absence de Louis qui re-

AN. 1492. --
1648. de J.C.

tourne en France, semant la division parmi les Généraux, les Vénitiens profitent adroitement de leur méfintelligence, & bientôt ils se voient au point de balancer les succès : plus heureux encore contre Maximilien, ils reprennent Padoue sur cet Empereur, triomphent de son armée en pleine campagne, & le forcent à se cacher derrière les montagnes qui couvrent ses pays héréditaires. Alors le Pape & le Roi d'Espagne levent le masque & déclarent une guerre ouverte à la France. La République ne tarde pas à recouvrer la plus grande partie de ce qu'elle a perdu ; puis s'unissant à ses nouveaux Alliés, elle attaque les François & poursuit le Duc de Ferrare leur ami que Jules veut dépouiller. Le Pape marche à la tête des armées, trace le plan d'une campagne, ordonne la disposition d'une bataille, assiège une Ville, prend d'assaut une autre, se fait porter sur un brancard dans les tranchées qu'il dirige, & entre dans les Places à travers les brèches que son canon vient de faire. Du côté des François, les d'Ars, les Lautrec, & sur-tout l'immortel

Bayard, se signalent par des faits héroïques, reculent leur perte à force de valeur, & se rendent redoutables au sein de leurs disgraces. Tout-à-coup elles paroissent se terminer; la victoire revient sous les drapeaux de Louis. Gaston de Foix, Duc de Nemours, jeune héros, l'espoir de la France & le neveu de son Roi, paroît à la tête des armées de son Oncle, & parcourt en vainqueur le nord de l'Italie. Il sauve le Milanès par la sagesse de ses manœuvres, il enlève la ville de Bresse aux Vénitiens, il chasse le Pape des environs de Boulogne, & va attaquer les Confédérés sous les murs de Ravenne. Une bataille mémorable décidée par le génie & par le courage de Gaston, semble dissiper les ennemis de la France & ramene les revers. La mort du Vainqueur tué au milieu de son triomphe, jette la consternation dans l'armée, & la laisse à des Généraux que l'envie & la haine divisent. Jules, le plus habile des hommes à réparer ses disgraces, accourt pour profiter du désordre, rassemble les débris de ses Alliés, & presse les rivaux avec

 AN. 1492. --
 1648. de J.C.

AN. 1492. --
1648. de J.C.

plus de vivacité que jamais. Louis, qu'anime une juste indignation, croit frapper un coup décisif en assemblant un Concile où il se flatte de faire déposer le Pontife. De concert avec Maximilien, il indique une de ces Assemblées à Pise, où les Evêques de l'Allemagne unis à ceux de la France, citent leur Chef, & se préparent à le juger. Mais Jules leur oppose bientôt les mêmes armes; il convoque à Rome un Concile, pour frapper d'anathême ses ennemis avec le Synode qui les favorise. En même-tems ses intrigues soulèvent l'Europe contre eux, & séduisent les Alliés de la France. L'inconstant Maximilien désavoue la convocation de Pise, retire ses Evêques, reconnoît publiquement l'autorité du Concile contraire, & la même investiture de Milan qu'il a donnée à Louis, il l'accorde au fils de Ludovic. Gagnés par le Cardinal de Syon, homme singulier, qui par une éloquence grossière a trouvé l'art de dominer sur les esprits d'un Peuple superstitieux, les Suisses ramènent le jeune Sforce & chassent les François de Milan, tandis que

dis que les armées du Pape & de Ferdinand les attaquent dans le Duché de Ferrare. Gênes, toujours légère dans le choix de ses Maîtres, suit le torrent de la révolution, & proscriit la garnison que Louis a mise dans la citadelle. Ainsi les François, poussés au-delà des Alpes, ne voient plus sous leur domination, aucune des riches Provinces qu'ils ont possédées dans l'Italie, & qui leur ont coûté tant de sang. Le Concile de Pise, obligé de fuir de Ville en Ville, finit par jouer à Lyon, une représentation aussi vaine que ridicule, tandis que le Concile de Latran, continuant impérieusement ses sessions, cite Louis à comparoître, jette l'interdit sur son Royaume, lance les anathêmes sur ses adhérens, & ose déclarer déchu du Trône, le Roi de Navarre que la nécessité rend l'ami constant des François. Ferdinand, la Bulle du Pape à la main, envoie aussitôt le Duc d'Albe dans la Navarre, où ce Général ravit à Jean d'Albret, un Royaume, qui depuis n'est jamais revenu à ses légitimes Maîtres. Jules II forme tous ces orages, & se flatte déjà

AN. 1492
1643. de J.C.

AN. 1492.--
x648. de J. C.

du plaisir de voir renverser le Trône de son adversaire , lorsque la mort termine les jours de l'impétueux Vieillard. Jules, considéré comme Pontife, est bien loin de mériter les respects de la postérité. L'intrigue, la guerre, la volupté rendirent son Pontificat presque aussi scandaleux que celui de Borgia : mais en ne considérant en lui que le Souverain, on ne peut lui refuser son admiration. Son habileté, son activité, ses talens le firent l'ame des mouvemens qui agiterent le midi de l'Italie, mouvemens qu'il fit toujours servir à la prospérité de l'Etat qu'il gouvernoit. Il aggrandit les possessions de ses Prédécesseurs ; il anéantit le pouvoir d'une foule de petits tyrans qui désoloient les environs de sa Capitale ; il embellit Rome ; il réleva ses antiques ; il la décora de nouveaux chef-d'œuvres ; il fut l'ami de tous les Savans, & le protecteur des Artistes qui rendoient alors l'Italie si illustre.

Le même amour de la gloire, la même étendue du génie, plus de finesse dans les vues, un goût pour les

VII^e. EPOQ. CHRIST. COLOMB. 315

Arts plus pur & plus éclairé ; plus d'a-
 ménité dans le caractère , plus de dou-
 ceur dans les mœurs , annoncent à l'I-
 talie les beaux jours dont elle va jouir
 sous le successeur de Jules. Né du
 sang des Médicis , héritier du génie
 des Laurent & des Cosme , le Cardi-
 nal Julien s'est fait admirer dans un
 âge où l'on ne donne que des espé-
 rances. Il a été le confident de tous
 les desseins de son Prédécesseur , &
 souvent l'ame de ses succès. Les vœux
 unanimes du Peuple qui le désignent,
 sont confirmés par les suffrages du
 Conclave , & le nouveau Pontife
 prend le nom de Léon X. Louis XII
 s'est flatté de quelque retour de for-
 tune ; ce Prince a regagné les Véné-
 tiens , & ses armes ont repris pour la
 troisième fois le Milanès : mais Léon
 fait bientôt évanouir cette apparence
 de bonheur. Le François se voit pressé
 avec une ardeur aussi vive & plus réflé-
 chie. Le Milanès, perpétuel objet de ses
 desirs, lui est encore enlevé : Gênes se
 dérobe une troisième fois à son joug ;
 les Suisses de retour de Novare où ils
 ont été vainqueurs , ravagent la Bour-

AN. 1492.
 1648. de J.C.

AN. 1492. ---
1648. de J.C.

gogne & jettent l'alarme dans Paris ; l'Anglois débarqué en Flandre & vainqueur à Guinegate, désole les provinces du Nord ; Jean d'Albret, qui tente de rentrer dans son Royaume, est repoussé ; Jacques IV, qui veut faire une diversion en faveur de son Allié, périt dans sa défaite. Poussé à la fois de tous côtés, Louis cède à ses malheurs, & se voit obligé de s'humilier devant son ennemi. Le Concile de Pise est désavoué, les Cardinaux qui ont présidé à cette Assemblée, vont implorer la clémence de Léon avec les formalités les plus humiliantes ; les Sforce sont confirmés dans leurs possessions ; Ferdinand reste Maître de la Navarre ; & d'Albret, aussi foible que malheureux, est dépouillé de son héritage. Louis se console de tant de revers par les soins les plus généreux : ses projets évanouis le rendant tout entier à son Peuple, il ne s'occupe que du plaisir le plus doux pour un Souverain, celui de gagner les cœurs de ses Sujets en faisant leur bonheur. Précipité au tombeau par son excessive complaisance pour une jeune Epouse, il em-

porte avec lui les regrets universels de la Patrie & la vénération de toute l'Europe. Ce Prince, mauvais Politique, fut le jouet de ses Alliés & de ses ennemis. On ne peut lui pardonner cette vaine obstination dans ses chimères d'Italie, qui coûta tant de sang à l'humanité : on est fâché de voir uné si belle ame, se lier si étroitement avec les Borgia, & protéger leurs crimes : on la voit peut-être avec plus de peine encore, poursuivre si cruellement Ludovic, & condamner à un gibet deux Sénateurs Vénitiens, parce qu'ils ont eu le courage de défendre une Ville confiée à leur foi. Mais ces nuages disparoissent sous l'éclat des vertus qui rendirent Louis les délices de la Nation. Il soupiroit quand la nécessité le forçoit à mettre des impôts. Quelque jaloux qu'il fût de ses conquêtes, il aimoit mieux les perdre, que de les conserver en foulant ses Peuples. On connoît ces paroles immortelles qu'il prononça en montant sur le Trône : *Un Roi de France ne venge point les injures d'un Duc d'Orléans* : on ne connoît point assez sa réponse bien

AN. 1492. --
1648. de J. C.

AN 1492.--
1643. de J. C.

plus belle, lorsqu'on lui apprit que de vils Comédiens avoient joué sa prétendue avarice, & que les Spectateurs en avoient ri: *J'aime bien mieux qu'ils rient de mon économie, que s'ils pleuroient de ma prodigalité.* Un deuil général régna à sa mort dans la France qui lui donna le nom de Pere du Peuple, nom mille fois plus respectable que tous ces titres pompeux dont la flatterie a décoré l'ambition.

François I, fils du Comte d'Angoulême & de Louise de Savoie, prend le Sceptre de son Cousin, épouse sa fille, & revient à ses projets. Jeune, ardent, avide de gloire, généreux, fier, incapable de reconnoître un supérieur, mesurant tout à la force des armes, & le plus brave Prince de son tems; il voit avec indignation le Milanès ravi à son Prédécesseur, & il se flatte qu'avec les mêmes droits, il aura des succès différens. La fortune répond d'abord à sa confiance: il force le Duc de Savoie à lui livrer passage; il écarte Maximilien qui veut le lui disputer; il triomphe des troupes Italiennes que Sforce lui oppose, & mar-

the à Milan que tout promet de
 lui livrer sans obstacle , lorsqu'il ren-
 contre les Suiffes qui , animés par
 Léon , viennent lui opposer ce cou-
 rage & cette force si redoutés depuis
 un siècle. Marignan , petit village de
 la Lombardie , devient le théâtre où
 les troupes les plus vaillantes de l'Eu-
 rope , combattent avec un acharne-
 ment qui a peu d'exemples : la bataille
 dure deux jours ; François passe la nuit
 sur le champ où elle s'est donnée , &
 l'aube revenant , ramene un second
 combat. Tout ce que la valeur peut of-
 frir de prodige , s'exécute dans cette
 terrible journée. François se montre ,
 ordonne , combat par-tout , triom-
 phe enfin des ennemis qui , plutôt
 accablés que vaincus , battent les Vé-
 niciens en se retirant , & regagnent
 fièrement leurs montagnes. Rien alors
 ne résiste aux Drapeaux de la France.
 François entre triomphant à Milan ; &
 toutes les Villes suivent l'exemple de
 la Capitale. Sforce , contraint de faire
 une abdication solennelle , va en Fran-
 ce terminer ses jours & ses malheurs.
 Gênes arbore le Pavillon François , &

AN. 1492. --
 1648. de J. C.

AN. 1402. --
1648. de J.C.

depuis les Alpes jusqu'à la Mer, toute cette partie de l'Italie, retombe sous le joug du Monarque. Léon effrayé de tant de succès, dissimule sa haine; & demande une paix dont François dicte les loix. Les Villes enlevées aux Vénitiens leur sont restituées, & la reconnaissance du Sénat consacre les bienfaits du Vainqueur, par des honneurs sans exemple qu'elle accorde à sa famille. L'Europe le regarde avec admiration & le nomme déjà le premier de ses Rois.

ANGLETERRE
jusqu'en
1536.

L'Angleterre n'a pas joui long-tems du calme que lui a procuré la prudence de Henri VII. Un nouveau fourbe plus adroit & plus dangereux a paru sur la scène, & a troublé également le repos du Monarque & celui de la Nation. La Duchesse Douairiere de Bourgogne, Princesse du Sang des Yorck, vivoit encore dans les Pays-Bas: aussi artificieuse qu'implacable dans ses vengeances, elle imagine le stratagème le plus singulier, pour perdre Henri dans lequel sa haine héréditaire poursuit la Maison de Lancastre. Perkin, Juif d'origine, né dans une

petite ville de Flandre , de parens qui exerçoient un commerce obscur , joignoit à une figure intéressante un caractere propre au rôle d'aventurier. La Duchesse à qui ses Emissaires font connoître ce jeune homme , jette les yeux sur lui , & fait insinuer en secret le sort brillant qu'elle lui destine : des gens affidés chargés de l'instruire lui apprennent tout ce qui est nécessaire pour donner quelque vraisemblance à la fable qu'il doit débiter ; lorsqu'on le croit suffisamment préparé , on le conduit au lieu de la résidence de la Princesse , où il se donne pour un des fils d'Edouard IV , échappé au massacre du barbare Richard III. D'abord la Duchesse paroît mépriser ce bruit , & rejeter le mensonge ; ensuite comme cédant aux importunités de ceux qui l'entourent , elle consent à voir le jeune Aventurier , & l'interroge en présence des principaux Seigneurs de sa Cour ; elle lui fait les questions les plus embarrassantes ; elle semble surprise de la justesse de ses réponses ; elle continue cette scène pendant plusieurs jours ; puis feignant d'être entraînés

AN. 1492 --
1648. de J. a.

AN. 1492. --
1648. de J. C.

par la force de la vérité, elle le reconnoît avec des transports mêlés de larmes, pour un des fils d'Edouard. Perkin qui répond merveilleusement aux vues de sa protectrice, fait retentir l'Europe de ses cris, & réclame le Trône des Edouard. Il va en Portugal où il ne réussit pas; en Irlande où tout se déclare en sa faveur; en France où l'on affecte d'être sa dupe, afin d'effrayer Henri qui menace les côtes; en Ecoſſe où il est traité en Roi, & obtient en mariage une parente de Jacques IV. Aidé des forces de cette Couronne, il entre dans le Northumberland qu'il ravage; répand des Manifestes contre Henri, met à prix la tête de ce Prince; passel'Humber, & jette l'effroi jusques dans la Capitale. Victime de la paix qui se conclut entre les deux Royaumes, il se voit forcé de fuir dans les Provinces méridionales, où la fortune semble le favoriser plus que jamais. Un Peuple mécontent des impôts dont le charge un Monarque respectable, mais dont l'avidité est le vice, s'unissant aux partisans des Yorck, les uns & les autres proclament Perkin, qui

voit marcher sous les Etendarts une armée nombreuse résolue de le placer sur le Trône. Tout ce que la sagesse peut prendre de mesures dans une si dangereuse occasion, Henri le conçoit & l'exécute. Il commence par faire rechercher avec soin, la naissance & les aventures du fourbe qu'on lui oppose; il a l'art de placer auprès de l'Impositeur des hommes qui gagnent sa confiance, & qui étudient ses relations & ses démarches; il parvient à éclairer la correspondance avec la Duchesse, & ce fil le conduit sur le champ à tous les ressorts de cette machine. D'habiles Ecrivains mettent alors au jour ces détails qui, répandus à propos, enlèvent au faux York plusieurs de ses partisans. En même-tems Henri leve une armée avec laquelle il s'avance pour combattre son adversaire. Cependant le danger est encore extrême; les Soldats de son rival montrent la plus vive ardeur; & le succès d'une bataille peut donner des droits légitimes à la fraude. Tout-à-coup le lâche Perkin, à la vue du combat, décele le sang qui l'a fait naître. Une crainte subite le saisit, & il aban-

AN. 1492. --
1648. de J. C.

AN 1492.--
1648. de J. C.

donne ses partisans pour fuir dans un asyle. Le Monarque qui l'en tire par la promesse de lui laisser la vie, lui fait avouer publiquement son imposture, & l'enferme dans la Tour de Londres où, après avoir passé quelques années, agité de l'esprit de cabale qui le suit jusques dans la prison, Perkin finit comme tous ses semblables. Henri plus respecté que jamais par la sagesse qu'il a fait éclater pendant ce trouble, frappe le coup décisif pour la sûreté des Lancastre, en répandant le sang du Comte de Warwick. C'étoit le petit-fils de ce Héros, qu'on a vu faire le destin de tant de Rois, & le dernier rejetton des Plantagenets; jeune victime immolée à la cruelle politique de Ferdinand d'Espagne qui n'avoit accordé sa fille Cathérine à Artus Prince de Galles, que sous la condition de ce sacrifice. Des nœuds teints d'un sang si précieux ne sont point heureux, & une prompte mort enleve Artus à son épouse. Elle passe au second fils de Henri qui forme avec elle un himen qu'on verra la source des plus grands troubles. C'est

avec les qualités des héros que Henri VIII monte sur le Trône de son pere ; il voit le midi de l'Europe en feu par les haines de Jules II, de Louis XII, de Maximilien, & de Ferdinand. Tous s'adressent à lui, & le regardent comme l'arbitre des succès. Le désir de gagner les cœurs de ses Sujets, la crainte d'avoir un voisin trop puissant, les liaisons que son mariage lui donne avec la Maison d'Autriche, l'ambition d'aller faire la guerre en personne & de déployer ses talens aux yeux de l'Europe ; tout cela détermine le jeune Monarque, & il se déclare pour l'Empereur. Il passe lui-même en Flandre, prend Téroouanne, gagne à Guinegate la bataille des Eperons, & donne des succès décisifs au parti qu'il a embrassé. Mais l'humeur intéressée de Maximilien le dégoûtant de sa confédération, il rompt tout-à-coup avec ses Alliés, fait la paix avec Louis XII, & cimente cette alliance par l'hymen de sa sœur qui épouse le Monarque François. Il continue la même union avec le successeur de Louis, & les deux Nations semblent avoir oublié des querelles qui ont duré tant de siècles.

AN. 1492.--
1648. de J.C.

Tandis que l'Italie est bouleversée d'une extrémité à l'autre; que la France se consume en projets aussi frivoles que sanglans; que l'Angleterre, sous un Monarque prudent, se repose des crises violentes qui l'ont agitée depuis tant de siècles, l'Espagne se couvre de gloire par la plus brillante entreprise. Christophe Colomb, né à Gênes, d'une famille distinguée dans la Navigation, avoit joint toute sa vie à un goût décidé pour les grandes choses, les études nécessaires pour les exécuter. Habile Géographe, savant Astronome, assidu Navigateur, excellent Pilote, génie vaste, ame ferme, infatigable dans les travaux & inébranlable dans les dangers, il savoit également imaginer un grand plan, l'exécuter avec adresse, & lutter contre les obstacles que l'ignorance & l'envie opposent toujours aux vues sublimes. Animé par l'exemple des Portugais dont l'Europe admiroit l'audace, Christophe Colomb conçoit une noble émulation qui lui inspire l'idée de surpasser ces Navigateurs, en s'ouvrant une route tout autrement hardie. Un préjugé presque aussi an-

tique que le Monde avoit persuadé que la Terre n'avoit qu'un seul hémisphère habitable ; l'imagination favorisoit cette erreur ; on ne pouvoit se représenter la possibilité d'exister dans la partie opposée à celle que nous habitons. La rondeur du Globe sembloit rendre le chemin impossible ; on se figuroit les hommes qui auroient pu aborder ces Régions, comme ayant la tête renversée, & emportés par leur poids dans l'immensité des Cieux. De fausses idées de Religion conspiraient à accréditer cette illusion ; on invoquoit en sa faveur des Textes tirés des Livres Saints, les sentimens des Peres de l'Eglise les plus éclairés & les plus respectables, les suffrages des Docteurs, les décisions des Papes, & les oracles des Conciles qui tous avoient regardé l'opinion des Antipodes comme aussi absurde que coupable. Colomb ose se mettre au-dessus des terreurs de la superstition & de la tyrannie des préjugés ; il se persuade que la même force qui retient ici les corps sur la surface, doit les enchaîner de même dans l'hémisphère opposé ; il en conclut

AN. 1492. -
1648. de J. C.

AN. 1392.--
1648. de J.C.

que cet hémisphère a vraisemblablement des terres habitées, ou que du moins il a un Océan sur lequel il est facile de naviger. Dans la première supposition, quelle gloire pour lui de découvrir un Monde nouveau ! Dans la seconde, il aura l'honneur d'apprendre aux hommes l'art de faire le tour de la Terre, de leur montrer un Océan & des Cieux inconnus ; de conduire ses concitoyens aux Indes Orientales par un chemin plus facile, & de ravir ainsi à Venise, l'implacable ennemie de sa Patrie, les sources de sa supériorité. L'unique difficulté (il s'avoue qu'elle est extrême), c'est de se jeter au milieu d'une Mer inconnue, peut-être remplie d'écueils, certainement immense. Mais que ne pourra-t-il point avec la Bouffole, l'Astrolabe, & le plus ardent amour de la gloire !

Le projet de Colomb demande des secours au-dessus des forces d'un Particulier, & sur-tout d'un Particulier indigent & obscur. Il s'adresse à sa Patrie, qui le traite de visionnaire ; à Charles VIII, qui ne l'écoute pas ; à Henri VII, qui le chasse, à Emmanuel de

Portugal, dont le Conseil veut mettre à profit les idées de l'Etranger sans lui en donner l'honneur; enfin il a recours à Isabelle & à Ferdinand qu'il sollicite pendant huit ans. Envain montre-t-il les plus brillantes & les plus justes espérances à la plus sage des Reines & au plus habile des Rois; le Conseil, présidé par les Prêtres, rejette des idées que l'ignorance désavoue. Fatigué des délais, & rebuté par les dégoûts inséparables du rôle de solliciteur, il est prêt à quitter l'Espagne, lorsque deux protecteurs l'arrêtent. L'Evêque Quintinaglia, & le Trésorier St. Ange, malgré les préjugés de leur siècle, ont été frappés de la beauté du projet, & ont résolu de ne rien épargner pour le faire réussir. Le premier, qui a beaucoup de crédit auprès de la Reine, arrache enfin, à force d'importunité, un consentement pour exécuter les vues du Génois. Le second propose de faire lui-même les avances; & ranimant l'émulation de Ferdinand, il l'engage à accorder trois petits vaisseaux. Colomb trouve à peine quelques Avanturiers qui ont le courage de le

AN. 1492.--
2648. de J. C.

suivre, & l'Espagne les regarde comme des téméraires dont la perte est infail-
lible. Ils partent de Palos, petit port
devenu fameux par cette expédition,
dirigent leur route entre l'Occident
& le Midi, & se montrent dans des
Mers dont on n'a pas même soupçon-
né l'existence. Ils voguent six semaines
entieres, luttant contre les vents &
les tempêtes, craignant les écueils, la
boussole toujours sous les yeux, la
sonde toujours à la main. L'Equipage,
au sein d'une mer immense, reprend
les préjugés & la terreur. Ils regardent
leur Chef comme un insensé qui
va les mener aux extrémités de l'Uni-
vers d'où le retour sera impossible.
Ils se plaignent d'être des victimes que
cet étranger va immoler à ses visions.
Aux plaintes succèdent bientôt les
murmures, & la plus grande partie
des Navigateurs demandent impérieu-
sement qu'on les ramene en Espagne.
Le refus irritant les esprits, les plus
modérés passent à la mutinerie. On
se révolte de toutes parts contre le
Génois, on le menace de le charger
de fers, on projete de le précipiter

dans les flots, s'il continue d'être rebelle au vœu général. Colomb voit en frémissant le moment où il va être forcé de renoncer à son entreprise. Il prie, il ordonne, il menace; il expose aux uns la gloire dont ils sont prêts à se couvrir à jamais; aux autres, les richesses infaillibles qui les attendent; à tous, la honte que le retour va leur faire partager avec lui; il leur rappelle leurs sermens, ceux qu'ils lui ont faits à lui, à leur Patrie & à leurs Souverains. Voyant toutes les ressources épuisées, il se hazarde jusqu'à leur promettre incessamment la vue de la terre, & consent au retour, si elle ne s'offre pas dans un petit nombre de jours. Des signes équivoques avoient donné quelque espoir à un Navigateur consommé dans son art; mais ils n'avoient pu lui fournir que des soupçons qui le laissoient en proie à toutes ses inquiétudes. Le lendemain, des indices plus sûrs commencent à fortifier ses espérances. Enfin des marques certaines lui annoncent l'objet de tant de desirs. Monté sur la partie la plus haute du mât de son vaisseau où depuis

AN 1492.--
1648. de J. C.

AN 1402. -
1648. de J. C.

quelque tems il passoit une partie des nuits, il apperçoit une lumiere, & ne doute plus de son bonheur. Il attend avec impatience la naissance du jour, & lorsqu'il commence à reparoître, il appelle les compagnons de son voyage, & leur montre une terre couverte d'un bois touffu qui leur paroît une Isle. Saisis d'admiration, ils tombent à ses pieds, & les baignent de leurs larmes. Ils environnent comme un homme divin celui que la veille ils ont voulu punir comme un imposteur. Ils elevent jusqu'au Ciel son génie & ses connoissances, & le saluent comme le Créateur d'un nouvel Univers. Le rivage leur présente d'abord ces Antipodes si long-tems traités de chimeres. C'étoit des sauvages nuds, rougis & sans barbe, qui couroient aux Espagnols par curiosité, & s'enfuyoient aussi-tôt par crainte. Colomb en fait saisir quelques-uns, & continuant sa route, il découvre parmi plusieurs autres Isles celle de Cuba dont il admire la grandeur & la fertilité. Auprès d'elle, il en trouve une autre qu'il nomme Espagnole, où

il apperçoit une foule d'habitans accourus pour le voir, la plupart couverts de plaques d'or, & tenant en main des armes & des javelots. Comme il les juge prêts à lui disputer la descente, il veut jeter parmi eux la terreur, en faisant jouer son artillerie. Ces Peuples qui croient entendre le tonnerre & voir les flammes du Ciel lancées sur eux, tombent à terre, ou fuient dans les forêts. Colomb qui descend alors sans obstacle, se fait de quelques-uns de leurs chefs, dissiper leur effroi en les traitant avec douceur, & leur fait entendre par signes le désir qu'il a de connoître les lieux où sont les métaux qui les parent. Il s'y transporte avec eux, fait fouiller les mines, & y trouve une prodigieuse quantité d'or. Enchanté de la beauté du lieu, & de sa richesse, il prend le parti d'y fonder une Colonie, & d'y bâtir une petite ville. Il donne le nom d'Espagnole à l'Isle entière, & celui d'Isabelle à la Bourgade dont il est le fondateur. Cependant une fermentation générale agite les sauvages de l'Isle. Quelques

AN. 1492.--
1648^e de J. C.

AN. 1493. --
1648. de J.C.

Peuplades pénétrées de respect pour des étrangers que leurs arts font regarder comme des demi-Dieux, s'attachent fortement à l'Amiral; d'autres qui ne voient dans les Espagnols que d'injustes ravisseurs qui cherchent à s'emparer de leur pays, s'assemblent, mettent sur pied des armées nombreuses, & menacent la colonie. Aussi sage Politique, aussi habile Guerrier, qu'excellent Navigateur, Colomb protège ses alliés, marche contre ses ennemis, dissipe les uns, punit les autres, fait grace à la plupart, & se concilie leurs cœurs. Mêlant ainsi à propos la sévérité à la clémence, il tourne au profit de la Colonie les troubles qui semblent devoir la détruire, & remet à la voile pour aller porter lui-même la nouvelle d'un Monde découvert. Ce n'est plus comme un simple Navigateur qu'il se montre sur les Mers; il y paroît en Amiral, en Conquérant qui rapporte dans ses vaisseaux des hommes d'une autre espece, des productions d'un autre Univers, & d'immenses richesses, les fruits & les preuves de ses succès. L'Europe étonnée

apprend cette merveille avec enthousiasme. L'envie & la superstition confondues se changent en sentimens de vénération. Le Portugal qui a dédaigné ses offres, le reçoit en triomphe & lui prodigue les témoignages de l'admiration. L'Espagne lui rend des honneurs comme à un être supérieur aux mortels. Les Villes envoient leurs Magistrats au-devant de lui, & les Bourgs se dépeuplent pour voler à son passage. Isabelle & Ferdinand le placent auprès d'eux dans les cérémonies publiques : ils le déclarent Amiral de l'Occident & Vice-Roi perpétuel de tous les pays qu'il pourra découvrir ; ils le décorent des titres les plus éminens, & lui donnent des armes dont les pieces & la devise rappellent le souvenir de sa découverte.

Colomb s'arrache aux honneurs dont on le comble, pour marcher à des expéditions nouvelles. Il croit n'avoir rien exécuté, & brûle du désir de faire le tour de la Terre. Il commence par aller rejoindre sa Colonie, qu'il voit presque entièrement détruite. Les compagnons de son premier voyage ont profité de

AN 1492. --
1643. de J. C.

AN. 1492. —
1648. de J. C.

son absence pour tourmenter les sauvages. La soif de l'or les a portés aux barbaries les plus atroces; des milliers d'Indiens ont été égorgés, & des Caciques innocens condamnés aux plus cruels supplices. Le désespoir a tenu lieu d'armes à ces malheureux. Ils ont enfin osé affronter leurs vainqueurs; suppléant l'industrie par le nombre, ils ont chassé les Espagnols de leur Ville, & poursuivent le reste de brigands qui s'est réfugié dans les montagnes. L'Amiral répare en peu de temps tous ces malheurs. Il arrête par ses armes l'impétuosité des sauvages; il regagne leurs Caciques par ses vertus; il déploie une juste sévérité contre les oppresseurs des habitans, & renvoie les plus coupables en Espagne. Pacificateur de l'Isle entière, restaurateur de la nouvelle Colonie, il ne songe plus qu'à continuer ses découvertes. Il trouve les Isles Antilles, pénètre jusqu'au golphe du Mexique, range toute cette côte qui s'étend depuis Panama jusqu'aux bouches de l'Orénoque, reconnoît ce fleuve, & donne à ces Régions des noms qu'elles

VII^e. ÉPOQ. CHRIST. COLOMB. 337

les n'ont point encore perdus. Revenu à l'Espagnole avec l'honneur d'avoir ajouté la découverte du continent à celle des Isles, il y trouve une funeste fermentation. Son frere qu'il a laissé à sa place, a été en butte à une cruelle jalousie, dont sa présence ne peut même calmer les effets. Un parti nombreux se joue de son autorité, en attaque les principes, & porte les plus atroces accusations au Conseil de Ferdinand.

La calomnie a trouvé des appuis en Europe. L'envie qui a d'abord été subjuguée, n'a pas tardé à reparoître, & à déchirer Colomb. Un Evêque puissant s'est mis à la tête de ses ennemis, & a médité sa perte. Les Cours sont remplies de ces ames basses qui n'ont d'autre mérite que le facile & méprisable esprit d'intrigue. Incapables de tout bien, elles sont les ennemies naturelles de ceux qui ont le courage de le faire; toujours prêtes à favoriser l'homme médiocre qui les flatte, afin de s'en servir contre le génie qu'elles haïssent. Fonseca, un de ces hommes odieux, avoit eu l'art de

AN. 1492. --
1648. de J.C.

gagner la confiance d'une Reine qu'un excès de zèle rendoit trop crédule pour les Ministres des Autels. Il avoit traversé de tout son pouvoir le projet du Génois ; ce n'avoit été qu'avec le plus violent dépit, qu'il avoit vu le succès d'une expédition que son ignorance lui avoit fait traiter de chimère. Furieux d'être forcé de s'avouer intérieurement la supériorité de Colomb, il cherchoit à le punir de cet avantage, en le rendant malheureux. Enchanté d'en trouver l'occasion dans les plaintes que formoient les brigands que cet Amiral avoit chassés, il se charge de porter leurs impostures aux pieds du Trône, & anime tous ceux que leur jalousie arme contre ce grand homme. Sûrs d'être favorisés dans le Conseil, ils font éclater leurs murmures. Ils présentent Colomb, comme un Gouverneur impitoyable qui par sa dureté empêche les progrès des découvertes ; ils le montrent comme un tyran qui opprime les Indiens, & lui prêtent les crimes contre lesquels il s'est armé. Ils l'attaquent par la partie la plus

VII^e. EPOQ. *CHRIST. COLOMB.* 339

fenfible, en lui disputant la gloire de ses travaux. On sème à la Cour & parmi le peuple, des fables qui tendent à lui ravir l'honneur de les découvertes. Tantôt on suppose qu'il a été instruit par des Navigateurs dont il a copié les mémoires. Tantôt on va chercher jusques dans l'antiquité la plus reculée, des témoignages obscurs pour prouver que le nouveau Monde a été trouvé long-tems auparavant. Des aventuriers voguent dans les routes que s'est ouvert Colomb, & prétendent partager avec lui la gloire de les avoir frayées. Americ Vespuce, Florentin, d'un talent médiocre, s'avance jusques au continent trouvé déjà par le Génois, & de retour en Europe, il ose se vanter d'y avoir abordé le premier. Fonseca favorise le mensonge, l'envie le répète de bouche en bouche, & l'injuste Europe qui donne le nom d'Amérique au nouvel hémisphere, accorde à un obscur imposteur, un honneur qui eût flatté les plus grands Rois. L'ingrat Ferdinand qui cherche un prétexte pour diminuer le prix d'un

AN. 1492. ---
1648. de J. C.

AN. 1492. ---
1648. de J.C.

service au-dessus de toute récompense, appuie en secret Fonseca ; Isabelle , entourée des ennemis de l'Admiral, se laisse surprendre, & signe l'ordre de sa disgrâce. Un Commissaire envoyé à l'Isle Espagnole , juge Colomb & le condamne à mort ; mais n'osant frapper une aussi illustre victime , il le charge de fers & le renvoie en Espagne. Ce n'est qu'avec des peines infinies qu'il montre son innocence , & qu'il confond les ennemis qui le noircissent auprès de la Reine. Il perd sa dignité de Vice-Roi , & ne conserve celle d'Amiral , que parce qu'on le croit nécessaire pour d'autres travaux. Incapable de se rebuter , il se rembarque encore & va découvrir de nouvelles Régions. L'envie qui l'a persécuté en Europe , le suit en Amérique. On lui refuse l'entrée de l'Isle Espagnole , & après un voyage rempli de traverses , il est forcé de relâcher dans une Isle où il demeure pendant un an , réduit aux plus cruelles extrémités. Son courage se soutient au milieu de tant de revers , & son génie lui fournit des res-

sources qui sauvent la vie aux compagnons de ses malheurs. Revenu en Espagne, il en éprouve de nouveaux. Toujours envié, toujours persécuté, objet de l'ingratitude des hommes, & des injustices des Cours, il termine dans l'agitation, une vie dont tous les momens ont été consacrés à reculer les bornes de l'esprit humain. La mort, qui fait taire la calomnie, ouvre les yeux sur son génie. On lui rend les honneurs funébres comme aux Rois, dont la plupart le méritent bien moins, & son corps est porté dans le nouveau Monde avec les fers dont on l'a chargé, fers qu'il eut toujours présens le reste de sa vie, & qu'il ordonna en mourant que l'on mît dans son tombeau. Les Espagnols attirés par les richesses que leurs compatriotes rapportent de l'Amérique, suivent en foule les traces du Génois, & forment de nouvelles Colonies. Velasquès en établit une fameuse dans l'Isle de Cuba; Nicuessà se fixe dans le continent sur les bords du golphe de Darien; Pedrarias jette les fondemens

AN. 1492. ---
1648. de J.C.

342 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1492.--
1048. de J. C.

de Panama, Ville devenue si célèbre; Bovadilla reconnoît la Floride; mais Balbao, infiniment plus hardi, fait voile vers le Pole du Sud, côtoie ce rivage immense de l'Amérique méridionale qui s'étend jusqu'aux Terres Polaires; découvre le passage de cette vaste Mer qui sépare l'Amérique de l'Asie, pénètre dans l'Océan pacifique, & ouvre la route pour faire le tour de la Terre. La gloire de tant d'audace est ternie par les cruautés qu'exercent ces Navigateurs. Des Isles entières deviennent désertes par la barbarie des conquérans; on ne se contente point de donner la mort aux Indiens, on invente les tourmens les plus affreux pour leur arracher la vie; le rang, l'âge, le sexe, sont des titres impuissans auprès de ces barbares; les parties de l'Amérique découvertes ne présentent en peu de tems que des déserts ou des habitans malheureux. Au milieu de tant d'horreurs, l'humanité trouve un homme généreux qui se charge de la défendre. Barthélemi de Lascafas est un de ces noms qui

font précieux à tout ame sensible. On voit ce Moine vertueux , par ses représentations , par ses prieres , par les larmes , tenter d'arracher le fer des mains de ses compatriotes ; on le voit voyager sans cesse d'un Monde à l'autre ; faire retentir dans tous les deux la voix de la compassion ; avoir le courage de porter au Trône les gémissemens des malheureuses victimes de l'avarice espagnole ; braver la haine des Grands & l'autorité des Ministres ; affronter tous les dangers pour se faire entendre de Ferdinand & d'Isabelle : consacrer à des soins si généreux sa fortune, ses amis & sa plume. On lit encore avec un attendrissement mêlé d'horreur, la peinture que cet Orateur de l'humanité osa faire publiquement de la tyrannie que les premiers hommes de l'Etat exerçoient sur les sauvages. La bonté de son ame s'y peint à chaque trait , & la sensibilité de son cœur rend quelquefois éloquent, cet Ecrivain que la nature n'avoit pas destiné à l'être. On ne sau-

AN. 1492. --
1648. de J. C.

AN 1492.--
x648. de J.C.

roit être trop surpris que l'Eglise Romaine n'ait point inscrit sur ses Autels, cet illustre Ecclésiastique, qui exerça toute sa vie la vertu la plus nécessaire & la plus respectable. Les cris de Lascafas arracherent à peine quelques Edits dont la tyrannie se joua. Les Indiens ne furent point foulagés, mais ils goûterent le plaisir de la vengeance. Leurs oppresseurs rassasiés de leur sang, tournerent leurs armes contre eux-mêmes; ils se firent des guerres barbares, & se détruisirent par leurs fureurs réciproques. On les voit tous, ou périr les armes à la main, ou mourir sur les échafauts, ou terminer dans les flots une vie tissue de crimes.

Tandis que ces émigrations & les scènes atroces des vainqueurs de l'Amérique font naître en Espagne une source de dépopulation, la superstition en ouvre une autre. Le Clergé voyoit toujours avec peine les Maures de Grenade & les habitans des montagnes voisines, jouir sur la foi des traités, du droit d'exercer leur culte. Les Chefs de ce corps animés

VII^e. EPOQ. CHRIST. COLOMB. 345

par Mendoze Archevêque de Tolède, & par le fameux Ximenès, pressoient la Cour d'enlever au peuple conquis, le privilège qu'on lui avoit laissé. Les remords que sentoit une ame naturellement vertueuse, arrêtoient Isabelle, lorsque les ennemis des Maures imaginerent un moyen de lui enlever ses scrupules. Ils indiquèrent un Concile National où ils proposèrent cette question : si l'on est obligé de garder la foi donnée aux Infidèles. Envain quelques ames généreuses prirent-elles le parti de la justice ; la pluralité des suffrages décida contre les Musulmans. L'Archevêque, le décret à la main, va aussi-tôt implorer la Reine, & à force d'instances, il lui arrache un Edit qui ne laisse aux Arabes que le choix ou de sortir de leur patrie, ou de renoncer à la religion de leurs peres. Ils réclament inutilement le traité le plus solennel, les sermens d'Isabelle & les paroles de Ferdinand. Leurs plaintes sont traitées de murmures, & les plus légitimes remontrances qui furent jamais, sont taxées de crime

AN. 1492. --
1648. de J.C.

AN. 1492.
1648. de J. C

d'Etat. On ne donne au fils de leur Roi que le parti du Baptême ou d'une prison perpétuelle. Le désespoir arme la main de ces infortunés ; les Maures descendent en foule de leurs montagnes , & un soulèvement général annonce la perte de toutes ces Provinces. Surpris par l'activité de Ferdinand , vaincus par son habileté & par le courage de ses troupes , ils sont forcés de se soumettre aux loix du Vainqueur. Une partie périt par la main des bourreaux , ou fuit en Afrique ; l'autre embrasse en frémissant un culte que leurs cœurs détestent. En même - tems Mendoze & Ximenès élèvent le Tribunal de l'Inquisition. D'innombrables espions observent tous les pas des profélytes que la violence vient de faire , & sur le moindre indice de retour vers l'ancienne religion , ou sur le témoignage du plus méprisable délateur , les nouveaux Chrétiens sont traînés dans des cachots & jettés dans des bûchers. Des milliers d'Arabes périssent dans les flâmes qu'allument ces deux hommes ; tyrans qui y précipitent jusques

aux personnes sensibles qui osent plaindre leurs victimes.

AN. 1492. --
1648. de J. C.

Cependant le génie de Ferdinand continue d'élever la Monarchie. On l'a vu recouvrer par l'intrigue le Roussillon avec la Cerdaigne, & soumettre par la ruse le Royaume de Naples. Ainsi dans les deux hémisphères, les armes d'Espagne triomphantes couvrent de gloire l'administration des deux époux. Mais au milieu de tant de prospérités, les chagrins les plus cuisans viennent frapper de si puissans Monarques. Ils perdent, à la fleur de son âge, un fils unique destiné à recueillir un si riche héritage. Trois filles sont autant d'exemples de malheur. Isabelle, épouse du Roi de Portugal, meurt dans la plus tendre jeunesse, & le fils de cette Princesse qui doit réunir toutes les Monarchies des Espagnes, est précipité avec elle au tombeau. Jeanne, mariée à Philippe d'Autriche, devient folle. Catherine, à peine unie à Artus, héritier de la Monarchie Angloise, perd son époux, & contracte avec le frere de ce Prince, un second

AN. 1. 92 --
1643. de J C

hymen qui devient le principe de ses infortunes. Tant de revers sont réparés par la naissance de Charles & de Ferdinand, enfans de Philippe, qui doivent l'un & l'autre porter un jour la Couronne Impériale. Isabelle survit peu à la joie de cet événement; Princesse immortelle, ame généreuse, génie sublime, à qui l'on a reproché sa jalousie qui étoit l'effet de sa vertu; sa fierté qui n'étoit que la noble conviction de la majesté de son rang; mais à qui l'on doit faire un crime de son aveugle superstition qui arma ses mains généreuses, du fer dont le faux zele immola ses victimes.

La mort d'Isabelle fait naître les plus grands troubles en Espagne. Ferdinand, le testament de la Reine à la main, demande la Régence de Castille. Philippe son gendre, armé des droits de son épouse, réclame l'administration. Jeanne, à qui le Trône appartient, tantôt portée pour son mari qu'elle adore, tantôt déclarée contre lui par la juste jalousie qu'il lui inspire, se décide alternativement pour son époux & pour son pere. L'arri-

vée de Philippe fixe le sort des concurrents. La Nation, lassée du caractère impéieux de Ferdinand, saisit avec joie l'occasion de secouer le joug, & reçoit avec transport le Prince Autrichien, qu'une figure heureuse & un humeur affable font aimer de ses nouveaux sujets. Ferdinand renvoyé dans ses Etats, perd toute autorité en Castille où Philippe régné avec un pouvoir absolu. Le fier Aragonois indigné de la conduite de son gendre, forme le projet de lui enlever l'héritage d'Isabelle. La fille de Henri IV vivoit encore à Conimbre dans le Cloître où elle avoit enseveli ses droits. Ferdinand lui propose d'annuller des vœux que la violence a dictés, de lui donner sa main, de faire casser les actes qui ont flétri sa naissance, de former un parti puissant, & de la replacer sur le Trône d'où il l'a fait descendre. Ce dessein que le Roi de Portugal arrête, & que la noble fierté de Jeanne fait échouer, est remplacé par un autre. On a vu les outrages qu'il a faits à Louis XII; il songe à regagner ce

AN. 1492 --
1648. de J. C.

Prince, & à former avec lui la plus étroite alliance. Louis jusqu'alors l'ami de Philippe, devenant jaloux de son extrême puissance, seconde les projets d'un Prince qui l'a trompé tant de fois. Ainsi l'intérêt apparent de la France conspirant avec le ressentiment particulier de Ferdinand, l'Aragonois épouse la nièce du François, & forme avec lui les traités les plus pressans. Cependant Philippe qui d'abord s'est fait adorer en Castille, s'en est attiré bientôt le mépris. On a découvert sous des qualités aimables, un Prince foible, léger, négligeant les affaires, ne songeant qu'aux plaisirs, dominé par des étrangers qui, prodigues du trésor public, sont avides des biens du particulier. On regrette ce génie mâle & actif de Ferdinand qui élevoit la Monarchie si haut, & qui la rendoit si florissante. Les Grands, indignés des outrages que leur font les Flamands, éclatent en murmures, & la Nation entiere est près de se soulever, lorsque la mort enleve ce Prince à la fleur de son âge. Une veuve d'un

esprit aliéné, & deux enfans dans l'âge le plus tendre, étant incapables de commander, deux Souverains réclament la Régence de Castille; l'un & l'autre d'une puissance à-peu-près égale, mais d'un génie bien différent. L'inconstant & foible Maximilien, ayeul paternel du Prince des Asturies, invoque un droit qui semble plus légitime; Ferdinand, l'ayeul maternel, a pour lui le voisinage de ses Etats, l'appui de Ximenès, devenu Archevêque de Toledé, & l'estime générale de la Nation. Le vœu unanime se déclare pour l'Arragonois, & les Etats-Généraux lui confient la Régence pendant la minorité de Charles à qui l'on défère le nom de Roi. Ainsi l'Europe qui a cru ce Prince perdu, le revoit plus fort & plus absolu que jamais, ayant sous ses loix les deux plus beaux Royaumes de l'Espagne, & le seul Trône qui soit en Italie. Les plus grands Capitaines de leur siècle, tous formés par ce Prince, commandent ses armées. Le grand Gonzalve, & Antoine de Lève chassent une troisieme fois les François de Naples.

352 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1492. --
1648. de J.C.

Raimond de Cordonne force les Vénitiens à s'humilier devant son Roi ; le Duc d'Albe lui soumet rapidement la Navarre ; Pierre de Navarre secondant le zèle de Ximenès, va porter les armes de Castille sur les côtes d'Afrique, enleve Oran, & jette l'alarme jusques dans la Capitale de l'Empire de Maroc. En même-tems les Navigateurs Espagnols continuent de découvrir d'immenses régions dans le nouveau Monde, & lui en rapportent les trésors. C'est au milieu d'une si grande prospérité qu'une maladie de langueur conduit au tombeau ce Prince, un des plus habiles qui furent jamais. Il fut l'auteur de la gloire dont on va voir l'Espagne se couvrir, & le Monarque qui connut mieux l'art de gouverner depuis Philippe de Macédoine. Semblable presque en tout à cet ancien, il en eut le génie & les vices ; il ne lui manqua que l'aménité de ses mœurs.

EMPIRE,
FRANCE,
ITALIE, ES-
PAGNE, AN-
GLETERRE,
depuis 1516.

Charles d'Autriche à l'âge de seize ans, reçoit dans la Flandre la nouvelle d'une si riche succession. Il ajoute aux possessions de son ayeul

les dix-sept Provinces des Pays-bas avec la Franche Comté. Il a l'espoir prochain de l'héritage de la Maison d'Autriche ; il est donc incontestablement le Prince le plus puissant qui soit en Europe. François I est le seul qui puisse entrer dans quelque rivalité. Il vient d'ajouter au Royaume de ses Prédécesseurs le Duché de Milan dont la valeur l'a rendu Maître, & les lauriers de Marignan sont présens aux yeux de toute l'Europe. C'est de ces deux Puissances que cette partie de la Terre attend ses destinées, & la haine ou l'amitié de deux jeunes ambitieux, va décider le calme ou les orages. Deux Princes paroissent destinés à tenir la balance entre Charles & François. Le Roi d'Angleterre est après eux le Monarque le plus considérable de la Chrétienté. Le Pape est revêtu d'une dignité que la religion rend la première du Monde. Henri s'est déjà illustré par des victoires ; la politique & les talens de Léon sont célèbres dans tout l'Occident.

Charles, que de pressans intérêts

AN. 1492. --
1648. de J.C.

AN 1492. --
1648. de J C

retiennent dans les Pays-bas, ne peut se transporter d'abord en Espagne, & Ximenès la gouverne pendant son absence. Né de parens obscurs, élevé avec cette dureté qui est inséparable de l'infortune, exercé dans les études sacrées, forcé par la rigueur du sort de se jeter dans le Cloître, Ximenès s'y est distingué par son zele, par ses vertus, & sur-tout par une inflexibilité de caractère que toutes les circonstances de sa vie ont contribué à aigrir. Appelé à la Cour par Isabelle, il a eu la direction de la conscience de cette Princesse, & s'est fait admirer par ses lumières, & par l'austérité de ses mœurs. Jugé d'autant plus digne des honneurs, qu'il a paru les dédaigner, il s'est vu élevé à la dignité d'Archevêque de Toledo. Placé dans un rang qui n'a au-dessus de lui que le Trône, il a fait éclater tous ses talens, & en même-tems la dureté qui les accompagnoit. Son zele a été persécuteur: sa haine pour les erreurs a été sanguinaire; les crimes ont trouvé en lui un vengeur inexorable; & ne

VII^e. EPOQ. *CHRIST. COLOMB.* 355

se permettant lui-même aucune foiblesse, il les a poursuivis impitoyablement dans les autres. En même-tems un génie puissant a fait éclore mille biens : cette même main qui plongeoit le poignard dans le sein des infidèles, protégeoit le foible, soulageoit le pauvre, effuyoit les larmes des malheureux, animoit les sciences, présidoit à des productions immortelles, décoroit Toledo d'édifices superbes & utiles, & répandoit l'or pour former des établissemens où il élevoit avec grandeur les filles de ces Nobles dont il réprimoit la licence. Devenu dépositaire de l'autorité suprême, à la mort de Philippe d'Autriche, il avoit montré une politique ferme & terrible qui, en le faisant haïr, l'avoit fait admirer. Obligé de quitter l'administration pour la rendre à Ferdinand, on l'avoit vu entreprendre une guerre à ses frais, soudoyer des troupes, aller en Afrique à la tête de ses armées, y combattre, vaincre les Maures, & acquérir l'importante ville d'Oran à sa Patrie & à son Roi. Ce Prince qui

AN. 1492. ---
1748. de J. C.

AN. 1492. --
1648. de J.C.

fans l'aimer, l'avoit toujours estimé, venoit de le désigner pour Régent pendant l'absence de son petit fils. C'est à quatre-vingts ans que Ximènes reprend les rênes du plus vaste Royaume de l'Europe, & qu'il y déploie une vigueur & une politique qui mettent tout à ses pieds. Il jette la terreur parmi les Grands qui lui disputent son autorité; il retient sous le joug les Gouverneurs des Provinces qui tentent de s'y soustraire; il déploie la sévérité des loix contre les premières Têtes de l'Etat; il arrête les vexations que font les Favoris du Prince; il se joue du foible Adrien qu'on lui donne pour collègue; il diminue les impôts & remplit le trésor public; il crée une milice qui, sans charger le Prince, assure la tranquillité; il écarte les François des frontieres, conserve la Navarre à son Maître, & lui acquiert des Villes opulentes en Afrique; génie vaste, ame intrépide, Ecclésiastique irréprochable dans ses mœurs, Ministre d'Etat incorruptible, mais non pas grand homme. Gardons-nous d'honorer de

ce nom un Prêtre qui donna l'ordre de faire un désert de la Navarre, si on ne pouvoit pas la conserver; qui, le fer sacré à la main, traîna les malheureux Musulmans aux pieds des Autels, proscrivit les uns, dépouilla les autres, & précipita dans les flammes des infortunés dont le seul crime étoit un penchant qui les ramenoit en secret vers le culte qu'ils avoient reçu avec le jour.

AN 1492 - J
1648. de J.C.

Charles s'occupe à donner à l'Europe une paix utile à ses desseins. Le traité de Noyon, qui semble le lier à jamais avec la France, fait tomber en même-tems les armes des mains de Maximilien & de Henri. Libre d'inquiétude du côté des Etats qu'il a reçus de son pere, il passe en Espagne pour y recueillir l'immense succession que vient de lui laisser son ayeul maternel. Il fait consentir la Nation à lui donner l'autorité que les loix déferent à sa mere, mais que le bien de l'Etat ne permet pas de confier à une femme insensée. Une faute importante trouble le commencement de son règne. Elevé

AN. 1492. --
1648. de J. C.

dans les Pays-bas, accoutumé aux mœurs des habitans de ces Provinces, environné d'un Gouverneur & d'un Précepteur Flamands, le jeune Monarque se livre à eux, & comble les étrangers de graces dont ils abusent. La fierté Espagnole éclate en dangereux murmures qui, méprisés imprudemment, deviennent une révolte déclarée. Charles déjà fidele aux maximes de son ayeul Ferdinand, calme ces mouvemens par des promesses qu'il est bien résolu d'enfreindre, & reçoit en même-tems une grande nouvelle.

La succession d'Autriche vient de s'ouvrir par la mort de Maximilien. Mêlé dans toutes les affaires de l'Europe, le premier à les faire naître & à les abandonner; tour-à-tour ami & ennemi de la France, de Venise, des Papes & des Suisses; toujours acteur subalterne avec le titre le plus éminent, indigent avec de grands Etats, ame foible avec un esprit ardent, & méprisé malgré des talens & des vertus, Maximilien a terminé une carrière bisarre, par le pro-

jet plus bizarre encore de se faire élire
 Coadjuteur de Léon. L'Empire qu'il
 laisse vacant, a reçu sur la fin de son
 règne le principe de la plus grande
 agitation. L'Allemagne est menacée
 d'un embrasement qui doit bientôt
 se communiquer à l'Europe entière.
 Le Moine Luther a ranimé les dog-
 mes de Wicléf, il a attaqué les Sa-
 cremens, la Hiérarchie, les vœux des
 Religieux, la puissance, la jurisdic-
 tion & les richesses des Ecclésiasti-
 ques, & il s'est soustrait publique-
 ment à l'autorité des Pontifes. La
 Saxe vient d'applaudir à la hardiesse
 de son Orateur, & l'Electeur Fré-
 deric, révééré comme un des plus sa-
 ges Princes de son tems, s'est dé-
 claré hautement le protecteur des opi-
 nions nouvelles. Les menaces du
 Clergé & les anathêmes qu'il a lan-
 cés sur la tête du téméraire, n'ont
 fait qu'accréditer sa doctrine. Elle s'est
 répandue dans l'Allemagne, & déjà
 ce vaste corps voit ses membres di-
 visés par les disputes de Religion.
 C'est dans des circonstances si dif-
 ficiles que les Electeurs assemblés

 AN. 1492. --
 1648. de J. C.

AN. 1492. --
1648. de J.C. délibèrent sur le choix d'un Chef. Deux concurrens demandent leurs suffrages. François fait parler en sa faveur sa puissance, son voisinage, les victoires qui l'ont déjà rendu célèbre, & sur-tout celle de Marignan où sa valeur a triomphé des plus redoutables guerriers de l'Europe. Charles d'Espagne qui montre des Possessions plus vastes encore, invoque des droits tirés de sa famille qui a tenu si long-tems le Sceptre impérial, & se présente comme le défenseur naturel de l'Allemagne contre les Turcs, par la situation des Etats que lui laisse Maximilien. Cette raison & la vue des grands fiefs réunis récemment à la Couronne de France, qui fait craindre un sort pareil aux Princes de la Germanie, parlant contre François, les suffrages se décident pour Charles. Le fier Monarque qui frémit de la préférence qu'on a donnée à son rival, brûle du désir de l'en punir, & pour assurer sa vengeance, il invite Henri à une entrevue où il se flatte d'engager ce Prince dans sa querelle,

querelle. Le nouvel Empereur prévoyant les desseins de son ennemi, va en Angleterre, s'avance jusqu'à Cantorbery, résolu de prévenir par une démarche extraordinaire, les suites de la conférence des deux Rois. Là il met tout en œuvre pour s'attacher Henri, & il en saisit l'infailible moyen. Wolfey, fils de Boucher, né avec des talens, quelque génie, & beaucoup d'adresse, a eu l'art de franchir l'intervalle immense que sa naissance a mis entre lui & la Cour. A force de souplesses, il s'est approché du Trône, il a attiré les regards, il s'est concilié rapidement la faveur, & bientôt il a été comblé de graces. Devenu Archevêque d'York, décoré de la Pourpre, confident de son Roi, principal dépositaire de son autorité, Prêtre voluptueux, Prélat fastueux, mais Ministre habile, & Courtisan le plus délié qui fut jamais, il est parvenu à prendre sur l'esprit de son Maître un empire qui n'a plus de bornes, & régné despotiquement sur un peuple qui le déteste. C'est à gagner ce Ministre que Charles appli-

AN. 1491.--
1648. de J.C.

que ses vœux. Il flatte cet homme vain par des déclarations inouïes, il fait briller aux yeux de cet ambitieux, l'éclat de la Tiare qu'il ne balance point à lui promettre, & sûr de trouver dans ce Cardinal un puissant ami, qui rompra les mesures des François, il passe en Allemagne où il se fait couronner. L'entrevue des deux Rois, tournant au gré des vœux de Charles, François est réduit à lutter avec ses seules forces contre la puissance de l'Autriche. Cependant l'espérance n'abandonne point le Monarque. L'Empereur, obligé de ménager le Pape, a condamné Luther, & cette proscription a indisposé contre lui les Princes qui favorisent ce Sectaire. Il a confié l'Espagne à son précepteur Adrien, & ce Prélat, aussi foible que pieux, voit le Royaume armé contre lui, se jouant de son autorité, & se livrant à tous les désordres de la licence & de la révolte. François, qui se flatte de tirer parti des troubles qui agitent ces deux Etats, engage secrètement le Duc de Bouillon à attaquer

l'Empereur du côté de la Flandres, tandis qu'il envoie Lautrec dans la Navarre pour la rendre à Jean d'Albret. Charles qui juge que des ennemis si foibles n'oseroient se mesurer avec lui, s'ils n'étoient soutenus en secret par une main puissante, tend à son tour, les ressorts qui peuvent fixer l'orage sur la tête de son rival. Il appaise l'Espagne par des condescendances; il contient les Luthériens par des promesses; il s'attache plus que jamais Wolfey, & gagne avec Léon, les Puissances d'Italie. Il s'avance lui-même contre le Duc qui l'a outragé, se rend maître en peu de jours de ses Etats, entre en France, prend la Citadelle de Mouzon, & envoie Nassau pour assiéger Mezieres. François marche en même-tems contre son rival, & ces deux Princes pour la première fois en présence l'un de l'autre, sont prêts à décider leurs querelles par une sanglante bataille. Henri, qui veut avoir la gloire de pacifier l'Europe, se porte pour médiateur, & touche au moment du succès, lorsqu'

AN. 1402. --
1647. de J.C.

que les flatteurs de François rompent toutes les mesures. Ainsi la discorde renaît plus que jamais, & la haine de ces deux grandes Puissances, tient en agitation tout l'Occident.

Ici commence cette guerre si longue, si sanglante, si funeste à la France, & la source de la prospérité de l'Autriche. François & Charles semblent au premier coup d'œil faits pour se balancer. Les Etats du dernier sont plus étendus, ceux de François sont plus rassemblés, ses sujets sont plus dociles, & sa Noblesse plus guerrière. Charles montre déjà une prudence supérieure; François est connu par une valeur éclatante. L'un & l'autre ont des troupes nombreuses, disciplinées, aguerries & conduites par de grands Généraux. François a Lautrec, Bayard & Bourbon à qui il vient de donner l'épée de Connétable; Charles a Prosper Colonne, Pescaire, Lannoi, & Antoine de Lève que sa valeur a élevé du rang de simple soldat aux premiers grades militaires.

L'Italie devient le premier théâ-

tre où se signalent les armées des deux rivaux. Une ligue puissante formée par Charles, s'intéresse en faveur de Sforce, & envoie Colonne pour rétablir ce Prince dans cette Souveraineté de ses peres. Trop inférieur au Général qu'on lui oppose, Lautrec est battu en détail, & la moitié du Milanès échappe à son Maître. La mort de Léon X qui rend quelque espérance à François, ne sert qu'à aggraver ses pertes. L'habile Charles-Quint, au mépris des paroles qu'il a donnés à Wolsey, fait décider l'élection pour son Précepteur; & le nouveau Pape qui garde le nom d'Adrien, devient l'esclave des volontés de son pupille. Envain Lautrec à la tête des Suisses a-t-il paru rétablir les affaires; l'avarice de la mere du Roi qui retient l'argent destiné aux troupes, jettant le mécontentement dans l'armée, les revers reviennent plus que jamais; & Colonne, qui met à profit les circonstances, acheve la révolution par la sanglante bataille de la Bicoque. Le Milanès est perdu, & Gênes toujours prompte

AN. 1492. --
1648 de J.C.

366 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1402. --
1648. de J. C.

à changer au gré du sort, reprend encore un nouveau joug. Le ressentiment de Wolfey donne en vain un nouvel espoir à François. Charles a l'art de calmer l'ambitieux Cardinal en redoublant ses flatteries, & en lui montrant une seconde fois la perspective de la Thiare. Le Ministre plus uni que jamais à l'Empereur, resserre les liens qui lui attachent Henri, & l'Angleterre se déclare ouvertement contre la France. Venise, alliée si fidelle à cette Couronne, est gagnée par les mêmes artifices. Le Connétable de Bourbon est le seul homme qui puisse ramener les succès; Louise de Savoye dont il a dedaigné la main, engage son fils à l'accabler d'outrages, & force cet habile Général à se tourner contre sa Patrie. Une conspiration secrette se trame par les intrigues de ce Prince, & la France touche au moment d'être démembrée. La découverte du crime, en sauvant l'Etat, lui ravit Bourbon qui va offrir sa valeur & ses talens à l'ennemi de son Maître. Une chaîne de revers est la suite de l'impru-

dence de la Cour. Bonniwet, foud
 aux conseils de Bayard, est chassé
 du Milanès, & cet illustre Chevalier
 y est ravi à la France. Henri qui dé-
 sole la Picardie, s'avance à vingt
 lieues de la Capitale; Bourbon, qui
 brûle du désir de la vengeance, pé-
 nètre avec Pescaire, dans le sein de
 la Provence, assiége Marseille, &
 menace de faire soulever les Provin-
 ces méridionales. Mais François qui
 s'est endormi dans la prospérité, se
 réveille dans le danger, fait face à
 tout, chasse Bourbon, force l'Anglois
 à regagner son Ile, & devenu en
 état de défendre ses frontieres, il
 reprend le projet de porter la guerre
 en Italie. La fortune semble alors
 favoriser le Monarque. A la tête
 d'une florissante armée devant la-
 quelle tout plie, il voit ses rivaux
 fuir devant lui, & il contraint An-
 toine de Léve à se renfermer dans
 Pavie. Là paroît toute l'habileté du
 Général Espagnol qui s'immortalise
 par sa défense, & toute l'imprudenc-
 ce du Roi qui se laisse éblouir par
 ses succès. Persuadé qu'il n'a plus rien

 AN 1562.
 1648 de J. C.

368 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 402. --
1648. de J. C.

à craindre, il divise ses forces, envoie dix mille hommes vers Naples, quatre mille à Gênes, & dédaigne de se fortifier dans ses retranchemens. Tandis qu'il s'obstine au siège de Pavie, Bourbon qui a été en Allemagne chercher des recrues, repasse les Alpes, descend dans la Lombardie & s'avance contre son Roi. Lannoi se joint à lui, & Pescaire suit de près ces deux Généraux. Envain le Conseil de François lui montre-t-il, avec les dangers de sortir de ses retranchemens, la facilité de miner insensiblement l'ennemi qui manque de vivres, & dont les troupes mal soudoyées menacent de se révolter. Le Monarque qui ne consulte que son courage, croit indigne de lui, d'attendre l'Espagnol, & marche au-devant de Bourbon. C'est dans les plaines voisines de Pavie que les deux armées se rencontrent & qu'elles se donne cette Bataille qui fait tant d'honneur à la valeur du Roi, qui en fait si peu à ses talens, & qui devient si funeste à la France. L'ardeur du Monarque qui se montre en

Héros dans tous les endroits où le danger est le plus pressant, cède à l'habileté des trois Généraux qu'il a à combattre. Les François sont enfoncés de toutes parts, & le Monarque combattant en soldat, couvert de sang & de poussiere, devient le captif de son sujet. Le Roi de Navarre a le même sort, & la moitié de la Noblesse Françoisse se voit dans les fers, ou périt sur le champ de bataille.

Une allarme générale se répand dans l'Europe. L'animosité contre François, fait place à l'inquiétude que donne la puissance du Vainqueur. Les sages Vénitiens sont les premiers à sentir le péril qui menace la liberté publique. Médicis qui, sous le nom de Clément VII, a remplacé Adrien, se contemple avec effroi, environné des Possessions de l'Empereur. Wolsey, trompé une seconde fois, joint la vivacité du ressentiment aux intérêts de la politique, & montre Charles comme un ambitieux qui n'ayant plus de contrepoids, va opprimer ses Alliés mêmes, & donner des chaî-

AN 1492.--
1648. de J.C.

nes à l'Europe. Dans l'espace de quelques mois, une ligue composée de toutes les Puissances d'Italie, conspire en faveur du Captif. La confédération est appuyée de toutes les forces de l'Angleterre. Charles est étonné; & François, après un an d'une dure captivité, recouvre sa liberté à des conditions rigoureuses: il renonce à l'hommage de l'Artois & de la Flandre, il abandonne ses prétentions sur le Milanès, & promet de céder la Bourgogne. Pour gage de sa parole, on l'oblige encore à donner ses deux fils; mais à peine a-t-il brisé ses fers, qu'il proteste contre des promesses arrachées par la violence, redemande ses fils, & invite l'Europe à le seconder. Henri se déclare ouvertement en sa faveur, Clément y intéresse l'Italie, & Sforce lui-même que l'Empereur a rétabli, se tourne contre un Bienfaiteur dont le pouvoir lui paroît redoutable. François est secondé puissamment sur mer, le Génois Doria s'est décidé pour ce Prince; & cet Amiral, le premier de son siècle, rend le Pavillon François

redoutable dans la Méditerranée : les Luthériens saisissant l'occasion de l'embarras où se trouve l'Empereur , menacent de prendre les armes , tandis que les mécontents en Espagne reparoissent avec plus d'audace que jamais. Le génie de Charles ne l'abandonne point au milieu de tant d'orages. Il montre à ses sujets une fermeté qui les retient ; il fait agir en Allemagne une souplesse qui la calme ; il rend un décret fulminant contre Sforce , & gagne secrètement le Duc d'Urbino Général des Confédérés. Ses Généraux le secondent avec autant d'habileté que d'ardeur. Lannoi retient Naples prête à échapper ; Antoine de Lève chasse Sforce , & se rend maître du Milanès ; Bourbon à la tête d'un ramas d'aventuriers composé de toutes les Nations , adoré d'eux , parce qu'il leur permet toutes sortes de licences , parcourt , ravage , pille le nord de l'Italie , paie ses troupes avec le butin qu'il fait dans les Etats de Venise , du Pape & de Florence ; puis par un mouvement imprévu , il tourne vers Rome , & se présente subite-

AN. 1492. --
1648. de J. C.

AN. 1492. ---
1648. de J.C.

ment devant ses murs. Tué en plaçant une échelle avec laquelle il veut avoir l'honneur de monter le premier, il est vengé par ses soldats qui entrent l'épée à la main dans cette Ville, inondent les rues de sang, pillent les Eglises, mettent le feu aux édifices publics, & forcent Clément à se réfugier au Château S. Ange. Toutes les horreurs que Rome a essuyées de la part des Alaric & des Attila, elle les éprouve de la part des Vainqueurs, & le Pape après avoir essayé une vaine défense, tombe entre les mains de ses ennemis. Des succès si étonnans unissent encore plus étroitement l'Angleterre à la France; Henri prodigue l'argent à son Allié qui envoie Lautrec en Italie, pour délivrer Clément, pendant que Doria s'avance pour seconder le Général François. La fortune promet d'abord les succès les plus brillans. Les Impériaux sont chassés de la Lombardie, le Pape est relâché, Rome devient libre, & Lannoi lui-même cède à l'impétuosité François. Maître du nord de l'Italie, Lautrec s'avance vers le Midi, arrive dans le Royaume

VII^e. EPOQ. CHRIST. COLOMB. 373

de Naples , pénètre jusqu'à la Capitale qu'il assiége , & l'habileté de Doria qui attaque en même-tems cette Ville par mer , peut en rendre la prise infaillible. Tandis que cet illustre Génois combat avec tant d'ardeur , l'envie le noircit à la Cour ; de vils Courtisans qui attaquent sourdement l'étranger , lui font donner les chagrins les plus cuisans , & finissent par arracher du crédule Monarque un ordre de l'arrêter. Doria, instruit du complot , n'écoutant plus que la voix de la plus juste indignation , consacre à Charles sa valeur , ses talens , son crédit & ses vaisseaux. Tout change par la défection d'un seul homme. La Ville reçoit des secours , la disette détruit les assiégeans , la contagion la suit , & la mort du brave mais imprudent Lautrec met le comble aux revers. Doria dont le génie a écrasé les François à Naples , revole aussi-tôt à Gênes , fait soulever la Ville , & se rend maître du sort de sa Patrie. Charles , enchanté d'avoir acquis un homme d'un talent si éminent , le met à la

AN. 1492. --
1 48. de J.C.

374 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1502. --
1648. de J. C.

tête de toutes ses flottes, le comble d'honneurs & lui donne la Souveraineté de Gênes. Ici paroît un des plus beaux traits que nous offre l'histoire. Doria qui peut asservir la Patrie, garde son autorité tant qu'il croit nécessaire de la conserver pour appaiser les factions, réconcilier les familles, & faire recevoir un Gouvernement sage & modéré. Quand il a joui du plaisir d'avoir assuré le bonheur de ses concitoyens, il se dépouille solennellement de toute prééminence, & rend à Gênes cette liberté qui, devenue stable par la prévoyance de ce grand homme, y régne encore de nos jours.

Du sein d'une agitation générale, l'Europe voit naître tout-à-coup le calme. Charles inquiet du côté des Turcs qui ont un Héros à leur tête, des Luthériens qui cabalent, & de Henri dont il pénètre les vues, juge que la paix lui est nécessaire, & l'accorde au Pape dans Barcelone, & à François par le traité de Cambray qui laisse la Bourgogne à la France. La sœur de Charles épouse

François, & ce lien qui unit li
étroitement les deux Monarques, sem-
ble cimenter entre eux une durable
réconciliation. Pacificateur de la
Chrétienté, après en avoir été le con-
quéran, l'Empereur va en Italie, &
en régle le sort. Il rend le Milanès
à François Sforce, il confirme la li-
berté à Gènes, il force les Venitiens
à subir les conditions qu'il leur dicte,
& fixe pour toujours l'esclavage à
Florence.

AN 1502. --
1648. de J. C.

Les mouvemens de l'Empire le
rappellent en Allemagne. Ce n'est
plus avec mystere & en la déguisant,
que les partisans de Luther annoncent
leur Doctrine. Des Princes puis-
sants les soutiennent. Le Landgrave
de Hesse, le plus considérable après
les Electeurs, s'est joint au Saxon,
& ces deux Têtes en ont entraîné
mille. Ils présentent à Ausbourg leur
Profession de Foi, & demandent ou
plutôt exigent la liberté de la suivre
ouvertement. Ce n'est qu'en usant de
toutes les ressources de l'artifice que
Charles, qui a intérêt de ménager le
Pape, & qui a besoin de captiver

AN. 1492. --
1648. de J.C.

les suffrages des Luthériens , tient une sorte de balance entre ces irréconciliables ennemis , arrête pour un tems les effets de leur animosité , & engage les deux partis à élire Ferdinand Roi des Romains. Il rassemble aussi-tôt toutes les forces de l'Allemagne , & marche avec elles au secours de ce frere.

Ferdinand , à qui Charles a déjà cédé l'Autriche , est encore devenu Maître de la Hongrie ; mais il a trouvé un redoutable ennemi qui veut lui enlever ce Trône. Soliman , illustré par vingt conquêtes , est entré dans ce Royaume à la tête des Janissaires , & menace l'Allemagne entiere de sa ruine. Les deux Cultes qui partagent la Terre , voient alors les deux Princes les plus puissans qu'elle possède , prêts à décider de la destinée de l'Europe ; Charles qui combat pour sauver la Chrétienté de l'esclavage ; le Sultan qui accourt pour lui donner des fers. La fortune semble balancer entre ces grands Monarques qui paroissent se craindre l'un & l'autre ; & si Charles n'a pas

VII^e. EPOQ. *CHRIST. COLOMB.* 377

la gloire de vaincre Soliman, il a du moins celle de le forcer à la retraite. Une partie de la Hongrie est délivrée, l'Allemagne rassurée, & l'Europe applaudit à son Héros.

AN. 1492. --
1648. de J. C.

En même-tems la fortune opère en sa faveur des prodiges dans un autre hémisphere. De simples Particuliers lui acquierent d'immenses Empires, & des sources inépuisables de richesses. Cortès découvre le Mexique, y pénètre à la tête de quelques centaines d'hommes, met en fuite un million d'Indiens, détrône un puissant Monarque, & soumet six cens lieues d'un pays aussi opulent que fertile. Pizare, passant la Ligne, s'avance dans le Pérou, y montre le même courage, a les mêmes succès, & subjugue un Empire qui n'est pas moins vaste, & qui est plus riche encore. D'intrépides Navigateurs voguant bien loin au-delà des bornes connues, vont à travers les flots d'une Mer nouvelle chercher l'Asie, & en soumettre les Isles. Les mines du Potosé & du Chili s'ouvrent pour l'heureux Em-

AN. 1491.
1648. de J C

pereur. Les aromates & les diamans de l'Asie sont voiturés dans les ports, & les richesses du nouveau Monde deviennent de nouvelles armes contre l'ancien.

Cependant un chagrin domestique vient frapper Charles au faite de la gloire & de la puissance. Henri que la politique a uni à Catherine d'Arragon, n'a pas tardé à concevoir du dégoût pour une épouse qui avoit toutes les vertus, & aucun agrément. La Princesse Marie, fruit de leur union, en a suspendu les effets, tant que le Monarque n'a point été sensible. Mais les charmes d'Anne de Boleyn réveillant toute la vivacité d'un Prince naturellement voluptueux, & cette femme adroite ne laissant espérer sa possession qu'avec celle de sa main, Henri a frémé des nœuds qui l'ont attaché à Catherine. Il a cherché des prétextes pour les rompre, & il a cru les trouver dans le premier mariage de la Reine. Wolfey qui ne peut pardonner à Charles de s'être joué de son ambition, enchanté de se venger

VII^e. EPOQ. CHRIST COLOMB. 379

en dégradant la tante de l'Empereur, a flatté les prétendus remords de Henri, & s'est chargé de lui donner des armes. Envain Catherine a-t-elle protesté qu'Artus n'ayant jamais eu que le nom d'époux, les liens qu'elle a formés avec lui sont devenus nuls; presque toutes les Ecoles de Théologie, échos du redoutable Wolsey, ont décidé qu'on devoit dissoudre un hymen contracté avec la veuve d'un frere. Une affaire si importante portée au tribunal de Clément dans le moment de son inimitié avec Charles, y a pris un tour favorable; mais la réconciliation du Pontife avec l'Empereur, changeant les intérêts, Clément tombe dans la plus étrange perplexité. Incertain entre Henri qui menace de rompre toutes liaisons avec Rome, & Charles qui montre la ruine des Médicis inévitable, le Pape ne fait que différer un jugement si dangereux, & se flatte que le tems lui fournira les moyens de l'é luder. Mais Henri, le plus ferme & le plus violent des hommes, poussé encore par le Primat Cram-

AN. 1492. ---
1648 de J. C.

AN. 1492.---
1648. de J.C.

mer qui favorise le Luthéranisme en secret, s'irrite contre les délais de Rome, établit un Synode particulier, y fait casser son premier mariage, en contracte un second avec Anne de Boleyn, & ne tarde pas à le publier. Clément qu'anime la faction Espagnole, se plaint de son autorité violée, & menace de lancer ses foudres. La médiation de François qui les suspend, amène l'affaire au point d'être accommodée, lorsque la lenteur d'un courrier & la précipitation du Conclave rendent vaines les mesures de la France. L'anathème fulminé contre Henri, enflammant ce Prince, il rompt toute communication avec Rome, soustrait son Royaume à ce Siège, & se fait reconnoître le Chef suprême de l'Eglise nationale. Alors la forme du culte antique est entièrement changée. Les Evêques reçoivent de nouvelles commissions, & exercent leur autorité comme une émanation de la puissance du Souverain. Les Monastères sont abolis, les Reliques sont brûlées, & le Luthéranisme qui s'est

glissé dans le Royaume, se flatte d'y dominer à son tour. Mais son espoir est bientôt déchu. Le bizarre Monarque passionné pour les dogmes de Rome, en même-tems qu'il en brise le Sceptre, proscriit également les partisans du Pape & ses ennemis, & les bûchers sont chargés à la fois du Catholique & du Luthérien. La fantaisie du Prince règle tout; la Nation oubliant sa fierté, se soumet en esclave aux ordres les plus insensés. Tout tremble sous l'inexorable Henri, & par un prodige qui n'a pas d'exemple, tandis que sa main renverse les Autels, fait couler le sang des hommes vertueux, & se joue des loix au gré de son caprice, l'État reste tranquille au dedans, & ne perd rien de sa considération au dehors.

Pendant que l'Angleterre est bouleversée par son tyran, la France se voit embellie par un Monarque jaloux de toutes sortes de gloire. François, qui a disputé à l'Espagne la supériorité des armes, veut que sa Nation partage avec l'Italie l'hon-

AN 4¹²
1643. de J. C.

neur de se distinguer par le génie. Il donne à ses Sujets l'exemple de cultiver les Lettres ; il appelle les étrangers qui peuvent éclairer ses compatriotes ; il élève de magnifiques asyles aux Sciences ; il montre dans la Capitale les premiers bâtimens qui en annoncent le goût, il encourage le Pinceau & le Ciseau ; & mêlant les libéralités aux honneurs, il fait luire dans la France l'aurore des beaux jours que ses successeurs doivent lui procurer. Heureux s'il n'eût point éclipsé la gloire de se livrer à des occupations si respectables, par une barbare intolérance ; On fremit quand on voit ce Prince signer les arrêts les plus rigoureux contre des hommes qui n'étoient coupables que de se livrer à des disputes aussi indifférentes qu'obscures, & brûler ces mêmes Luthériens dont il se déclaroit le protecteur en Allemagne. Cependant la guerre ne tarde pas à se renouveler. Le lâche assassinat que le Duc de Milan commet sur un Ambassadeur de François, devient le signal d'une sanglante rup-

ture. Le Monarque se flatte d'avoir pour toujours Henri dans ses intérêts, & les outrages que Charles lui a faits & en a reçus, paroissent un infailible garant de leur haine. Le calme de quelques années a rempli ses trésors, & le nouvel ordre mis dans les troupes, les rend plus redoutables. Les commencemens répondent à cette confiance. Le Duc de Savoie qui s'est déclaré pour l'Empereur, est chassé de ses Etats, & l'habileté d'Antoine de Lève ne peut sauver la Capitale. La mort de Sforce ouvre les portes de la Lombardie, & pour comble de bonheur, Charles est absent de l'Europe. Ce Prince embarqué pour l'Afrique, est allé combattre le fameux Barbe Rouffe qu'appuient toutes les forces de la Turquie; expédition téméraire qui paroît n'annoncer que des revers. Ainsi toutes les circonstances réunies en faveur de François, semblent d'infailibles présages de la victoire. Tout-à-coup la face des événemens change; l'Europe apprend que Charles s'est couvert de gloire; Barbe-Rouffe vaincu a été obligé de fuir;

384. *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1492. --
1648. de J.C.

le Roi barbare , pour qui l'Empereur s'est intéressé , a été replacé sur le Trône de Tunis , & ce Royaume est devenu tributaire de l'Espagne ; la Religion Chrétienne s'y est vu ériger des autels , & les fers d'une multitude de Chrétiens , brisés par le Vainqueur , ont orné son triomphe. Charles qui revient à Naples , s'y montre suivi de vingt mille esclaves qui lui doivent leur liberté , & Rome le reçoit comme le libérateur de la Chrétienté. Pendant que les armes à la main il a triomphé des Infideles , il a fait agir les plus vives intrigues contre son rival ; des levées nombreuses & secrettes lui ont assuré des armées toutes prêtes à paroître ; ses artifices lui ont attaché encore les Vénitiens ; son habileté lui a regagné jusqu'à Henri dont la haine a paru implacable. En même-tems une profonde dissimulation a couvert ses démarches ; & son ennemi , maître de pousser les succès , s'est endormi sur une vaine apparence de réconciliation. Sûr de tous les ressorts , le Monarque Espagnol dévoile ses projets ,

jets, & toutes ses forces qui se dé-
ploient à la fois, menacent la France
de sa ruine. Nassau entre par ses
ordres dans la Picardie, prend Guise,
assiège Peronne, & porte le fer &
le feu jusqu'aux portes de Paris.
Charles lui-même, accompagné d'An-
toine de Lève, pénètre en Provence
à la tête de la plus florissante armée,
& son Canon foudroie déjà les portes
de Marseille. La mort précipitée du
Dauphin, l'objet des plus justes es-
pérances, ajoute aux malheurs de la
France, & l'Europe la croit perdue.
La fermeté, l'intrépidité & l'activité
de son Roi la sauvent. François joi-
gnant enfin la prudence à la valeur;
fortifie les Villes, dévaste le Pays,
arrête l'impétuosité de ses troupes,
refuse le combat, & laisse l'Etranger
dépérir sur un sol aride & ravagé.
La contagion qui naît de la disette,
se glisse dans le camp des Impé-
riaux. L'armée se dissipe, & Charles
qui voit son ennemi le combattre
par ses propres artifices, regagne
avec peine l'Italie, après avoir perdu
la moitié de ses forces, & le mel-

AN. 1492. --
1648. de J.C.

leur de ses Généraux. La révolution n'a pas été moins favorable en Picardie. Le Duc de Guise que le Monarque y a envoyé, s'est montré digne de tant de héros dont il a reçu le jour, & Nassau obligé de lever le siège de Peronne, a essuyé les mêmes revers, & éprouvé le même sort que son Maître. La France semble alors reprendre l'ascendant. Une alliance publique faite avec Soliman, confirme tant d'avantages, & François menacé, il y a quelques momens, de sa perte, paroît plus puissant que jamais. L'Artois, le Piémont, la Catalogne, deviennent à leur tour les théâtres de la guerre & en proie à ces ravages qui, sans être utiles aux deux partis, ne servent qu'à faire des malheureux.

Lorsque les animosités semblent plus enflammées que jamais, elles tombent tout-à-coup; & deux Princesses qui se rendent médiatrices, redonnent la tranquillité à l'Europe. Bientôt après, le Pape, Charles & François se réunissant à Nice, le Monde Chrétien se flatte d'une ré-

conciliation sincere entre ces trois grandes Puissances. La plus tendre amitié paroît animer l'Empereur & le Roi, à Aiguemortes où ils semblent oublier dans leurs embrassemens mutuels, des querelles si longues & si funestes au bonheur des hommes. On les croit éteintes à jamais, lorsque ces deux illustres rivaux se donnent les marques de la plus généreuse confiance. Charles, obligé de passer par la France pour aller punir les Gantois révoltés, refuse les gages qu'on veut lui donner pour sa sûreté, & vient se remettre avec une noble sécurité entre les mains d'un ennemi qu'il a retenu dans une captivité si rigoureuse. François rejette à son tour les assurances que l'Empereur lui offre pour le Milanès dont il lui a promis l'investiture. Les honneurs dont on comble l'Etranger, & les marques d'amitié que se donnent les deux Princes, confirment l'espérance d'une union perpétuelle. Mais Charles parvenu à Gand, fait bientôt renaître la haine. Il révèle à Henri les confidences que François lui a faites,

AN. 1492.--
1648. de J. C.

& il instruit les protestans d'Allemagne des projets que l'imprudent Monarque a formés contre eux. L'assassinat de deux Ambassadeurs François, fait par l'ordre d'un des Généraux de Charles, augmentant ces sujets d'animosité, les démentis, les défis, les injures les plus grossières, recommencent de part & d'autre, & la guerre se rallume. François se flatte d'avoir trouvé le moment d'humilier son adversaire. Charles a fait à Alger une expédition aussi imprudente que malheureuse. Battu par les Turcs, obligé de revenir avec les débris de son armée, il paroît avoir perdu une partie de la considération que tant de succès lui ont acquise en Europe. Soliman aide de toutes ses forces les projets de la France, & ses flottes réunies à celles du Roi, menacent les ports des deux Siciles. En même-tems les Janissaires ravagent la Hongrie, & les Protestans que François a eu l'art de regagner, mettent l'Allemagne en feu. Le Duc d'Anguyen, Prince de la Maison de France, fait triompher le parti de son

Maître en Italie. Toute l'expérience de Duguat, cède à la vivacité de ce jeune héros, & une victoire complète remportée à Cerisoles, ouvre la porte du Milanès. François pressant ainsi son ennemi de toutes parts, touche au moment du triomphe; mais le génie de Charles ne tarde pas à le lui ravir. Il envoie contre Soliman des troupes qui toujours sur la défensive, affoiblissent l'impétuosité Turque; il promet tout aux Luthériens, & les tient ainsi dans l'inaction; il arrête les flottes de Barbe-Rouffe par l'habileté de Doria; il tire Henri de son Isle, & le fait venir en France à la tête d'une puissante armée, tandis que lui-même y entre par la Champagne avec l'élite de ses troupes. Le Monarque Anglois & l'Empereur doivent s'avancer rapidement vers Paris, & se joindre sous les murs de cette Ville. La prise de Boulogne par Henri, celle de St. Dizier par Charles, semblent réaliser le projet de la conquête. Charles s'avance vers Soissons, ses troupes légères portent la désor-

AN. 1492. --
1648. de J.C.

AN. 1492.--
1648. de J. C.

lation jusqu'à Meaux, & Paris qui croit voir l'ennemi à ses portes, est déjà abandonné en foule par ses habitans. François accablé à son tour, ne se sauve qu'à la faveur des divisions qui naissent entre les Alliés, & se croit trop heureux d'accepter la paix de Crépi, paix où l'Allemand donne la loi. Charles qui en est quitte pour la promesse d'une chimérique investiture, tourne alors ses armes contre les Luthériens Allemands qu'il a amusés pendant ses dangers, tandis que François va chercher sa consolation dans les Arts, & termine au milieu d'eux sa carrière. Eclairé, bienfaisant, doué d'une grande ame, plein de valeur & de franchise, ce Prince ne doit point être confondu dans le vulgaire des Rois; mais c'est le juger trop favorablement, que de croire qu'il ne lui manqua que d'être heureux. Il lui manqua l'application aux affaires, la netteté dans le projet & la constance dans l'exécution. Il lui manqua de savoir choisir ses Confidens, de connoître mieux le mérite, & d'avoir plus d'économie.

Les disgrâces de Bourbon & de Doria, la faveur de Bonnavet, les confidences faites à Charles, ses imprudences commises à Pavie, l'intolérance qu'il déploya contre les erreurs dont les partisans pouvoient être ses amis, la vénalité des Charges qui s'introduisit sous ce règne, les impôts excessifs sous lesquels gémissaient les peuples, & dont le produit tournoit plus au profit des plaisirs qu'à celui des affaires; tout cela ne permet guère de placer François au rang des grands Rois. L'amour éclairé qu'il eut pour les Lettres a couvert ses défauts, & la France qui lui dut le retour des lumières, a tout pardonné en faveur d'un présent si précieux.

La mort de François semble ouvrir à son rival le chemin de la Monarchie de l'Europe. Les Luthériens qui craignent cet excès de puissance, réunissent leurs efforts; cent mille hommes marchent sous les étendards de la nouvelle secte; l'Empereur qui a d'abord l'art de les diviser, les voit revenir plus nombreux, &

AN. 1462. --
1648. de J.C.

conduits par des Souverains respectables. L'Electeur de Saxe, & le Landgrave de Hesse, sont à la tête des Rebelles, & menacent de proscrire l'ancien culte: Charles qui les joint à Mulberg, a des troupes moins nombreuses, & tout paroît devoir se tourner contre lui. C'est ici que se montre pour la première fois le Duc d'Albe devenu dans la suite si célèbre. Les talens de ce jeune Général étonnent les deux armées; les Luthériens voient leur nombre devenu inutile, & l'Electeur, pris les armes à la main, est menacé de perdre la tête sur un échafaut. La France humiliée, les Luthériens écrasés, l'Italie dominée par l'Empereur, semblent mettre le sceau à la grandeur de Charles, lorsque la jalousie que tant de succès excitent, réveille contre lui toute l'Europe. Le conseil d'Edouard VI, nouveau Roi d'Angleterre, relève les Luthériens; les Electeurs les plus dévoués à Charles, se déclarent pour eux; Soliman reparoît en Hongrie; Henri II, nouveau Roi de France, reprend d'importantes Villes en Lor-

raine. Le Pape lui-même allarmé de tant de prospérités, se tourne contre l'Empereur, & favorise en secret ses ennemis. Le Luthéranisme triomphe. Charles malheureux devant Metz, vaincu à Islebe, forcé de fuir devant ses sujets, est obligé de chercher une retraite dans les rochers des Alpes. Sa grande ame ne l'abandonne pas; il lutte contre le sort, & à force de sagesse, de célérité & de prévoyance, il rappelle la victoire & la paix. Lorsqu'il en jouit purement, Maître de tant d'Etats dans les deux hémispheres, Chef du Monde Chrétien, au faite de la grandeur & de la gloire, il y renonce, & laisse l'Empire avec ses Etats d'Allemagne, à son frere; l'Espagne, l'Italie, les Pays-bas, & le nouveau Monde à son fils. Il va chercher le bonheur dans la retraite, & dans l'obscurité; & après deux ans de tranquillité, il termine le règne le plus agité qui fut jamais, par le repos du Philosophe. Une pénétration prodigieuse, une souplesse étonnante dans le caractère, une application infatigable aux affaires, une profonde

AN. 112 --
1648. de J. C.

connoissance des hommes , & l'art de les placer ; une ame calme dans la prospérité & inébranlable dans les revers ; une activité qui le portoit sans cesse d'une extrémité de son Empire à l'autre ; voilà ce qui caractérise Charles , & qui l'éleve au premier rang de ceux qui ont gouverné le Monde. Inférieur pour les qualités de l'ame à son Rival , mais bien supérieur en talens , il étoit fait indépendamment de la disparité de puissance , pour en triompher. Ambitieux , adroit , prudent , peu scrupuleux sur la Religion , & en présentant toujours l'apparence , prodigue de promesses dans le danger , & préférant à l'honneur de les tenir , l'utilité de les enfreindre , affable & ouvert avec ses sujets qui l'adoroient , dissimulé avec ses ennemis qu'il ne flattoit que pour les perdre ; ce Prince avoit toutes les vertus & tous les vices nécessaires pour conquérir l'Europe ; il l'eût subjuguée sans le courage de François & le génie de Soliman.

ITALIE. L'Italie montre dans le cours de cette division , des changemens mé-

morables. A Rome , l'odieux Pontificat d'Alexandre VI a été suivi du règne turbulent de Jules II. Celui-ci a été remplacé par les beaux jours de Léon X, grand Pontife , grand homme , à qui la Religion reproche une coupable incrédulité , & un penchant excessif aux plaisirs ; mais dont les Lettres & les Arts qui le regardoient comme leur pere , consacrent le goût & immortalisent les bienfaits. Adrien VI , qui a ceint la Thiare par le pouvoir de son élève , a livré aveuglément son autorité aux intérêts de ce Prince : Esprit étroit , ame foible , il n'a joué qu'un rôle dépendant des volontés de l'Empereur : Clément VII , bâtard des Médicis , & neveu du grand Léon , a été bien loin de posséder les talens de son oncle , & n'a eu de vertu que son amour pour les Lettres , héréditaire dans sa famille. Paul III , de la Maison de Farnese , a montré du goût , de la fermeté & des talens ; mais accoutumé aux négociations subalternes qui l'ont élevé , son esprit plus fin

AN 1492. --
1648. de J C

qu'étendu, a été moins propre aux importantes affaires du Gouvernement : d'ailleurs sa tendresse pour des petits-fils ingrats, lui a fait diriger ses vues à leur grandeur, & il a immolé à ce but, les grands objets de sa place. Jules III, dans un obscur Pontificat, n'a montré ni talens ni vertus. Marcel II qui avoit les uns & les autres, précipité au tombeau peu de jours après son exaltation, n'a pu donner que des espérances que Pierre Caraffe, couronné sous le nom de Paul IV, a changées en regrets.

Une nouvelle Souveraineté s'est élevée en Italie sous le Pontificat de Paul III. Les Duchés de Parme & de Plaisance, annexés long-tems au Duché de Milan, revenus ensuite au Siège de Rome, en ont été séparés par les intrigues du Pontife, en faveur de son petit-fils Octave. Envain les nouveaux sujets de ce Prince, ont-ils voulu secouer un joug devenu insupportable ; envain ont-ils vengé dans le sang du tyran, l'honneur de leurs femmes & la vie de leurs plus vertueux Citoyens. Paul

qui a intéressé l'Empereur, & qui a lancé les foudres de l'Eglise en faveur de sa famille, a rendu stable la domination de son petit-fils Octave, & depuis ce tems la Maison de Farnese a figuré parmi les Souveraines. Les Ducs de Savoie enfermés entre les deux Puissances les plus considérables de la Chrétienté, & victimes de leurs querelles, ont été exposés à des malheurs dont toute leur prudence n'a pu les garantir. Charles III, vivement persécuté par les François, foiblement secouru par les Impériaux, a été le perpétuel jouet du sort, & l'ascendant de l'Empereur n'a pu réparer ses disgraces. Enrichi de l'acquisition du Montferrat, mais dépouillé de la Savoye & du Piémont, chassé même de sa Capitale, il a transmis à peine quelques foibles débris d'un si bel héritage à Philibert son fils, que sa valeur va incessamment rendre si illustre.

Gênes, qui a recouvré sa liberté par les bienfaits d'un grand homme, s'est vu près de la perdre par les intrigues d'un jeune ambitieux. Un

AN 1492. --
1648. de J.C.

lang illustre , de grandes richesses & l'appui de la France , inspirant à de Fielque une fierté qui lui a fait dédaigner d'avoir ses concitoyens pour égaux , il a voulu régner sur sa Patrie , à la faveur d'une conspiration tramée avec la plus étonnante habileté. Un accident qui a noyé le factieux , au moment où tous les ressorts se déployant à propos , lui alloient livrer la Ville , a sauvé les Doria , & rassermi la liberté. Cependant Gênes , dans le cours de cette division , perd toute sa considération au dehors , & dépouillée de ses autres Colonies , elle lutte avec peine contre la Corse qui lui reste encore , & qui la dédaigne pour Reine.

Venise rétablie par sa politique , des coups de la ligue de Cambray , reprend dans l'Italie l'empire de son Golphe ; elle fait de vains efforts pour recouvrer le commerce de l'Orient , que l'Occident vient de lui ravir ; tandis qu'attaquée par un formidable voisin , elle se voit enlever ses plus précieuses possessions , & ne

se sauve du naufrage que par l'habileté des manœuvres.

AN. 1492. ---
1548. de J. C.

Des révolutions aussi subites qu'étranges ont changé le sort de Florence. On a vu cette Ville chasser les Médicis avec le secours de Charles VIII ; ces Princes sont revenus sous les auspices de Louis XII. Bannis une seconde fois, ils ont repris le Gouvernement par l'adresse de Léon X. Les malheurs & la captivité de Clément VII rendant l'audace aux ennemis de cette Maison, les Médicis se sont vus proscrits de nouveau, & Florence a recouvré sa liberté par la protection de l'Empereur. Mais bientôt après, ce même Prince la leur a ravie pour toujours. Alexandre, neveu de Clément, & l'indigne descendant de tant de héros, ayant épousé la fille naturelle de Charles, l'esclavage de Florence est devenu le prix de cet hymen, & depuis ce tems, la liberté a disparu pour toujours. Alexandre, sous le nom de Duc, a commandé en tyran ; & la naissance la plus illustre n'a pu mettre la pudeur à couvert des crimes du

AN. 1492. --
1648. de J.C.

plus voluptueux des hommes. Le meurtre de ce Prince massacré au milieu de ses plaisirs, a donné quelque espoir de voir revivre la République. Philippe Strozzi a soutenu ses Concitoyens de ses richesses, de ses talens, & de l'amour le plus ardent pour la liberté. Mais forcé de succomber sous la puissance de l'Empereur, appliqué aux tourmens les plus honteux, contraint de se donner la mort, pour en éviter de plus cruels, il a emporté avec lui la liberté au tombeau, & les Médicis devenus triomphans, ont rétabli dans leur Patrie une domination aussi absolue que fixe.

ANGLE-
TERRE.

En Angleterre la Religion continue d'arroser les Autels de sang, & la jalousie en baigne également le Trône. Anne de Boleyn, après avoir donné à Henri la fameuse Elifabeth, se voit accusée de prostitution & d'inceste, & perd la tête sur un échafaut. Jeanne Seimour qui lui succède, meurt en accouchant d'Edouard par une opération violente qui termine ses jours. Anne de Clèves qui la

VII^e. EPOQ. *CHRIST. COLOMB.* 401

remplace est répudiée après sept mois. Catherine Howard, convaincue d'adultere, périt sous la main d'un bourreau. Catherine Parr, femme sage & adroite, mais Luthérienne cachée, évite à peine la mort dont la découverte de ses sentimens la menace. Les favoris n'ont pas un sort moins effrayant. Wolfey, accablé des humiliations les plus dures, est mort de chagrin au moment qu'un procès intenté par les Communes le menaçoit du supplice. Cromwel, déclaré Vicaire de son Roi dans le spirituel & dans le temporel, l'objet de sa confiance, & l'instrument de toutes ses innovations, a été proscrit par le Monarque & immolé à son caprice. Fisher estimé par ses talens, & respecté de ses ennemis même par des vertus, a terminé par le supplice une captivité aussi longue que rigoureuse. Le Chancelier Morus, que les mœurs les plus douces, une science prodigieuse, les vertus les plus éminentes, & mille services rendus à l'Etat, faisoient regarder comme l'honneur de l'Angleterre, est mort sur un échafaut. Tous

AN. 1492. --
1648. de J. C.

AN. 1492.--
1643. de J.C

les amis du Monarque tremblans sur leur fort , voient sans cesse le fer suspendu sur leurs têtes. En même-tems les loix les plus bisarres émanent du Trône , & la lâche complaisance d'un Parlement , tremblant devant son Prince , donne la Sanction de son autorité aux caprices du tyran. Au milieu du bouleversement général qu'il fait dans l'ordre civil & sacré , l'État reste tranquille , ou les factions qui le troublent , sont apaisées avec autant de sagesse que de vigueur. La justice est administrée avec une rare équité ; les Ecoffois sont repouffés , & les intrigues du Monarque Anglois les font craindre pour leur indépendance. L'Angleterre est regardée comme l'unique contrepoids que l'Europe voie entre les deux grandes Puissances qui décident son sort. C'est au milieu de ce mélange continuel de prudence & de folie , qu'une mort paisible termine les jours de Henri ; Prince singulier , assortiment bisarre de politique & d'inconduite , des vertus les plus brillantes & des vices les plus odieux ;

un de ces prodiges ou plutôt un de ces monstres de la nature, où elle se fait un plaisir de réunir ce qui caractérise les meilleurs Rois, & ce qui forme les tyrans les plus féroces. Trois enfans, un fils & deux filles, survivent à Henri; Marie née d'une mere répudiée; Elisabeth sortie d'une mere qui a péri en criminelle; toutes deux déclarées illégitimes par un Statut national qui n'a point été révoqué, toutes deux déclarées capables de succéder par cette Nation esclavée alors de son Maître jusques dans ses contradictions. Edouard VI, le seul dont la légitimité n'a aucun nuage, succède à son pere sous la tutelle de son oncle maternel Edouard Seimour, créé Duc de Sommerset. Ce Seigneur, Zuinglien en secret, & Crammer, Luthérien déclaré, se liguent contre les Catholiques, en inspirent la haine au jeune Roi, écartent des Charges les partisans de ce culte, donnent les Dignités à ses ennemis, & appellent les Prédicants de la Réforme. Accoutumé à ployer sous les volontés des Chefs,

AN. 1592 --
1648. de J.C.

AN 1492. --
1648. de J.C.

le Parlement emprunte les dogmes de toutes les sectes, & en compose une Religion particuliere où aucune ne se reconnoît. La Messe est profcrite, les Prêtres sont mariés, les Images détruites, & l'Office Divin se célèbre dans la langue vulgaire. L'ambition toujours prête à se servir du masque de la Religion, trouble l'Etat, & fait naître une importante révolution. Tandis que Sommerfet est tout occupé du soin d'établir son autorité & son culte, il élève imprudemment l'Auteur futur de sa perte. Dudley, homme d'une naissance médiocre, & créé Comte de Warwik, gagne la confiance du Régent, se rend nécessaire par ses lumieres, & cher par l'apparence du zele le plus désintéressé. Devenu certain de sa faveur, il forme le projet de son élévation sur la ruine de son Bienfaiteur. Le perfide brouille le Régent avec son frere, le Lord Seimour, Amiral d'Angleterre; il seme entre eux la haine & la défiance, excite l'impétuosité de l'un, aigrit les soupçons de l'autre, engage Sommerfet

à tremper ses mains dans le sang de l'Amiral que le Duc fait condamner par le Parlement ; crime qui rend le Régent à jamais odieux aux amis de l'infortuné Seimour. Ensuite Warwik s'approche d'Edouard, le gagne par ses artifices, & jette dans l'esprit de ce jeune Monarque, des ombrages dangereux contre son oncle. Lorsqu'il voit les succès de ses artifices, il se montre à découvert l'ennemi de Sommerfet, l'accuse lui-même, le force à se démettre de la Régence, se met à sa place sous le titre de Duc de Northumberland, gouverne avec la plus artificieuse tyrannie, & parvient à faire trancher la tête à son ancien protecteur. L'ambition du nouveau Régent est bien loin d'être satisfaite. L'honneur de placer son fils sur le Trône, devient l'unique but de ses démarches. Il in-
 sinue au Roi que ses deux sœurs ne doivent point lui succéder ; Marie, comme née d'un mariage incestueux ; Elisabeth, comme issue d'un adulateur. Marie Stuart Reine d'Ecosse, héritière du Trône après ces Princesses,

AN 1492. --
1648. de J.C.

est présentée comme entêtée de ses préjugés pour l'Eglise Romaine, préjugés augmentés par son éducation en France, & conséquemment prête à employer toute l'autorité de la Couronne au renversement de la Réforme. Jeanne Gray, petite-fille de la sœur de Henri VIII & du Duc de Suffolk, étoit la quatrième Prétendante; femme aimable, d'une beauté rare, d'une vertu éminente, d'un esprit sublime, éclairée de toutes les connoissances littéraires, attachée d'ailleurs à la nouvelle secte qu'elle trouvoit plus conforme à la Philosophie. C'est celle-ci qu'il propose à Edouard comme une Princesse qui doit maintenir une Réforme si chère au jeune Monarque, & qui doit faire la félicité de son Peuple. Il l'engage ainsi à exclure de la succession les trois autres, & à leur substituer cette dernière. En même-tems, par ses intrigues, ses promesses & ses dons, l'artificieux Northumberland gagne les pères de Jeanne qui la marient avec son fils. Il voit donc la route ouverte au Trône pour sa famille, & la vie

seule d'Edouard en retarde l'espérance. Soit que la nature serve les vues du Régent, soit que le crime assure ses projets, le jeune Roi expire dans la seizième année de son âge, regretté d'un peuple qui a cru voir briller dans cet enfant un esprit juste, & un amour pour l'équité, objets des espérances publiques. Northumberland touche enfin à la grandeur suprême. Les nuages répandus sur la légitimité des deux filles de Henri, les ont écartées du Trône. La Religion a été l'arme qu'il a employée contre Marie Stuart; Edouard a été précipité au tombeau; Jeanne Gray a été appelée par les dernières volontés du Prince, & cette Princesse mariée au Lord Guilford fils du Régent, assure à sa famille la possession de la Couronne. Incapable de s'effrayer d'aucuns crimes, il cache quelque tems la mort du Monarque, & il invite les deux Princeses à venir auprès de leur frere, dans l'espoir de les surprendre, & d'en faire ses victimes. Mais Marie, instruite par Russel, appelle ses partisans auprès

AN. 1492. --
1648. de J. C.

AN. 1492.--
1648. de J. C.

d'elle, & secondée par Elisabeth qui vient la joindre à la tête de mille chevaux, elle s'avance rapidement vers Londres. Ses droits incontestables, l'amour qu'on a pour la mémoire de Henri VIII, la haine qu'on porte à Northumberland, tout cela déconcerte les entreprises de ce factieux. Il est obligé lui-même de reconnoître la légitime Souveraine; & Jeanne Gray voit au bout de quelques jours le Sceptre qu'elle n'a pris qu'à regret, tomber de ses mains que l'on charge de fers. La mort de Northumberland signale le nouveau règne, & le cri de la Nation consacre les droits de la Reine. On a vu, sous Henri, une révolution générale dans la Religion, faite sans obstacle; Marie en opère une contraire, sans essuyer plus de difficultés. Indifférent sur les cultes, le docile Parlement semble n'adopter que celui du Prince, prêt à abolir les sectes ou à les consacrer selon les caprices ou la volonté de son Chef. Les Evêques de la Communion Romaine sont rétablis, les Prédicans de la Réforme sont ban-

nis,

nis ; Crammer , l'appui du Luthéranisme , est disgracié : le Cardinal la Pole que son alliance avec les Rois rend encore moins vénérable que les vertus , Gardiner le Prélat le plus savant d'Angleterre, l'un & l'autre martyrs de la Communion Romaine , sont placés dans le Conseil , & prennent le timon des affaires. Le mariage de la Reine avec l'Archiduc Philippe , fils de l'Empereur , met le sceau à cette subite révolution , & devient l'époque du triomphe des Catholiques. Les Protestans s'allarment , & persuadés qu'ils touchent à leur perte , ils ont recours à la conspiration , dangereuse ressource du désespoir. Un complot qui tend à replacer Jeanne Gray sur le Trône , est découvert , & ne fait que hâter la perte de cette Princesse. Toutes les Sectes se réunissent ici pour faire l'éloge de la malheureuse Jeanne , & pour donner des larmes à sa mort. Contente de cet empire que donne la supériorité de l'esprit & de la vertu , elle étoit montée à re-

AN. 1492. --
1648. de J. C.

gret sur le Trône, & en étoit descendue sans peine. Condamnée au milieu de ses plus beaux jours, elle parut sur l'échafaut avec une douceur & une fermeté qui lui valurent les pleurs de ses persécuteurs mêmes. Un époux digne d'elle subit le même sort, & le sang de ces deux victimes développant le caractère de Marie, on ne vit plus qu'un zèle outré & une cruauté sans bornes, diriger les opérations de ce règne. C'est par les tortures & les bûchers qu'elle & Philippe se flattent de faire triompher leur parti. Des Savans estimables, des Prélats révérens, des femmes, des enfans sont jettés dans les flammes par de barbares persécuteurs. Un Evêque de Londres porte lui-même le feu qui doit consumer les victimes, insulte aux malheureux, & anime les bourreaux.

L'Ecosse offre d'abord le règne de Jacques IV, que des talens & des vertus ne peuvent préserver des fureurs de la sédition, & qui après une administration orageuse, périt dans une

bataille où son courage balance la fortune des Anglois. La minorité de son fils Jacques V augmente les divisions qui ne se terminent qu'au moment où le Prince peut gouverner par lui-même. Connu dans les fastes de sa Patrie, par son amour pour la justice, ce Monarque est célèbre dans les annales de la France par son zèle pour ses Alliés. Ce Royaume admira un Roi étranger qui, sans en avoir été sollicité, sur le seul bruit du danger que couroit son ami, s'arracha de ses Etats, passa les Mers à la tête de sa Noblesse, & vint offrir ses services & son sang à François I, que menaçoient les armes de Charles & de Henri. L'Ecosse est replongée dans les troubles; ils deviennent extrêmes pendant la minorité de Marie Stuart, née huit jours avant la mort de son pere. La Reine Mere, sœur de François de Guise, trouve dans l'Etat deux factions qui le déchirent. Les François qu'elle favorise demandent que la jeune Souveraine, forme dès le berceau des vœux avec quelqu'un de leurs Princes;

AN. 1492. --
1648. de J.C.

AN. 1492.--
1648. de J. C.

Henri VIII dont les armes effraient la Nation, exige qu'elle soit accordée à Edouard. Cette guerre civile qui paroît se terminer par la précaution que prend la Cour d'envoyer Marie en France, ne fait que changer d'objet. La Religion succède aux intérêts politiques, & le fanatisme, le plus cruel des tyrans, met les armes aux mains de tous les Ecoffois. Les Prédicateurs du nouveau Culte, ont pénétré dans le Royaume, & de nombreux partisans se sont armés pour leur Doctrine. Wishart, accrédité dans la populace, s'est dévoué à prêcher contre les Catholiques, & son enthousiasme gagnant tous les jours le peuple, le Comte d'Arran, & le Cardinal Beaton, favoris de la Régente, protectrice zélée de Rome, croient nécessaire de faire un exemple sur ce féditieux. Arran plus timide, invoque le secours des loix; le Cardinal plus impétueux saisit, juge Wishart, & le condamne au feu comme hérétique. La plus terrible vengeance suit de près cet acte de rigueur. Le palais du Cardinal est enfoncé,

le Prélat est massacré de sang froid, & ce meurtre devient le signal d'une guerre barbare. D'un bout de l'Escoffe à l'autre, on s'égorge sous les bannieres les plus saintes, & le fanatisme étale ces ravages, ces perfidies, ces parricides dont lui seul est capable.

AN. 1492. ---
1648. de J.C.

La Religion échauffe les esprits dans S U I S S E s : toute l'Europe, & ses querelles troublent les Etats les plus paisibles. Les Suisses battus à Marignan, s'étoient réconciliés avec la France, par une paix que sa durée jusqu'à nos jours a fait nommer l'éternelle. Depuis ce tems, paisibles dans leurs montagnes, indifférens pour toutes les Puissances, ils se contentoient de la gloire de signaler au dehors une valeur & une fidélité qui les faisoient rechercher de toutes les Nations. La fureur des disputes théologiques vient troubler cette tranquille Nation, & armer ses différens corps. Zuingle marchant sur les pas de Luther, & plus audacieux encore, a osé prêcher à Zurich sa patrie, des opinions qui

474 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1492. --
1048. de J. C.

tendent à anéantir toutes les formes de l'ancien Culte. Envain les Ecclésiastiques ont-ils voulu étouffer sa voix ; une avide populace s'est attachée à l'entendre , & bientôt fécondée par ses Magistrats , elle a proscrit toutes liaisons avec Rome , & donné le sceau de la Législation aux sentimens de son apôtre. Quelques Cantons voisins trouvant une utilité sensible dans cette innovation , se sont hâtés de suivre cet exemple. Les autres , fideles à la Religion de leurs peres , ont détesté ce changement , & animés par le zele le plus impétueux , ils ont tenté de rétablir les cérémonies anciennes , par la force & par le carnage. Une sanglante bataille , où Zuingle a fait les fonctions de Capitaine & de soldat , & qui lui a coûté la vie , a paru abattre les partisans de ce Sectaire. Mais l'aspect des malheurs que le fanatisme réciproque alloit faire fondre sur la Patrie commune , faisant revivre le bon sens , si familier à cette sage Nation , les deux partis ont jetté les armes ; chaque Can-

VII^e. EPOQ. CHRIST. COLOMB. 415

ton a accordé à son voisin le droit de se choisir un Culte , & la paix revenue dans leurs montagnes , y a ramené la concorde & le bonheur.

C'est dans le même-tems que Geneve s'érige en République. Dominée jusqu'alors par son Evêque & par le Duc de Savoye , elle secoue à la fois le joug de l'un & de l'autre , brise les chaînes civiles & sacrées dont l'accabloient ces deux Puissances , consacre le nouveau Culte , & rétablit dans son sein la douceur de la Démocratie. Esclaves uniquement des loix , heureux par leur indépendance , riches par leur industrie , respectés par leurs sciences , les Genevois se sont depuis ce tems conservés dans la précieuse prérogative d'être libres , & ont donné à leur patrie , si petite & si peu peuplée , une célébrité que n'ont point eu de vastes & de puissantes Nations.

Le même principe a fait éclore de nouvelles dominations dans le Nord. Albert de Brandebourg , Grand-Maître de l'Ordre Teutonique , recevant

AN. 1492. --
1648. de J.C.

GENEVE.

DUCS DE
PRUSSE ET
DE CUR-
LANDE.

AN. 1492. --
1648. de J. C.

avec joie une doctrine qui le dégageoit du joug de ses vœux , a quitté le titre de Chef de l'Ordre qui l'avoit élu , & conservant les riches Provinces soumises aux Chevaliers dont il étoit le Maître , il a jetté dans la Prusse les fondemens de cette Monarchie élevée si haut de nos jours. Godefroi Ketler , Chef des Chevaliers de l'Epée , établis en Livonie sur le modèle des Teutoniques , a imité Albert , s'est emparé de la Curlande , Province appartenante à son Ordre , & l'a faite ériger en Duché à la faveur de l'hommage qu'il a rendu à la Pologne.

POLOGNE.

La Pologne obscure sous Jean Albert , ne se montre point sous Alexandre , & brille sous Sigismond I , frere de ses deux prédécesseurs. Continuellement aux mains avec les Russes , elle triomphe de la multitude de ce peuple toujours brave , mais qui alors étoit encore barbare , & dans trois guerres consécutives , elle le chasse jusqu'au centre de la Moscovie. En même-tems , la Mazovie est assujettie au Trône ; les Valaques sont

réprimés & les Turcs sont tenus en respect. Sigismond II, qui suit les traces de son pere, combat les mêmes peuples avec les mêmes succès ; la fertile Livonie devient une des Provinces de son Empire ; & les nouveaux Ducs de Curlande & de Prusse, sont obligés de se reconnoître ses Vassaux.

AN. 1492. --
1648, de J. C.

La Russie triomphante sous Jean Bazilowitz I, ce digne libérateur de sa patrie, se soutient sous Bazile son fils, acquiert l'importante ville de Smolensko, lutte avec avantage contre les Cosaques, & moins heureuse contre les Polonois, elle compense ses revers par les victoires continuelles qu'elle remporte à l'Orient. Cette Puissance commence à être considérée dans toute l'Europe, ses forces sont déjà redoutées, & Maximilien traitant avec le Czar, lui donne le titre d'Empereur. Grand Politique, grand Guerrier, mais un des tyrans les plus cruels qui furent jamais, Jean Bazilowitz II est également l'effroi de ses sujets & de ses voisins. Sous ce règne, la Russie accrue des Royaumes d'Asracan & de Casan,

RUSSIE;

418 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1492 --
1648. de J.C.

acheve de dévorer les restes de l'im-
mense Monarchie des Tartares , &
s'étend des bords de la Baltique jus-
qu'aux extrémités de la Caspienne.

S U E D E .

La Suède présente les plus grands
spectacles. Elle a renoncé encore une
fois au traité de Calmar , & rompant
toute union avec le Dannemarck &
son Roi Jean , elle a rétabli la di-
gnité d'Administrateur. Suante-Sture
qui en a été revêtu , a passé les es-
pérances de ses compatriotes. Vain-
queur des Danois , des Polonois &
des Russes , soumis aux loix , pro-
tecteur des peuples , il a gagné tous
les cœurs , & a laissé en mourant un
souvenir précieux de ses vertus &
de ses victoires. La Nation , qui a
voulu récompenser le mérite du pere ,
a revêtu Sténon son fils de la même
dignité , & l'a soutenu contre la fac-
tion d'Eric-Troll , vieillard vénéra-
ble , mais dont on a craint l'atta-
chement pour les Danois. Cependant
on a conféré au fils de ce Sénateur
l'Archevêché d'Upsal , dignité su-
prême que d'immenses richesses ,
une autorité excessive sur le Clergé ,

VII^e. EPOQ. CHRIST. COLOMB. 419

& l'honneur d'être le Chef du Sénat ,
 rendoient presque égale à celle d'Ad-
 ministrateur. Jeune , sans expérience ,
 généreux , plein de candeur , charmé
 de saisir l'occasion de s'attacher les
 Troll , Sténon a fermé l'oreille aux
 défiances que ses amis ont tâché de
 lui inspirer. Elles partoient de la con-
 noissance qu'ils avoient du caractere
 du nouveau Prélat; caractere remuant,
 inflexible , prêt à tout sacrifier
 à ses ressentimens & à son orgueil.
 Le jeune Troll n'a point tardé à se
 dévoiler. Indigné que Sténon l'ait
 emporté sur son pere , il n'a pu
 dissimuler le dessein de le venger , &
 n'en appercevant les moyens que dans
 les troubles de l'Etat , il a travaillé à le
 bouleverser. Les Danois voyoient tou-
 jours avec le plus vif regret , un si
 beau Royaume échappé à leur Scep-
 tre ; leurs Rois gênés par les loix ,
 soupiroient après la possession d'une
 Couronne qui les flattoit d'une
 autorité plus indépendante. Chris-
 tiern II , successeur de Jean ,
 dévoré d'ambition , & capable
 de tous les crimes qui pouvoient

AN. 1492. --
 1648. de J. C.

420 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1492.--
1648. de J C.

la servir , concevoit de fortes espé-
rances. Il avoit un puissant parti ; le
Clergé lui étoit toujours dévoué, & les
Evêques regrettoient sur-tout une do-
mination qui avoit affermi la leur.
Les Emissaires de Christiern entrete-
noient ces fatales dispositions , & at-
tisoient par ces mains révérees , le feu
caché d'une discorde qui devoit em-
braiser toute la Suède. C'est ce moyen
de se venger qu'embrasse l'Arche-
vêque. Il excite les Ecclesiastiques à
déclamer contre Sténon ; il pratique
des intelligences avec Christiern ; il
fortifie ses châteaux , assemble ses
Vassaux , & se prépare à une re-
bellion ouverte. Sténon qui voit ses
desseins , les dissimule , veut le ga-
gner , & le trouve inflexible. Troll,
devenu plus hardi par la douceur du
Chef de l'Etat , se saisit de deux
fortereffes les plus importantes du
Royaume ; & tandis qu'il invite le
Danois à descendre en Suède , il
demande à sa patrie qu'on casse l'é-
lection de l'Administrateur. Poursuivi
avec vivacité , vaincu , resserré dans
sa citadelle , il est obligé de se sou-

mettre aux ordres de la Diette générale qui renvoie au Sénat le jugement de ce rebelle. Condamné, déposé de sa dignité, on le confine dans une retraite. Sténon se croit tranquille & l'Etat respire. Mais le Pape & Christiern lui suscitent bientôt de nouveaux orages. Léon X qui croit son autorité violée par la déposition de l'Archevêque, lance ses foudres. Christiern entre en Suède, brûle, ravage la campagne; & vient mettre le siège devant Stockholm. L'Administrateur vole à lui, bat ses troupes, le renferme entre la ville & la mer, & près d'accabler l'étranger, il prête imprudemment l'oreille à une paix qu'on lui propose. Sténon avoit dans son camp Gustave Vasa, jeune Prince issu du sang des anciens Rois, & que mille qualités rendoient déjà l'espoir de la Nation. Le Monarque Danois qui demande ce jeune homme sur le prétexte spécieux de conférer de la paix, fuit avec sa proie que le crédule Sténon cherche envain à lui ravir. Maître de Gustave, & de retour dans son Isle,

AN. 1492.--
1648. de J.C.

Christiern s'appête à renouveler la guerre. La France lui fournit des troupes , & l'Allemand Othon les commande. La descente se fait avec succès , & les dégâts les plus affreux marquent les pas du Danois. La bataille sanglante qui se donne sur les glaces du lac Veter , décide le sort de la Suède. L'Administrateur , après avoir agi en héros , succombe sous les talens d'Othon , & meurt dans la déroute. Un second combat qui acheve le malheur des Suédois , ouvre aux Danois la route de Stockholm. La Nation tremblante , déserte les Villes ; les Prêtres triomphans , appellent les séditieux ; l'Archevêque sorti de son cloître , reprend sa dignité , & se met à la tête des étrangers. Les Etats tenus à Upsal , présidés par Troll , intimidés par Othon , font revivre le traité de Calmar , & déferent la Couronne à Christiern. Ce Prince qui passe en Suède , accepte solennellement le Trône , & marche à Stockholm , où la Veuve de l'Administrateur soutient encore le parti de la Nation. Il presse la Ville , me-

nace , promet , & amene les assiégés à une capitulation. Toutes les conditions que demandent les habitans sont accordées , Christiern voit avec la Capitale, le reste du Royaume tomber à ses pieds. Des flatteurs, une maîtresse obscure & cruelle , persuadant aisément à un Prince naturellement barbare , de se défaire de tous les Chefs du parti contraire , Christiern invite à une fête brillante , le Sénat , les Evêques & les Chefs de la Noblesse. Au milieu du festin & de la joie qu'il inspire , l'Archevêque entre tout-à-coup , & les larmes aux yeux , il demande vengeance des affronts dont on l'a couvert. Le Monarque feignant de refuser la décision d'une affaire où il prétend que la Religion s'intéresse , deux Prélats Danois nommés pour commissaires & vendus à leur maître , sont chargés d'instruire le procès. Les cachots sont remplis , & on ne les ouvre que pour envoyer sur des échafauts dressés au milieu de la place publique , des Evêques , des Sénateurs , des Gentilshommes , des fem-

AN. 1492. --
1648. de J. C.

mes du rang le plus illustre. Tandis que les bourreaux frappent, le canon tonne, les soldats, le fer à la main, se jettent sur le peuple, & baignent les rues du sang d'un million de malheureux. Christiern croit enfin avoir assis solidement son Trône, sur les corps de tant de victimes; une seule lui manque, & il ordonne de la poursuivre.

Gustave, surpris par le Monarque Danois, & confié à un Seigneur de cette Nation, a gagné le cœur de ce Gentilhomme, & ce bonheur lui a procuré les moyens de briser ses fers. Doué d'une figure heureuse, esprit vaste, ame grande, plein d'amour pour sa patrie & d'horreur pour les tyrans, animé par une noble confiance qui dit à son cœur qu'il est fait pour commander à la Suède & réparer ses malheurs, le jeune Gustave forme le projet de la délivrer des Danois. Libre, mais encore sur les terres de ses bourreaux & recherché par mille Emisaires, il se déguise en payfan, marche à pied pendant deux

jours , passe au milieu des Villes Danoises & se rend à Lubec. Il demande envain des secours à la Régence de cette Ville , s'embarque & aborde à Calmar , où reconnu par la Garnison qu'il a crue dans ses intérêts , il se voit menacé d'être livré à Christiern. Forcé de traverser l'armée ennemie , dans une charrée chargée de paille , il arrive dans la Sueonie , où il est abandonné par ses parens , menacé par ses amis , rebuté par ses Vassaux , renvoyé par des Chartreux que son pere a fondés. Un ancien domestique de sa maison le cache dans une grange , & c'est là qu'il apprend que sa famille a péri par la main des bourreaux. Tremblant d'être découvert dans sa retraite , il passe dans la Dalécarlie , suivi d'un guide qui le vole , & l'abandonne. Egaré dans les montagnes , il ne voit plus d'autres ressources pour vivre , que de se louer pour travailler dans les mines. Une femme qui le reconnoît , le conduit chez un Gentilhomme où il trouve quelque zele & plus encore de ter-

AN 1492.--
1648. de J.C.

reur. Il va chez un autre qui l'accueille, le trahit, & il n'échappe à son malheur que par la pitié de l'épouse du perfide. Un Curé de campagne, le recèle, partage ses desseins pour la patrie, & l'engage à s'adresser aux payfans. Un jour de Noël où la solennité de la fête attire un grand concours, Gustave les rassemble, excite leur curiosité, dévoile son nom, sa naissance, & tâche de faire passer dans ces cœurs grossiers, les sentimens de la liberté & de la vengeance. Sa figure, son éloquence, la noblesse de son sang, ses malheurs, le vent du Nord qui souffle pendant son discours, regardé comme un présage favorable par ces hommes superstitieux; tout cela déterminant les payfans, ils l'invocent à grands cris, comme leur Libérateur. Gustave qui sent l'importance de profiter du moment de l'ardeur, se met aussi-tôt à leur tête, marche contre l'ennemi, voit grossir son armée à chaque pas, & par des prodiges de valeur & de politique, il chasse les Danois des Provinces,

VII^e. EPOQ. *CHRIST. COLOMB.* 427

dont il se fait déclarer Administrateur. Là il apprend que Christiern, rendu furieux par ses disgraces, a fait noyer la mere & la sœur du héros qui le combat. Animé par le désir de venger un sang qui lui est si cher, Gustave ne garde plus de mesure, fait un carnage horrible des sujets du tyran, & les poursuit jusques sous les murs de Stockholm. Devenu maître de cette Ville, il voit la Diette lui déférer le Sceptre pour prix de ses victoires & de ses bienfaits, tandis que Christiern va chercher dans ses Etats de semblables malheurs, & que Troll va exciter d'autres troubles en Norvége.

Libérateur & vengeur de sa patrie, le nouveau Roi songe à la rendre florissante. Il introduit dans sa Cour, une politesse & une magnificence inconnues jusqu'alors; il y appelle des Savans, qu'il honore & qu'il récompense. Il profite des disgraces de Christiern, pour faire avec son successeur, une paix qui rend la Suède tranquille. Il met un ordre nouveau

AN. 1492 --
1648. de J. G.

AN. 1492. --
1648. de J.C.

dans les finances , & une nouvelle discipline dans ses troupes. Devenu plus cher à ses sujets , & plus révééré par ces travaux qui le montrent un aussi grand Législateur , qu'un illustre conquérant , il se sert de cet amour pour la plus importante & la plus difficile de toutes les révolutions.

Le Clergé avoit toujours été l'ame des factions. Sa puissance bravoit celle des Souverains , ses richesses surpassoient celles du Trône. Gustave se persuade qu'il est nécessaire d'humilier ce corps , & le triomphe du Luthéranisme lui en paroît la voie la plus sûre. Il emploie avec adresse ce moyen qu'il cache long-tems , & quand , aidé des Docteurs de cette secte , il a gagné les esprits du peuple , il propose ouvertement d'en adopter les dogmes. Le Clergé fait jouer envain tous les ressorts de la Religion ; la fermeté du Prince dissipe les obstacles , le culte Romain est proscriit , la Réforme devient la Religion de l'Etat ; Olaus Petri , fondateur de cette Eglise nais-

sante, en est déclaré le Chef; & les biens immenses des Moines deviennent les ressources du Trône. Les révoltes que ce changement occasionne, ne font que l'affermir; les victoires du Roi le rendent immuable, & le sang d'un petit nombre met tout aux genoux du Souverain. Maître du Clergé, il tourne ses vues sur la Noblesse, & la force à restituer à la Couronne les fiefs qu'elle a usurpés. Il acheve de se rendre redoutable par de puissantes alliances, & se sert de son autorité pour faire déclarer le Trône héréditaire, nouveau pouvoir qu'il emploie au bonheur de ses sujets.

En Dannemarck, Jean I qui a recouvré le Sceptre de Suède, se le voit enlever une seconde fois. Après de vains efforts pour le reprendre, il est obligé de tourner ses armes pour réprimer les révoltes qui agitent les Provinces sous un règne dont la foiblesse invite à tout oser. Christiern II, tyran du Dannemarck comme de la Suède, chassé de celle-ci par Gustave, est bientôt après arraché du Trône par ses sujets

AN. 1402. --
1643. de J. C.

DANNE-
MARCK.

AN. 1492 --
1648. de J.C.

qui le méprisent & l'abhorrent. Lâche dans sa disgrâce, il s'y foumet basement, abdique, prend des fers, s'évade, se rétracte, demande des secours à l'Empereur qui le dédaigne, & attaque vainement son oncle devenu son successeur : vaincu, pris, enfermé dans un château, il y reste dix ans, & n'en sort qu'à la faveur du mépris qu'il inspire. Frédéric élu à la place de son neveu, fait d'inutiles efforts pour conquérir la Suède, & finit par reconnoître Gustave. La guerre qui recommence à l'occasion d'un Rebelle qui s'est soumis l'Isle de Gothland, n'offre que des événemens obscurs, & se termine par l'entrevue des deux Rois. Une paix avantageuse à Frédéric ramenant la tranquillité extérieure, il s'en sert pour repousser les entreprises de Christiern qui, après avoir brisé ses fers, réclame le Trône que lui ont fait perdre ses fureurs. Ce tyran, aidé de son fidele Troll, s'est flatté d'exciter une révolte en Norvége; mais l'habileté ne secondant point ces affreux amis, Troll périt dans un combat, &

VII^e. EPOQ. CHRIST. COLOMB. 431

Christiern devenu une seconde fois le captif de son successeur, laisse le généreux Frédéric consacrer son règne à la prospérité de ses sujets. Christiern III à qui les peuples déferent le Sceptre de son pere, suit les mêmes vues, montre les mêmes vertus, & profite du calme pour faire encore de plus grands biens. Le Danemarck devient par ses bienfaits un asyle de plus pour les Arts, & l'habile Monarque tourne à leur profit les maux qu'il fait à la Religion.

AN 1492.
1648 de J.C.

Le Portugal s'éleve de jour en jour ; ses Navigateurs continuent leurs découvertes, & ses Amiraux leurs conquêtes. Jean II, méprisant les timides avis de son Conseil, anime plus que jamais les efforts de ses sujets par ses dons & par ses promesses. Vasco de Gama parti de Lisbonne, sous les auspices de son Roi, s'avance jusqu'au Cap des Tourmentes, & bravant les tempêtes qui ont effrayé ceux qui ont couru avant lui la même carrière, il double ce Cap, pénètre dans l'Océan Oriental, montre pour la première fois dans ces Mers

PORTUGAL

AN. 1492.--
1648. de J.C.

les pavillons de l'Occident, parcourt six mille lieues de Côtes, vogue vers les Indes, & arrive à Calicut, où il fait respecter le nom Portugais. Almeida qui suit ses traces, pouffant encore plus loin ses découvertes, commence à ravir à l'Egypte le commerce qui l'enrichit. Les progrès s'accroissent sous le grand Emmanuel, le pere de son peuple, l'ami des Arts, & le Protecteur de la Navigation. L'illustre d'Alburquerque, digne dépositaire de l'autorité de ce Monarque, va découvrir les extrémités les plus éloignées de l'Asie, foumet le Malabar, fonde Goa, trouve les Isles de Ceylan, de la Sonde, des Molucques, y arbore les étendarts de son maître, envoie à Lisbonne les diamans, les perles, l'indigo, & ces précieuses épiceries que le luxe a rendu d'abondantes sources de richesses. Il repouffe par d'éclatantes victoires, les Indiens qui s'indignent qu'on vienne d'un autre hémisphere leur apporter des chaînes, le Soudan d'Egypte qui frémit de voir qu'on lui enleve
les

les principes de la prospérité de les
 Etats, & les Vénitiens conjurés con-
 tre des succès qui vont tarir en Eu-
 rope la source de leur opulence. En
 même-tems, Alvarez de Cabral vogue
 du côté de l'occident, & aborde au
 Brésil, riche Province de l'Amé-
 rique, où naissent en abondance les
 productions les plus précieuses, &
 qui est encore aujourd'hui la plus puis-
 sante colonie du Portugal. Cependant
 Emmanuel se sert de sa gloire pour
 faire la félicité de ses sujets, & mérite
 autant par ses talens que par sa for-
 tune; qu'on donne à son gouverne-
 ment le nom de règne d'or. Ce règne
 seroit sans tâche, si l'aveugle complai-
 sance de ce Prince pour une épouse
 qu'il adoroit, ne lui eût fait chasser
 de son Royaume, les Maures qui en
 cultivoient la glebe. Jean III marche
 dans la carrière que lui ont ouvert
 ses ancêtres, & son peuple découvre
 d'immenses Empires. La Chine, cette
 Monarchie si antique, si peuplée, si
 fertile, qui offre une Religion si éton-
 nante, une morale si pure, & le
 modèle d'un si beau gouvernement,

AN. 1492.--
1648. de J.C.

est connue par les Portugais, & étonne l'Occident par ses merveilles. L'Isle d'Hainan est conquise, & Macao bâtie dans son sein, devient un des entrepôts du Commerce. Le Japon, inconnu jusqu'alors à tout l'Univers, est la source d'un Négoce prodigieux, comme le théâtre du zèle de Xavier, qui y fonde une Eglise florissante. Les Philippines, limitrophes des deux hémispheres, réunissent les vaisseaux de Lisbonne qui sont venus par l'Orient, avec les pavillons de Séville qui parviennent par l'Occident, & l'incertitude de leur possession fait naître de sanglantes discordes.

TURQUIE
ET
HONGRIE.

Le foible Bajazet, après un règne obscur, se voit arracher le Sceptre qu'il deshonne : la brave milice qui garde le Trône, indignée du repos dans lequel son Souverain la fait languir, couronne Selim qui commence son empire par la mort de son pere & de son frere. Perfide, violent, cruel, le nouvel Empereur se fait tout pardonner par ses sujets, qui ne connoissant d'autres vertus que le courage, regardent avec admi-

ration, un Sultran dont tous les pas sont marqués par des victoires. Il enlève aux Chrétiens une partie des Isles qu'ils possédoient dans l'Archipel; il disperse, dans la Syrie, des armées nombreuses, soumet cette vaste Région & en fait une de ses Provinces. Il attaque l'Egypte, met en fuite les Mamelucs si redoutés jusqu'alors, renverse le Trône des Soudans, livre au supplice le dernier de ces Princes, & ajoute à son Empire ce puissant Royaume. Jaloux de marcher sur les traces d'Alexandre & de César dont il médite sans cesse la vie, il repasse en Asie, s'illustre par de nouvelles victoires, anéantit les Principautés qui subsistoient encore sur les bords de la Mer noire, revole en Europe, & meurt lorsqu'il médite la conquête de Rhodes & de l'Italie. Soliman II qui le remplace, voit en montant sur le Trône, s'élever une sédition dangereuse. Gazelle, Gouverneur de Syrie, veut faire revivre le règne des Mamelucs, & ce Corps a déjà regagné une partie de l'Egypte.

AN. 1492. —
1648. de J.C.

AN. 1492. —
1643. de J.C

Soliman y court, combat, punit & pardonne; & dans une Campagne, met les rebelles à ses pieds. Tranquille dans ses Etats, il veut en assurer les frontieres, & se procurer une porte qui lui ouvre les Royaumes Chrétiens. Bellegrade, Capitale de la Servie, est la clef de la Hongrie & défend toute la rive du Danube. Cette Place est aussi forte qu'importante, & Mahomet II a été forcé d'y renoncer. Le jeune Sultan y conduit lui-même ses troupes, & malgré la plus vigoureuse résistance, il emporte la Ville, & s'ouvre ainsi un chemin dans le cœur de l'Europe. Rhodes possédée depuis cent cinquante ans par les Chevaliers de Jerusalem, est un objet tout autrement considérable. Cette Isle est située au milieu de l'Empire Turc dont les Chevaliers sont les implacables ennemis. Leurs Galeres défolent la Marine Ottomane, & leurs ports sont des retraites assurées pour tous les vaisseaux qui s'arment contre Constantinople. L'honneur du Sultan, & la sûreté de ses sujets, l'invitent à dé-

truire cette pépinière de Guerriers ; mais l'entreprise ne paroît pas possible. Des Chevaliers , l'élite de la Nobleſſe Chrétienne , élevés dans l'horreur pour les Infidèles , exercés dès l'enfance dans les combats , animés par le ſouvenir de tant de victoires ; une Ile défendue de toutes parts , remplie de munitions , fourmillant de ſoldats ; nature , art , courage , industrie , le double enthouſiaſme de la Religion & de l'honneur ; voilà ce que Soliman ſe propoſe de vaincre. Les exemples paſſés ſemblent devoir l'effrayer ; toutes les forces Ottomanes y ont échoué récemment ſous ſon invincible Ayeul. Tant de difficultés ne font qu'animer Soliman. Il réſoud le ſiège , préſide lui-même à la deſcente & à tous les ouvrages , ſe montre dans tous les aſſauts , mêle utilement l'intrigue à la force , & réduit au bout de ſix mois la Ville à capituler. Couvert de gloire par cette conquête , il en relève l'éclat par ſa fidélité à tenir les conditions , par l'humanité qu'il fait ſentir aux fugitifs , & par les reſ-

AN. 1492.--
1648. de J.C.

pects dont il console les malheurs du Grand-Maître. Après avoir assuré ses Etats du côté des Chrétiens, il veut fermer son Empire du côté de la Perse; & pour ne laisser aucun embarras derriere lui, il propose une trêve à la Hongrie.

HONGRIE.

La Hongrie n'a pas joui d'un moment de tranquillité sous le règne de Ladislas. Excellent Particulier & foible Roi, ce Prince s'est vu attaquer à la fois par son frere Albert & par l'Empereur Maximilien. Ses armes heureuses contre le premier, par le courage de ses sujets qui ont combattu avec ardeur pour un Maître qu'ils chérissoient, ont forcé Albert à renoncer au projet de troubler la Bohême. Un traité fait avec la Maison d'Autriche, a rendu le calme à la Hongrie; & le Monarque peu estimé, mais aimé de ses peuples, a eu le bonheur de mourir dans le sein de la paix. Ses deux Couronnes ont passé à son fils Louis II, jeune Prince dont le courage donne de grandes espérances aux Hongrois, mais dont les flatteurs corrompent

tous les jours le caractère. C'est à ce Roi que Soliman envoie une Ambassade solennelle pour l'inviter à suspendre au moins les querelles, & même à leur faire succéder l'amitié & la paix. Louis, qui ne se conduit que par les conseils d'un Cordelier que l'intrigue a élevé à l'Épiscopat & au Ministère, suit les avis de cet Ecclésiastique, répond avec mépris aux offres du Sultan, & lui renvoie ses Députés mutilés & couverts d'outrages. Soliman entre aussi-tôt en Hongrie le fer & la flamme à la main, prend Bude le boulevard du Royaume, & y venge ses Ambassadeurs, par le sang des habitans de cette Ville : il soumet dans une Campagne toute la Basse-Hongrie, envoie dans la Turquie deux cents mille captifs, & trouve le Roi suivi de toute la Noblesse Hongroise qui l'attend dans la plaine de Mohats. Envain le Conseil de Louis représente-t-il le danger de livrer un combat avec des forces inégales, à un Sultan animé par la vengeance, vainqueur de Rhodes, & conduisant les troupes les plus aguer-

AN. 1492 --
1648. de J. C.

AN. 1402.--
1648. de J.C.

ries du Monde ; envain lui montre-t-on les avantages que le tems peut donner , les secours qui sont en marche , & l'espérance de miner l'ennemi qui ne peut plus se soutenir dans un pays ravagé par lui-même. L'Evêque Cordelier fait décider l'attaque & il en donne le signal : douze mille Hongrois restent sur le champ où s'est donné le fatal combat ; la plus grande partie de la Noblesse y périt , & le Roi qui , emporté par son courage , s'est précipité témérairement au milieu des rangs , foulé aux pieds des chevaux , entraîné par les fuyards , est englouti dans un gouffre où on le retrouve quelques jours après. Le Sultan vainqueur parcourt rapidement le Royaume , faisant marcher devant lui les incendies & le carnage , & ne se retire qu'en emmenant des milliers d'esclaves.

Les Hongrois , qui essuient tous les malheurs d'une guerre étrangere , se voient en même-tems exposés à toutes les fureurs d'une guerre civile. L'infortuné Louis n'a point laissé d'héritiers de son sang ; Ferdinand

d'Autriche qui a épousé sa sœur, s'empare de la Bohême comme d'une succession, réclame la Hongrie avec le même titre. La Nation invoque inutilement le privilège qu'elle a de choisir ses Chefs; Ferdinand appuyé de son frere Charles-Quint, se flatte de faire taire les loix. La Noblesse obligée de plier d'abord, tente bientôt de rappeler ses droits, & dans une assemblée composée de la plus grande partie de ce Corps, elle élit pour son Monarque Jean Zapolski, déjà Vaivode de Transilvanie. Jean poursuivi par son rival, incapable de résister à toutes les forces de l'Autriche, se voit dans la nécessité d'invoquer un puissant protecteur. Soliman accourant aussi-tôt pour soutenir le Chrétien qui l'implore, tout se range en peu de jours sous le Roi qu'il favorise. Les Allemands battus cèdent la Hongrie; Jean est couronné au milieu de la Capitale du Royaume en présence du Sultan, qui refuse de faire payer un si grand bienfait par le plus léger acte de dépendance. Peu content de l'avoir ré-

AN. 1492. ---
1643. de J. C.

AN 1492.--
1648. de J. C

tabli, il veut encore le venger, & à la tête de l'élite de ses troupes, il pénètre dans l'Autriche, disperse tout ce qui s'oppose à sa marche, & va mettre le siège devant Vienne. L'Europe qui croit déjà voir un Maître dans ce nouveau Conquérant, suspendant ses animosités, la réunion de tant de Puissances, oblige le Sultan de lâcher sa proie. C'est cependant en vainqueur qu'il fait sa retraite, & il ne regagne ses frontieres qu'après avoir affermi la Couronne sur la tête de son protégé. En même-tems Barbe-Rouffe, Amiral des flottes de ce Prince, rend le Pavillon Turc redoutable sur toutes les Mers, ravage l'Italie & l'Espagne, subjugue les Côtes de l'Afrique, impose le joug à Tunis, & s'éleve à lui-même dans Alger un Royaume qu'il met sous la protection de son Maître. C'est au milieu de tant d'expéditions qui occupent Soliman en Europe, que ce Prince reprend ses projets sur l'Asie.

P E R S E.

La Perse a été le théâtre des plus grandes révolutions. La mort de Seich Eidar a été vengée, & Rustan

a péri par les mains de ses propres amis. Un bouleversement général a suivi ce crime, & le Royaume sans avoir de véritables Maîtres, a eu des tyrans qui se sont égorgés réciproquement. Ismaël, élevé avec soin par les amis de sa maison, héritier des talens de son pere, & beaucoup plus ambitieux, a cru que le moment étoit venu de réparer ses malheurs, & de faire triompher la Secte de ses ancêtres. Profitant de la confusion publique, il a fait reparoître la doctrine de l'ancien Ismaël, il a réveillé les anciens partisans, il en a gagné de nouveaux, & quand il s'est vu à la tête de nombreux disciples, il a joint les armes à l'imtrigue & à l'éloquence. L'Arménie, la Mésopotamie, ont été rapidement soumises, & ses succès ont été poussés jusques au centre du Royaume. Alors il a fait parler les droits que lui a transmis son Ayeule sœur du fameux Ussum-Cassan; & la Perse déferant le Sceptre à ses vertus encore plus qu'à son sang, l'a reconnu universellement pour son Roi. Le

AN. 1492. --
1648. de J.C.

AN 1492.--
1648. de J.C.

Trône a acquis une nouvelle splendeur sous ce Monarque philosophe. Tandis que ses soins ont veillé à la félicité de ses sujets, ses armes ont reculé les frontieres de l'Empire, & l'ancienne Monarchie des Cyrus a paru revivre sous le descendant d'Ali. Selim I, jaloux de l'aggrandissement d'un voisin si puissant, a voulu en arrêter les progrès; mais ce Sultan si victorieux, a été arrêté sur les bords de l'Euphrate; ses armées ont été battues autant par la prudence que par la valeur de son ennemi, & il a été forcé d'aller ailleurs chercher des conquêtes. Soliman, jaloux de venger son pere, reprend ses projets contre le Sophi. Des bords du Danube, il amene ses troupes sur les rives de l'Euphrate, où il assiége Bagdad, la plus forte & la plus importante Place de l'Asie. La prise de cette Ville lui ouvrant la Mésopotamie, il subjugue avec une rapidité incroyable toutes les Provinces qui se trouvent entre les deux fleuves; il passe le Tigre, & divisant son armée, il en conduit lui-même une

partie vers le Nord, où marchant de conquêtes en conquêtes, il soumet le cours de l'Oxus; tandis que la seconde, conduite par des Bachas, pénètre dans les Provinces méridionales, & fait reconnoître les loix de son Maître jusqu'au golphe d'Ormus. Chargé de butin & de trophées, Soliman, de retour à Bagdad, s'y fait couronner Roi de Perse, & y reçoit les hommages d'une partie de l'Orient. Au milieu de ses triomphes, il apprend que les Vénitiens, profitant de son absence, & séduits par Charles-Quint, ont attaqué ses vaisseaux & menacé ses possessions: il revole aussi tôt en Europe, & tout change à son arrivée. Les flottes de Soliman reprennent l'ascendant, & quatorze Isles sont enlevées à la République. Bravée dans son Golphe, tremblante pour sa Capitale même, elle implore la paix en suppliante, & ne l'obtient que par un traité qui laissant à Soliman ses conquêtes, lui donne encore trois cens mille ducats.

De nouveaux troubles se sont élevés en Hongrie, & y rappellent les

446 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1492.--
1648. de J. C.

Sultan, Fatigué d'une guerre où il voyoit contre lui de puissans ennemis qui lui faisoient un crime de ses alliances, Jean s'est réconcilié avec son rival par une paix qui a partagé le Royaume en deux parties, & qui a assuré à Ferdinand la possession de toutes les deux pour l'avenir. Les chagrins qu'ont donné au Transilvain ses sujets indignés d'un accord honteux, ayant conduit ce Prince au tombeau, l'Autrichien a réclamé les conditions du traité; mais les Hongrois persuadés que l'honneur de les commander n'est pas un Patrimoine dont le caprice ait droit de disposer, ont élu & couronné le fils de Jean, né huit jours avant la mort de son pere. Ferdinand armant toutes les forces de sa maison pour opprimer la Reine & l'enfant, cette Princesse imite son mari & tend les mains vers Soliman. C'est sous le beau titre de protecteur de la Veuve & de l'Orphelin, que le Sultan reparoît sur les bords du Danube. Le bonheur de ses armes répond à la justice de sa cause; il prend Bude une seconde fois, bat un Général de Ferdinand,

VII^e. ÉPOQ. CHRIST. COLOMB. 447

triomphe de Ferdinand lui-même, le suit à Presbourg, & envoie ses Bachas porter la terreur jusques sur les frontieres de l'Autriche; tandis que se liant d'un autre côté avec les François, il ordonne à Barbe-Rouffe d'assiéger Nice; tandis que Piali, autre Amiral Ottoman, chasse les Espagnols des Côtes de l'Afrique, & gagne une bataille qui met dix mille Chrétiens à la chaîne.

AM. 1492. —
1648. de J.C.

L'Afrique est le théâtre de rapides & sanglantes révolutions qu'enfante la rivalité des deux Cultes. Tripoli enlevée aux Maures par les Espagnols, passe sous le joug des Turcs qui y ramènent l'Alcoran, revient à Charles V qui en fait présent à l'Ordre de Malthe, & retombe sous Soliman par la valeur de Sinan, fameux Renégat, qui ravit cette Place aux Chevaliers. Tunis qui essuie de semblables vicissitudes & les mêmes ravages, demeure aux Chrétiens qui perdent Bugie & conservent Oran. Le vaste Empire des Miramolins, divisé en plusieurs Royaumes, est pénétré par les Castillans & par les Portugais

AFRIQUE:

AN. 1492.--
1648. de J.C.

qui vaincus & vainqueurs tour-à-tour, désolent ce fertile pays, pendant que les tyrans qui montent sur ces Trônes, placés & chassés par des crimes, n'y paroissent que pour les ensanglanter.

Alger, plus agitée encore, appelle Horuc & Scheredin Barbe-Rouffe à son secours, & trouve dans les deux freres de barbares oppresseurs, qui égorgent ses Princes, outragent les femmes, massacrent ses citoyens, & la chargent de fers plus rigoureux que ceux de la Castille. Horuc, qui étrangle de sa propre main le descendant des anciens Rois, s'érige un Trône qu'il baigne de sang, & qu'il entoure d'assassins. Aussi grand guerrier que tyran cruel, il chasse les Espagnols, recule les frontieres, foumet les peuples voisins, & porte la terreur jusqu'au centre de l'Afrique. Surpris, vaincu, immolé par un corps de Chrétiens, que les Algériens ont invoqué dans leur désespoir, sa mort ne fait qu'aggraver leurs malheurs. Scheredin, qui se saisit aussi-tôt du Sceptre de son frere, le venge par

VII^e. EPOQ. CHRIST. COLOMB. 449

d'éclatantes victoires qu'il remporte au dehors, & par les flots de sang qu'il verse dans la Ville. Près d'être accablé par une multitude que l'ex-cès de ses maux a rendu invincibles, il appelle les flottes de Soliman, & livre l'Etat à ce Prince qui le crée son Amiral. C'est sous ce titre que Barbe-Rouffe remplit la Méditerranée de son nom, ravage l'Italie & l'Espagne, secourt la France, triomphe de Venise, & balance les succès de Doria. L'Europe contemple ces deux hommes fameux luttant avec toutes les forces de l'Autriche & de la Turquie; tous deux si différens par leur naissance & par leurs mœurs; Barbe-Rouffe né dans la plus basse condition des humains & souillé de tous les crimes; Doria joignant à l'éclat de l'origine celui des plus héroïques vertus; tous deux semblables par le génie, par la valeur, par l'expérience, dignes l'un & l'autre de lancer les foudres des deux plus puissans Empereurs du Monde.

AN 1492. ---
1648. de J.C.

AN. 1492 --
1556. de J.C.

R É F L E X I O N S.

RELIGIONS. La révolution presque générale faite dans le Culte exige nos premières réflexions. L'autorité des Papes absolue dans le spirituel, triomphoit depuis huit siècles des ennemis qui avoient osé l'attaquer. Empereurs, Rois, peuples, force, fanatisme, science; tout avoit échoué contre elle. Un Moine, du fond de sa cellule, brave ce Trône, arrache au Souverain une moitié de son Empire, & ébranle l'autre.

Léon X, qui veut faire bâtir l'Eglise de S. Pierre de Rome, ouvre le trésor des Indulgences; des hommes avides en afferment le prix dans l'Allemagne, & chargent les Dominicains de les faire valoir. Les Augustins, jaloux de cette préférence, engagent un jeune Moine de leur corps à les venger; il y réussit, & son succès fait dans l'ordre civil & sacré un des plus grands changemens que nous montrent les annales des Religions.

VII^e. EPOQ. *CHRIST. COLOMB.* 451

Luther naquit à Illeb en Saxe, de parens obscurs & pauvres. L'indigence l'avoit appellé au cloître, la superstition l'y détermina. Effrayé d'un coup de foudre qui avoit tué un de ses amis à ses côtés, il se jetta à vingt-deux ans dans un Couvent d'Augustins. Laborieux, pénétrant, plein de feu, doué de l'ineffimable talent d'une expression animée & facile, il se livra à l'étude avec ardeur, & ne tarda pas à se faire un nom. Son Corps, qui le regardoit comme un sujet précieux, lui confia la chaire de Philosophie établie à Wittemberg, & bientôt il le fit passer à celle de Théologie où il s'acquît la plus grande réputation. Révéré comme l'oracle de sa Patrie par son érudition & par son éloquence, c'est sur lui que ses confreres jettent les yeux pour décrier les nouveaux Prédicateurs. Flatté d'une distinction si glorieuse, enchanté de trouver une occasion de se signaler par des idées hardies & nouvelles, le jeune Moine se charge avec joie d'un emploi si dangereux. Des scan-

AN. 1492.--
1556. de J.C.

AN. 1492. ---
1556. de J. C.

dales réels ne prêtoient que trop à ses traits. Les Indulgences que l'Eglise Romaine dispense comme le fruit du sang d'un Dieu, étoient devenues une Marchandise qu'on vendoit publiquement avec la dernière indécence, & dont on altéroit les véritables caractères. On ne les annonçoit point comme des graces propres à remettre les peines temporelles d'un crime effacé par le Sacrement; on les prêchoit comme des faveurs célestes qui abolissoient par elles-mêmes les forfaits les plus énormes, & qui ne laissoient plus lieu à une salutaire terreur. Ainsi cette consolation accordée à la vertu pénitente, étoit travestie par l'ignorance ou par l'intérêt, en une grace destinée aux vices, & en devenoit l'encouragement. L'éloquent Luther tonne contre ces maximes, & ramenant les vrais principes, il ralentit le zèle des acheteurs. Fier de ce succès, il va plus loin, & attaque la doctrine même des Indulgences: ensuite se laissant emporter à sa vive imagination, il jette les

sarcasmes du ridicule sur les opinions
 des Scholastiques : son audace croif-
 fant à proportion des succès, il porte
 ses coups sur les dogmes les plus
 révéérés, sur la Hiérarchie, sur les
 Evêques, sur le Pape lui-même.
 Rome qui le méprise, se contente
 d'abord de menacer ; mais voyant
 l'orage grossir, elle lance ses anathê-
 mes, & demande le coupable pour
 lui faire expier sa témérité. Le Ré-
 formateur irrité par cette condamna-
 tion, protégé par ses compatriotes
 & par son Souverain, redouble sa
 hardiesse. Armé du flambeau de l'his-
 toire, il prétend renverser de fond
 en comble les autels du Vatican
 & le Trône du Pontife. Sa main
 téméraire tire le rideau, & se porte
 sur les Mysteres vénérables, que l'Eu-
 rope a adorés jusqu'alors. Les dog-
 mes les plus précieux à l'Eglise sont
 attaqués, la Hiérarchie est ébranlée,
 & les plus augustes cérémonies sont
 traitées avec mépris. L'Empereur or-
 donne au Novateur de venir rendre
 compte de ses sentimens ; Luther
 comparoît, parle avec fierté, méprise

AN. 1562. —
 1556. de J.C.

454 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1492. --
1556. de J.C.

les menaces, & jusques dans son retour, fait une foule de profélytes. Le Clergé allarmé invite Charles-Quint à imiter Sigismond qui, malgré la foi d'un sauf-conduit, a immolé Jean Hus; mais Charles rejetant avec horreur le crime de manquer à sa parole, on conspire contre la vie de celui qu'on regarde comme un dangereux perturbateur. Luther se cache dans une forteresse, & joignant le ressentiment de la vengeance aux idées de l'ambition, il s'occupe dans cette retraite à rédiger le système de ses innovations. Selon lui, *l'Auteur du Christianisme n'institua que deux Sacremens, le Baptême & la Cene. Les autres ne sont que des inventions dictées par l'intérêt & adoptées par la superstition. L'invocation des Saints est non-seulement inutile, mais criminelle, puisqu'elle transporte à des êtres créés un hommage qui n'est dû qu'au premier de tous les êtres. Les prieres pour les morts sont un piège tendu aux Fideles, & le Purgatoire sur lequel elles sont fondées, est une chimere qu'inventa l'avarice des Paf.*

teurs. C'est une erreur de croire que le pain disparoisse dans le Sacrement de l'Autel ; J. C. ne fait que s'y introduire d'une manière inintelligible, que Luther appelle impanation. La Confession est une ridicule cérémonie, qui, impuissante pour remettre les péchés anciens, en occasionne trop souvent de nouveaux. Ce n'est ni par elle, ni par les mortifications que prescrit l'Eglise Romaine, ni par un repentir fondé sur la crainte qui ne fait que des hypocrites, ou même par aucunes sortes de bonnes œuvres, que les hommes peuvent être absous. La foi seule justifie, c'est à-dire, la vive confiance dans la miséricorde du Rédempteur, & une intime persuasion qu'il nous a appliqué les mérites de son sang. Mais ce sang n'a été versé que pour les prédestinés ; Dieu qui n'a eu en vue que le bonheur de ce petit nombre d'Elus, a préparé de toute éternité les moyens infailibles de leur salut, comme il a pré-ordonné l'inévitable damnation des autres. Luther n'épargnoit pas plus le gouvernement de l'Eglise que ses dogmes. Le Pape ne lui paroissoit qu'un Evêque

AN. 1402. --
1556. de J.C.

comme les autres, qui n'a d'autorité que dans l'étendue du Diocèse de Rome. La juridiction des Prélats avoit uniquement sa source dans le choix que faisoient les Fideles. La plupart des distinctions qui forment les différens ordres du Clergé, étoient présentées comme les effets d'une odieuse tyrannie, & l'opulence des Ecclésiastiques traitée d'usurpation criminelle; le célibat montré comme une source d'abus; les vœux Religieux comme contraires à la Nature & à l'Evangile; les cloîtres comme des gouffres où la paresse va engloutir la postérité. En conséquence le Réformateur ouvroit les portes des Monasteres, marioit les Prêtres, dépouilloit le Clergé, exhortoit les Princes à s'emparer d'une partie de ces richesses sacrées, & indiquoit de l'autre l'usage le plus raisonnable. Il vouloit qu'on s'en servît pour fonder des Colléges, construire des Hôpitaux, animer l'industrie, & réparer les routes publiques. Ainsi Luther mêlant habilement des réformations pleines de sagesse aux nouveautés qu'il

qu'il vouloit introduire , engagea plus que jamais son Souverain à le protéger. Il apperçut le moment où il pouvoit reparoître en liberté , & la Saxe le reçut avec des transports de joie. Ce fut alors qu'il jouit du plaisir le plus flatteur pour un Chef de Secte. Il vit sa patrie consacrer ses dogmes & adopter ses réformes. De la Saxe , ses opinions gagnèrent la Hesse , & bientôt une partie du nord de l'Allemagne. De nombreux disciples qui se joignirent à lui , le servirent de leur plume & de leur voix. Mélancton fut le principal appui de la Secte , Mélancton le plus habile homme de l'Allemagne , un des plus beaux génies de son tems , & le Sectaire le plus paisible qui fut jamais. Luther devenu supérieur à ses ennemis , se livra alors tranquillement à des inclinations qu'il avoit cachées avec soin. Il dépouilla le Froc , & se maria avec une jeune Religieuse qu'il aimoit depuis long-tems. Trois fils , gages de leur amour , mirent le comble à sa prospérité : elle augmentoit tous les jours. De

AN. 1492.
1556. de J. C.

zelés Apôtres alloient porter la doctrine de leur Maître dans toute l'Europe: Bucer, sorti du cloître comme Luther, la répandoit dans les Villes Impériales qui sont du côté du Rhin; Olais la faisoit triompher en Suède sa patrie, avec une rapidité qui lui soumit en un an toute cette Monarchie. Le Grand Gustave reçut le Culte nouveau, & le sage Christiern III en fit la Religion du Dannemarck. En même tems l'Angleterre & une grande partie de la Suisse renoncèrent à l'Eglise Romaine. Les nouvelles opinions se répandoient en Ecoffe, & commençoient à percer dans la France. Luther voyoit toute la Chrétienté soulevée à sa voix, la moitié de l'Europe se détachant du Trône de son ennemi, des Royaumes entiers adoptant ses opinions, un puissant parti le consultant, & recevant ses décisions avec respect. Ce fut ainsi qu'au milieu de ses triomphes, il mourut paisiblement, sans crainte, sans remords, en montrant le plaisir qu'il avoit d'avoir changé le Monde.

Du sein du Luthéranisme, l'Europe vit sortir une foule de Sectes qui s'accordant à rejeter la supériorité du Pape, se diviserent dans presque tous les autres points. Zuingle, Curé dans le Canton de Zurich, fut le premier qui entreprit de changer le système de Luther, & de le rapprocher de la Philosophie. Sentant combien l'impanation imaginée par le Saxon, étoit absurde, il la rejetta autant que le dogme des Catholiques. Niant toute présence réelle dans l'Eucharistie, il soutint qu'elle n'étoit que la figure du corps & du sang d'un Dieu, une simple image de son dernier sacrifice, une pieuse cérémonie qui rappelloit son amour & ses bienfaits. La doctrine de la foi justifiante parut au Docteur Suisse, un dogme dangereux; c'étoit attribuer tout à une vaine spéculation, & anéantir le mérite d'agir. Il comprit qu'on ôtoit à la Religion, un de ses plus grands avantages, si on n'en lioit pas les préceptes avec les intérêts de la société. Loin de diminuer le mérite des bonnes œuvres, il s'appliquoit à en re-

AN. 1522.
1556. de J.C.

AN. 1492 --
7556. de J.C.

lever le prix ; mais il n'honoroit de ce nom , que celles qui nous rendent réellement utiles à nos semblables. Cette façon de penser le conduisit à un sentiment hardi. Il croyoit que Dieu récompensoit les vertus dans l'ordre de la nature , comme dans celui de la grace. Ainsi Socrate , Aristide , Caton & tous les grands hommes de l'Antiquité qui ont tâché de se rendre sur la Terre , les images de leur auteur , ne lui paroissent pas indignes de jouir de sa présence. Le dogme de la prédestination étoit rejeté comme également contraire à la Religion , à la raison & aux mœurs. Dieu , pere des hommes , les chérissant également , avoit destiné à tous un bonheur sans fin , & leur en avoit donné les moyens. Si quelques-uns n'arrivoient pas au but , c'étoit leur faute ; ils étoient les uniques artisans de leur salut ou de leur perte. Au reste , il pensoit que ces peines auroient un terme. Entre l'éternité du châtement & les foiblesses d'un être créé , il trouvoit une disproportion qui choquoit la miséricorde & la justice. Il adoptoit les opi-

nions de Luther sur l'état des Moines , sur le célibat des Prêtres , sur les possessions & l'autorité du Clergé ; il renversoit toute la Hiérarchie , & ne voyoit dans les Pasteurs , que des Magistrats spirituels , élus par le peuple , & empruntant de lui leur autorité. Il retranchoit la plupart des cérémonies de l'Eglise , & ne vouloit qu'un culte aussi simple dans ses rites que dans ses dogmes. Zuingle prêchant cette doctrine avec un zele véhément soutenu des mœurs les plus pures , gagna presque autant de disciples que d'auditeurs. Le Clergé voulut armer la main des Magistrats contre ce nouveau Docteur ; mais il ne put obtenir qu'une conférence publique où le gouvernement devoit assister , faire disputer les deux partis , & recevoir le culte de celui qui apporteroit les meilleures raisons. Zuingle y parut , & soit qu'il fût plus habile que son adversaire , ou que les Magistrats fussent déjà prévénus en sa faveur , sa doctrine triompha. Un décret public proscrivit le culte Romain , & la Secte de Zuingle devint celle de

AN. 1491 --
1556. de J. C.

l'Etat. Les Cantons de Berne & de Basle ne tarderent pas à adopter cette réforme, & le nouveau Prédicateur joua dans la Suisse le rôle que Luther jouoit en Allemagne. Mais bientôt la Religion mit les armes aux mains d'un peuple si sage. Les Cantons qui avoient conservé l'ancien culte, marcherent pour punir ceux qui l'avoient quitté. Zuingle dans cette occasion crut devoir partager le péril de ses compatriotes; il en avoit été l'Apôtre, il voulut en être le défenseur. Il se mit à la tête de ses disciples, les conduisit lui-même contre l'ennemi, & mourut les armes à la main dans une bataille funeste à son parti. Ce parti se releva; & la Réforme restée dans les trois Cantons, en a encore gagné d'autres.

Calvin, Curé du Diocèse de Noyon, adopta d'abord les sentimens de Luther, & bientôt après il y joignit ceux de Zuingle; enfin des deux systêmes il en forma un particulier, où il se flatta d'avoir tout perfectionné parce qu'il avoit tout outré.

La baze de sa doctrine, est qu'on ne doit chercher la Religion que dans l'Evangile; toute autre source lui paroit impure & dangereuse. Il ne dissimule point que ce livre sacré offre des nuages; pour les éclaircir, il veut que l'on ne consulte que sa raison: tout Chrétien a droit de décider le sens des paroles divines. Fondé sur ce principe, Calvin renverse, innove à son gré, n'imaginant cependant presque rien de lui-même, se contenant de pousser à l'extrême, les systèmes d'autrui. Il rejette avec Zuingle la présence réelle, la Hiérarchie, les cérémonies; enchérissant sur le Docteur de Zurich, il retranche les rites même les plus raisonnables. Il proscriit des Temples tout ornement & toute pompe; il ne tient pas à son humeur chagriné qu'on ne fasse le procès à tous les Beaux-Arts comme à tous les plaisirs. C'est de Luther qu'il prend la doctrine de la prédestination, mais il pousse encore plus loin la dureté de ce dogme. Dieu, selon lui, sans avoir aucun égard au mérite, guidé uniquement par sa volonté, a, de tous

AN 1402. --
1556. de J. O.

464 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1492. --
1556. de J.C.

éternité, destiné un petit nombre d'humains au bonheur éternel, & condamné tous les autres à un malheur sans fin & sans bornes. Uniques objets d'une bienfaisance illimitée, les premiers sont nécessités aux vertus & au bonheur; les autres, objets de l'horreur divine avant que d'avoir reçu l'existence, sont précipités par une force invincible vers les crimes & vers les supplices qui en sont la peine. Leurs meilleures actions, celles-mêmes qui offrent les vertus les plus respectables, sont odieuses aux yeux de l'Etre suprême, & deviennent des titres de réprobation. Dans ce système affreux, Dieu semble se plaisir à nous conduire d'abîmes en abîmes. Il ordonne, il nécessite le crime, pour avoir le plaisir de le punir. Calvin sema d'abord en France cette doctrine. Protégé par la Reine de Navarre sœur de François I, il se forma une Eglise dans les Provinces méridionales; mais effrayé des Arrêts sanglans du Monarque, il fut obligé de fuir de sa patrie, & alla à Geneve. Chassé par le crédit du Clergé, il fut rappelé

dans la suite, & y reparut triomphant.

La Ville en corps, après une longue délibération, proscrivit son Evêque, reçut la nouvelle doctrine, & crut recouvrer une double liberté. Calvin, l'objet de la vénération publique, régna sur cet Etat naissant; il en fit le centre de son parti qui, des extrémités de l'Europe; lui demandoit ses avis & les recevoit comme des Oracles. Dans ce haut degré de puissance, il montra les mœurs les plus austères, & donna du poids à ses préceptes par une rigide vertu; mais il la deshónora par une atroce sévérité qui le rendit l'implacable ennemi de ses adversaires. Tyran de la liberté de penser, lui dont les maximes tendoient à l'établir, il précipita dans les bûchers, de malheureux Théologiens qui n'avoient fait qu'étendre ses principes. Il mourut dans cette Ville révééré comme un Apôtre, & comme un Fondateur de la République.

Le principe favori de Calvin, qui permet à tout Chrétien de prendre son propre esprit pour juge, flat-

AN 1492 --
de J.C. 1556.

toit trop l'amour propre, pour n'être pas adopté; mais il en devoit résulter nécessairement des Sectes sans nombre. La première qui en naquit fut celle des Anti-Trinitaires. Servet, né en Espagne, fut d'abord Médecin, & fit briller dans cette profession, des connoissances supérieures à celles de son siècle. Il se montra inventeur dans cette science difficile; mille raisons portent à croire qu'il soupçonna du moins la circulation du sang. Pour son malheur il voulut être Théologien, & se livra à la nouvelle Réforme. Il ne s'y arrêta pas; poussé par la manie de dogmatiser, il nia la Divinité de J. C., & attaqua tous les Mysteres. Persécuté par les Catholiques, il se retira à Geneve où il se flatta de trouver un protecteur dans Calvin. Soit que ce Chef de Secte fût jaloux de ce qu'un autre avoit plus innové que lui, soit qu'il eût quelque ressentiment particulier contre l'Espagnol, Calvin le dénonça au Consistoire dont il régloit tous les décrets. En vain Servet fit-il voir avec évidence que son ennemi avoit au-

torisé les sentimens les plus hardis ;
 envain prouva-t-il que la persécution
 qu'on lui faisoit , justifioit l'intolé-
 rance que les Protestans reprochoient
 à leurs adversaires , Calvin pour toute
 réponse fit brûler vif ce malheureux.
 Mais sa doctrine lui survécut. L'I-
 talien Gentilis la répandit avec un
 zele qui l'en fit à son tour le mar-
 tyr. Lelio Socin du même pays , &
 Fausse son neveu , la perfectionnerent :
 ils la publierent dans des écrits sédui-
 fans , & ils donnerent leurs noms à
 cette Secte hardie qui proscrivant tous
 les mysteres , prétend soumettre le
 Christianisme aux lumieres de la rai-
 son. Dieu , selon les Sociniens , *Peré*
bienfaisant , & juge équitable , n'im-
pute point à l'innocence , la souil-
lure du crime ; il ne rendit jamais les
hommes coupables de la faute d'Adam ;
ils ne sont chargés que de leurs pro-
pres iniquités. Trop juste pour juger
les humains sur des loix qu'il leur seroit
difficile de connoître , il a gravé dans
leurs cœurs la Religion naturelle qui
renferme tous les devoirs , mais comme
les passions égarent souvent la raison ,

AN. 1402. --
 1556 de J. C.

AN. 1492. ---
1556. de J.C

il a envoyé des sages dont les exemples & les préceptes rappelloient les hommes à lui. Le plus parfait de ces Sages, c'est Jesus, pur homme, né selon toutes les loix attachées à la condition humaine, mais comblé de tous les dons du Ciel, modèle sublime de talens & de vertus, & qui a retracé les loix éternelles en nous laissant l'Évangile. Ce livre, quoique souvent altéré par la superstition, contient cependant encore tout ce qu'il nous importe réellement de savoir; c'est une morale admirable qui fait de l'humanité entière, une famille immense réunie par l'amour.

Enfin les Anabaptistes parurent, & portèrent leurs prétentions bien plus haut. Une entière indépendance tant spirituelle que temporelle, fut la baze de leurs prétentions. Ils y joignirent le mépris du Baptême, mépris qui donna la dénomination à cette Secte. La plupart de ceux qui s'y devoient, étoient des paysans, des ouvriers ou des serfs. Voyant tout le fardeau de la société tombé sur eux, tandis qu'un petit nombre

VII^e. EPOQ. CHRIST. COLOMB. 469

de Riches profitoient avec orgueil de leurs travaux & de leurs larmes, ils se crurent en droit de réclamer l'égalité de la Nature, & de venger les usurpations faites sur elle. Ce ne fut point par des discours étudiés, par des recherches savantes, par des argumens spécieux que ceux-ci cherchèrent à étendre leur Secte; ce fut le fer & la flâme à la main, par les incendies & par les ravages, que vingt mille fanatiques tentèrent de renverser toutes les subordinations qui entretiennent l'harmonie de la société. Fausste & Muncer, nés en Saxe, furent les auteurs de cette confédération terrible, & l'établirent en Westphalie. Jean de Leyde, garçon Tailleur, leur succéda; celui-ci contredisant ses propres principes, se fit Roi de ses disciples, se rendit Maître de la Ville de Munster, & régna avec autant de faste que de fureur. Une vile populace se rangea en foule autour de lui, ravagea l'Allemagne depuis l'Elbe jusqu'au Rhin, & périt enfin avec son Roi.

AN. 1492. --
1556. de J.C.

AN. 1492.--
1556. de J.C.

fous le fer de ces Nobles qu'elle vouloit détruire. C'est de ces furieux que sont venus les Quakers que nous verrons en Angleterre dans le siècle suivant; Sectaires paisibles qui, aussi différens des Anabaptistes dans les mœurs, que semblables dans les principes, sont persuadés que l'égalité naturelle, ennemie de toute violence, doit être établie par la patience, la charité & la douceur.

Telles sont les principales Sectes qui parurent au commencement du seizième siècle; tels étoient alors leurs dogmes: ils ont varié depuis. Ainsi les Luthériens & les Calvinistes rejettent aujourd'hui cette doctrine monstrueuse d'une prédestination rigide qui fait de l'homme un automate, & de Dieu un tyran.

Quel étoit le motif qui animoit tant de Novateurs? Par quels moyens ont-ils eu des succès si prodigieux?

Si l'on en croit les Protestans, leurs Chefs ont été des hommes divins, qui n'ont eu d'autre but que de réformer des abus crians, & de réta-

blir l'Evangile dans sa pureté. Si l'on écoute les premiers Ecrivains qui les combattirent ; les prétendus Réformateurs ont été des monstres que l'orgueil & le libertinage ont armés contre l'Eglise. Ne consultons que l'équité ; blâmons le vice par-tout où nous le trouvons ; applaudissons à la vertu dans quelque Secte qu'elle brille.

Il ne paroît pas qu'un vrai zele ait jamais animé ni Luther ni Calvin. La vanité commença l'ouvrage, l'humeur le continua, l'intérêt l'acheva. Luther étoit un emporté que son caractère & le plaisir de se faire remarquer engagerent à fronder les opinions reçues. Il y a apparence qu'à son début il ne croyoit pas aller si loin. Le succès l'échauffa, & lui fit concevoir le projet de se faire Chef de parti. Cette ambition & la crainte de la Cour de Rome, le porterent beaucoup au-delà de ce qu'il avoit voulu. L'idée de quitter un Etat qui vraisemblablement le gênoit, devint un second motif ; on ne peut guere en douter, quand on réfléchit sur son

AN 1542. —
1556. de J. C.

mariage, que le fameux Erasme appelloit le scandale de la Réforme. Calvin dont les mœurs furent irréprochables, fut guidé par son orgueil qui le repaissoit du plaisir de se voir à la tête d'une Secte nombreuse & docile : il le fut encore par son humeur sombre & dure ; caractere qui perce dans son dogme affreux de la prédestination, & dans la barbarie qu'il exerça contre ceux qui osèrent choquer ses sentimens. Zuingle semble avoir eu des intentions plus pures. Il crut vraisemblablement ce qu'il prêchoit ; on peut en juger ainsi, parce que ses opinions, criminelles sans doute aux yeux de la Religion, sont capables de séduire un esprit droit, par l'apparence de raison & de douceur dont elles sont revêtues. Il eut encore la noble ambition de servir sa patrie ; sa mort héroïque en est le gage. Une forte persuasion paroît avoir agi sur les Socins : s'ils se sont égarés, ils n'ont dû peut-être leurs erreurs qu'à la passion de philosopher, passion la plus pardonnable

VII^e. EPOQ. CHRIST. COLOMB. 473

de toutes. Avouons d'ailleurs que l'on
compta parmi ces Chefs de Sectes,
des hommes respectables par leur
science ou par leurs mœurs. Donnons
une sorte d'éloquence, de l'érudition,
de l'intrépidité au Docteur de la
Saxe; accordons des mœurs, de l'es-
prit & de la Dialectique à l'Apôtre
de Geneve; soyons équitables pour
Mélancton, dont on ne lit pas les
écrits sans l'estimer, & la vie sans
l'aimer.

AN 1492.--
1556. de J. C.

Les succès de la Réforme avoient
été préparés, Wiclef & Jean Hus en
avoient déjà répandus les principes;
Luther n'eut besoin que de les rap-
peller. Les circonstances étoient fa-
vorables: l'Eglise Romaine avoit
nourri dans son sein, des abus qu'elle
même avoue; il ne fut pas difficile
à ce Moine éloquent d'en faire re-
tomber le ridicule sur les dogmes
mêmes. Les esprits nouvellement for-
tis de la barbarie, étoient dans une
fermentation qui les rendoit avides de
recherches; l'esclavage où on les avoit
retenus, leur paroissant d'autant plus

AN. 1492.
1556. de J.C.

odieux qu'il avoit été plus pesant ; ils étoient disposés à briser leurs entraves, & à s'élaner au-delà des limites. Les dogmes nouveaux étoient utiles à tout le monde ; utiles aux Moines qu'ils délieroient d'un joug rigoureux, reçu imprudemment dans un âge où l'on s'ignore ; utiles aux peuples qu'ils soulageoient d'une infinité de pratiques ou coûteuses ou pénibles ; utiles aux pauvres qui trouvoient dans les Monasteres que l'on abattoit, des Hôpitaux où le public pourvoyoit à leurs besoins ; utiles aux Grands qui partageoient les dépouilles des Eglises si magnifiques & si riches dans l'Allemagne ; utiles aux Souverains qui secouoient une domination dont l'excessive autorité avoit si souvent anéanti la leur, & qui voyoient avec joie le Diadème vengé des affronts qu'y avoit imprimé la Tiare. La renaissance des Lettres étoit favorable aux opinions nouvelles ; le flambeau de la critique à la main, on fouilloit dans les monumens antiques ; on recherchoit les

mœurs de la primitive Eglise ; en représentant la différence de l'administration des premiers siècles, on rendoit odieux le Gouvernement qui avoit subsisté dans les siècles postérieurs. Malheureusement l'érudition sacrée se trouvoit toute entière du côté des Novateurs. Les Ekius, les Cocleüs qui défendoient l'ancien culte, étoient bien loin d'atteindre à la vigueur de Luther, à la logique de Calvin, & à l'élégance de Mélancton. L'imprimerie fut un nouveau ressort pour les Sectaires ; la presse qui multiplioit leurs écrits, les faisoit échapper à la vigilance de leurs ennemis qui les proscrivoient. L'esprit d'intolérance dont les partisans de Rome étoient animés, servoit encore leurs adversaires. Ces Edits sanglans que François, Charles, Henri & sa fille portèrent contre les Réformateurs, ces bûchers qu'ils allumèrent, ces tortures qu'ils imaginèrent, tant de supplices qu'on exerça dans une si grande partie de l'Europe, servirent à roidir les esprits, & à leur faire mettre le

AN. 1492. --
1556. de J.C.

comble de la gloire dans le mépris des tourmens. La constance des Héros du parti enfanta des milliers de profélites. Le caractère des Papes qui régnerent alors, contribua beaucoup aux progrès des ennemis de leur Trône. Les débauches & les cruautés d'Alexandre VI; les guerres & les intrigues de Jules II; la vie voluptueuse de Léon X; les fautes & les malheurs de Clément VII; les injustices de Paul III pour l'élévation de sa maison, & les crimes de son indigne fils dont son aveugle tendresse lui faisoit dissimuler les excès; tout cela diminua le respect qu'on avoit pour les Pontifes: une partie de l'Eglise se crut en droit de braver des Chefs qui ne paroissoient pas dignes de la commander.

Le premier remède qu'on crut devoir apporter à tant de maux, fut la persécution. On a déjà tracé une esquisse de la rigueur avec laquelle on l'exerça. Ajoutons ici une de ces scènes atroces qui sont l'opprobre de l'humanité, propres à faire

frémir toute ame sensible , & trembler tout homme pieux sur les excès où peut porter un zele aveugle. Un reste de Vaudois vivoit dans les montagnes qui séparent la Provence du Dauphiné ; gens entetés peut-être de quelques opinions hétérodoxes , mais doux , tranquilles , bienfaisans , vivant dans la pauvreté , le travail , & la vertu. Le Parlement d'Aix condamna dix-neuf de ces malheureux à être brûlés : peu content de cette rigueur , il envoya Oppede son premier Président & Guerin son Avocat-Général , pour informer contre cette Secte. L'histoire n'offre point d'exemple d'une cruauté exercée avec tant de sang froid. Ces Magistrats détruisirent des Villages entiers , brûlerent les uns , raserent les autres , & firent périr plusieurs milliers de ces malheureux. Une femme eut seule le courage de s'élever contre cette violence. La Dame de Cental porta au Trône les gémissemens de tant de victimes , & en poursuivit la vengeance. Guerin paya de sa tête les

AN. 1492. --
1648. de J.C

sureurs qu'il avoit exercées ; supplice trop doux pour ce barbare ! Oppédé avec de l'éloquence , fit illusion à ses Juges , & demeura impuni.

Un Concile général parut à tous les partis un moyen plus efficace & plus doux. L'Europe le demanda long-tems envain ; les Papes qui craignoient la vigueur de cette assemblée , en différoient toujours la convocation. Paul III , forcé par Charles-Quint , indiqua enfin le Concile à Mantoue , d'où il fut transféré à Trente. Interrompu souvent , il dura dix-huit ans , & ne finit qu'après la mort de Charles. Le fruit qu'on en retira fut médiocre. Les Réformateurs qui l'avoient sollicité avec tant d'ardeur , refuserent de s'y rendre. Au lieu d'obéir au décret de cette célèbre Assemblée , ils en firent la satire. Ils prétendirent que les formes n'avoient point été observées ; que le Pape , par ses Légats & par ses intrigues , avoit réglé toutes les décisions ; que l'ambition des Cardinaux , la timidité des Prélats , leurs espérances ,

leurs craintes, qu'en un mot tous les petits intérêts humains avoient pré-
 fidé à ces Etats généraux de l'Eglise. Malheureusement les Novateurs furent
 secondés puissamment par le Moine Frapaolo, ce dangereux Historien du
 Concile qui en présenta un tableau si scandaleux.

AN. 1492. --
 1556. de J. C.

Aux mesures les plus justes que l'on prit pour défendre le Culte ancien, ajoutons l'établissement d'un Ordre nouveau; Ordre destiné à s'instruire, à instruire les autres, à combattre les Schismes naissans, à porter la Religion dans les Pays étrangers, à élever la jeunesse, à saisir la conscience des Rois, & à les retenir sous Rome. On sent assez que l'on veut parler de cette Société célèbre qui a eu de si grands succès & de si terribles disgraces. Ce n'est point à nous à décider si ces Religieux d'une nouvelle espece ont été utiles ou nuisibles aux Etats; mais on ne peut dissimuler que leur Institution fut alors infiniment avantageuse à l'Eglise. Leur Règle, dont toutes les par-

ORDRES
 RELIGIEUX.

AN. 1492 --
1556. de J. C.

ties tendent à faire des hommes habiles & savans, fit éclore des Théologiens d'un mérite distingué. Ce fut de leur sein que sortirent les premiers athlètes qui combattirent avec avantage les ennemis du Culte Romain. Leurs travaux changerent la face du combat : l'érudition rendit les armes plus égales, & la victoire fut du moins balancée dans les deux partis. Les Capucins qui naquirent alors, chercherent un genre de mérite tout différent ; ils crurent se rendre recommandables, en adoptant tout ce qui paroissoit ridicule aux yeux des hommes. Ordre singulier & dont le sort fut étrange ! De leurs deux Fondateurs, l'un devint fou ; l'autre quittant le sac de pénitence dont il s'étoit revêtu, passa dans le camp des ennemis du Pape, s'y maria, s'y deshonora par ses débauches, & mourut Socinien. Ce fut dans le même-tems que le plus ignorant des Fondateurs, forma un des Ordres les plus respectables qui furent jamais. Le Portugais Jean-de-
Dieu

Dieu ne chercha ni l'honneur de se livrer à de pieuses & stériles contemplations, ni celui de briller dans des disputes savantes; il ne voulut que se dévouer au service des Infirmes, & donna naissance à cet Institut vénérable qui continue d'exercer dans toute l'Europe Chrétienne la Charité, cette première des vertus sous laquelle il est connu.

AN. 1492 --
1556. de J.G.

La découverte d'un nouveau Monde, événement le plus important non-seulement de cet âge, mais de tous les siècles, offre un vaste champ aux méditations d'un Philosophe. L'Amérique étoit-elle connue avant Christophe Colomb? Par quel moyen a-t-elle été peuplée?

Réflexions
sur la Découverte de l'Amérique.

On ne peut douter que les Anciens n'aient deviné l'existence d'un autre hémisphère habité comme le nôtre. Le système qui place le soleil au centre de notre Monde, étoit celui de plusieurs écoles de Philosophie; il conduit naturellement à supposer des Antipodes. Virgile en parle clairement dans le premier livre de ses Géorgiques. En réfléchissant sur

N. 1492.
7556. de J.C

la partie du Globe opposée à celle que nous habitons ; là , dit-il , régnent , selon quelques uns , d'épaisses & de continuelles ténèbres ; ou plutôt l'aurore quittant notre horizon , va éclairer ces climats & y ramène le jour ; l'étoile du soir au contraire y rallume les astres , lorsque le soleil levant fait briller ici sa lumière. Les faux raisonnemens dont S. Augustin combattoit cette opinion , prouvent que de son tems elle avoit encore des partisans : la condamnation qu'on en fit dans le huitieme siècle , suppose que cette vérité se monroit jusques dans les âges les plus grossiers. Mais il ne paroît pas qu'avant Colomb l'Amérique eût été connue autrement que par des conjectures. Comment supposer en effet que des Navigateurs qui n'avoient pas la bouffole , qui alloient timidement de côte en côte , qui employoient des années à des voyages qui nous coûtent à peine quelques jours , aient osé traverser cet Océan immense & orageux qui sépare les deux hémispheres ? Si une tempête ou quelque autre accident

les eût jettés dans des Régions si éloignées, par quel prodige auroient-ils retrouvé leur route, eux qui n'avoient d'autres guides que les Astres du Ciel, dont le moindre nuage leur déroboit le spectacle? Cette Isle Atlantique, dont Platon fait un si magnifique éloge, & que l'on cite pour prouver qu'il avoit connu l'Amérique, n'est visiblement que la brillante fiction d'un beau génie qui mêla toujours les charmes de l'imagination aux profondes idées de la Philosophie. Le passage de Diodore, & le trait qu'on rapporte de quelques Carthaginois qui avoient trouvé des Isles où germoit l'or, peuvent s'appliquer aux Isles voisines de l'Afrique où l'on découvre en effet d'abondantes mines de ce métal. Pour les fables que l'on débita du tems de Colomb, où l'on supposoit que ce Navigateur avoit dérobé les papiers de quelques Biscayens qui ayant découvert le nouveau Monde, étoient morts peu de tems après leur retour, ne voit-on pas que ce sont les dernières ressources de l'Envie qui cherche

 AN. 1492. --
 1556. de J. C.

AN. 1492. —
1556. de J. C.

à se venger d'un grand homme, en détournant ailleurs les sources de sa gloire ?

Par quel moyen l'Amérique a-t-elle été peuplée ? Seconde question bien plus difficile à résoudre. Selon les uns, des Navigateurs de notre continent portés par le hazard dans celui qui nous est nouveau, auront formé une Colonie, dont la postérité s'étendant aura couvert cette moitié de notre globe. Selon d'autres, les extrémités des deux hémispheres se réunissant du côté du Nord, les peuples de l'Asie auront pu passer de l'un à l'autre, & donner à la partie Septentrionale du second, des habitans qui se multipliant tous les jours, se feront insensiblement avancés vers le Midi. D'autres enfin prétendent que ces deux Continens n'en faisoient qu'un autrefois; une subite révolution de la Nature aura englouti tout-à-coup l'espace de dix-huit cens lieues qui étoit entre le Mexique & la Guinée, submergé tous les habitans, & par cette terrible catastrophe, séparé à jamais les deux Mondes. Pour juger

de la solidité de ces systêmes, il faut d'abord considérer attentivement l'é-
 rat où les premiers Navigateurs qui ont pénétré dans l'Amérique, ont trouvé les hommes, les animaux & les plantes. Ils ont vu les hommes distingués des Européens, par des disparités essentielles. Ils ont découvert des animaux qui ne nagent point, ou venimeux, ou naturellement voraces & farouches : ils ont rencontré de ces bêtes malfaisantes qui ne vivent que dans les climats brûlans. Ils ont vu des plantes toutes différentes des nôtres ; ils en ont vu de parfaitement semblables. Secondement, il faut bien se pénétrer de cette vérité fondée sur toutes les notions d'une saine Physique, que la même cause qui a donné les animaux à l'Amérique, lui a donné les hommes ; principe incontestable, qui, rapproché de l'observation précédente, ruine les deux premières hypothèses. Si les habitans du nouveau Monde y avoient été jettés par hazard, ou s'ils y avoient abordé à dessein de s'y établir, on n'y devoit rencontrer aucun de ces

AN. 1492. ---
1556. de J. C.

AN. 1492.
1556. de J.C.

animaux malfaisans. Comment s'y trouveroient-ils ? Ils n'y seroient pas venus d'eux-mêmes : nous parlons de ceux qui ne nagent point. Ceux mêmes qui auroient eu cette faculté, auroient-ils pu traverser plus de huit cens lieues de Mer qui se trouvent entre le Cap des Palmes & le Cap S. Vincent ? Supposera-t-on qu'ils sont venus par les extrémités Septentrionales de l'Asie ou par les Terres Polaires ? Du moins on ne devra voir dans le nouvel hémisphere que ces sortes d'especes qui aiment les Pays froids & qui peuvent vivre au milieu des Neiges : sûrement les animaux qui ne respirent que dans la Zone torride, n'auroient point été chercher le nord glacé de la Tartarie, du Groenland, du Kamchatka, ou quelque autre partie de la Terre, plus glacée encore. Personne ne dira qu'on les y ait amenés ; les hommes dans leurs voyages ne portent point avec eux ces especes nuisibles qu'ils cherchent à détruire par routes sortes de moyens, bien-loin de prendre le soin de les reproduire.

Le troisieme systême est plus plausible ; mais par quel étrange prodige les deux Mondes n'auroient-ils conservé aucune tradition , aucun monument , aucune trace d'une catastrophe si effrayante , tandis que la mémoire de nos Peres nous a transmis les événemens des siècles les plus reculés , événemens infiniment moins importans & moins terribles ? D'ailleurs , comment expliquer ces disparités essentielles qui semblent se montrer sous le même climat dans l'Européen & dans l'Américain. Avouons qu'aucune des suppositions reçues ne nous éclaire sur ce problème ; l'œil de la Philosophie peut seul en entrevoir la solution.

Le Midi de l'Europe ne présente aucune révolution marquée. La grande puissance de Charles-Quint fut due à des alliances ; ce Prince ne fit que la maintenir. Il étoit né cependant pour occasionner de mémorables changemens ; il avoit l'ambition , la force , & les talens nécessaires. Trois hommes le retinrent dans ses limites ; François , Soliman & Luther. Le

AN. 1492. —
1556. de J. C.

REVOLU^{ti}
TIONS.

AN. 1492. ---
1556. de J.C.

Nord offre l'importante révolution de la Suède ; les causes en sont visibles ; la haine des deux Nations rivales , la noble fierté des Suédois qui dédaignoient un Maître étranger , la dureté des Danois , dureté toujours funeste à ceux qui gouvernent , enfin les talens , la valeur & la grande ame de Gustave : voilà quels furent les principes d'un si rapide changement. La déposition de Bajazet est très - remarquable ; c'est le premier Sultan détrôné par les Janissaires. Amurat & Mahomet II avoient eux-mêmes préparé la disgrâce de ce Prince , en accordant une si grande considération à un corps de Guerriers qui n'aspiroient qu'à des victoires. Ces Sultans invincibles , sûrs de contenir par la force de leur génie les soldats qui leur obéissoient , ne craignirent point de donner trop de crédit à une milice qui entourait le Trône ; mais ils ne prévirent point assez que des guerriers élevés dans cette noble fierté qu'inspirent les armes , dédaigneroient leur Maître , toutes les fois qu'il ne leur

montreroit que de la foiblesse ; & ils devoient sentir que le hazard de l'hérédité donneroit infailliblement des Sultans pusillanimes. C'est ainsi que les Gardes Prétoriennes , instituées par des Empereurs généreux , & tremblantes sous ces Princes , se jouerent insolemment du Diadème des Césars , lorsqu'il ceignit le front d'un homme foible. Venise est visiblement déchue ; ce n'est point la Ligue de Cambray qui lui a porté les coups mortels ; sa sagesse toujours la même , & qui ne parut jamais plus éclatante que dans cette disgrâce , avoit tout réparé. Ce sont les Portugais qui , sans combattre directement la République , ont été ses véritables ennemis ; c'est en doublant le Cap de Bonne-Espérance , c'est en triomphant sur des Mers situées à deux mille lieues de Venise , que les Navigateurs de Lisbonne ont enlevé au Pavillon de S. Marc les principes de sa gloire.

Dans la division que nous venons POLITIQUE, de parcourir , si l'Europe ne présente pas ces subites révolutions , ces chan-

AN 1482.
1556. de J.C.

gemens universels qu'elle nous a montrés jusqu'ici, elle a dû cette consistence à la Politique, qui a fait les plus grands progrès. On voit alors les Puissances plus liées entre elles, plus instruites sur leurs forces réciproques, plus éclairées sur leurs véritables intérêts. Elles s'observent, se balancent, & par la réunion de plusieurs petits Etats, elles arrêtent les invasions que méditent les grandes Monarchies. C'est dans cet âge que commence l'équilibre, si précieux à l'Europe, qui l'a sauvée depuis trois siècles des fers de deux formidables Maisons. Ferdinand le Catholique, Charles-Quint, les Souverains d'Italie, les Papes & sur-tout les Vénitiens se distinguèrent dans cet art sublime. La conduite de Jules II & celle de Léon X contre les François devenus trop redoutables à ceux mêmes qui les avoient appellés, est digne d'admiration; celle des Vénitiens & de Henri VIII après la bataille de Pavie, est un chef-d'œuvre de sagesse; l'Europe lui dut sa liberté.

Des changemens considérables pa-
roissent ici dans les Gouvernemens.

AN. 1492. —
1556. de J. C.

La Maison d'Autriche forge insensiblement les chaînes de l'Allemagne.

Gouverne-
mens.

Maximilien à qui il ne manquoit que plus de suite dans les idées, avoit adroitement préparé l'assujettissement de l'Empire, par la maniere dont il avoit fait la division de ses Cercles. Son petit-fils, bien plus habile, avançoit rapidement l'ouvrage; il étoit achevé, si l'hérésie ne fût venue au secours de l'Allemagne. Mais malgré les efforts des Luthériens, la main de l'Empereur mina insensiblement les fondemens de la liberté, & prépara les fers dont ses successeurs chargerent le corps Germanique. Ce fut un coup décisif pour ce Prince, que d'avoir abaissé la Maison de Saxe si antique & si puissante, & d'avoir mis un sujet de discorde perpétuelle parmi ses différentes branches, en transférant l'Electorat à la cadette. En France, l'autorité de la Noblesse expira sous François I. Les Ministres de ce Monarque travaillèrent sans relâche à avilir ce Corps;

AN. 1492. --
1556. de J. C.

L'anéantissement des droits de celui-ci facilita l'abaissement des Ordres inférieurs : les Réglemens nouveaux faits pour la levée & la conduite des troupes, soumirent le Militaire : l'abolition de la Pragmatique-Sanction asservit le Clergé, en forçant les Chefs à tourner les yeux vers le Trône, pour en obtenir des graces. L'Angleterre qu'on a vue dans les siècles précédens verser tant de sang pour cimenter sa liberté, semble avoir oublié ce grand objet ; ce peuple si fier rampe aux pieds de Henri & de Marie, & le Parlement, jusqu'alors vengeur respectable des droits de la Nation, n'est plus que le lâche instrument des caprices de ses Maîtres. La Suède perd le droit précieux d'élire ses Rois, & ne recouvre le calme que lui donne un Héros, qu'aux dépens de sa liberté. L'Espagne, Florence, Milan offrent le même spectacle ; les yeux en se promenant sur le Globe n'apperçoivent presque plus que des peuples qui prennent des fers, & Geneve seule donne à la Terre

une République de plus.

La Législation s'améliore de jour en jour. Presque tous les Etats présentent d'admirables Réglemens qui réforment d'antiques abus. L'Empire abolit cette Chambre cruelle qui, établie originaiement pour punir les crimes, en étoit devenue la protectrice, & qui exerçoit dans toute l'Allemagne la plus odieuse tyrannie. Au milieu du règne orageux de Henri, l'Angleterre voit éclore des loix dignes des plus beaux âges ; elle réforme l'abus dangereux de multiplier les pâturages, tourne les yeux de ses habitans sur l'agriculture : elle proscriit d'anciennes loix, funestes aux progrès des Arts mécaniques, & en porte de nouvelles, favorables au commerce. Parmi un grand nombre de sages Ordonnances, la France applaudit à celle qui abolit l'usage barbare qui s'étoit conservé jusqu'alors, de porter les loix & de rendre la justice dans un idiôme inconnu à la plus grande partie du peuple ; mais en même-tems elle vit naître dans

AN. 1492. --
1556. de J.C.

LÉGISLA-
TION.

AN 1492. --
1556 de J.C.

son sein, le plus grand des maux & la vénalité des charges, qui donne à l'or le plus beau droit de la vertu, celui de juger les humains.

NAVIGATION.

Jamais le Monde ne produisit des Navigateurs plus hardis & plus célèbres. A l'Occident on a vu Colomb se jeter avec une audace inouïe dans des Mers inconnues jusqu'alors, & créer en quelque sorte un Monde nouveau. Balbao, marchant sur ses pas, a vogué vers un Pole dont on mettoit en doute l'existence, & a découvert une Mer de trois mille lieues. Magellan a tenté de faire le tour du Monde, & après des travaux qui étonnent l'imagination, il a montré à l'Orient surpris, des hommes qui sont venus à lui en marchant toujours par les routes de l'Occident. La mort qui l'a arrêté aux Philippines, l'a empêché d'accomplir son projet; mais peu d'années après, Sébastien Canot l'a exécuté, & Seville d'où il étoit parti, a vu ce Navigateur revenir dans son port, après avoir décrit toute la circonférence du

Globe. Tandis que les Espagnols ont vogué vers les parties les plus reculées de l'Occident, les Portugais n'ont pas exécuté moins de prodiges vers l'Orient : Vasco de Gama, Almeida, Albuquerque ont pénétré jusqu'aux extrémités des Indes ; le Siam, le Tunquin, les Moluques, la Chine & le Japon ont été découverts.

On sent combien toutes les Sciences ont dû gagner à tant de progrès. Le Géographe dont le compas s'étoit borné, depuis tant de siècles, à une petite portion de notre Terre, a vu étendre sous ses yeux l'un & l'autre hémisphère. Ses cartes jusqu'alors informes, se sont chargées de mille peuples nouveaux, & ont présenté des mesures infiniment plus justes. L'Astronome a découvert un Ciel nouveau, un nouveau Pole, de nouveaux Astres ; une espèce de création s'est renouvelée pour lui dans l'Univers. Le Médecin a trouvé sous des climats plus chauds, & dans une Terre plus vigoureuse, des remèdes inconnus & puissans. L'œil du Jurisconsulte, au

496 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1492. --
1556. de J.C.

milieu de cette multitude de loix bizarres qu'il a apperçues dans les Nations nouvelles , a vu des maximes sages qui lui ont servi à mettre aux passions un frein de plus. Le Philosophe a aggrandi la sphère de ses idées ; le spectacle de tant de peuples si divers dans leur être , dans leurs mœurs , dans leurs opinions , a élevé ses réflexions , & lui a donné une noble hardiessè qui a servi à faire tomber le bandeau dont le préjugé avoit couvert ses yeux. Ainsi tout s'est ranimé dans le Monde ; tout a pris une nouvelle vie par les bienfaits de la Navigation. L'époque de Colomb est celle des plus grands & des plus heureux changemens qui se soient faits dans l'esprit humain.

COMMERCE.

Le Commerce fut plus florissant que jamais ; mais son centre changea dans le Midi de l'Europe. Les Villes d'Italie avoient fait exclusivement celui des Indes , par le moyen de l'Egypte qui étoit leur entrepôt. Les Portugais allant eux-mêmes dans ces Régions , en rapporterent les productions avec plus d'abondance.

VII^e. EPOQ. CHRIST. COLOMB. 497

Comme ils les donnoient à un prix au-dessous de celui qu'avoient fixé les Italiens, ils attirerent à eux les Marchands de l'Europe, & ne laisserent plus qu'une foible branche à leurs rivaux. Cette branche fut encore enlevée à ceux ci par la chute du Trône des Mamelucs, chute qui rendit maîtres de l'Egypte, les implacables ennemis de Venise. Tandis que les Portugais voituloient dans leurs ports, les Epiceries, les Aromates, les Diamans & les Perles de l'Orient, les Espagnols ramenoient dans les leurs, l'Or du Pérou, l'Argent du Mexique, l'Indigo, la Cochenille, & toutes les productions de l'hémisphere opposé. Ainsi Lisbonne & Seville devinrent les entrepôts de la Terre, les points de réunion de toutes les Nations, & les Villes les plus riches qui furent jamais. Lubeck, Hambourg continuoient d'exercer le Négoce dans la Mer Baltique, & d'y figurer avec avantage. La France & l'Angleterre devenues dans la suite si célèbres par leur navigation & par leur commerce,

AN. 1492. --
1556. de J.C.

Ann. 1492. --
1556. de J.C.

n'avoient alors ni l'un ni l'autre. La première fit à peine quelques Etablifsemens de peu d'importance ; la seconde vit quelques-uns de ses vaisseaux pénétrer dans la Mer Glaciale, trouver la route d'Archangel, & faire naître le premier commerce qui se soit fait par mer avec la Russie.

Les Arts mécaniques, les Manufactures de toute espece, distinguoient la Flandre & les Provinces adjacentes. C'étoit l'Industrie qui étoit la source de l'incroyable opulence & de la prodigieuse population que l'on y découvre alors. Gand, Bruges, Anvers, Malines avoient des Bourgeois dont les richesses égaloient celles des Souverains. On a vu Charles Quint regarder la révolte des Gantois comme une des affaires les plus sérieuses de son règne, & risquer sa liberté en passant par la France, pour aller soumettre avec plus de promptitude, cette Ville qui formoit une espece d'Etat.

ART MILI-
TAIRE.

La guerre fut plus que jamais un Art véritable, fondé sur des principes & sur des raisonnemens. Le grand

Gonzalve déploya toutes les ressour-
ces de cette science, & rendit par
son secours les bandes Espagnoles
les meilleures troupes du monde.
François I, qui fut long-tems la vic-
time de la supériorité que cet Art
terrible donnoit à ses rivaux, s'inf-
truist par ses malheurs, déroba les
secrets qui lui avoient été si funes-
tes, & les donna aux François. Les
armées prirent dans toute l'Europe une
forme plus réguliere. Une discipline
sévère établit l'ordre dans les évolu-
tions, dans les marches, & dans les
combats. On apprit à se servir de
l'Artillerie avec plus d'avantage, sur
l'un & l'autre élément. L'étude des
Mathématiques fut employée avec la
plus grande utilité, soit dans la conf-
truction & dans la manœuvre des
vaisseaux, soit dans la défense & dans
l'attaque des places. On vit dès-lors
des Ingénieurs célèbres & dignes de
leur célébrité; Pierre de Navarre oc-
cupe parmi eux le premier rang: ce
fut cet illustre Espagnol qui inventa
les mines; invention effrayante au

AN. 1492. —
1556. de J.C.

JURISPRU-
DENCE.

premier coup d'œil , mais qui en paroissant multiplier les maux de l'humanité , les diminue en effet , puisqu'en abrégeant le tems des sièges , elle épargne le sang des hommes.

La Jurisprudence se soutint avec éclat. Alciat la fit briller en Italie ; l'Allemand Sichard rendit un service précieux à cette science , en retrouvant les huit premières parties du Code Théodosien. On ne loue qu'à regret les talens d'Antoine Duprat , cet ennemi de sa patrie qui fit servir de vives lumieres & de vastes connoissances , à des funestes innovations , lui qui fut l'auteur de l'abaissement de sa Nation , qui abolit les élections si propres à donner de grands Magistrats , & qui imagina de vendre le droit de prononcer sur la vie , la fortune & l'honneur. Mais la France se rappellera toujours avec admiration la mémoire de Charles du Moulin , le restaurateur vertueux de sa Jurisprudence , & qui fut avec Alciat l'oracle de son siècle dans cette partie.

La Médecine commença à se dégager des nuages qui l'obscurcissoient depuis tant de siècles. Des hommes d'un mérite éminent, comprirent que pour parvenir à guérir le Corps humain, il falloit commencer par le connoître, & laissant la vanité des systêmes, ils s'attachèrent à l'Anatomie. Le Flamand Vessalius se livra à cette étude avec une sagacité qui, dès les premiers pas, lui donna les plus grands succès. Nous avons le fruit de ses travaux dans ses ouvrages Anatomiques & sur-tout dans ses tables, où il décrit jusqu'aux plus petits vaisseaux, avec toute l'exactitude qu'il étoit possible d'avoir, avant que l'on possédât le secret de l'injection. Cet excellent homme se brouilla avec les Moines, fut poursuivi par l'Inquisition, & n'échappa au bûcher que par la faveur la plus déclarée du Roi. Condamné au Pélerinage de la Terre-Sainte, il périt de misere dans une isle de l'Archipel où le jetta un naufrage. Eustache, qui enseignoit à Padoue, ne

AN. 1492 --
1556. de J.C.
MEDECINE.

AN. 1492. --
1556, de J.C.

porta pas moins de lumieres sur la structure du Corps humain, par ses excellents Opuscules, & par les découvertes dans l'organe de l'ouïe. Le Modenois Fallope se rendit encore plus utile par celles qu'il fit dans le système de la génération. La postérité a donné le nom de ces célèbres Anatomistes aux parties qu'ils ont trouvé, & par cette juste reconnoissance, elle a immortalisé les Inventeurs. La Médecine, éclairée par ces découvertes, fit les plus grands progrès dans toutes les parties de l'Europe. L'Angleterre produisit Linacre l'ami de Wolfey qu'il engagea à bâtir le premier Collège de Médecine qu'il y ait eu dans ce Royaume; Kaie, qui excella dans l'observation des symptômes, & qui nous a laissé une si élégante description de la Snette, maladie singuliere qui dans tous les pays du Monde, n'attaqua que les Anglois. L'Espagne eut l'infortuné Seruet, le premier qui devina un des plus importans mysteres du Corps humain. La France se vante

VII^e. EPOQ. CHRIST. COLOMB. 503

de Fernel & de Silvius, dont les leçons attiroient des milliers d'Auditeurs, & dont les écrits ont eu d'illustres Panégyristes. L'Italie montre Roger de Carpo, qui imagina le véritable spécifique contre les terribles Maladies qui se firent connoître alors. L'humanité lui dû en quelque sorte son salut, puisque cette contagion attaquant les sources du genre humain, menaçoit de le détruire. Mais le plus illustre, fut le fameux Fracastor, Médecin, Philosophe & Poète excellent. La latinité moderne n'a rien de plus fini que le Poème intitulé *Syphilis*, où il décrit les symptômes & les ravages du honneur fléau qui, venu de l'Amérique, la vengeoit sur ses destructeurs.

AN. 1492 -
1556. de J.C.

La Chymie cultivée avec succès, CHYMIK) continuoit de fournir des remèdes à la Médecine & des illusions à ses Adeptes. Le Suisse Paracelse se rendit fameux dans cette science où il ne trouva presque rien; c'étoit un de ces hommes singuliers qui mettent l'imprudencce à la place des talens, & dont la vanité impose au vulgaire.

AN. 1492. --
1556. de J.C.

Le Flamand Van-helmont qui eut les défauts de son Maître, les répara par des talens réels; ce fut lui qui contribua le plus à décrier la dure méthode de Galien, & à y substituer des remédes plus doux.

HISTOIRE
NATURELLE

Un homme excellent cultiva l'Histoire naturelle; l'Allemand Gesner porta un œil aussi pénétrant qu'exact sur les animaux, & en donna une histoire qui a servi de base à celles que des âges plus éclairés ont fait éclore. Le Bavarrois Fuschius se livra à la Botanique, & les travaux de ceux qui l'ont suivi dans cette carrière, n'ont point rendu inutile son Histoire des plantes. L'Espagnol Hermando embrassa ces deux genres, & les enrichit par un travail prodigieux & neuf. Envoyé en Amérique par son Roi, il étudia pendant plusieurs années les plantes & les animaux particuliers à cet hémisphere, & en donna la description dans un immense Recueil.

ASTRO-
NOMIE.

L'Astronomie trouva un grand homme qui la tira tout-à-coup du cahos où elle étoit plongée. Copernic, né à Thorn, aidé d'un génie puissant

fant & hardi, dédaigna le système de Ptolomée que tous les savans regardoient comme l'unique véritable. D'exactes observations, une profonde étude des loix du mouvement, & des raisonnemens solides, lui firent appercevoir la bisarrerie de l'arrangement que l'on prêtoit aux Corps célestes. Alphonse *le Sage* s'en étoit plaint avant lui; mais le Philosophe Polonois allant plus loin que le Monarque Castillan, chercha l'ordre véritable. Remontant au-delà du siècle de Ptolomée, il apperçut de nombreux Philosophes qui avoient osé contredire l'illusion des sens & l'opinion de leurs contemporains. Ils déplaçoient la Terre du centre qu'on lui avoit assigné, & la faisoient tourner tant sur elle-même qu'autour du Soleil. Cet astre, foyer commun, d'où partoient la lumière & la chaleur, étoit toujours au même lieu, & de-là il éclairoit & fécondoit les planetes qui voiloient autour de lui. Aux extrémités d'un espace immense, ces Sages

AN. 1472. --
1556. de J. C.

AN. 1492.--
1556. de J.C.

plaçoient les étoiles fixes, immobiles comme le soleil. Copernic rappella ce système, l'appuya de nouvelles preuves, le perfectionna, & mérita par ses travaux de partager la gloire de l'invention. Ses idées n'eurent d'abord qu'un petit nombre de sectateurs que pour suivirent la superstition & les préjugés de l'Ecole; mais ce système a triomphé, ou plutôt il ne mérite plus ce nom, puisque les instrumens découverts peu de tems après, & des observations nouvelles, ont démontré que le célèbre Polonois n'avoit fait que deviner l'arrangement réel de l'Univers. En même tems l'Allemand Walter se livroit à des méditations profondes sur le soleil, sur les planetes & sur les phénomènes qu'occasionnent les mouvemens & les phases de ces grands Corps. Il appercevoit la réfraction que souffre la lumière des Astres; découverte importante qui préparoit à l'Astronomie les progrès les plus rapides. Son compatriote Werner déterminoit avec plus de justesse qu'aucun de ses prédécesseurs, les degrés

VII^e. EPOQ. CHRIST. COLOMB. 507

de l'obliquité de l'Ecliptique ; tandis que le François Fernel oſoit entreprendre de meſurer la Terre , & lui aſſignoit une étendue approchante de la vérité.

AN. 1402
1550. de J. C.

Les Mathématiques pures ſortoient du tombeau. L'Arithmétique apportée d'Eſpagne par le fameux Gerbert , étoit à la vérité connue depuis pluſieurs ſiècles. Léonard de Piſe venoit de donner à l'Europe l'Algèbre qu'il avoit été chercher en Arabie. Quelques traductions d'Euclide avoient inſpiré du goût pour la Géométrie ; mais ces notions confuſes , éparſes , mal énoncées , étoient reſtées entre les mains d'un petit nombre de demi - ſavans qui n'en faiſoient guere d'uſage , que pour de ſuperſtitieuſes folies. Ce fut dans les premières années de notre Epoque que l'on commença à ſentir véritablement le prix de ces Sciences , les clefs de tant d'autres. On comprit que le premier pas à faire pour leur rendre la vie , étoit de travailler à de bonnes traductions des Anciens qui avoient brillé dans cette

MATHÉ-
MATIQUES

AN. 1402.--
1556. de J. C.

carrière. D'habiles interprètes rendirent dans presque toutes les langues de l'Europe, non-seulement les écrits élémentaires d'Euclide, mais les ouvrages bien plus profonds d'Archimede, d'Appollonius, & des Docteurs Arabes. Ils y joignirent d'utiles Commentaires, où ils ajoutèrent aux vues de leurs illustres prédécesseurs. Lucas de Burgo fit le second pas, plus important & plus difficile. Il réunit dans des traités méthodiques & concis, les principes de la Géométrie, de l'Arithmétique & de l'Algèbre. Il s'attacha sur-tout à cette dernière science, science ingénieuse qui conduit machinalement à la vérité, qui semble donner un sens de plus à l'esprit humain, qui mene aveuglément la raison, d'une manière si prompte & si sûre, à des résultats, qu'avec les plus sublimes lumières elle n'auroit trouvés que par des voies lentes & incertaines. Il développa cet Art dans le premier ouvrage qui ait été imprimé sur cette matière, & l'Europe l'en regarda comme le créateur. Il n'y eut

VII^e. ÉPOQ. CHRIST. COLOMB. 509

guere de Contrée dans laquelle on se piquât de penser, où quelques hommes n'eussent l'ambition de se livrer à cette étude. Les succès furent rapides, & dès le commencement de la carrière, les disciples devinrent des maîtres & des Inventeurs. Tartalea imagina les Sections cubiques. Cardan qui publia ces solutions, les enrichit de la distinction des valeurs de l'inconnue en positive & en négative. Ferrari s'éleva jusqu'aux équations du troisième degré. Bombelli mit en usage ses idées, & en perfectionna la plupart.

Aidée de ces puissans secours, la Géométrie sembla reprendre une nouvelle vie. L'Italien Commendin, le Sicilien Maurolicus, le François Pelletier, l'Anglois Tonstall, le Portugais Nonius, porterent cette science à un degré bien inférieur à celui où elle est parvenue de nos jours, mais surprenant, quand on le compare au point d'où ils étoient partis.

La Méchanique, l'Optique, l'A. PHYSIQUE. coustique furent presque ignorées dans ce siècle; leurs succès dépendoient d'une saine Physique. Cette

AN. 1492. --
1556. de J.C.

belle science absolument méconnue dans ses principales parties, étoit en proie aux rêveries des barbares Commentateurs d'Aristote, rêveries presque aussi éloignées du véritable sens de cet illustre Philosophe, que de l'ordre réel de la Nature.

HISTOIRE. L'histoire eut des hommes excellens qui se livrerent au dangereux emploi de l'écrire. On commence alors à voir disparaître ces machines merveilleuses dont les Annalistes des siècles antérieurs, étayoient les événemens; les écrivains vont chercher les principes des faits dans les sources véritables, les passions des hommes & leurs intérêts. Le Toscan Guichardin donna une Histoire de son tems où les connoissances, le jugement & le goût se font également admirer, & que son compatriote Adriani se montra digne de continuer. Machiavel & Bembo se distinguèrent dans la même carrière; le premier par son histoire de Florence, où la profondeur de la politique est alliée aux graces du style;

VII^e. EPOQ. CHRIST. COLOMB. 511

le second par celle de Venise, où l'amour de la patrie a quelquefois trop guidé la plume de l'Ecrivain. Paul-Jove mériteroit par la beauté de sa diction de leur être associé, si l'on n'avoit pas des sujets trop fondés de soupçonner que ses talens furent prostitués à la flatterie & à l'intérêt. N'oublions ni l'Italien Paul Emile, qui fixé en France par les bienfaits du Monarque, écrivit les fastes de cette Nation; ni l'Allemand Steidan, le premier qui, dans une Histoire universelle, ait réuni une critique éclairée à d'immenses recherches.

Jamais les Langues mortes & les Monumens antiques ne furent étudiés avec plus de soin. Goltzius fit revivre la science des Inscriptions & des Médailles, science si curieuse pour tout Littérateur; si précieuse en particulier à l'Historien. Vatable fut le restaurateur de la Langue hébraïque, & rappella le goût de cette étude essentielle à la science de la Religion; Reuchlin mérite la reconnoissance des Savans, par sa généreuse

LANGUES
MORTES.

AN. 1492. —
1556. de J. C.

§12 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1492.--
1556. de J.C.

opposition à l'Edit barbare, surpris par le fanatisme, qui condamnoit au feu tous les livres des Juifs : Cle-nard se rendit célèbre par une Gram-maire Grecque devenue la baze de celles qui l'ont suivie ; & Turnebe par les excellentes leçons qu'il donna sur cet idiôme. Les trois Manuces, si versés dans la Langue latine, si connus dans la Typographie qu'ils perfectionnerent ; Jules Scaliger si fa-meux par l'amertume de sa critique, Art qu'il eut toujours le malheur de confondre avec la satire, l'infor-tuné Dolet que ses lumieres rendi-rent odieux au faux zele dont la haine le fit périr dans les flammes : tous ces hommes rétablirent les tex-tes altérés, retrouverent des livres précieux, donnerent des éditions cor-rectes, & par ce travail pénible, dont on ne sent point assez le prix, rendirent des services essen-tiels à la Littérature. En même tems des Esprits excellens écrivirent en Latin avec une élégance & une pu-reté qui eussent été applaudies dans le siècle d'Auguste. Tels furent l'é-

VII^e. EPOQ. CHRIST. COLOMB. 513

loquent Sodolet , cet Evêque dont la vie fut un modèle de conduite , comme ses écrits en font un de diction ; le Cardinal Bembo , Historien , Poëte , & Orateur , qui en montrant les grâces de Catulle , s'en permit si souvent la licence ; Palingene , qui dans le Poëme du Zodiaque de la vie , montre tant de connoissances , de Philosophie & de hardiesse ; Sannazar , si connu par ses Pastorales & par ses beaux vers sur Venise , que cette ville récompensa avec tant de grandeur ; Vida , immortalisé par une Poétique où la sécheresse du précepte dispaçoit sous les charmes de l'imagination ; Jean de la Caza , ce Prélat qui consacra un style aussi pur que brillant à l'apologie du plus monstrueux amour. Budée se livra à tous les genres de savoir , s'y montra avec succès , & en fut l'appui auprès du Trône. La France , qui l'appella son prodige , lui dut en partie le retour de ses lumieres. Ce fut par ses conseils que le Vainqueur de Marignan bâtit le Collège Royal , destiné à servir à la fois de temple

AN. 1492. --
1556. de J. C.

AN. 1472
1556. de J.C.

& d'asyle à l'érudition. Thomas Morus, cet illustre Chancelier d'Angleterre, si connu comme homme d'Etat, ne l'est pas moins comme homme de Lettres. Il a laissé un monument de son goût dans son *Eutopie*, où il trace le plan d'un Gouvernement fondé sur la vertu. Erasme effaça tous ses contemporains, & fut regardé dans ce genre comme la merveille de son siècle. Cet homme fameux naquit illégitime, infirme & pauvre. Porté, presque dès l'enfance, dans le Cloître, il parvint dans la suite à rompre les liens qu'il avoit formés. Assez adroit pour ne jamais laisser pénétrer ses sentimens, il vécut au milieu de toutes les Sectes, se joua de toutes, en fut recherché & persécuté tour-à-tour. Sa vie fut une suite continuelle de voyages & de travaux, d'espérances & d'illusions. La France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre le virent & l'admirent. Il n'y eut guere de Souverains en Europe qui ne le comblassent d'éloges & qui ne lui fissent de magnifiques offres. Cependant il ne goûta

jamais le repos, & il mourut dans l'indigence : Rotterdam sa patrie lui érigea une statue après sa mort. Erasme ne se contenta point d'écrire comme les Génies des siècles d'Auguste ; il voulut encore penser comme eux, la véritable Critique lui dut sa renaissance, & la Morale, cette science sublime, le compte parmi les restaurateurs.

AN. 1492. ---
1556. de J. G.

La Langue Italienne fut portée à sa perfection. Sannazar, si célèbre par ses Poësies latines, ne réussissoit pas moins dans l'idiôme de sa patrie. Bembo reparoit ici & s'y montre avec les mêmes grâces ; on regrette que l'Arétin ait dévoué une muse si vive & si légère, à l'indécence & à la satire : Follengio inventa le genre Macaronique destiné à corriger les mœurs par le ridicule. Gravina fit revivre dans l'Epigramme, la délicatesse de Catulle. Le Trissin, peu heureux dans l'Épopée, releva le théâtre, & montra dans Sophonisbe, la première tragédie régulière qui eût paru depuis Sénèque. L'Arrioste osa tenter le Poëme héroïque, & y déploya une des plus vives &

LANGUES
VIVANTES

516 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

A.N. 1472 --
1556, de J.C.

des plus fécondes imaginations qui furent jamais. Un ensemble bizarre, mais attachant ; des traits sans ordre sans liaison, mais hardis, vigoureux & neufs ; des caracteres singuliers, capricieux même, mais toujours intéressans & variés ; des tableaux brillans, des images sans nombre, un feu prodigieux, un coloris enchanteur, une diction pompeuse & une versification pleine d'harmonie, élevent ce Poète au premier rang. L'Italie dont la plus grande partie ne craint point de le placer à côté de Virgile & d'Homere, trouve encore à la lecture de *Roland le furieux*, le même charme qu'y trouvoient les contemporains.

Les Allemands, tout entiers à des disputes théologiques, ne s'occupèrent point du soin de polir leur idiôme ; les Anglois firent des efforts qui de leur propre aveu, furent peu heureux. Les François se vantent ici de quelque avantage, mais le goût leur manquoit, & on ne peut rien sans lui. Le Cordelier Menot, dont on admiroit l'éloquence, avilissoit son ministere par de basses & d'indé-

centes plaisanteries. Les mystères de la Passion & les Martyres des Saints étoient encore les uniques objets qui se reproduisoient sur nos théâtres. Du Bellay, S. Gelais, si estimés alors, offrent à peine quelques strophes à choisir. Clément Marot, si fameux par son enjouement & par ses malheurs, eut des talens véritables; on apperçoit dans ses Poésies, de la naïveté, de la finesse & de l'imagination; mais le mauvais ton de ses compatriotes, l'entraîna, & laissa dans la médiocrité un esprit qui, dans un autre âge, eût brillé avec éclat. Rabelais eut une réputation encore plus étendue; ce fameux Curé de Meudon trouve même à présent des admirateurs. Il peut se faire que la crainte d'ennemis puissans, l'ait forcé à nous dérober des beautés, & à déguiser ses pensées sous des allégories; mais ces voiles grossiers, mal tissus, souillés par l'indécence & par la bouffonnerie, ne permettront jamais à un Lecteur délicat, de placer cet Auteur au rang de ceux qui honorent la France. Ajoutons

AN. 1492. --
1556. de J. C.

§18 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1492. --
2556 de J.C.

aux noms de nos Poëtes , celui de François I. Ce Prince avoit le goût de la Poësie , & y réussissoit : les vers qu'il composa sur Agnès Sorel , ne le cèdent à aucuns de ceux qui parurent sous son règne.

On a dit que la gloire des Lettres suivoit toujours celle des armes ; l'Espagne dans cet âge , justifie cette observation. Jusqu'alors cette Nation fit remplie d'esprit , n'en avoit point montré dans ses ouvrages ; elle regardoit comme les chef-d'œuvres de sa Poësie , quelques Vies des Saints , & sur-tout celle de St. Dominique mise en vers , où le burlesque des pensées le disputoit à celui de l'expression. On voit encore une dispute Poëtique entre le carnaval & l'amour , qui faisoit les délices de la Castille , sous le règne du frere d'Isabelle. Jean Boscan fut le premier qui essaya de ramener le Goût dans sa patrie. Frappé des beautés qu'un Ambassadeur de Venise à la Cour de Charles-Quint , lui fit découvrir dans les Poësies Italiennes , il résolu de faire passer dans la lan-

VII^e. ÉPOQ. CHRIST. COLOMB. 519

gue Castillanne , leur style , leurs vé-
 rités , leurs graces & leur harmonie.
 Ses essais furent heureux ; il com-
 posa des sonnets , des chansons & des
 églogues dans le goût de Pétrarque
 qu'il prit pour son modèle. Aussi gé-
 néreux qu'habile , il fut préférer
 l'honneur de son pays à sa propre
 gloire ; on le vit , par le sacrifice qui
 coûte le plus à l'amour propre , ap-
 plaudir à la supériorité d'un rival ,
 l'animer , & aider même à son triom-
 phe. Ce fut par ses soins que Garcilaso
 de la Vega alla en Italie , &
 s'y forma à l'école des grands Maîtres
 qui illustroient cette patrie des
 Arts. De retour sur les bords du Tage ,
 la Vega enchantà ses compatriotes ,
 & ce Poëte est encore regardé au-
 jourd'hui comme le plus grand qu'ait
 produit la Castille. Les partisans du
 mauvais goût murmurèrent contre
 lui ; mais enfin son mérite préva-
 lut , & des imitateurs nombreux
 acheverent de tirer l'idiôme Es-
 pagnol , de l'obscurité & de la
 barbarie. Le loisir , qui suit toujours
 l'abondance , donna le même avan-

AN 1392. --
 1556 de J.C.

AN. 1492.--
1556. de J.C.

tage à la langue Portugaise. Ribero ; François de Miranda , & Michel de Cabedo se distinguerent par des Poësies tendres & harmonieuses. Le caractère de mollesse qui domine dans leurs écrits, faisoit imaginer alors que cette dialecte Espagnole étoit incapable de s'élever jusqu'au ton sublime : nous verrons dans la division suivante , un homme fameux venger sa Nation de cet injuste préjugé.

FEMMES
ILLUSTRES.

Le goût des Lettres étoit universellement répandu ; les femmes étoient persuadées que la culture de l'esprit ajoutoit un nouveau mérite à la beauté. Dans tous les rangs , dans tous les pays , on en voit qui ne se contentent pas d'aimer les Lettres , mais qui se font encore un honneur de les cultiver. Marguerite d'Autriche tour-à-tour Dauphine de France, Infante d'Espagne , & Duchesse de Savoye , cette Tante illustre de Charles-Quint , qui déploya de si rares talens dans le Gouvernement des Pays-bas, Marguerite composoit en prose & en vers , & rien n'est plus connu

VII^e. ÉPOQ. CHRIST. COLOMB. 521

que le Distique qu'elle fit sur le point d'être engloutie par une tempête. Marguerite de Navarre, digne sœur de François I, se délassoit des soins de l'État, en traçant les cent Nouvelles dans lesquelles la Fontaine a puisé si souvent le sujet de ses Contes. Jeanne Gray n'étoit pas plus célèbre par sa naissance & par sa beauté, que par ses lumières & par son savoir. Descendue du Trône pour monter sur l'échafaut, elle s'occupoit dans ces momens terribles des écrits de Platon, & cherchoit dans ce Philosophe, les preuves consolantes de l'immortalité. Les trois sœurs Seimour, filles de l'infortuné Protecteur, couvrirent de fleurs le tombeau de la Reine de Navarre, par des vers latins où elles célébroient les connoissances de cette Princesse. Aloisia Sigea, l'honneur de Toledé, à qui l'on a reproché la licence de Pétrone, écrivoit avec les mêmes graces que cet ancien. Victoire Colombe, épouse du Marquis de Pescaire, ne se rendit pas moins célèbre dans les Lettres, que son mari l'étoit dans

AN. 1492. ---
1556. de J. C.

AN. 1492. --
1648. de J. C.

les armes. L'Univers savant applaudit aux talens de Lucrece de Gonzague, Princesse dans laquelle on ne favoit ce qu'il falloit le plus vanter, la beauté, l'esprit ou la vertu.

BEAUX
ARTS.

Les Beaux-Arts triomphoient en Italie; jamais peut-être les Grecs & les Romains ne les avoient portés à un si haut degré de perfection. Bramante traçoit à Rome le plan de cette Eglise regardée comme une des merveilles du Monde, & bien supérieure à S^{te}. Sophie qui jusqu'alors avoit fait l'admiration de l'Univers. Michel-Ange perfectionnoit ses desins; il élevoit sur ce magnifique édifice, l'étonnante Coupole où la réunion de la hardiesse & du goût ravit l'œil du spectateur. Des Temples superbes, des Palais somptueux, des jardins enchanteurs naissoient sous les mains de ce sublime Artiste. Serlio, Vignole, Primatice marchant sur ses traces, embellissoient toutes les Villes d'Italie des chef-d'œuvres de l'Architecture.

Le marbre respiroit sous le ciseau de ce même Michel-Ange, & son art

trompant les plus zélés admirateurs de l'antiquité , leur faisoit prendre les statues qu'il produisoit, pour les ouvrages des Praxitele & des Phidias. Le bronze s'animoit dans les creusets de Voltere , & les métaux les plus durs recevoient l'impression des traits les plus imperceptibles.

AN 1492. --
1556. de J. C.

La Peinture régnoit dans quatre Ecoles toutes excellentes , toutes marquées par des caracteres particuliers. La Florentine déjà si illustrée par Vinci, atteignoit le comble de la gloire par le pinceau de ce Michel-Ange qui , béquerre & le ciseau à la main , opéroit tant de prodiges. Il faisoit passer sur la toile cette hardiesse de génie , cette force d'expression , ces graces fieres & terribles ; ce feu , cet enthousiasme qu'il a transmis à ses élèves. Sarto , Rosso , Baccio , Sébastien Salviati , formés par ses leçons ou par ses ouvrages, suivoient les traces de ce grand homme , & partageoient l'honneur de ses travaux.

L'école Vénitienne recevoit de Giorgion , de Titien , & du Tintoret , ce coloris enchanteur qui la

524 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1492.--
1556. de J.C.

distingue. La Lombarde prenoit du Corrége, cette touche moëlleuse & suave qui le faisoit surnommer le Peintre des graces. Raphaël, élevant encore plus haut la Romaine, lui enseignoit la correction du dessin, la richesse de l'ordonnance, la justesse de l'expression, & l'élévation des idées: Peintre admirable, qui remporta le prix de son Art, & qui peut-être n'eut jamais d'égal. Ame tendre & sensible, trop ami des plaisirs dont l'excès le précipita au tombeau à la fleur de son âge. Jules le Romain, le Parmesan, le Primatice, Polidore Caravage, François Penni, Jeanne d'Udine, élevés par ce grand Peintre, devinrent en quelque sorte ses rivaux, & acheverent le triomphe de l'Ecole qui les forma. La Gravure reproduisoit les chef-d'œuvres de ces Maîtres; elle acquéroit alors sa perfection, sous le burin de Marc - Antoine & de Durer.

La Flandre eut aussi ses Artistes: si l'on peut reprocher à ceux-ci, le mauvais choix des objets, on ne sauroit trop louer leur exactitude à

peindre la Nature, & applaudir à la vérité de leurs couleurs. Heemskerke, Mabuse, Jean de Leide, Van-Horley nous ont laissé des monumens dont le tems a augmenté le prix ; nous en avons encore de plus précieux dans les tableaux qui nous restent de Quintin, ce fameux Maréchal d'Anvers, que l'amour fit renoncer à la forge, pour armer ses mains d'un pinceau qui produisit rapidement des chef-d'œuvres. Albert Durer fit naître dans l'Allemagne sa patrie, une Ecole que le génie de Holben rendit célèbre dès son berceau. Si un mauvais goût de dessin a rendu celle-ci inférieure aux autres, la touche finie & laborieuse de ses Peintres a fait rechercher leurs ouvrages.

Les autres Nations ne montrent point encore d'Artistes remarquables. La France seule offre Goujon, célèbre Sculpteur dont la Capitale a de si précieux monumens. Mais si les Beaux-Arts n'atteignirent généralement leur perfection qu'en Italie, le goût du moins se répandit dans les principales parties de l'Europe. Les

AN. 1492. --
1556. de J. C.

526 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1492.--
1556. de J.C.

Architectes de Florence & de Rome
appelés dans les Cours de François,
de Henri & de Charles, y firent
connoître les véritables beautés. On
vit alors disparoître le génie gothi-
que, & le Romain commença à le
remplacer. L'Architecture, la Scul-
pture, la Peinture, éclairées par ces
illustres étrangers, renaquirent par-
tout; Paris, Fontainebleau, S. De-
nis, Hamptoncourt, Madrid, mon-
trent des monumens de ce tems qui
prouvent les progrès.

PRINCES
PROTEC-
TEURS.

Tant de succès étoient dus sans doute
au génie heureux & fécond qui dans
ce siècle animoit l'Italie; mais ce
génie étoit puissamment secondé par
les honneurs dont le combloient les
plus grands Princes. Le fier Jules II,
si terrible avec les Rois, s'humili-
oit devant Michel-Ange; il ne dé-
daigna point de lui faire une répara-
tion éclatante pour l'offense la plus
légere: le grand Soliman, au milieu
de ses conquêtes, envoyoit à cet Ar-
tiste des marques de la vénération
qu'il lui inspiroit. Un Cardinal des
plus distingués avoit le dessein de faire

épouser sa Nièce à Raphaël, & croyoit s'honorer par cette alliance. Ce Peintre étoit l'ami de Léon X, & le Pontife avoit résolu de le décorer de la Pourpre. François I rendit les plus grands honneurs à Primatice, à Rosso, à Vignole & à Voltere. Il donna à l'un la Surintendance de tous les bâtimens ; à un autre une place de Conseiller d'Etat ; à tous, les distinctions les plus flatteuses ; il les faisoit respecter de ses courrifans, & il répétoit souvent qu'il ne mettoit point de différence entre le génie & la plus haute naissance. Holben, appelé à Londres qu'il enrichissoit de ses Chef-d'œuvres, avoit maltraité un Seigneur Anglois, dans un de ces momens d'impatience que donne l'enthousiasme. Le Lord en demandoit une vengeance exemplaire, ou menaçoit de se la faire lui-même : *Gardez vous bien de l'offenser, lui dit le terrible Henri, votre tête me répondra de lui ; d'un paysan de mon Royaume, je puis faire un Comte, je ne ferai jamais un Holben.* Charles-Quint le faisoit un mérite de ra-

AN 1492.--
1556.de J.C.

AN. 1492. -
1556. de J.C.

masser le pinceau de Titien, & croyoit ajouter quelque chose à la gloire de tant de triomphes, en devenant de quelque utilité à ce grand Peintre. Comment les Arts n'auroient-ils pas prospéré sous l'empire de tels Protecteurs ? C'est du Trône que découlent les rosées bienfaisantes qui font fleurir ces plantes délicates, ou que partent les orages qui les renversent jusques dans leurs racines.

A juger de cet âge, par quelques exécutions sanglantes que la superstition ordonna, & par les ravages affreux que la tyrannie exerça dans l'Amérique, on pourroit croire que l'esprit qui y dominoit étoit cruel, & que les Mœurs en étoient atroces; mais il ne faut pas juger le général des hommes, par des barbaries particulières. Les conquérans du nouveau Monde étoient, pour la plupart des aventuriers que leurs vices faisoient rejeter de l'ancien. Réprimés en Europe par le frein des loix, ils alloient exercer librement, dans des pays éloignés de l'œil de leurs compatriotes, des fu-
reurs

reurs qu'ils ne pouvoient pas satisfaire dans le leur. C'étoit en quelque sorte la lie de la Nation dont l'Espagne se faisoit un plaisir de se délivrer. Il seroit ridicule d'imputer à tout un peuple, les crimes de ces particuliers. D'ailleurs la politique contribua beaucoup aux malheurs des habitans du Mexique & du Pérou. On crut appercevoir une utilité prodigieuse dans la conservation des riches pays que l'on avoit conquis. On ne pouvoit pas se flatter de les garder, si on laissoit vivre d'innombrables habitans qui n'avoient été subjugués que par les arts de l'Europe, & qui n'auroient pas tardé à revenir de leur surprise. Résolus de s'y maintenir, les Vainqueurs ne virent d'autres moyens que d'immoler les anciens Possesseurs. Les sacrifices sanglans que fit le fanatisme, étoient les effets des préjugés qui n'avoient point encore été abandonnés; ils venoient aussi de la vengeance des Gens puissans qui avoient intérêt à ces pieuses inhumanités. Eh! quel est le siècle où le fanatisme, toujours cruel,

AN. 1492. --
1648. de J.C.

530 *Tableau de l'Hist. Moderne, &c.*

AN. 1492. --
1648. de J. C.

n'ait point donné de ces spectacles ! Mais si l'on considère le tableau que nous offre l'Epoque de Colomb, si on le compare à ceux qui l'ont précédé, on trouvera en général un changement marqué, aussi heureux dans les mœurs que dans les esprits. Les guerres sont moins barbares ; les perfidies sont plus rares ; les poisons y sont moins usités ; les révolutions sont moins fréquentes ; la superstition y a moins de force : on ne la voit plus tonnant du haut d'un Trône sacré, bouleverser à son gré le Monde, ordonner le crime sous la bannière de la croix, armer les sujets contre les Rois, & les fils contre les peres. Envain étalera-t-on des Sophismes, confondra-t-on les tems, généralisera-t-on les faits particuliers pour montrer que les progrès des vices suivent les progrès des arts ; toutes les fois qu'on portera un œil attentif & juste sur la chaîne des événemens & qu'on en embrassera l'ensemble, on verra toujours l'ignorance marcher avec les crimes, & les vertus se multiplier avec les lumières.

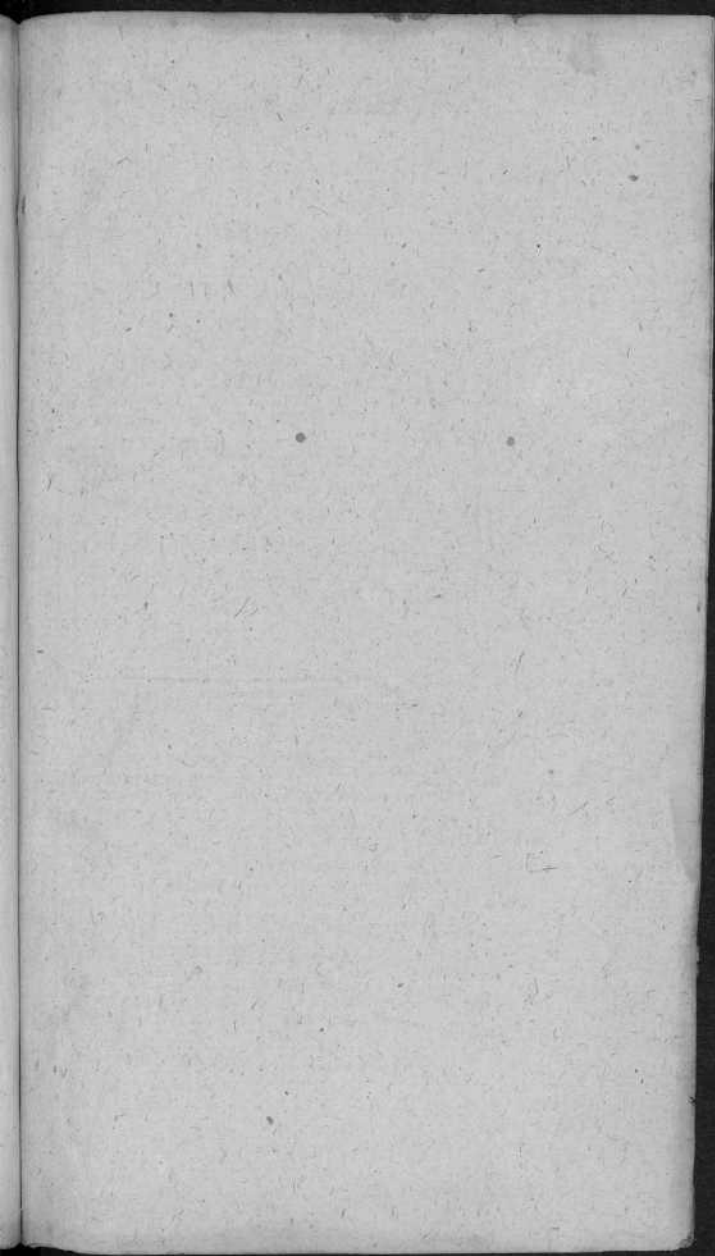
Fin de la VII^e. EPOQUE.

AN. 1700.
1700. del. C.

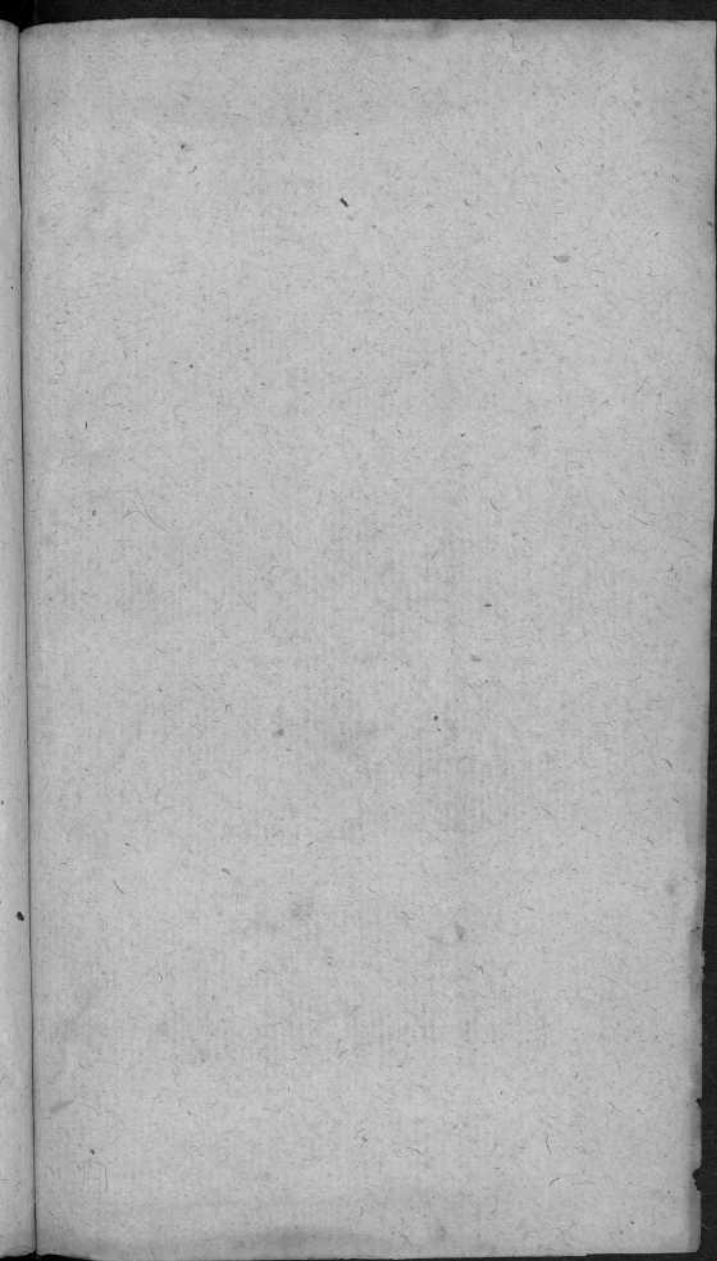
n'ai point donné de ces spectacles ;
 Mais si l'on considère le tableau que
 nous offre l'Époque de Colomb, si
 on le compare à ceux qui l'ont pré-
 cédé, on verra en général un
 changement marqué, aussi heureux
 dans les mœurs que dans les opinions.
 Les guerres sont moins barbares ; les
 vertus sont plus rares ; les poi-
 sons y sont moins utiles ; les révo-
 lutions sont moins fréquentes ; la
 superstition y a moins de force ; on
 ne la voit plus comme du haut d'un
 Trône sacré, bouleverser à son gré
 le Monde, ordonner de crimes sous
 la bannière de la croix, arrêter les li-
 vres contre le Roi, & les fils con-
 tre les pères. Enfin éclatent-on des
 Sophismes, contondra-t-on les tems,
 généralisera-t-on les faits particuliers
 pour montrer que les progrès des
 arts suivent les progrès des arts ;
 toutes les fois qu'on portera un tel ar-
 gent & juste sur la chaîne des événe-
 mens & qu'on en embrassera l'ensem-
 ble, on verra toujours l'ignorance
 marcher avec les crimes, & les ver-
 tus se multiplier avec les lumières.

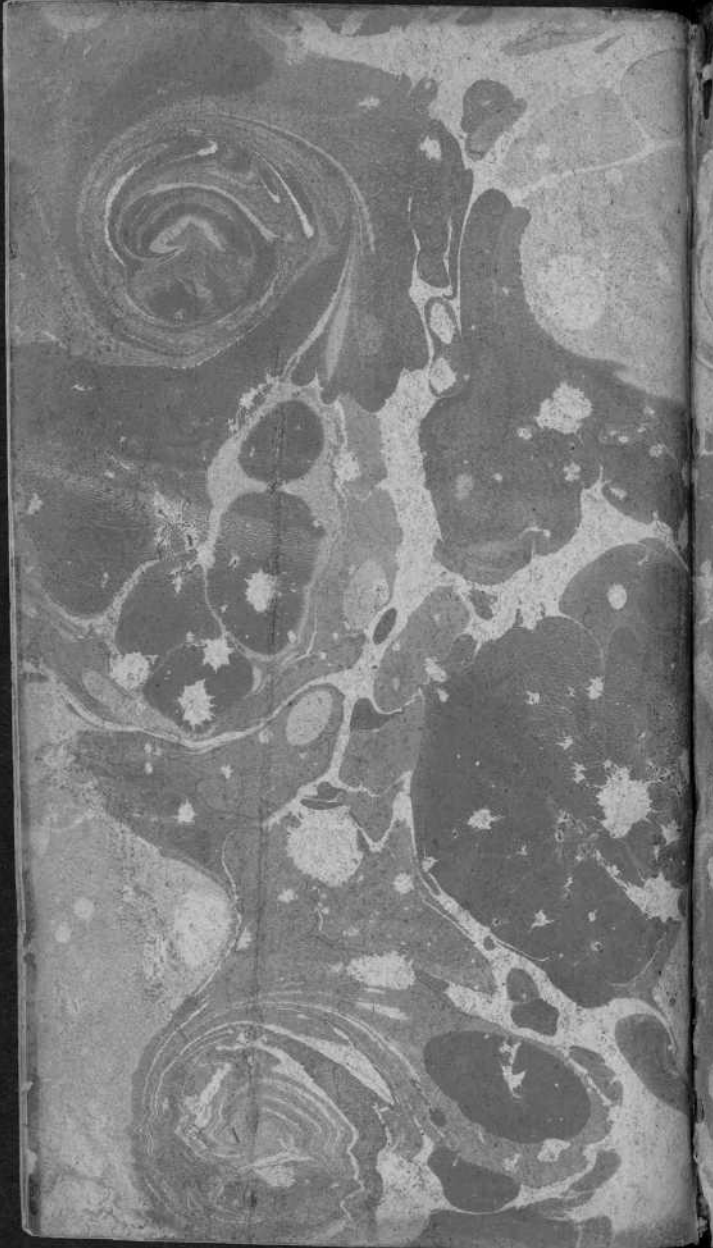
Fin de la VII. Époque.

toutes les lumières dans
 l'Occident 1736
 2° Gouvernement de
 Boulton, ou les suc-
 ces sacrées, renais-
 du Droit public & par-
 ticulier 1001
 6° Roderique Je-
 de Harcourt, renai-
 sance des Beaux-Arts
 en Italie 1273
 7° CHRISTOPHE
 Colomb : renais-
 sance de toutes les lumières
 dans l'Occident 1492
 8° PAIX DE WEST-
 PHALIE, Gloire de la
 France sous Louis le
 GRAND 1648 de J. C.
 9° TRAITÉ DE RIX-
 WICK, élévation de la
 Russie sous Pierre le
 GRAND 1697
 10° Mort de Char-
 les VI l'Empire passant
 à la Maison de Lorraine
 ne par l'extinction de
 la Maison d'Autriche 1740













BIBLIOTHECA
DE
CHRISTOPHORO

TOM.
II.

A

5353